

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lançonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A MADAME  
LA DUCHESSE DE CASTRIES.

Le commis voyageur, personnage inconnu dans l'antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures créées par les mœurs de l'époque actuelle? N'est-il pas destiné, dans un certain ordre de choses, à marquer la grande transition qui, pour les observateurs, soude le temps des exploitations matérielles au temps des exploitations intellectuelles? Notre siècle reliera le règne de la force isolée, abondante en créations originales, au règne de la force uniforme, mais nivelense, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés. Après les saturnales de l'esprit généralisé, après les derniers efforts de civilisations qui accumulent les trésors de la terre sur un point, les ténèbres de la barbarie ne viennent-elles pas toujours? Le commis voyageur n'est-il pas aux idées ce que nos diligences sont aux choses et aux hommes? il les voit, les met en mouvement.



BRUGNOT

... un homme à peu près fou, nommé Margaritis. — PAGE 5

les fait se choquer les unes aux autres; il prend, dans le centre lumineux, sa charge de rayons et les sème à travers les populations endormies. Ce pyrophore humain est un savant ignorant, un mystificateur mystifié, un prêtre incrédule qui n'en parle que mieux de ses mystères et de ses dogmes. Curieuse figure! Cet homme a tout vu, il sait tout, il connaît tout le monde. Saturé des vices de Paris, il peut affecter la bonhomie de la province. N'est-il pas l'anneau qui joint le village à la capitale, quoique essentiellement il ne soit ni Parisien ni provincial? car il est voyageur. Il ne voit rien à fond; des hommes et des lieux, il en apprend les noms; des choses, il en apprécie les surfaces; il a son mètre particulier pour tout anner à sa mesure; enfin son regard glisse sur les objets et ne les traverse pas. Il s'intéresse à tout, et rien ne l'intéresse. Moqueur et chansonnier, aimant en apparence tous les partis, il est généralement patriote au fond de l'âme. Excellent mime, il sait prendre tour à tour le sourire de l'affection, du contentement, de l'obligeance, et le quitter pour revenir à son vrai caractère, à un état normal dans lequel il se repose.

Il est tenu d'être observateur sous peine de renoncer à son métier. N'est-il pas incessamment contraint de sonder les hommes par un seul regard, d'en deviner les actions, les mœurs, la solvabilité surtout : et, pour ne pas perdre son temps, d'estimer soudain les chances de succès? aussi l'habitude de se décider promptement en toute affaire le rend-elle essentiellement *jugeur* : il tranche, il parle en maître des théâtres de Paris, de leurs acteurs et de ceux de la province. Puis il connaît les bons et les mauvais endroits de la France, *de actu et visu*. Il vous piloterait au besoin au vice ou à la vertu avec la même assurance. Pour de l'éloquence d'un robinet d'eau chaude que l'on tourne à volonté, ne peut-il pas également arrêter et reprendre sans erreur sa collection de phrases préparées qui coulent sans arrêt et produisent sur sa victime l'effet d'une douche morale? Conteur, égrillard, il fume, il boit. Il a des breloques, il impose aux gens du menu, passe pour un milord dans les villages, ne se laisse jamais *embêter*, mot de son argot, et sait frapper à temps sur sa poche pour faire retentir son argent, afin de n'être pas pris pour un voleur par les servantes, éminemment défectives, des maisons bourgeoises où il pénètre. Quant à son activité, n'est-ce pas la moindre qualité de cette machine humaine? Ni le milan fondant sur sa proie, ni le cerf inventant de nouveaux détours pour passer sous les chiens et dépisser les chasseurs; ni les chiens subodorant le gibier, ne peuvent être comparés à la rapidité de son vol quand il soupçonne une *commission*, à l'habileté du croc en jambe qu'il donne à son rival pour le devancer, à l'art avec lequel il sent, il flaire et découvre un placement de marchandises. Combien ne faut-il pas à un tel homme de qualités supérieures! Trouverez-vous, dans un pays, beaucoup de ces diplomates de bas étage, de ces profonds négociateurs parlant au nom des calicots du bijou, de la draperie, des vins, et souvent plus habiles que des ambassadeurs, qui, la plupart, n'ont que des formes? Personne en France ne se doute de l'incroyable puissance incessamment déployée par les voyageurs, ces intrépides affronteurs de négations qui, dans la dernière bourgade, représentent le génie de la civilisation et les inventions parisiennes aux prises avec le bon sens, l'ignorance ou la routine des provinces. Comment oublier ici ces admirables manœuvres qui pétrissent l'intelligence des populations, en traitant par la parole les masses les plus réfractaires, et qui ressemblent à ces infatigables polisseurs dont la lime lèche les porphyres les plus durs! Voulez-vous connaître le pouvoir de la langue et la haute pression qu'exerce la phrase sur les écus les plus rebelles, ceux du propriétaire enfoncé dans sa bauge campagnarde? écoutez le discours d'un des grands dignitaires de l'industrie parisienne au profit desquels trottent, frappent et fonctionnent ces intelligents pistons de la machine à vapeur nommée *speculation*.

— Monsieur, disait à un savant économiste le directeur-caissier-gérant-secrétaire général et administrateur de l'une des plus célèbres compagnies d'assurance contre l'incendie, monsieur, en province, sur cinq cent mille francs de primes à renouveler, il ne s'en signe pas de plein gré pour plus de cinquante mille francs; les quatre cent cinquante mille restants nous reviennent ramenés par les instances de nos agents, qui vont chez les assurés retardataires les *embêter*, jusqu'à ce qu'ils aient signé de nouveau leurs chartes d'assurance, en les effrayant et les échauffant par d'épouvantables narrés d'incendies, etc. Ainsi l'éloquence, le flux labial, entre pour les neuf dixièmes dans les voies et moyens de notre exploitation.

Parler! se faire écouter, n'est-ce pas séduire? Une nation qui a ses deux Chambres, une femme qui prête ses deux oreilles, sont également perdues. Eve et son serpent forment le mythe éternel d'un fait quotidien qui a commencé, qui finira peut-être avec le monde.

— Après une conversation de deux heures, un homme doit être à vous, disait un avoué retiré des affaires.

Tournez autour du commis voyageur. Examinez cette figure. N'en oubliez ni la redingote olive, ni le manteau, ni le col en maroquin, ni la pipe, ni la chemise de calicot à raies bleues. Dans cette figure, si originale qu'elle résiste au frottement, combien de natures diverses ne découvrirez-vous pas? Voyez! quel athlète, quel cirque, quelles armes : lui, le monde et sa langue. Intrépide marin, il s'embarque, muni de quelques phrases, pour aller pêcher cinq à six cent mille francs en des mers glacées, au pays des Iroquois, en France! Ne s'agit-il pas d'extraire, par des opérations purement intellectuelles, l'or enfoui dans les cachettes de province, de l'en extraire sans douleur! Le poisson départemental ne souffre ni le harpon ni les flambeaux, et ne se prend qu'à la nasse, à la seine, aux engins les plus doux. Pensez-vous maintenant sans frémir au déluge des phrases qui recommencent ses cascades au point du jour, en France? Vous connaissez le genre, voici l'individu.

Il existe à Paris un incomparable voyageur, le parangon de son espèce, un homme qui possède au plus haut degré toutes les conditions inhérentes à la nature de ses succès. Dans sa parole se rencontre à la fois du vitriol et de la glu : de la glu, pour appréhender, entortiller sa victime et se la rendre adhérente; du vitriol, pour en dissoudre les calculs les plus durs. Sa *partie* était le *chapeau*; mais son talent et l'art avec lequel il savait engluer les gens lui avaient

acquis une si grande célébrité commerciale, que les négociants de l'*Article-Paris* lui faisaient tous la cour afin d'obtenir qu'il daignât se charger de leurs commissions. Aussi, quand au retour de ses marches triomphales il séjournait à Paris, était-il perpétuellement en noces et festins; en province, les correspondants le choyaient; à Paris, les grosses maisons le caressaient. Bienvenu, fête, nourri partout; pour lui, déjeuner ou dîner seul était une débauche, un plaisir. Il menait une vie de souverain, ou mieux de journaliste. Mais n'était-il pas le vivant feuilleton du commerce parisien? Il se nommait Gaudissart, et sa renommée, son crédit, les éloges dont il était acablé, lui avaient valu le surnom d'*illustre*. Partout où ce garçon entra, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence, dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : — Ah! voilà l'*illustre* Gaudissart. Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physiologie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au voyageur et le voyageur souriait à tout. *Similia similibus*, il était pour l'homœopathie. Calambours, gros rire, figure monacale, teint de cordelier, enveloppe rabelaisienne; vêtement, corps, esprit, figure, s'accordaient pour mettre de la gaudissérie, de la gaudriole en toute sa personne. Rond en affaires, bon homme, rigoleur, vous eussiez reconnu en lui l'homme aimable de la grisette, qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture, donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé, plaisante en voyant le foudard du postillon, et lui vend un chapeau; sourit à la servante, la prend on par la taille ou par les sentiments; imite à table le glouglou d'une bouteille en se donnant des chiquenades sur une joue tendue; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres; tape de grands coups de couteau sur les verres à vin de Champagne sans les casser, et dit aux autres : — Faites-en autant! qui *gouaille* les voyageurs timides, dément les gens instruits, règne à table et y gobe les meilleurs morceaux. Homme fort d'ailleurs, il pouvait quitter à temps toutes ses plaisanteries, et semblait profond au moment où, jetant le bout de son cigare, il disait en regardant une ville : — Je vais voir ce que ces gens-là ont dans le ventre! Gaudissart devenait alors le plus fin, le plus habile des ambassadeurs. Il savait entrer en administrateur chez le sous-préfet, en capitaliste chez le banquier, en homme religieux et monarchique chez le royaliste, en bourgeois chez le bourgeois; enfin il était partout ce qu'il devait être, laissait Gaudissart à la porte et le reprenait en sortant.

Jusqu'en 1850, l'*illustre* Gaudissart était resté fidèle à l'*Article-Paris*. En s'adressant à la majeure partie des fantaisies humaines, les diverses branches de ce commerce lui avaient permis d'observer les replis du cœur, lui avaient enseigné les secrets de son éloquence attractive, la manière de faire dénouer les cordons des sacs les mieux ficelés, de réveiller les caprices des femmes, des maris, des enfants, des servantes, et de les engager à les satisfaire. Nul mieux que lui ne connaissait l'art d'amorcer les négociants par les charmes d'une affaire, et de s'en aller au moment où le désir arrivait à son paroxysme. Plein de reconnaissance envers la chapellerie, il disait que c'était en travaillant l'extérieur de la tête qu'il en avait compris l'intérieur, il avait l'habitude de coiffer les gens, de se jeter à leur tête, etc. Ses plaisanteries sur les chapeaux étaient intarissables. Néanmoins, après août et octobre 1850, il quitta la chapellerie et l'*Article-Paris*, laissa les commissions du commerce des choses mécaniques et visibles pour s'élancer dans les sphères les plus élevées de la spéculation parisienne. Il abandonna, disait-il, la matière pour la pensée, les produits manufacturés pour les élaborations infiniment plus pures de l'intelligence. Ceci veut une explication.

Le déménagement de 1850 enfanta, comme chacun le sait, beaucoup de vieilles idées, que d'habiles spéculateurs essayèrent de rajeunir. Depuis 1850, plus spécialement, les idées devinrent des valeurs; et, comme l'a dit un écrivain assez spirituel pour ne rien publier, on vole aujourd'hui plus d'idées que de mouchoirs. Peut-être, un jour, verrons-nous une bourse pour les idées; mais déjà, bonnes ou mauvaises, les idées se cotent, se recotent, s'importent, se portent, se vendent, se réalisent et rapportent. S'il ne se trouve pas d'idées à vendre, la spéculation tâche de mettre des mots en faveur, leur donne la consistance d'une idée, et vit de ses mots comme l'oiseau de ses grains de mil. Ne riez pas! Un mot vaut une idée dans un pays où l'on est plus séduit par l'étiquette du sac que par le contenu. N'avons-nous pas vu la librairie exploiter le mot *pittoresque*, quand la littérature eut tué le mot *fantastique*? Aussi le fisc a-t-il deviné l'impôt intellectuel, il a su parfaitement mesurer le champ des annonces, cadastrer les prospectus, et peser la pensée, rue de la Paix, hôtel du Timbre. En devenant une exploitation, l'intelligence et ses produits devaient naturellement obéir au mode employé par les exploitations manufacturières. Donc, les idées conçues, après boire, dans le cerveau de quelques-uns de ces Parisiens en apparence oisifs, mais qui livrent des batailles morales en vidant bouteille ou levant la cuisse d'un faisan, furent livrées, le lendemain de leur naissance cérébrale, à des commis voyageurs chargés de présenter avec adresse, *urbi et orbi*, à Paris et en province, le lard grillé des annonces et des prospectus, au moyen desquels se prend, dans la souricière de l'entre-

prise, ce rat départemental, vulgairement appelé tantôt l'abonné, tantôt l'actionnaire, tantôt membre correspondant, quelquefois sous-criteur ou protecteur, mais partout un niais.

— Je suis un niais ! a dit plus d'un pauvre propriétaire attiré par la perspective d'être *fondateur* de quelque chose, et qui, en définitive, se trouve avoir *fondé* mille ou douze cents francs.

— Les abonnés sont des niais qui ne veulent pas comprendre que, pour aller en avant dans le royaume intellectuel, il faut plus d'argent que pour voyager en Europe, etc., dit le spéculateur.

Il existe donc un perpétuel combat entre le public retardataire qui se refuse à payer les contributions parisiennes, et les percepteurs qui, vivant de leurs recettes, lardent le public d'idées nouvelles, le bardent d'entreprises, le rôissent de prospectus, l'embrochent de flatteries, et finissent par le manger à quelque nouvelle sauce dans laquelle il s'empêtre, et dont il se grise, comme une mouche de sa plombagine. Aussi, depuis 1850, que n'a-t-on pas prodigué pour stimuler en France le zèle, l'amour-propre *des masses intelligentes et progressives* ! Les titres, les médailles, les diplômes, espèce de Légion d'honneur inventée pour le commun des martyrs, se sont rapidement succédés. Enfin toutes les fabriques de produits intellectuels ont découvert un piment, un gingembre spécial, leurs réjouissances. De là les primes, de là les dividendes anticipés ; de là cette conscription de noms célèbres levée à l'insu des infortunés artistes qui les portent, et se trouvent ainsi coopérer activement à plus d'entreprises que l'année n'a de jours, car la loi n'a pas prévu le vol des noms. De là ce rapt des idées, que, semblables aux marchands d'esclaves en Asie, les entrepreneurs d'esprit public arrachent au cerveau paternel à peine éclosés, et déshabillent et traînent aux yeux de leur sultan hébété, leur *Shahabaham*, ce terrible public qui, s'il ne s'amuse pas, leur tranche la tête en leur retranchant leur picotin d'or.

Cette folie de notre époque vint donc réagir sur l'illustre Gaudissart, et voici comment. Une compagnie d'assurances sur la vie et les capitaux entendit parler de son irrésistible éloquence, et lui proposa des avantages inouis, qu'il accepta. Marché conclu, traité signé, le voyageur fut mis en sevrage chez le secrétaire général de l'administration, qui débarrassa l'esprit de Gaudissart de ses luges, lui commenta les ténèbres de l'affaire, lui en apprit le patois, lui en démontra le mécanisme pièce à pièce, lui anatomisa le public spécial qu'il allait avoir à exploiter, le bourra de phrases, le nourrit de réponses à improviser, l'approvisionna d'arguments péremptoirs ; et, pour tout dire, aiguisa le fil de la langue qui devait opérer sur la vie en France. Or, le poupon répondit admirablement aux soins qu'en prit M. le secrétaire général. Les chefs des assurances sur la vie et les capitaux vantèrent si chaudement l'illustre Gaudissart, eurent pour lui tant d'attentions, mirent si bien en lumière, dans la sphère de la haute banque et de la haute diplomatie intellectuelle, les talents de ce prospectus vivant, que les directeurs financiers de deux journaux, célèbres à cette époque et morts depuis, eurent l'idée de l'employer à la récolte des abonnements. Le *Globe*, organe de la doctrine saint-simonienne, et le *Mouvement*, journal républicain, attirèrent l'illustre Gaudissart dans leurs comptoirs, et lui proposèrent chacun dix francs par tête d'abonné s'il en rapportait un millier ; mais cinq francs seulement s'il n'en attrapait que cinq cents. La *partie journal politique* ne nuisant pas à la *partie assurances de capitaux*, le marché fut conclu. Néanmoins Gaudissart réclama une indemnité de cinq cents francs pour les huit jours pendant lesquels il devait se mettre au fait de la doctrine de Saint-Simon, en objectant les prodigieux efforts de mémoire et d'intelligence nécessaires pour étudier à fond cet *article*, et pouvoir en raisonner convenablement, « de manière, dit-il, à ne pas se mettre dedans. » Il ne demanda rien aux républicains. D'abord, il inclinait vers les idées républicaines, les seules qui, selon la philosophie Gaudissarde, pussent établir une égalité rationnelle ; puis Gaudissart avait jadis trempé dans les conspirations des carbonari français, il fut arrêté, mais relâché faute de preuves ; enfin, il fit observer aux banquiers du journal que depuis Juillet il avait laissé croître ses moustaches, et qu'il ne lui fallait plus qu'une certaine casquette et de longs éperons pour représenter la République. Pendant une semaine, il alla donc se faire saint-simoniser le matin au *Globe*, et courut apprendre, le soir, dans les bureaux de l'assurance, les finesses de la langue financière. Son aptitude, sa mémoire, étaient si prodigieuses, qu'il put entreprendre son voyage vers le 15 avril, époque à laquelle il faisait chaque année sa première campagne. Deux grosses maisons de commerce, effrayées de la baisse des affaires, séduisirent, dit-on, l'ambitieux Gaudissart, et le déterminèrent à prendre encore leurs commissions. Le roi des voyageurs se montra clément en considération de ses vieux amis et aussi de la prime énorme qui lui fut allouée.

— Écoute, ma petite Jenny, disait-il en fixant à une jolie fleuriste.

Tous les vrais grands hommes aiment à se laisser tyranniser par un être faible, et Gaudissart avait dans Jenny son tyran, il la ramenait à onze heures du Gymnase, où il l'avait conduite, en grande parure, dans une loge louée à l'avant-scène des premières.

— À mon retour, Jenny, je te meublerai ta chambre, et d'une ma-

nière soignée. La grande Mathilde, qui te scie le dos avec ses comparaisons, ses châles véritables de l'Inde apportés par des courriers d'ambassade russe, son vermeil et son prince russe, qui m'a l'air d'être un fier *blagueur*, n'y trouvera rien à redire. Je consacre à l'ornement de ta chambre tous les enfants que je ferai en province.

— Eh bien ! voilà qui est gentil ! cria la fleuriste. Comment, monstre d'homme, tu me parles tranquillement de faire des enfants, et tu crois que je te souffrirai ce genre-là ?

— Ah çà ! deviens-tu bête, ma Jenny !... C'est une manière de parler dans notre commerce.

— Il est joli, votre commerce !

— Mais écoute donc ; si tu parles toujours, tu auras raison.

— Je veux avoir toujours raison ! Tiens, tu n'es pas gêné à c't'heure !

— Tu ne veux donc pas me laisser achever ? J'ai pris sous ma protection une excellente idée, un journal que l'on va faire pour les enfants. Dans notre partie, les voyageurs, quand ils ont fait dans une ville, une supposition, dix abonnements au *Journal des Enfants*, disent : J'ai fait *dix enfants* ; comme, si j'y fais dix abonnements au *Journal le Mouvement*, je dirai : J'ai fait ce soir *dix mouvements*... Comprends-tu, maintenant ?

— C'est du propre ! Tu te mets donc dans la politique ? Je te vois à Sainte-Pélagie, où il faudra que je trotte tous les jours. Ah ! quand on aime un homme, si l'on savait à quoi l'on s'engage, ma parole d'honneur, on vous laisserait vous arranger tout seuls, vous autres hommes ! Allons, tu pars demain, ne nous fourrons pas dans les papillons noirs ; c'est des bêtises.

Le fiacre s'arrêta devant une jolie maison nouvellement bâtie, rue d'Artois, où Gaudissart et Jenny montèrent au quatrième étage. Là demeurait mademoiselle Jenny Courand, qui passait généralement pour être secrètement mariée à Gaudissart, bruit que le voyageur ne démentait pas. Pour maintenir son despotisme, Jenny Courand obligeait l'illustre Gaudissart à mille petits soins, en le menaçant toujours de le planter là s'il manquait au plus minutieux. Gaudissart devait lui écrire dans chaque ville où il s'arrêtait et lui rendre compte de ses moindres actions.

— Et combien faudra-t-il d'enfants pour meubler ma chambre ? dit-elle en jetant son châle et s'asseyant auprès d'un bon feu.

— J'ai cinq sous par abonnement.

— Joli ! Et c'est avec cinq sous que tu prétends me faire riche ! à moins que tu ne soyes comme le juif errant et que tu n'aies tes poches bien cousues.

— Mais, Jenny, je ferai des milliers d'enfants. Songe donc que les enfants n'ont jamais eu de journal. D'ailleurs je suis bien bête de vouloir t'expliquer la politique des affaires ; tu ne comprends rien à ces choses-là.

— Eh bien ! dis donc, dis donc, Gaudissart, si je suis si bête, pour quoi m'aimes-tu ?

— Parce que tu es une bête... sublime ! Écoute, Jenny. Vois-tu, si je fais prendre le *Globe*, le *Mouvement*, les Assurances et mes articles-Paris, au lieu de gagner huit à dix misérables mille francs par an en roulant ma bosse, comme un vrai *Mageux*, je suis capable de rapporter vingt à trente mille francs maintenant par voyage.

— Délace-moi, Gaudissart, et va droit, ne me tire pas.

— Alors, dit le voyageur en regardant le dos poli de la fleuriste, je deviens actionnaire dans les journaux, comme Finot, un de mes amis, le fils d'un chapelier, qui a maintenant trente mille livres de rente, et qui va se faire nommer pair de France ! Quand on pense que le petit Popinot... Ah ! mon Dieu, mais j'oublie de dire que M. Popinot est nommé d'hier ministre du commerce... Pourquoi n'aurais-je pas de l'ambition, moi ? Hé ! hé ! j'attraperais parfaitement le *bagout* de la tribune et pourrais devenir ministre, et un crâne ! Tiens, écoute-moi :

« Messieurs, dit-il en se posant derrière un fauteuil, la presse n'est « ni un instrument ni un commerce. Vue sous le rapport politique, « la presse est une institution. Or, nous sommes furieusement tenus « ici de voir politiquement les choses ; donc... (Il reprit haleine.) — « Donc nous avons à examiner si elle est utile ou nuisible, à encourager ou à réprimer, si elle doit être imposée ou libre : questions « graves ! Je ne crois pas abuser des moments, toujours si précieux « de la Chambre, en examinant cet article et en vous en faisant apercevoir les conditions. Nous marchons à un abîme. Certes, les lois « ne sont pas feutrées comme il le faut... »

— Hein ? dit-il en regardant Jenny. Tous les orateurs font marcher la France vers un abîme ; ils disent cela ou parlent du char de l'État, de tempêtes et d'horizons politiques. Est-ce que je ne connais pas toutes les couleurs ? J'ai le *truc* de chaque commerce. Sais-tu pourquoi ? Je suis né coiffé. Ma mère a gardé ma coiffe, je te la donnerai ! Donc, je serai bientôt au pouvoir, moi !

— Toi!...

— Pourquoi ne serais-je pas le baron Gaudissart, pair de France? N'a-t-on pas nommé déjà deux fois M. Popinot député dans le quatrième arrondissement, il dine avec Louis-Philippe! Finot va, dit-on, devenir conseiller d'État! Ah! si on m'envoyait à Londres, ambassadeur, c'est moi qui te dis que je mettrais les Anglais à quia. Jamais personne n'a fait le poil à Gaudissart, à l'illustre Gaudissart. Oui, jamais personne ne m'a enfoncé, et l'on ne m'enfoncera jamais, dans quelque partie que ce soit, politique ou impolitique, ici comme autre part. Mais, pour le moment, il faut que je sois tout aux capitaux, au Globe, au Mouvement, aux Enfants et à l'article-Paris.

— Tu te feras attraper avec tes journaux. Je parie que tu ne seras pas seulement allé jusqu'à Poitiers que tu te seras laissé pincer?

— Gageons, mignonne.

— Un châte!

— Va! si je perds le châte, je reviens à mon article-Paris et à la chapellerie. Mais, enfoncer Gaudissart, jamais, jamais!

Et l'illustre voyageur se posa devant Jenny, la regarda fièrement, la main passée dans son gilet, la tête de trois quarts, dans une attitude napoléonienne.

— Oh! es-tu drôle? Qu'as-tu donc mangé ce soir?

Gaudissart était un homme de trente-huit ans, de taille moyenne, gros et gras, comme un homme habitué à rouler en diligence; à figure ronde comme une citrouille, colorée, régulière et semblable à ces classiques visages adoptés par les sculpteurs de tous les pays pour les statues de l'Abondance, de la Loi, de la Force, du Commerce, etc. Son ventre protubérant affectait la forme de la poire; il avait de petites jambes, mais il était agile et nerveux. Il prit Jenny à moitié déshabillée et la porta dans son lit.

— Taisez-vous, femme libre! dit-il. Tu ne sais pas ce que c'est que la femme libre, le saint-simonisme, l'antagonisme, le fouriérisme, le criticisme, et l'exploitation passionnée? eh bien! c'est... enfin, c'est dix francs par abonnement, madame Gaudissart.

— Ma parole d'honneur, tu deviens fou, Gaudissart.

— Toujours plus fou de toi, dit-il en jetant son chapeau sur le divan de la fleuriste.

Le lendemain matin, Gaudissart, après avoir notablement déjeuné avec Jenny Courand, partit à cheval, afin d'aller dans les chefs-lieux de canton dont l'exploration lui était particulièrement recommandée par les diverses entreprises à la réussite desquelles il vouait ses talents. Après avoir employé quarante-cinq jours à battre les pays situés entre Paris et Blois, il resta deux semaines dans cette dernière ville, occupé à faire sa correspondance et à visiter les bourgs du département. La veille de son départ pour Tours, il écrivit à mademoiselle Jenny Courand la lettre suivante, dont la précision et le charme ne pourraient être égalés par aucun récit, et qui prouve d'ailleurs la légitimité particulière des liens par lesquels ces deux personnes étaient unies.

LETRE DE GAUDISSERT A JENNY COURAND.

« Ma chère Jenny, je crois que tu perdras la gageure. A l'instar de Napoléon, Gaudissart a son étoile et n'aura point de Waterloo. J'ai triomphé partout dans les conditions données. L'assurance sur les capitaux va très-bien. J'ai, de Paris à Blois, placé près de deux millions; mais, à mesure que j'avance vers le centre de la France, les têtes deviennent singulièrement plus dures, et conséquemment les millions infiniment plus rares. L'article-Paris va son petit bonhomme de chemin. C'est une bague au doigt. Avec mon ancien *fil*, je les embroche parfaitement, ces bons boutiquiers. J'ai placé cent soixante-deux châles de cachemire Ternaux à Orléans. Je ne sais pas, ma parole d'honneur, ce qu'ils en feront, à moins qu'ils ne les remettent sur le dos de leurs moutons. Quant à l'article journaux, diable! c'est une autre paire de manches. Grand saint bon Dieu! comme il faut semer longtemps ces particuliers-là avant de leur apprendre un air nouveau! Je n'ai encore fait que soixante-deux *Mouvements*! C'est, dans toute ma route, cent de moins que les châles Ternaux dans une seule ville. Ces farceurs de républicains, ça ne s'abonne pas du tout: vous causez avec eux, ils causent, ils partagent vos opinions, et l'on est bientôt d'accord pour renverser tout ce qui existe. Tu crois que l'homme s'abonne? Ah bien! oui, je t'en fiche! Pour peu qu'il ait trois pouces de terre, de quoi faire venir une douzaine de choux, ou des bois de quoi se faire un cure-dent, mon homme parle alors de la consolidation des propriétés, des impôts, des rentrées, des réparations, d'un tas de bêtises, et je dépense mon temps et ma salive en patriotisme. Mauvaise affaire! Généralement le Mouvement est mou. Je l'écris à ces messieurs. Ça me fait de la peine, rapport à mes opinions. Pour le Globe, autre engance. Quand on parle de doctrines nouvelles aux gens qu'on croit susceptibles de donner dans ces *godans*-là, il semble qu'on leur parle de brûler leurs

maisons. J'ai beau leur dire que c'est l'avenir, l'intérêt bien entendu, l'exploitation où rien ne se perd; qu'il y a bien assez longtemps que l'homme exploite l'homme, et que la femme est esclave, qu'il faut arriver à faire triompher la grande pensée providentielle et obtenir une coordination plus rationnelle de l'ordre social, enfin tout le tremblement de mes phrases... Ah bien! oui, quand j'ouvre ces idées-là, les gens de province ferment leurs armoires, comme si je voulais leur emporter quelque chose, et ils me prient de m'en aller. Sont-ils bêtes, ces canards-là! Le Globe est enfoncé. Je leur ai dit: — Vous êtes trop avancés; vous allez en avant, c'est bien; mais il faut des résultats; la province aime les résultats. Cependant j'ai encore fait cent Globes, et, vu l'épaisseur de ces boules campagnardes, c'est un miracle. Mais je leur promets tant de belles choses, que je ne sais pas, ma parole d'honneur, comment les globules, globistes, globards ou globiens, feront pour les réaliser; mais, comme ils m'ont dit qu'ils ordonneraient le monde infiniment mieux qu'il ne l'est, je vais de l'avant et prophétise à raison de dix francs par abonnement. Il y a un fermier qui a cru que ça concernait les terres, à cause du nom, et je l'ai enfoncé dans le Globe. Bah! il y mordra, c'est sûr, il a un front bombé, tous les fronts bombés sont idéologues. Ah! parlez-moi des Enfants! J'ai fait deux mille Enfants de Paris à Blois. Bonne petite affaire! Il n'y a pas tant de paroles à dire. Vous montrez la petite vignette à la mère en cachette de l'enfant, pour que l'enfant veuille la voir; naturellement l'enfant la voit, il tire maman par sa robe jusqu'à ce qu'il ait son journal, parce que papa *na* son journal. La maman a une robe de vingt francs, et ne veut pas que son marmot la lui déchire; le journal ne coûte que six francs, il y a économie, l'abonnement déboule. Excellente chose, c'est un besoin réel, c'est placé entre la constiture et l'image, deux éternels besoins de l'enfance. Ils lisent déjà, les enrégés d'enfants! Ici, j'ai eu, à la table d'hôte, une querelle à propos des journaux et de mes opinions. J'étais à manger tranquillement à côté d'un monsieur en chapeau gris, qui lisait les *Débats*. Je me dis en moi-même: — Faut que j'essaye mon éloquence de tribune. En voilà un qui est pour la dynastie, je vais essayer de le cuire. Ce triomphe serait une fameuse assurance de mes talents ministériels. Et je me mets à l'ouvrage, en commençant par lui vanter son journal. Hein! c'était tiré de longueur. De fil en ruban, je me mets à dominer mon homme, en lâchant les phrases à quatre chevaux, les raisonnements en fa dièse et toute la sacrée machine. Chacun m'écoutait, et je vis un homme qui avait du Juillet dans les moustaches, près de mordre au *Mouvement*. Mais je ne sais pas comment j'ai laissé mal à propos échapper le mot ganache. Bah! voilà mon chapeau dynastique, mon chapeau gris, mauvais chapeau du reste, un Lyon moitié soie, moitié coton, qui prend les mors aux dents et se fâche. Moi je ressaisis mon grand air, tu sais, et je lui dis: — Ah ça! monsieur, vous êtes un singulier pistolet. Si vous n'êtes pas content, je vous rendrai raison. Je me suis battu en Juillet. — Quoique père de famille, me dit-il, je suis prêt à... — Vous êtes père de famille, mon cher monsieur, lui répondis-je. Auriez-vous des enfants? — Oui, monsieur. — De onze ans? — A peu près. — Eh bien! monsieur, le Journal des Enfants va paraître: six francs par an, un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien conditionné, papier solide, gravures dues aux crayons spirituels de nos meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes et dont les couleurs ne passeront pas. Puis je lâche ma bordée. Voilà un père confondu! La querelle a fini par un abonnement. — Il n'y a que Gaudissart pour faire de ces tours-là! disait le petit criquet de Lamard à ce grand imbécile de Bulot, en lui racontant la scène au café.

« Je pars demain pour Amboise. Je ferai Amboise en deux jours, et t'écirai maintenant de Tours, où je vais tenter de me mesurer avec les campagnes les plus incolores, sous le rapport intelligent et spéculatif. Mais, foi de Gaudissart, on les roulera! ils seront roulés! roulés! Adieu, ma petite, aime-moi toujours, et sois fidèle. La fidélité quand même est une des qualités de la femme libre. Qui est-ce qui t'enbrasse sur les œils?

« Ton Félix pour toujours. »

Cinq jours après, Gaudissart partit un matin de l'hôtel du Faisan, où il logeait à Tours, et se rendit à Vouvray, canton riche et populaire, dont l'esprit public lui parut susceptible d'être exploité. Monté sur son cheval, il trotta le long de la levée, ne pensant pas plus à ses phrases qu'un acteur ne pense au rôle qu'il a joué cent fois. L'illustre Gaudissart allait, admirant le paysage, et marchait insoucieusement, sans se douter que dans les joyeuses vallées de Vouvray périrait son infailibilité commerciale.

Ici, quelques renseignements sur l'esprit public de la Touraine deviennent nécessaires. L'esprit conteur, rusé, goguenard, épigrammatique dont, à chaque page, est empreinte l'œuvre de Rabelais, exprime fidèlement l'esprit tourangeau, esprit fin, poli comme il doit l'être dans un pays où les rois de France ont, pendant longtemps, tenu leur cour; esprit ardent, artiste, poétique, voluptueux, mais dont les dispositions premières s'abolissent promptement. La mollesse de

l'air, la beauté du climat, une certaine facilité d'existence et la bonhomie des mœurs y étouffent bientôt le sentiment des arts, y rétrécissent le plus vaste cœur, y corrodent la plus tenace des volontés. Transplantez le Tourangeau, ses qualités se développent et produisent de grandes choses, ainsi que l'ont prouvé, dans les sphères d'activité les plus diverses, Babelais et Semblançay; Plantin l'imprimeur, et Descartes; Boucicault, le Napoléon de son temps, et Pinaigrier, qui peignit la majeure partie des vitraux dans les cathédrales, puis Verville et Courier. Ainsi le Tourangeau, si remarquable au dehors, chez lui demeure comme l'Indien sur sa natte, comme le Turc sur son divan. Il emploie son esprit à se moquer du voisin, à se réjouir, et arrive au bout de la vie, heureux. La Touraine est la véritable abbaye de Thélème, si vantée dans le livre de Gargantua; il s'y trouve, comme dans l'œuvre du poète, de complaisantes religieuses, et la bonne chère tant célébrée par Babelais et trône. Quant à la faim, elle est sublimée et admirablement exprimée par ce dicton populaire : — Tourangeau, veux-tu de la soupe? — Oui. — Apporte ton écuelle. — Je n'ai plus faim. Est-ce à la joie du vignoble, est-ce à la douceur harmonieuse des plus beaux paysages de la France, est-ce à la tranquillité d'un pays où jamais ne pénètrent les armes de l'étranger, qu'est dû le mol abandon de ces faciles et douces mœurs? A ces questions, nulle réponse. Allez dans cette Turquie de la France, vous y resterez paresseux, oisif, heureux. Fussiez-vous ambitieux comme l'était Napoléon, ou poète comme l'était Byron, une force invincible, vous obligera à garder vos poésies pour vous, et à convertir en rêves vos projets ambitieux.

L'illustre Gaudissart devait rencontrer là, dans Vouvray, l'un de ces railleurs indigènes dont les moqueries ne sont offensives que par la perfection même de la moquerie, et avec lequel il eut à soutenir une cruelle lutte. A tort ou à raison, les Tourangeaux aiment beaucoup à hériter de leurs parents. Or, la doctrine de Saint-Simon y était alors particulièrement prise en haine et vilipendée; mais comme on prend en haine, comme on vilipende en Touraine, avec un dédain et une supériorité de plaisanterie digne du pays des bons contes et des tours joués aux voisins, esprit qui s'en va de jour en jour devant ce que lord Byron a nommé le *cant* anglais.

Pour son malheur, après avoir débarqué au Soleil-d'Or, auberge tenue par Mitoufflet, un ancien grenadier de la garde impériale, qui avait épousé une riche vigneronne, et auquel il confia solennellement son cheval, Gaudissart alla chez le malin de Vouvray, le boute-en-train du bourg, le loustic obligé, par son rôle et par sa nature, à maintenir son endroit en liesse. Ce Figaro campagnard, ancien teinturier, jouissait de sept à huit mille livres de rente, d'une jolie maison assise sur le coteau, d'une petite femme grassouillette, d'une santé robuste. Depuis dix ans, il n'avait plus que son jardin et sa femme à soigner, sa fille à marier, sa partie à faire le soir, à connaître de toutes les médisances qui relevaient de sa juridiction, à entraver les élections, guerroyer avec les gros propriétaires et organiser de bons dîners; à trotter sur la levée, aller voir ce qui se passait à Tours et tracasser le curé; enfin, pour tout drame, attendre la vente d'un morceau de terre enclavé dans ses vignes. Bref, il menait la vie tourangelles, la vie de petite ville à la campagne. Il était d'ailleurs la notabilité la plus imposante de la bourgeoisie, le chef de la petite propriété jalouse, envieuse, ruminant et colportant contre l'aristocratie les médisances, les calomnies avec bonheur, rabaisant tout à son niveau, ennemi de toutes les supériorités, les méprisant même avec le calme admirable de l'ignorance. M. Vernier, ainsi se nommait ce petit grand personnage du bourg, achevait de déjeuner, entre sa femme et sa fille, lorsque Gaudissart se présenta dans la salle, par les fenêtres de laquelle se voyaient la Loire et le Cher, une des plus gaies salles à manger du pays.

— Est-ce à M. Vernier lui-même... dit le voyageur en pliant avec tant de grâce sa colonne vertébrale qu'elle semblait élastique.

— Oui, monsieur, répondit le malin teinturier en l'interrompant et lui jetant un regard scrutateur par lequel il reconnut aussitôt le genre d'homme auquel il avait affaire.

— Je viens, monsieur, reprit Gaudissart, réclamer le concours de vos lumières pour me diriger dans ce canton, où Mitoufflet m'a dit que vous exerçiez la plus grande influence. Monsieur, je suis envoyé dans les départements pour une entreprise de la plus haute importance, formée par des banquiers qui veulent...

— Qui veulent nous tirer des carottes, dit en riant Vernier, habitué jadis à traiter avec le commis voyageur et à le voir venir.

— Positivement, répondit avec insolence l'illustre Gaudissart. Mais vous devez savoir, monsieur, puisque vous avez un tact si fin, qu'on ne peut tirer de carottes aux gens qu'autant qu'ils trouvent quelque intérêt à se les laisser tirer. Je vous prie donc de ne pas me confondre avec les vulgaires voyageurs, qui fondent leur succès sur la ruse ou sur l'importunité. Je ne suis plus voyageur, je le fus, monsieur, je m'en fais gloire. Mais aujourd'hui j'ai une mission de la plus haute importance, et qui doit me faire considérer par les esprits supérieurs comme un homme qui se dévoue à éclairer son pays. Dai-

gnez m'écouter, monsieur, et vous verrez que vous aurez gagné beaucoup dans la demi-heure de conversation que j'ai l'honneur de vous prier de m'accorder. Les plus célèbres banquiers de Paris ne se sont pas mis fictivement dans cette affaire comme dans quelques-unes de ces honteuses spéculations que je nomme, moi, des *ratières*; non, non, ce n'est plus cela; je ne me chargerais pas, moi, de colporter de semblables *attrapenigands*. Non, monsieur, les meilleures et les plus respectables maisons de Paris sont dans l'entreprise, et comme intéressées et comme garanties...

Là Gaudissart déploya la rubanerie de ses phrases, et M. Vernier le laissa continuer en l'écoutant avec un apparent intérêt qui trompa Gaudissart. Mais, au seul mot de *garantie*, Vernier avait cessé de faire attention à la rhétorique du voyageur, il pensait à lui jouer quelque bon tour, afin de délivrer de ces espèces de chenilles parisiennes un pays à juste titre nommé barbare par les spéculateurs qui ne peuvent y mordre.

En haut d'une délicieuse vallée, nommée la *vallee Coquette*, à cause de ses sinuosités, de ses courbes qui renaissent à chaque pas, et paraissent plus belles à mesure que l'on s'y avance, soit qu'on en monte ou qu'on en descende le joyeux cours, demeurait, dans une petite maison entourée d'un clos de vignes, un homme à peu près fou, nommé Margaritis. D'origine italienne, Margaritis était marié, n'avait point d'enfant, et sa femme le soignait avec un courage généralement apprécié. Madame Margaritis courait certainement des dangers près d'un homme qui, entre autres manies, voulait porter sur lui deux couteaux à longue lame, avec lesquels il la menaçait parfois. Mais qui ne connaît l'admirable dévouement avec lequel les gens de province se consacrent aux êtres souffrants, peut-être à cause du dés-honneur qui attend une bourgeoise si elle abandonne son enfant ou son mari aux soins publics de l'hôpital? Puis, qui ne connaît aussi la répugnance qu'ont les gens de province à payer la pension de cent louis ou de mille écus exigée à Charenton ou par les maisons de santé? Si quelqu'un parlait à madame Margaritis des docteurs Dubuisson, Esquirol, Blanche ou autres, elle préférerait avec une noble indignation garder ses trois mille francs en gardant le *bonhomme*. Les incompréhensibles volontés que dictait la folie à ce bonhomme se trouvant liées au dénouement de cette aventure, il est nécessaire d'indiquer les plus saillantes. Margaritis sortait aussitôt qu'il pleuvait à verse, et se promenait, la tête nue, dans ses vignes. Au logis, il demandait à tout moment le journal; pour le contenter, sa femme ou sa servante lui donnaient un vieux journal d'Indre-et-Loire; et depuis sept ans il ne s'était point encore aperçu qu'il lisait toujours le même numéro. Peut-être un médecin n'eût-il pas observé sans intérêt le rapport qui existait entre la recrudescence des demandes de journal et les variations atmosphériques. La plus constante occupation de ce fou consistait à vérifier l'état du ciel, relativement à ses effets sur la vigne. Ordinairement, quand sa femme avait du monde, ce qui arrivait presque tous les soirs, les voisins ayant pitié de sa situation, venaient jouer chez elle au boston; Margaritis restait silencieux, se mettait dans un coin, et n'en bougeait point; mais quand dix heures sonnaient à son horloge, enfermée dans une grande armoire oblongue, il se levait au dernier coup avec la précision mécanique des figures allemands, il s'avancait lentement jusqu'aux joueurs, leur jetait un regard assez semblable au regard automatique des Grecs et des Turcs exposés sur le boulevard du Temple, à Paris, et leur disait : — Allez-vous-en! A certaines époques, cet homme recouvrait son ancien esprit, et donnait alors à sa femme d'excellents conseils pour la vente de ses vins; mais alors il devenait extrêmement tourmenté, il volait dans les armoires des friandises et les dévorait en cachette. Quelquefois, quand les habitués de la maison entraient, il répondait à leurs demandes avec civilité, mais le plus souvent il leur disait les choses les plus incohérentes. Ainsi, à une dame qui lui demandait : — Comment vous sentez-vous aujourd'hui, monsieur Margaritis? — Je me suis fait la barbe, et vous?... lui répondait-il. — Êtes-vous mieux, monsieur? lui demandait une autre. — Jérusalem! Jérusalem! répondait-il. Mais la plupart du temps il regardait ses hôtes d'un air stupide, sans mot dire, et sa femme leur disait alors : — Le bonhomme n'entend rien aujourd'hui. Deux ou trois fois en cinq ans, il lui arriva, toujours vers l'équinoxe, de se mettre en fièvre à cette observation, de tirer son couteau et de crier : — Cette garce me déshonore! D'ailleurs, il buvait, mangeait, se promenait comme eût fait un homme en parfaite santé. Aussi chacun avait-il fini par ne pas lui accorder plus de respect ni d'attention que l'on n'en a pour un gros meuble. Parmi toutes ses bizarreries, il y en avait une dont personne n'avait pu découvrir le sens; car, à la longue, les esprits forts du pays avaient fini par commenter et expliquer les actes les plus déraisonnables de ce fou. Il voulait toujours avoir un sac de farine au logis, et garder deux pièces de vin de sa récolte, sans permettre qu'on touchât à la farine ni au vin. Mais quand venait le mois de juin, il s'inquiétait de la vente du sac et des deux pièces de vin avec toute la sollicitude d'un fou. Presque toujours madame Margaritis lui disait alors avoir vendu les deux poinçons à un prix exorbitant, et lui en remettait l'argent, qu'il cachait sans que ni sa femme,

ni sa servante eussent pu, même en le guettant, découvrir où était la cachette.

Le veille du jour où Gaudissart vint à Vouvray, madame Margaritis éprouva plus de peine que jamais à tromper son mari, dont la raison semblait revenue.

— Je ne sais en vérité comment se passera pour moi la journée de demain, avait-elle dit à madame Vernier. Figurez-vous que le bonhomme a voulu voir ses deux pièces de vin. Il m'a si bien fait *entêver* (mot du pays) pendant toute la journée, qu'il a fallu lui montrer deux poinçons pleins. Notre voisin Pierre Champlain avait heureusement deux pièces qu'il n'a pas pu vendre; et, à ma prière, il les a roulées dans notre cellier. Ah ça! ne voilà-t-il pas que le bonhomme, depuis qu'il a vu les poinçons, prétend les brocanter lui-même?

Madame Vernier venait de confier à son mari l'embarras où se trouvait madame Margaritis un moment avant l'arrivée de Gaudissart. Au premier mot du commis voyageur, Vernier se proposa de le mettre aux prises avec le bonhomme Margaritis.

— Monsieur, répondit l'ancien teinturier quand l'illustre Gaudissart eut lâché sa première bordée, je ne vous dissimulerai pas les difficultés que doit rencontrer ici votre entreprise. Notre pays est un pays qui marche à la grosse *suo modo*, un pays où jamais une idée nouvelle ne prendra. Nous vivons comme vivaient nos pères, en nous amusant à faire quatre repas par jour, en nous occupant à cultiver nos vignes et à bien placer nos vins. Pour tout négoce nous tâchons *bonifacément* de vendre les choses plus cher qu'elles ne coûtent. Nous resterons dans cette ornière-là sans que ni Dieu ni diable puisse nous en sortir. Mais je vais vous donner un bon conseil, et un bon conseil vaut un œil dans la main. Nous avons dans le bourg un ancien banquier dans les lumières duquel j'ai, moi particulièrement, la plus grande confiance; et, si vous obtenez son suffrage, j'y joindrai le mien. Si vos propositions constituent des avantages réels, si nous en sommes convaincus, à la voix de M. Margaritis qui entraîne la mième, il se trouve à Vouvray vingt maisons riches dont toutes les bourses s'ouvriraient et prendraient votre vulnérable.

En entendant le nom du fou, madame Vernier leva la tête et regarda son mari.

— Tenez, précisément, ma femme a, je crois, l'intention de faire une visite à madame Margaritis, chez laquelle elle doit aller avec une de nos voisines. Attendez un moment, ces dames vous y conduiront. — Tu iras prendre madame Fontanien, dit le vieux teinturier en guignant sa femme.

Indiquer la commère la plus riense, la plus éloquente, la plus grande goguenarde du pays, n'était-ce pas dire à madame Vernier de prendre des témoins pour bien observer la scène qui allait avoir lieu entre le commis voyageur et le fou, afin d'en amuser le bourg pendant un mois? M. et madame Vernier jouèrent si bien leur rôle, que Gaudissart ne conçut aucune défiance, et donna pleinement dans le piège; il offrit galamment le bras à madame Vernier et crut avoir fait, pendant le chemin, la conquête des deux dames, avec lesquelles il fut étourdissant d'esprit, de pointes et de calembours incompris.

La maison du prétendu banquier était située à l'endroit où commence la vallée Coquette. Ce logis, appelé la Fuyte, n'avait rien de bien remarquable. Au rez-de-chaussée se trouvait un grand salon boisé, de chaque côté duquel était une chambre à coucher, celle du bonhomme et celle de sa femme. On entrait dans le salon par un vestibule qui servait de salle à manger, et auquel communiquait la cuisine. Ce rez-de-chaussée, dénué de l'élégance extérieure qui distingue les plus humbles maisons en Touraine, était couronné par des mansardes auxquelles on montait par un escalier bâti en dehors de la maison, appuyé sur un des pignons et couvert d'un appentis. Un petit jardin, plein de soncis, de seringat, de sureaux, séparait l'habitation des clos. Autour de la cour, s'élevaient les bâtiments nécessaires à l'exploitation des vignes.

Assis dans son salon, près d'une fenêtre, sur un fauteuil en velours d'Utrecht jaune, Margaritis ne se leva point en voyant entrer les deux dames et Gaudissart, il pensait à vendre ses deux pièces de vin. C'était un homme sec, dont le crâne chauve par devant, garni de cheveux rares par derrière, avait une conformation piriforme. Ses yeux enfoncés, surmontés de gros sourcils noirs et fortement cernés; son nez en lame de couteau; ses os maxillaires saillants, et ses joues creuses; ses lignes généralement oblongues, tout, jusqu'à son menton démesurément long et plat, contribuait à donner à sa physionomie un air étrange, celui d'un vieux professeur de rhétorique ou d'un chiffonnier.

— Monsieur Margaritis, lui dit madame Vernier, allons, remuez-vous donc! Voilà un monsieur que mon mari vous envoie, il faut l'écouter avec attention. Quittez vos calculs de mathématiques, et causez avec lui.

En entendant ces paroles, le fou se leva, regarda Gaudissart, lui fit signe de s'asseoir, et lui dit : — Causez, monsieur.

Les trois femmes allèrent dans la chambre de madame Margaritis,

en laissant la porte ouverte, afin de tout entendre et de pouvoir intervenir au besoin. A peine furent-elles installées, que M. Vernier arriva doucement par le clos, se fit ouvrir la fenêtre, et entra sans bruit.

— Monsieur, dit Gaudissart, a été dans les affaires...

— Publiques, répondit Margaritis en l'interrompant. J'ai pacifié la Calabre sous le règne du roi Murat.

— Tiens, il est allé en Calabre maintenant? dit à voix basse M. Vernier.

— Oh! alors, reprit Gaudissart, nous nous entendrons parfaitement.

— Je vous écoute, répondit Margaritis en prenant le maintien d'un homme qui pose pour son portrait chez un peintre.

— Monsieur, dit Gaudissart en faisant tourner la clef de sa montre à laquelle il ne cessa d'imprimer par distraction un mouvement rotatoire et périodique dont s'occupa beaucoup le fou et qui contribua peut-être à le faire tenir tranquille, monsieur, si vous n'étiez pas un homme supérieur... (Ici le fou s'inclina.) je me contenterais de vous chiffrer matériellement les avantages de l'affaire, dont les motifs psychologiques valent la peine de vous être exposés. Écoutez! De toutes les richesses sociales, le temps n'est-il pas la plus précieuse; et, l'économiser, n'est-ce pas s'enrichir? Or, y a-t-il rien qui consomme plus de temps dans la vie que les inquiétudes sur ce que j'appelle le *pot-au-feu*, locution vulgaire, mais qui pose nettement la question? Y a-t-il aussi rien qui mange plus de temps que le défaut de garantie à offrir à ceux auxquels vous demandez de l'argent, quand, momentanément pauvre, vous êtes riche d'espérance?

— De l'argent, nous y sommes, dit Margaritis.

— Eh bien! monsieur, je suis envoyé dans les départements par une compagnie de banquiers et de capitalistes, qui ont aperçu la perte énorme que font ainsi, en temps et conséquemment en intelligence ou en activité productive, les hommes d'avenir. Or, nous avons en l'idée de capitaliser à ces hommes ce même avenir, de leur escompter leurs talents, en leur escomptant quoi?... le temps *dito*, et d'en assurer la valeur à leurs héritiers. Il ne s'agit plus là d'économiser le temps, mais de lui donner un prix, de le chiffrer, d'en représenter péuniairement les produits que vous présumez ou obtenez dans cet espace intellectuel, en représentant les qualités morales dont vous êtes doué et qui sont, monsieur, des forces vives, comme une chute d'eau, comme une machine à vapeur de trois, dix, vingt, cinquante chevaux. Ah! ceci est un progrès, un mouvement vers un meilleur ordre de choses, mouvement dû à l'activité de notre époque, essentiellement progressive, ainsi que je vous le prouverai, quand nous en viendrons aux idées d'une plus logique coordination des intérêts sociaux. Je vais m'expliquer par des exemples sensibles. Je quitte le raisonnement purement abstrait, ce que nous nommons, nous autres, la mathématique des idées. Au lieu d'être un propriétaire vivant de vos rentes, vous êtes un peintre, un musicien, un artiste, un poète...

— Je suis peintre, dit le fou en manière de parenthèse.

— Eh bien! soit, puisque vous comprenez bien ma métaphore, vous êtes peintre, vous avez un bel avenir, un riche avenir. Mais je vais plus loin...

En entendant ces mots, le fou examina Gaudissart d'un air inquiet pour voir s'il voulait sortir, et ne se rassura qu'en l'apercevant toujours assis...

— Vous n'êtes même rien du tout, dit Gaudissart en continuant, mais vous vous sentez...

— Je me sens, dit le fou.

— Vous vous dites : Moi, je serai ministre. Eh bien! vous peintre, vous artiste, homme de lettres, vous ministre futur, vous chiffrer vos espérances, vous les taxez, vous vous tarifiez je suppose à cent mille écus...

— Vous m'apportez donc cent mille écus? dit le fou.

— Oui, monsieur, vous allez voir. Ou vos héritiers les palperont nécessairement si vous venez à mourir, puisque l'entreprise s'engage à les leur compter, ou vous les touchez par vos travaux d'art, par vos heureuses spéculations si vous vivez. Si vous vous êtes trompé, vous pouvez même recommencer. Mais, une fois que vous avez, comme j'ai en l'honneur de vous le dire, fixé le chiffre de votre capital intellectuel, car c'est un capital intellectuel, saisissez bien ceci, intellectuel...

— Je comprends, dit le fou.

— Vous signez un contrat d'assurance avec l'administration, qui vous reconnaît une valeur de cent mille écus, à vous peintre...

— Je suis peintre, dit le fou.

— Non, reprit Gaudissart, à vous musicien, à vous ministre, et s'engage à les payer à votre famille, à vos héritiers; si, par votre mort, les espérances, le *pot-au-feu* fondé sur le capital intellectuel venait à être renversé. Le paiement de la prime suffit à consolider ainsi votre...

— Votre caisse, dit le fou en l'interrompant.

— Mais, naturellement, monsieur. Je vois que monsieur a été dans les affaires.

— Oui, dit le fou, j'ai fondé la banque territoriale de la rue des Fossés-Montmartre, à Paris, en 1798.

— Car, reprit Gaudissart, pour payer les capitaux intellectuels, que chacun se reconnaît et s'attribue, ne faut-il pas que la généralité des assurés donne une certaine prime, trois pour cent, une annuité de trois pour cent? Ainsi, par le paiement d'une faible somme, d'une misère, vous garantissez votre famille des suites fâcheuses de votre mort.

— Mais je vis, dit le fou.

— Ah! si vous vivez longtemps! Voilà l'objection la plus communément faite, objection vulgaire, et vous comprenez que si nous ne l'avions pas prévue, foudroyée, nous ne serions pas dignes d'être... quoi?... que sommes-nous, après tout? les teneurs de livres du grand bureau des intelligences. Monsieur, je ne dis pas cela pour vous, mais je rencontre partout des gens qui ont la prétention d'apprendre quelque chose de nouveau, de révéler un raisonnement quelconque à des gens qui ont pâli sur une affaire!... ma parole d'honneur, cela fait pitié. Mais le monde est comme ça, je n'ai pas la prétention de le réformer. Votre objection, monsieur, est un non-sens...

— Quésaco? dit Margaritis.

— Voici pourquoi. Si vous vivez et que vous ayez les moyens évalués dans votre charte d'assurance contre les chances de la mort, suivez bien...

— Je suis.

— Eh bien! vous avez réussi dans vos entreprises! vous avez du réussir précisément à cause de ladite charte d'assurance; car vous avez doublé vos chances de succès en vous débarrassant de toutes les inquiétudes que l'on a quand on traîne avec soi une femme, des enfants que notre mort peut réduire à la plus affreuse misère. Si vous êtes arrivé, vous avez alors touché le capital intellectuel, pour lequel l'assurance a été une bagatelle, une vraie bagatelle, une pure bagatelle.

— Excellente idée!

— N'est-ce pas, monsieur? reprit Gaudissart. Je nomme cette caisse de bienfaisance, moi, l'assurance mutuelle contre la misère!... ou, si vous voulez, l'escompte du talent. Car le talent, monsieur, le talent est une lettre de change que la nature donne à l'homme de génie, et qui se trouve souvent à bien longue échéance... hé! hé!

— Oh! la belle usure! s'écria Margaritis.

— Eh! diable! il est fin, le bonhomme. Je me suis trompé, pensa Gaudissart. Il faut que je domine mon homme par de plus hautes considérations, par ma blague numéro 4. — Du tout, monsieur, s'écria Gaudissart à haute voix, pour vous qui...

— Accepteriez-vous un verre de vin? demanda Margaritis.

— Volontiers, répondit Gaudissart.

— Ma femme, donne-nous donc une bouteille du vin dont il nous reste deux pièces. — Vous êtes ici dans la tête de Vouvray, dit le bonhomme en montrant ses vignes à Gaudissart. Le clos Margaritis!

La servante apporta des verres et une bouteille de vin de l'année 1319. Le bonhomme Margaritis en versa précieusement dans un verre, et le présenta solennellement à Gaudissart, qui le but.

— Mais vous m'attrapez, monsieur, dit le commis voyageur, ceci est du vin de Madère, vrai vin de Madère.

— Je le crois bien, dit le fou. L'inconvénient du vin de Vouvray, monsieur, est de ne pouvoir se servir ni comme vin ordinaire, ni comme vin d'entremets; il est trop généreux, trop fort; aussi vous le vend-on à Paris pour du vin de Madère en le teignant d'eau-de-vie. Notre vin est si liquoreux, que beaucoup de marchands de Paris, quand notre récolte n'est pas assez bonne pour la Hollande et la Belgique, nous achètent nos vins; ils les couparent avec les vins des environs de Paris, et en font alors des vins de Bordeaux. Mais ce que vous buvez en ce moment, mon cher et très-aimable monsieur, est un vin de roi, la tête de Vouvray. J'en ai deux pièces, rien que deux pièces. Les gens qui aiment les grands vins, les hauts vins, et qui veulent servir sur leurs tables des qualités en dehors du commerce, comme plusieurs maisons de Paris qui ont de l'amour-propre pour leurs vins, se font fournir directement par nous. Connaissez-vous quelques personnes qui...

— Revenons à notre affaire, dit Gaudissart.

— Nous y sommes, monsieur, reprit le fou. Mon vin est capiteux, capiteux s'accorde avec capital en étymologie; or, vous parlez capitaux... hein? *caput*, tête! tête de Vouvray, tout cela se tient...

— Ainsi donc, dit Gaudissart, ou vous avez réalisé vos capitaux intellectuels...

— J'ai réalisé, monsieur. Voudriez-vous donc de mes deux pièces? je vous en arrangerais bien pour les termes.

— Non, je parle, dit l'illustre Gaudissart, de l'assurance des capitaux intellectuels et des opérations sur la vie. Je reprends mon raisonnement.

Le fou se calma, reprit sa pose, et regarda Gaudissart.

— Je dis, monsieur, que, si vous mourez, le capital se paye à votre famille sans difficulté.

— Sans difficulté.

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas suicide...

— Matière à chicane.

— Non, monsieur. Vous le savez, le suicide est un de ces actes toujours faciles à constater.

— En France, dit le fou. Mais...

— Mais à l'étranger, dit Gaudissart. Eh bien! monsieur, pour terminer sur ce point, je vous dirai que la simple mort à l'étranger et la mort sur le champ de bataille sont en dehors de...

— Qu'assurez-vous donc alors?... rien du tout! s'écria Margaritis. Moi, ma banque territoriale reposait sur...

— Rien du tout, monsieur?... s'écria Gaudissart en interrompant le bonhomme. Rien du tout?... et la maladie, et les chagrins, et la misère et les passions? Mais ne nous jetons pas dans les cas exceptionnels.

— Non, n'allons pas dans ces cas-là, dit le fou.

— Que résulte-t-il de cette affaire? s'écria Gaudissart. A vous baquier, je vais chiffrer nettement le produit. Un homme existe, a un avenir, il est bien mis, il vit de son art, il a besoin d'argent, il en demande... néant. Toute la civilisation refuse de la monnaie à cet homme qui domine en pensée la civilisation, et doit la dominer un jour par le pinceau, par le ciseau, par la parole, par une idée, par un système. Atroce civilisation! elle n'a pas de pain pour ses grands hommes qui lui donnent son luxe; elle ne les nourrit que d'injures et de moqueries, cette gueuse dorée!... L'expression est forte, mais je ne la rétracte point. Ce grand homme incompris vient alors chez nous, nous le réputons grand homme, nous le saluons avec respect, nous l'écoutons et il nous dit : « Messieurs de l'assurance sur les capitaux, ma vie vaut tant; sur mes produits je vous donnerai tant pour cent!... » Eh bien! que faisons-nous?... Immédiatement, sans jalousie, nous l'admettons au superbe festin de la civilisation comme un puissant convive...

— Il faut du vin alors... dit le fou.

— Comme un puissant convive. Il signe sa police d'assurance, il prend nos chiffons de papier, nos misérables chiffons, qui, vils chiffons, ont néanmoins plus de force que n'en avait son génie. En effet, s'il a besoin d'argent, tout le monde, sur le vu de sa charte, lui prête de l'argent. A la Bourse, chez les banquiers, partout, et même chez les usuriers, il trouve de l'argent parce qu'il offre des garanties. Eh bien! monsieur, n'était-ce pas une lacune à combler dans le système social? Mais, monsieur, ceci n'est qu'une partie des opérations entreprises par la Société sur la vie. Nous assurons les débiteurs, moyennant un autre système de primes. Nous offrons des intérêts viagers à un taux gradué d'après l'âge, sur une échelle infiniment plus avantageuse que ne l'ont été jusqu'à présent les rentes, basées sur des tables de mortalité reconnues fausses. Notre Société opérant sur des masses, les rentiers viagers n'ont pas à redouter les pensées qui attristent leurs vieux jours, déjà si tristes par eux-mêmes; pensées qui les attendent nécessairement quand un particulier leur a pris de l'argent à rente viagère. Vous le voyez, monsieur, chez nous la vie a été chiffrée dans tous les sens...

— Suez par tous les bouts, dit le bonhomme; mais, buvez un verre de vin, vous le méritez bien. Il faut vous mettre du velours sur l'estomac, si vous voulez entretenir convenablement votre mougoulette. Monsieur, le vin de Vouvray, bien conservé, c'est un vrai velours.

— Que pensez-vous de cela? dit Gaudissart en vidant son verre.

— Cela est très-beau, très-neuf, très-utile; mais j'aime mieux les escomptes de valeurs territoriales qui se faisaient à ma banque de la rue des Fossés-Montmartre.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, répondit Gaudissart; mais cela est pris, c'est repris, c'est fait et refait. Nous avons maintenant la caisse hypothécaire qui prête sur les propriétés et fait en grand le *véméré*. Mais n'est-ce pas une petite idée en comparaison de celle de solidifier les espérances! solidifier les espérances, coaguler, financièrement parlant, les désirs de fortune de chacun, lui en assurer la réalisation! Il a fallu notre époque, monsieur, époque de transition, de transition et de progrès tout à la fois!

— Oui, de progrès, dit le fou. J'aime le progrès, surtout celui qui fait faire à la vigne un bon temps...

— Le temps, reprit Gaudissart sans entendre la phrase de Marga-

ritis, le *Temps*, monsieur, mauvais journal. Si vous le lisez, je vous plains...

— Le journal! dit Margaritis, je crois bien, je suis passionné pour les journaux. — Ma femme! ma femme! où est le journal? cria-t-il en se tournant vers la chambre.

— Eh bien! monsieur, si vous vous intéressez aux journaux, nous sommes faits pour nous entendre.

— Oui; mais avant d'entendre le journal, avouez-moi que vous trouvez ce vin...

— Délicieux, dit Gaudissart.

— Allons, achevons à nous deux la bouteille. Le fou se versa deux doigts de vin dans son verre et remplit celui de Gaudissart.

— Eh bien! monsieur, j'ai deux pièces de ce vin-là. Si vous le trouvez bon et que vous vouliez vous en arranger...



Chacun de dire en le voyant : — Ah! voilà l'illustre Gaudissart! — PAGE 2.

— Précisément, dit Gaudissart, les pères de la foi saint-simoniennne m'ont prié de leur expédier les denrées que je... Mais parlons de leur grand et beau journal! Vous qui comprenez bien l'affaire des capitaux, et qui me donniez votre aide pour la faire réussir dans ce canton...

— Volontiers, dit Margaritis, si...

— J'entends, si je prends votre vin. Mais il est très-bon, votre vin, monsieur, il est incisif!

— On en fait du vin de Champagne, il y a un monsieur, un Parisien qui vient en faire ici, à Tours.

— Je le crois, monsieur. Le Globe dont vous avez entendu parler...

— Je l'ai souvent parcouru, dit Margaritis.

— J'en étais sûr, dit Gaudissart. Monsieur, vous avez une tête puis sante, une caboche que ces messieurs nomment la tête chevaline : il y a du cheval dans la tête de tous les grands hommes. Or, on peut être un beau génie et vivre ignoré. C'est une farce qui arrive assez généralement à ceux qui, malgré leurs moyens, restent obscurs, et qui a failli être le cas du grand Saint-Simon, et celui de M. Vico, homme fort qui commence à se pousser. Il va bien Vico! J'en suis content. Ici nous entrons dans la théorie et la formule nouvelle de l'humanité. Attention, monsieur...

— Attention, dit le fou.

— L'exploitation de l'homme par l'homme aurait dû cesser, monsieur, du jour où Christ, je ne dis pas Jésus-Christ, je dis Christ, est venu proclamer l'égalité des hommes devant Dieu. Mais cette égalité n'a-t-elle pas été jusqu'à présent la plus déplorable chimère. Or, saint Simon est le complément de Christ. Christ a fait son temps.

— Il est donc libéré? dit Margaritis.

— Il a fait son temps comme le libéralisme. Maintenant il y a quelque chose de plus fort en avant de nous, c'est la nouvelle foi, c'est la production libre, individuelle, une coordination sociale qui fasse que chacun reçoive équitablement son salaire social suivant son œuvre, et ne soit plus exploité par des individus qui, sans capacité, font travailler tous au profit d'un seul : de là la doctrine...

— Que faites-vous des domestiques? demanda Margaritis.

— Ils restent domestiques, monsieur, s'ils n'ont que la capacité d'être domestiques.

— Eh bien! à quoi bon la doctrine?

— Oh! pour en juger, monsieur, il faut vous mettre au point de vue très-élevé d'où vous pouvez embrasser clairement un aspect général de l'humanité. Ici, nous entrons en plein Ballanche! Connaissez-vous M. Ballanche?

— Nous ne faisons que de ça! dit le fou, qui entendit de la planche.

— Bon, reprit Gaudissart. Eh bien! si le spectacle palingénésique des transformations successives du globe spiritualisé vous touche, vous transporte, vous émeut, eh bien! mon cher monsieur, le journal le *Globe*, bon nom qui en exprime nettement la mission, le *Globe* est le *cicerone* qui vous expliquera tous les matins les conditions nouvelles dans lesquelles s'accomplira, dans peu de temps, le changement politique et moral du monde.

— *Quésaco!* dit le bonhomme.

— Je vais vous faire comprendre le raisonnement par une image, reprit Gaudissart. Si, enfants, nos bonnes nous ont menés chez Scraphin, ne faut-il pas, à nous vieillards, les tableaux de l'avenir? Ces messieurs...

— Boivent-ils du vin?

— Oui, monsieur. Leur maison est montée, je puis le dire, sur un excellent pied, un pied prophétique : beaux salons, toutes les sommités, grandes réceptions.

— Eh bien! dit le fou, les ouvriers qui démolissent ont bien autant besoin de vin que ceux qui bâtissent.

— A plus forte raison, monsieur, quand on démolit d'une main et qu'on reconstruit de l'autre, comme le font les apôtres du *Globe*.

— Alors il leur faut du vin, du vin de Vouvray, les deux pièces qui me restent, trois cents bouteilles, pour cent francs, bagatelle.

— A combien cela met-il la bouteille? dit Gaudissart en calculant. Voyons : il y a le port, l'entrée, nous n'arrivons pas à sept sous; mais ce serait une bonne affaire. Ils payent tous les autres vins plus cher. (Bon, je tiens mon homme, se dit Gaudissart : tu veux me vendre du vin dont j'ai besoin, je vais te dominer.) — Eh bien! monsieur, reprenez, des hommes qui disputent sont bien près de s'entendre. Parlons franchement, vous avez une grande influence sur ce canton?

— Je le crois, dit le fou. Nous sommes la tête de Vouvray.

— Eh bien! vous avez parfaitement compris l'entreprise des capitaux intellectuels?

— Parfaitement.

— Vous avez mesuré toute la portée du *Globe*?

— Deux fois... à pied.

Gaudissart n'entendit pas, parce qu'il restait dans le milieu de ses pensées et s'écoutait lui-même en homme sûr de triompher.

— Or, eu égard à la situation où vous êtes, je comprends que vous n'avez rien à assurer à l'âge où vous êtes arrivé. Mais, monsieur, vous pouvez faire assurer les personnes qui, dans le canton, soit par leur valeur personnelle, soit par la position précaire de leurs familles, voudraient se faire un sort. Donc, en prenant un abonnement au *Globe*, et en n'appuyant de votre autorité dans le canton pour le placement des capitaux en rente viagère, car on affectionne le viager et

province; eh bien! nous pourrions nous entendre relativement aux deux pièces de vin. Prenez-vous le Globe?

— Je vais sur le globe.

— M'appuyez-vous près des personnes influentes du canton?

— J'appuie...

— Et...

— Et...

— Et je... Mais vous prenez un abonnement au Globe.

— Le Globe, bon journal, dit le fou, journal viager.

— Viager, monsieur?... Eh! oui, vous avez raison, il est plein de vie, de force, de science, bourré de science, bien conditionné, bien imprimé, bon teint, feutré. Ah! ce n'est pas de la camelote, du colifichet, du papillotage, de la soie qui se déchire quand on la regarde; c'est foncé, c'est des raisonnements que l'on peut méditer à son aise et qui font passer le temps très-agréablement au fond d'une campagne.

— Cela me va, répondit le fou.

— Le Globe coûte une bagatelle, quatre-vingts francs.

— Cela ne me va plus, dit le bonhomme.

— Monsieur, dit Gaudissart, vous avez nécessairement des petits-enfants?

— Beaucoup, répondit Margaritis, qui entendit vous aimez au lieu de vous avez.

— Eh bien! le Journal des Enfants, sept francs par an.

— Prenez mes deux pièces de vin, je vous prends un abonnement d'Enfants, ça me va, belle idée. Exploitation intellectuelle, l'enfant? n'est-ce pas l'homme par l'homme, hein?

— Vous y êtes, monsieur, dit Gaudissart.

— J'y suis.

— Vous consentez donc à me piloter dans le canton?

— Dans le canton.

— J'ai votre approbation?

— Vous l'avez.

— Eh bien! monsieur, je prends vos deux pièces de vin, à cent francs...

— Non, non, cent dix.

— Monsieur, cent dix francs, soit, mais cent dix pour les capacités de la doctrine, et cent francs pour moi. Je vous fais opérer une vente, vous me devez une commission.

— Portez-leur cent vingt. (Sans vin.)

— Joli calembour. Il est non-seulement très-fort, mais encore très-spirituel.

— Non, spiritueux, monsieur.

— De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet.

— Je suis comme cela, dit le fou. Venez voir mon clos.

— Volontiers, dit Gaudissart, ce vin porte singulièrement à la tête.

Et l'illustre Gaudissart sortit avec M. Margaritis, qui le promena de provin en provin, de cep en cep, dans ses vignes. Les trois dames et M. Vernier purent alors rire à leur aise en voyant, de loin, le voyageur et le fou discutant, gesticulant, s'arrêtant, reprenant leur marche, parlant avec feu.

— Pourquoi le bonhomme nous l'a-t-il donc emmené? dit Vernier. Enfin Margaritis revint avec le commis voyageur, en marchant tous

deux d'un pas accéléré comme des gens empressés de terminer une affaire.

— Le bonhomme a, fistre, bien enfoncé le Parisien!... dit M. Vernier.

Et, de fait, l'illustre Gaudissart écrivit sur le bout d'une table à jour, à la grande joie du bonhomme, une demande de livraison des deux pièces de vin. Puis, après avoir lu l'engagement du voyageur, M. Margaritis lui donna sept francs pour un abonnement au Journal des Enfants.

— A demain donc, monsieur, dit l'illustre Gaudissart en faisant tourner sa clef de montre, j'ai l'honneur de venir vous prendre demain. Vous pourrez expédier directement le vin à Paris, à l'adresse indiquée, et vous ferez suivre en remboursement.

Gaudissart était Normand, et il n'y avait jamais pour lui d'en-

gagement qui ne dût être bilatéral: il voulut un engagement de M. Margaritis, qui, content comme l'est un fou de satisfaire son idée favorite, signa, non sans lire, un bon à livrer deux pièces de vin du clos Margaritis. Et l'illustre Gaudissart s'en alla sautillant, chantonnant le roi des mers, prends plus bas! à l'auberge du Soleil-d'Or, où il causa naturellement avec l'hôte en attendant le diner. Mitouflet était un vieux soldat naïvement rusé comme le sont les paysans, mais ne riant jamais d'une plaisanterie, en homme accoutumé à entendre le canon et à plaisanter sous les armes.

— Vous avez des gens très-forts ici, lui dit Gaudissart en s'appuyant sur le chambranle de la porte et allumant son cigare à la pipe de Mitouflet.

— Comment l'entendez-vous? demanda Mitouflet.

— Mais des gens ferrés à glace sur les idées politiques et financières.

— De chez qui venez-vous donc, sans indiscretion? demanda naïvement l'aubergiste en faisant sagement jaillir d'entre ses lèvres la sputation périodiquement expectorée par les fumeurs.

— De chez un lapin nommé Margaritis.

Mitouflet jeta succes-

sivement à sa pratique deux regards pleins d'une froide ironie.

— C'est juste, le bonhomme en sait long! Il en sait trop pour les autres, ils ne peuvent pas toujours le comprendre...

— Je le crois, il entend foncièrement bien les hautes questions de finance.

— Oui, dit l'aubergiste. Aussi, pour mon compte, ai-je toujours regretté qu'il soit fou.

— Comment, fou?

— Fou, comme on est fou, quand on est fou, répéta Mitouflet; mais il n'est pas dangereux, et sa femme le garde. Vous vous êtes donc entendus? dit du plus grand sang-froid l'impitoyable Mitouflet. C'est drôle.

— Drôle! s'écria Gaudissart, drôle! mais votre M. Vernier s'est donc moqué de moi?



Mitouflet jeta successivement à sa pratique deux regards pleins d'une froide ironie.

— Il vous y a envoyé? demanda Mitoufflet.

— Oui.

— Ma femme, cria l'aubergiste, écoute donc. M. Vernier n'a-t-il pas eu l'idée d'envoyer monsieur chez le bonhomme Margaritis?...

— Et quoi donc avez-vous pu vous dire tous deux, mon cher mignon monsieur, demanda la femme, puisqu'il est fou?

— Il m'a vendu deux pièces de vin.

— Et vous les avez achetées?

— Oui.

— Mais c'est sa folie de vouloir vendre du vin, il n'en a pas.

— Bon, dit le voyageur. Je vais d'abord aller remercier M. Vernier.

Et Gaudissart se rendit bouillant de colère chez l'ancien teinturier, qu'il trouva dans sa salle, riant avec des voisins auxquels il racontait déjà l'histoire.

— Monsieur, dit le prince des voyageurs en lui jetant des regards caftannés, vous êtes un drôle et un polisson, qui, sous peine d'être le dernier des argousins, gens que je place au-dessous des forçats, devez me rendre raison de l'insulte que vous venez de me faire en me mettant en rapport avec un homme que vous saviez fou. M'entendez-vous, monsieur Vernier le teinturier?

Telle était la harangue que Gaudissart avait préparée comme un tragédien prépare son entrée en scène.

— Comment! répondit Vernier, que la présence de ses voisins aïna, croyez-vous que nous n'avons pas le droit de nous moquer d'un monsieur qui débarque en quatre bateaux dans Vouvray pour nous demander nos capitaux, sous prétexte que nous sommes des grands hommes, des peintres, des poétrioux; et qui, par ainsi, nous assimile gratuitement à des gens sans le sou, sans aveu, sans feu ni lieu! Qu'avons-nous fait pour cela, nous, pères de famille? Un drôle qui vient nous proposer des abonnements au *Globe*, journal qui prêche une religion dont le premier commandement de Dieu ordonne, s'il vous plaît, de ne pas succéder à ses père et mère! Ma parole d'honneur la plus sacrée! le père Margaritis dit des choses plus sensées. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Vous vous êtes parfaitement entendus tous les deux, monsieur. Ces messieurs peuvent vous attester que, quand vous auriez parlé à tous les gens du canton, vous n'auriez pas été si bien compris.

— Tout cela peut vous sembler excellent à dire, mais je me tiens pour insulté, monsieur, et vous me rendrez raison.

— Eh bien! monsieur, je vous tiens pour insulté, si cela peut vous être agréable, et je ne vous rendrai pas raison, car il n'y a pas assez de raison dans cette affaire-là pour que je vous en rende. Est-il farceur, donc!

A ce mot, Gaudissart fondit sur le teinturier pour lui appliquer un soufflet; mais les Vouvrillons attentifs se jetèrent entre eux, et l'illustre Gaudissart ne souffleta que la perruque du teinturier, laquelle alla tomber sur la tête de mademoiselle Claire Vernier.

— Si vous n'êtes pas content, dit-il, monsieur, je reste jusqu'à demain matin à l'hôtel du Soleil-d'Or, vous m'y trouverez, prêt à vous expliquer ce que veut dire rendre raison d'une offense! Je me suis battu en Juillet, monsieur.

— Eh bien! vous vous battez à Vouvray, répondit le teinturier, et vous y resterez plus longtemps que vous ne croyez.

Gaudissart s'en alla, commentant cette réponse, qu'il trouvait pleine de mauvais présages. Pour la première fois de sa vie, le voyageur ne dina pas joyeusement. Le bourg de Vouvray fut mis en émoi par l'aventure de Gaudissart et de M. Vernier. Il n'avait jamais été question de duel dans ce bénin pays.

— Monsieur Mitoufflet, je dois me battre demain avec M. Vernier, je ne connais personne ici, voulez-vous me servir de témoin? dit Gaudissart à son hôte.

— Volontiers, répondit l'aubergiste.

A peine Gaudissart eut-il achevé de dîner, que madame Fontanieu et l'adjoint de Vouvray vinrent au Soleil-d'Or, prirent à part Mitoufflet, et lui représentèrent combien il serait affligeant pour le canton qu'il y eût une mort violente; ils lui peignirent l'affreuse situation de la bonne madame Vernier, en le conjurant d'arranger cette affaire, de manière à sauver l'honneur du pays.

— Je m'en charge, dit le malin aubergiste.

Le soir, Mitoufflet monta chez le voyageur des plumes, de l'encre et du papier.

— Que m'apportez-vous là? demanda Gaudissart.

— Mais vous vous battez demain, dit Mitoufflet; j'ai pensé que vous seriez bien aise de faire quelques petites dispositions; enfin que vous pourriez avoir à écrire, car on a des êtres qui nous sont chers. Oh! cela ne tue pas. Êtes-vous fort aux armes? Voulez-vous vous rafraîchir la main? j'ai des fleurets.

— Mais volontiers.

Mitoufflet revint avec des fleurets et deux masques.

— Voyons!

L'hôte et le voyageur se mirent tous deux en garde; Mitoufflet, en sa qualité d'ancien prévôt des grenadiers, poussa soixante-huit bottes à Gaudissart, en le housculant et l'adossant à la muraille.

— Diable! vous êtes fort, dit Gaudissart essoufflé.

— M. Vernier est plus fort que je ne le suis.

— Diable! diable! je me battraï donc au pistolet.

— Je vous le conseille, parce que, voyez-vous, en prenant de gros pistolets d'arçon et les chargeant jusqu'à la gueule on ne risque jamais rien, les pistolets *écartent*, et chacun se retire en homme d'honneur. Laissez-moi arranger cela? Hein! sapristi, deux braves gens seraient bien bêtes de se tuer pour un geste.

— Êtes-vous sûr que les pistolets *écartent* suffisamment? Je serais fâché de tuer cet homme, après tout, dit Gaudissart.

— Dormez en paix.

Le lendemain matin, les deux adversaires se rencontrèrent un peu blêmes au bas du pont de la Cise. Le brave Vernier faillit tuer une vache qui paissait à dix pas de lui, sur le bord d'un chemin.

— Ah! vous avez tiré en l'air, s'écria Gaudissart.

A ces mots, les deux ennemis s'embrassèrent.

— Monsieur, dit le voyageur, votre plaisanterie était un peu forte, mais elle était drôle. Je suis fâché de vous avoir apostrophé, j'étais hors de moi, je vous tiens pour homme d'honneur.

— Monsieur, nous vous ferons vingt abonnements au *Journal des Enfants*, répliqua le teinturier encore pâle.

— Cela étant, dit Gaudissart, pourquoi ne déjeunerions-nous pas ensemble? les hommes qui se battent ne sont-ils pas bien près de s'entendre?

— Monsieur Mitoufflet, dit Gaudissart en revenant à l'auberge, vous devez avoir un huissier ici...

— Pourquoi?

— Eh! je vais envoyer une assignation à mon cher petit M. Margaritis, pour qu'il ait à me fournir deux pièces de son clos.

— Mais il ne les a pas, dit Vernier.

— Eh bien! monsieur, l'affaire pourra s'arranger, moyennant vingt francs d'indemnité. Je ne veux pas qu'il soit dit que votre bourg ait fait le poil à l'illustre Gaudissart.

Madame Margaritis, effrayée par un procès dans lequel le demandeur devait avoir raison, apporta les vingt francs au clément voyageur, auquel on évita d'ailleurs la peine de s'engager dans un des plus joyeux cantons de la France, mais un des plus récalcitrants aux idées nouvelles.

Au retour de son voyage dans les contrées méridionales, l'illustre Gaudissart occupait la première place du coupé dans la diligence de Laffitte-Caillard, où il avait pour voisin un jeune homme auquel il daignait, depuis Angoulême, expliquer les mystères de la vie, en le prenant sans doute pour un enfant.

En arrivant à Vouvray, le jeune homme s'écria : — Voilà un beau site!

— Oui, monsieur, dit Gaudissart, mais le pays n'est pas tenable, à cause des habitants. Vous y auriez un duel tous les jours. Tenez, il y a trois mois, je me suis battu là, dit-il en montrant le pont de la Cise, au pistolet, avec un maudit teinturier; mais... je l'ai roulé!

Paris, novembre 1852.

# LA MUSE DU DEPARTEMENT

A MONSIEUR LE COMTE FERDINAND DE GRAMONT.

Mon cher Ferdinand, si les hasards (*habent sua fata libelli*) du monde littéraire font de ces lignes un long souvenir, ce sera certainement peu de chose en comparaison des peines que vous vous êtes données, vous le d'Hozier, le Chérin, le roi d'armes des ETUDES DE MOEURS; vous à qui les Navarreins, les Cadignan, les Langeais, les Blamont-Chauvry, les Chaulieu, les d'Arthez, les d'Esgrignon, les Mortsaut, les Valois, les cent maisons nobles qui constituent l'aristocratie de la COMÉDIE HUMAINE doivent leurs belles devises et leurs armoiries si spirituelles. Aussi l'ALPHABET DES ETUDES DE MOEURS INVENTÉ PAR FERDINAND DE GRAMONT, GENTILHOMME, est-il une histoire complète du blason français, où vous n'avez rien oublié, pas même les armes de l'Empire, et que je conserverai comme un monument de patience bénédictine et d'amitié. Quelle connaissance du vieux langage féodal dans le : *Pulchre sedens, melius agens!* des Beauséant! dans le : *Des partem leonis!* des d'Espard! dans le : *Ne se vend!* des Vandenesse! Enfin, quelle coquette dans les mille détails de cette savante iconographie, qui montrera jusqu'où la fidélité sera poussée dans mon entreprise, à laquelle vous, poète, vous aurez aidé

Votre vieil ami,  
DE BALZAC

Sur la rive gauche de la Loire se trouve au bord de la Loire une ville qui par sa situation attire infailliblement l'œil du voyageur. Sancerre occupe le point culminant d'une chaîne de petites montagnes, dernière ondulation des mouvements de terrain du Nivernais. La Loire inonde les terres au bas de ces collines, en y laissant un limon jaune qui les fertilise, quand il ne les ensable pas à jamais par une de ces terribles crues également familières à la Vistule, cette Loire du Nord. La montagne, au sommet de laquelle sont groupées les maisons de Sancerre s'élève à une assez grande distance du fleuve pour que le petit fort de Saint-Thibault puisse vivre de la vie de Sancerre. Là s'embarquent les vins, là se débarque le merrain, enfin toutes les provenances de la Haute et de la Basse-Loire.

A l'époque où cette histoire eut lieu, le pont de Cosne et celui de Saint-Thibault, deux ponts suspendus, étaient construits. Les voyageurs venant de Paris à Sancerre par la route d'Italie ne traversaient plus la Loire de Cosne à Saint-Thibault dans un bac, n'est-ce pas assez vous dire que le chasseur-croiseur de 1850 avait eu lieu; car la maison d'Orléans a partout choyé les intérêts matériels, mais à peu près comme ces maris qui font des cadeaux à leurs femmes avec l'argent de la dot.

Excepté la partie de Sancerre qui occupe le plateau, les rues sont plus ou moins en pente, et la ville est enveloppée de rampes, dites les grands remparts, nom qui vous indique assez les grands chemins de la ville. Au delà de ces remparts, s'étend une ceinture de vignobles. Le vin forme la principale industrie et le plus considérable commerce du pays, qui possède plusieurs crus de vins généreux, pleins de bouquet, et assez semblables aux produits de la Bourgogne pour qu'à Paris les palais vulgaires s'y trompent. Sancerre trouve donc dans les cabarets parisiens une rapide consommation, assez nécessaire d'ailleurs à des vins qui ne peuvent pas se garder plus de sept à huit ans. Au-dessous de la ville, sont assis quelques villages, Fontenay, Saint-Satur, qui ressemblent à des faubourgs, et dont la situation rappelle les gais vignobles de Neuchâtel en Suisse. La ville a conservé quelques traits de son ancienne physionomie, ses rues sont

étroites et pavées en cailloux pris au lit de la Loire. On y voit encore de vieilles maisons. La tour, ce reste de la force militaire et de l'époque féodale, rappelle l'un des sièges les plus terribles de nos guerres de religion et pendant lequel les calvinistes ont bien surpassé les farouches camérouiens de Walter Scott.

La ville de Sancerre, riche d'un illustre passé, veuve de sa puissance militaire, est en quelque sorte vouée à un avenir infertile, car le mouvement commercial appartient à la rive droite de la Loire. La rapide description que vous venez de lire prouve que l'isolement de Sancerre ira croissant, malgré les deux ponts qui la rattachent à Cosne. Sancerre, l'orgueil de la rive gauche, a tout au plus trois mille cinq cents âmes, tandis qu'on en compte aujourd'hui plus de six mille à Cosne. Depuis un demi-siècle, le rôle de ces deux villes assises en face l'une de l'autre a complètement changé. Cependant l'avantage de la situation appartient à la ville historique, où de toutes parts l'on jouit d'un spectacle enchanteur, où l'air est d'une admirable pureté, la végétation magnifique, et où les habitants, en harmonie avec cette riante nature, sont affables, bons compagnons et sans puritanisme, quoique les deux tiers de la population soient restés calvinistes.

Dans un pareil état de choses, si l'on subit les inconvénients de la vie des petites villes, si l'on se trouve sous le coup de cette surveillance officieuse qui fait de la vie privée une vie quasi publique; en revanche, le patriotisme de localité, qui ne remplacera jamais l'esprit de famille, se déploie à un haut degré. Aussi la ville de Sancerre est-elle très-fière d'avoir vu naître une des gloires de la médecine moderne, Horace Bianchon, et un auteur du second ordre, Etienne Lousteau, l'un des feuilletonistes les plus distingués. L'arrondissement de Sancerre, choqué de se voir soumis à sept ou huit grands propriétaires, les hauts barons de l'élection, essaya de secouer le joug électoral de la doctrine, qui en a fait son bourg-pourri. Cette conjuration de quelques amours-propres froissés échoua par la jalousie que causait aux coalisés l'élévation future d'un des conspirateurs. Quand le résultat eut montré le vice radical de l'entreprise, on voulut y remédier en prenant l'un des deux hommes qui représentent glorieusement Sancerre à Paris pour champion du pays aux prochaines élections.

Cette idée était extrêmement avancée pour notre pays, où, depuis 1830, la nomination des notabilités de clocher a fait de tels progrès, que les hommes d'Etat deviennent de plus en plus rares à la chambre élective. Aussi ce projet, d'une réalisation assez hypothétique, fut-il conçu par la femme supérieure de l'arrondissement, *dux femina facti*, mais dans une pensée d'intérêt personnel. Cette pensée avait tant de racines dans le passé de cette femme et embrassait si bien son avenir, que, sans un vil et succinct récit de sa vie antérieure, on la comprendrait difficilement. Sancerre s'enorgueillissait alors d'une femme supérieure, longtemps incomprise, mais qui, vers 1836, jouissait d'une assez jolie renommée départementale. Cette époque fut aussi le moment où les noms des deux Sancerrois atteignirent, à Paris, chacun dans leur sphère, au plus haut degré l'un de la gloire, l'autre de la mode. Etienne Lousteau, l'un des collaborateurs des *Revue*, signait le feuilleton d'un journal à huit mille abonnés; et Bianchon, déjà premier médecin d'un hôpital, officier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie des sciences, venait d'obtenir sa chaire.

Si ce mot ne devait pas, pour beaucoup de gens, comporter une espèce de blâme, on pourrait dire que George Sand a créé le *sancierisme*, tant il est vrai que, moralement parlant, le bien est presque

toujours doublé d'un mal. Cette lèpre sentimentale a gâté beaucoup de femmes qui, sans leurs prétentions au génie, eussent été charmantes. Le sandisme a cependant cela de bon que la femme qui en est atteinte faisant porter ses prétendues supériorités sur des sentiments méconnus, elle est en quelque sorte le *bas-bleu* du cœur : il en résulte alors moins d'ennui, l'amour neutralisant un peu la littérature. Or, l'illustration de George Sand a eu pour principal effet de faire reconnaître que la France possède un nombre exorbitant de femmes supérieures, assez généreuses pour laisser jusqu'à présent le champ libre à la petite-fille du maréchal de Saxe.

La femme supérieure de Sancerre demeurait à la Baudraye, maison de ville et de campagne à la fois, située à dix minutes de la ville, dans le village, ou, si vous voulez, le faubourg de Saint-Satur. Les la Baudraye d'aujourd'hui, comme il est arrivé pour beaucoup de maisons nobles, se sont substitués aux la Baudraye dont le nom brille aux croisades et se mêle aux grands événements de l'histoire berruyère. Ceci veut une explication.

Sous Louis XIV, un certain échevin nommé Milaud, dont les ancêtres furent d'enragés calvinistes, se convertit lors de la révocation de l'édit de Nantes. Pour encourager ce mouvement dans l'un des sanctuaires du calvinisme, le roi nomma cetui Milaud à un poste élevé dans les eaux et forêts, lui donna des armes et le titre de sire de la Baudraye en lui faisant présent du fief des vrais la Baudraye. Les héritiers du fameux capitaine la Baudraye tombèrent, hélas ! dans l'un des pièges tendus aux hérétiques par les ordonnances, et furent pendus, traitement indigne du grand roi. Sous Louis XV, Milaud de la Baudraye de simple écuyer devint chevalier, et eut assez de crédit pour placer son fils cornette dans les mousquetaires. Le cornette mourut à Fontenoy, laissant un enfant à qui le roi Louis XVI accorda plus tard un brevet de fermier général, en mémoire du cornette mort sur le champ de bataille.

Ce financier, bel esprit occupé de charades, de bouts rimés, de bouquets à Chloris, vécut dans le beau monde, hanta la société du duc de Nivernois, et se crut obligé de suivre la noblesse en exil ; mais il eut soin d'emporter ses capitaux. Aussi le riche émigré soutint-il alors plus d'une grande maison noble. Fatigué d'espérer et peut-être aussi de prêter, il revint à Sancerre en 1800, et racheta la Baudraye par un sentiment d'amour-propre et de vanité nobiliaire explicable chez un petit-fils d'échevin ; mais qui, sous le Consulat, avait d'autant moins d'avenir, que l'ex-fermier général comptait peu sur son héritier pour continuer les nouveaux la Baudraye. Jean-Athanas-Melchior Milaud de la Baudraye, unique enfant du financier, né plus que chétif, était bien le fruit d'un sang épuisé de bonne heure par les plaisirs exagérés auxquels se livrent tous les gens riches qui se marient à l'aurore d'une vieillesse prématurée, et finissent ainsi par abâtardir les sommités sociales.

Pendant l'émigration, madame de la Baudraye, jeune fille sans aucune fortune et qui fut épousée à cause de sa noblesse, avait eu la patience d'élever cet enfant jaune et malingre auquel elle portait l'amour excessif que les mères ont dans le cœur pour les avortons. La mort de cette femme, une demoiselle de Castéran la Tour, contribua beaucoup à la rentrée en France de M. de la Baudraye. Ce Lucullus des Milaud mourut en légua à son fils le fief sans lods et ventes, mais orné de girouettes à ses armes, mille louis d'or, somme assez considérable en 1802, et ses créances sur les plus illustres émigrés, contenues dans le portefeuille de ses poésies avec cette inscription : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

Si le jeune la Baudraye vécut, il le dut à des habitudes d'une régularité monastique, à cette économie de mouvement que Fontenelle prêchait comme la religion des valétudinaires, et surtout à l'air de Sancerre, à l'influence de ce site admirable d'où se découvre un panorama de quarante lieues dans le val de la Loire. De 1802 à 1815, le petit la Baudraye augmenta son ex-fief de plusieurs clos, et s'adonna beaucoup à la culture des vignes. Au début, la Restauration lui parut si chancelante, qu'il n'osa pas trop aller à Paris y faire ses réclamations ; mais après la mort de Napoléon il essaya de monnayer la poésie de son père, car il ne comprit pas la profonde philosophie accusée par ce mélange des créances et des charades. Le vigneron perdit tant de temps à se faire reconnaître de MM. les ducs de Navarreins et autres (telle était son expression), qu'il revint à Sancerre, appelé par ses chères vendanges, sans avoir rien obtenu que des offres de services. La Restauration rendit assez de lustre à la noblesse pour que la Baudraye désirât donner un sens à son ambition en se donnant un héritier. Ce bénéfice conjugal lui paraissait assez problématique ; autrement, il n'eût pas tant tardé ; mais, vers la fin de 1825, en se voyant encore sur ses jambes à quarante-trois ans, âge qu'aucun médecin, astrologue ou sage-femme n'eût osé lui prédire, il espéra trouver la récompense de sa vertu forcée. Néanmoins, son choix indiqua, relativement à sa chétive constitution, un si grand défaut de prudence, qu'il fut impossible de n'y pas voir un profond calcul.

À cette époque, Son Eminence monseigneur l'archevêque de Bourges venait de convertir au catholicisme une jeune personne appartenant à l'une de ces familles bourgeoises qui furent les premiers

appuis du calvinisme, et qui, grâce à leur position obscure, ou à des accommodements avec le ciel, échappèrent aux persécutions de Louis XIV. Artisans au seizième siècle, les Piédefer, dont le nom révèle un de ces surnoms bizarres que se donnèrent les soldats de la réforme, étaient devenus d'honnêtes drapiers. Sous le règne de Louis XVI, Abraham Piédefer fit de si mauvaises affaires, qu'il laissa, vers 1786, époque de sa mort, ses deux enfants dans un état voisin de la misère. L'un des deux, Tobie Piédefer partit pour les Indes en abandonnant le modique héritage à son aîné. Pendant la Révolution, Moïse Piédefer acheta des biens nationaux, abattit des abbayes et des églises à l'instar de ses ancêtres, et se maria, chose étrange, avec une catholique, fille unique d'un conventionnel mort sur l'échafaud. Cet ambitieux Piédefer mourut en 1819, laissant à sa femme une fortune compromise par des spéculations agricoles, et une petite fille de douze ans, d'une beauté surprenante. Elevée dans la religion calviniste, cette enfant avait été nommée Dinah, suivant l'usage en vertu duquel les religieux prenaient leurs noms dans la Bible, pour n'avoir rien de commun avec les saints de l'Église romaine.

Mademoiselle Dinah Piédefer, mise par sa mère dans un des meilleurs pensionnats de Bourges, celui des demoiselles Chamardolles, y devint aussi célèbre par les qualités de son esprit que par sa beauté ; mais elle s'y trouva primée par des jeunes filles nobles, riches, et qui devaient plus tard jouer dans le monde un rôle beaucoup plus beau que celui d'une roturière dont la mère attendait les résultats de la liquidation Piédefer. Après avoir su s'élever momentanément au-dessus de ses compagnes, Dinah voulut aussi se trouver de plain-pied avec elles dans la vie. Elle inventa donc d'abjurer le calvinisme, en espérant que le cardinal protégerait sa conquête spirituelle et s'occuperait de son avenir. Vous pouvez juger déjà de la supériorité de mademoiselle Dinah, qui, dès l'âge de dix-sept ans, se convertissait uniquement par ambition. L'archevêque, imbu de l'idée que Dinah Piédefer devait faire l'ornement du monde, essaya de la marier. Toutes les familles auxquelles s'adressa le prélat s'effrayèrent d'une fille douée d'une prestance de princesse, qui passait pour la plus spirituelle des jeunes personnes élevées chez les demoiselles de Chamardolles, et qui, dans les solennités un peu théâtrales des distributions de prix, jouait toujours les premiers rôles. Assurément mille écus de rentes, que pouvait rapporter le domaine de la Hautoy, indivis entre la fille et la mère, étaient peu de chose en comparaison des dépenses auxquelles les avantages personnels d'une créature si spirituelle entraîneraient un mari.

Dès que le petit Melchior de la Baudraye apprit ces détails, dont parlaient toutes les sociétés du département du Cher, il se rendit à Bourges, au moment où madame Piédefer, dévote à grandes heures, était à peu près déterminée, ainsi que sa fille, à prendre, selon l'expression du Berry, le premier chien coiffé venu. Si le cardinal fut très-heureux de rencontrer M. de la Baudraye, M. de la Baudraye fut encore plus heureux d'accepter une femme de la main du cardinal. Le petit homme exigea de Son Eminence la promesse formelle de sa protection auprès du président du conseil, à cette fin de palper les créances sur les ducs de Navarreins et autres en saisissant leurs indemnités. Ce moyen parut un peu trop vif à l'habile ministre du pavillon Marsan, il fit savoir au vigneron qu'on s'occuperait de lui en temps et lieu. Chacun peut se figurer le tapage produit dans le Sancerrois par le mariage insensé de M. la Baudraye.

— Cela s'explique, dit le président Boirouge, le petit homme aurait, m'a-t-on dit, été très-choqué d'avoir entendu, sur le Mail, le beau M. Milaud, le substitut de Nevers, disant à M. de Clagny, en lui montrant les tourelles de la Baudraye : — Cela me reviendra ! — Mais, a répondu notre procureur du roi, il peut se marier et avoir des enfants. — Ça lui est défendu ! Vous pouvez imaginer la haine qu'un avorton comme le petit la Baudraye a dû vouer à ce colosse de Milaud.

Il existait à Nevers une branche roturière des Milaud, qui s'était assez enrichie dans le commerce de la coutellerie pour que le représentant de cette branche eût abordé la carrière du ministère public, dans laquelle il fut protégé par feu Marchangy.

Peut-être convient-il d'écheniller cette histoire, où le moral joue un grand rôle, des vils intérêts matériels dont se préoccupait exclusivement M. de la Baudraye, en racontant avec brièveté les résultats de ses négociations à Paris. Ceci d'ailleurs expliquera plusieurs parties mystérieuses de l'histoire contemporaine, et les difficultés sous-jacentes que rencontraient les ministres, pendant la Restauration, sur le terrain politique. Les promesses ministérielles eurent si peu de réalité, que M. de la Baudraye se rendit à Paris au moment où le cardinal y fut appelé par la session des Chambres.

Voici comment le duc de Navarreins, le premier créancier menacé par M. de la Baudraye, se tira d'affaires. Le Sancerrois vit arriver un matin à l'hôtel de Mayence, où il s'était logé rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme, un confident des ministres qui se connaissait en liquidations. Cet élégant personnage, sorti d'un élégant cabriolet et vêtu de la façon la plus élégante, fut obligé de monter au numéro 37, c'est-à-dire au troisième étage, dans une petite chambre où il surprit le provincial se cuisinant au feu de sa cheminée une tasse de café.

— Est-ce à M. Milaud de la Baudraye que j'ai l'honneur...

— Oui, répondit le petit homme en se drapant dans sa robe de chambre.

Après avoir lorgué ce produit incestueux d'un ancien pardessus chiné de madame Piédefer et d'une robe de feu madame de la Baudraye, le négociateur trouva l'homme, la robe de chambre et le petit fourneau de terre où bouillait le lait dans une casserole de fer-blanc si caractéristiques, qu'il jugea les finasseries inutiles.

— Je parie, monsieur, dit-il audacieusement, que vous dînez à quarante sous, chez Ilurbain, au Palais-Royal.

— Et pourquoi?...

— Oh! je vous reconnais pour vous y avoir vu, répliqua le Parisien en gardant son sérieux. Tous les créanciers des princes y dînent. Vous savez qu'on trouve à peine dix pour cent des créances sur les plus grands seigneurs... Je ne vous donnerais pas cinq pour cent d'une créance sur le feu duc d'Orléans... et même sur... (il baissa la voix) sur Monsieur...

— Vous venez m'acheter mes titres... dit le vigneron, qui se crut spirituel.

— Acheter!... fit le négociateur, pour qui me prenez-vous?... Je suis M. des Lupeaulx, maître des requêtes, secrétaire général du ministère, et je viens vous proposer une transaction.

— Laquelle?

— Vous n'ignorez pas, monsieur, la position de votre débiteur...

— De mes débiteurs...

— Eh bien! monsieur, vous connaissez la situation de vos débiteurs, ils sont dans les bonnes grâces du roi, mais ils sont sans argent, et obligés à une grande représentation... Vous n'ignorez pas les difficultés de la politique : l'aristocratie est à reconstruire, en présence d'un tiers-état formidable. La pensée du roi, que la France juge très-mal, est de créer dans la patrie une institution nationale, analogue à celle de l'Angleterre. Pour réaliser cette grande pensée, il nous faut des années et des millions... Noblesse oblige, le duc de Navarreins, qui, vous le savez, est premier gentilhomme de la chambre, ne nie pas sa dette, mais il ne peut pas... (soyez raisonnable! Jugez la politique! Nous sortons de l'abîme des révolutions. Vous êtes noble aussi!) donc il ne peut pas vous payer...

— Monsieur...

— Vous êtes vif, dit des Lupeaulx, écoutez... il ne peut pas vous payer en argent; eh bien! en homme d'esprit que vous êtes, payez-vous en faveurs... royales ou ministérielles.

— Quoi! mon père aura donné en 1795 cent mille...

— Mon cher monsieur, ne récriminez pas! Écoutez une proposition d'arithmétique politique : La recette de Sancerre est vacante, un ancien payeur général des armées y a droit, mais il n'a pas de chances, vous avez des chances et vous n'y avez aucun droit; vous obtiendrez la recette. Vous exercerez pendant un trimestre, vous donnerez votre démission, et M. Gravier vous donnera vingt mille francs. De plus, vous serez décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

— C'est quelque chose, dit le vigneron, beaucoup plus appâté par la somme que par le ruban.

— Mais, reprit des Lupeaulx, vous reconnaîtrez les bontés de Son Excellence en rendant à Sa Seigneurie le duc de Navarreins tous vos titres...

Le vigneron revint à Sancerre en qualité de receveur des contributions. Six mois après, il fut remplacé par M. Gravier, qui passait pour l'un des hommes les plus aimables de la finance sous l'Empire, et qui naturellement fut présenté par M. de la Baudraye à sa femme.

Dès qu'il ne fut plus receveur, M. de la Baudraye revint à Paris s'expliquer avec d'autres débiteurs. Cette fois, il fut nommé référendaire au sceau, baron, et officier de la Légion d'honneur. Après avoir vendu la charge de référendaire au sceau, le baron de la Baudraye fit quelques visites à ses derniers débiteurs, et reparut à Sancerre avec le titre de maître des requêtes, avec une place de commissaire du roi près d'une compagnie anonyme établie en Nivernais, aux appointements de six mille francs, une vraie sinécure. Le bonhomme la Baudraye, qui passa pour avoir fait une folie, financièrement parlant, fit donc une excellente affaire en épousant sa femme.

Grâce à sa sordide économie, à l'indemnité qu'il reçut pour les biens de son père nationalement vendus en 1795, le petit homme réalisa, vers 1827, le rêve de toute sa vie!... En donnant quatre cent mille francs comptant et prenant des engagements qui le condamnaient à vivre pendant six ans, selon son expression, de l'air du temps, il put acheter, sur les bords de la Loire, à deux lieues au-dessus de Sancerre, la terre d'Anzy dont le magnifique château bâti par Philibert de Lorme est l'objet de la juste admiration des connaisseurs. Il fut enfin compté parmi les grands propriétaires du pays! Il n'est pas sûr que la joie causée par l'érection d'un majorat composé de la terre d'Anzy, du fief de la Baudraye et du domaine de la Hautoy, en vertu de lettres patentes en date de décembre 1829, ait compensé les chagrins de Dinah, qui se vit alors réduite à une secrète indigence jusqu'en 1855. Le prudent la Baudraye ne permit pas à sa femme d'habiter Anzy et d'y faire le moindre changement, avant le dernier paiement du prix.

Ce coup d'œil sur la politique du premier baron de la Baudraye explique l'homme en entier. Ceux à qui les manies des gens de province sont familières reconnaîtront en lui la passion de la terre, passion dévorante, passion exclusive, espèce d'avarice étalée au soleil, et qui souvent mène à la ruine par un défaut d'équilibre entre les intérêts hypothécaires et les produits territoriaux. Les gens qui, de 1802 à 1827, se moquaient du petit la Baudraye en le voyant trotter à Saint-Flibault et s'y occuper de ses affaires avec l'apreté d'un bourgeois vivant de sa vigne, ceux qui ne comprenaient pas son dédain de la faveur à laquelle il avait dû ses places aussitôt quittées qu'obtenues, eurent enfin le mot de l'énigme quand ce formica-leo sauta sur sa proie, après avoir attendu le moment où les prodigalités de la duchesse de Maufrigneuse amenèrent la vente de cette terre magnifique, depuis trois cents ans dans la maison d'Uxelles.

Madame Piédefer vint vivre avec sa fille. Les fortunes réunies de M. de la Baudraye et de sa belle-mère, qui s'était contentée d'une rente viagère de douze cents francs en abandonnant à son gendre le domaine de la Hautoy, composèrent un revenu visible d'environ quinze mille francs.

Pendant les premiers jours de son mariage, Dinah obtint des changements qui rendirent la Baudraye une maison très-agréable. Elle fit un jardin anglais d'une cour immense en y abattant des celliers, des pressoirs et des communs ignobles. Elle ménagea derrière le manoir, petite construction à tourelles et à pignons qui ne manquait pas de caractère, un second jardin à massifs, à fleurs, à gazons, et le sépara des vignes par un mur qu'elle cacha sous des plantes grimpantes. Enfin elle introduisit dans la vie intérieure autant de confort que l'exiguïté des revenus le permit. Pour ne pas se laisser dévorer par une jeune personne aussi supérieure que Dinah paraissait l'être, M. de la Baudraye eut l'adresse de se faire sur les reconvoisements qu'il faisait à Paris. Ce profond secret gardé sur ses intérêts donna je ne sais quoi de mystérieux à son caractère, et le grandit aux yeux de sa femme pendant les premières années de son mariage, tant le silence a de majesté!...

Les changements opérés à la Baudraye inspirèrent un désir d'autant plus vif de voir la jeune mariée, que Dinah ne voulait pas se montrer, ni recevoir, avant d'avoir conquis toutes ses aises, étudié le pays, et surtout le silencieux la Baudraye. Quand, par une matinée de printemps, en 1825, on vit, sur le Mail, la belle madame de la Baudraye en robe de velours bleu, sa mère en robe de velours noir, une grande clameur s'éleva dans Sancerre. Cette toilette confirma la supériorité de cette jeune femme, élevée dans la capitale du Berry. On craignit, en recevant ce phénix berruyer, de ne pas dire des choses assez spirituelles, et naturellement on se gourma devant madame de la Baudraye, qui produisit une espèce de terreur parmi la gent femelle. Lorsqu'on admira dans le salon de la Baudraye un tapis façonné comme un cachemire, un meuble pompadour à bois dorés, des rideaux de brocatelle aux fenêtres, et sur une table ronde un cornet japonais pleins de fleurs au milieu de quelques livres nouveaux; lorsqu'on entendit la belle Dinah jouant à livre ouvert sans exécuter la moindre cérémonie pour se mettre au piano, l'idée qu'on se faisait de sa supériorité prit de grandes proportions. Pour ne jamais se laisser gagner par l'incurie et par le mauvais goût, Dinah avait résolu de se tenir au courant des modes et des moindres révolutions du luxe en entretenant une active correspondance avec Anna Grosse-tête, son amie de cœur au pensionnat Chamardolles. Fille unique du receveur général de Bourges, Anna, grâce à sa fortune, avait épousé le troisième fils du comte de Fontaine. Les femmes, en venant à la Baudraye, y furent alors constamment blessées par la priorité que Dinah sut s'attribuer en fait de modes; et, quoi qu'elles fissent, elles se virent toujours en arrière, ou, comme disent les amateurs de courses, *distancées*. Si toutes ces petites choses causèrent une maligne envie chez les femmes de Sancerre, la conversation et l'esprit de Dinah engendrèrent une véritable aversion. Dans le désir d'entretenir son intelligence au niveau du mouvement parisien, madame de la Baudraye ne souffrit chez personne ni propos vides, ni galanterie arriérée, ni phrases sans valeur; elle se refusa net au claudage des petites nouvelles, à cette médisance de bas étage qui fait le fond de la langue en province. Aimant à parler des découvertes dans la science ou dans les arts, des œuvres fraîchement écloses au théâtre, en poésie, elle parut remuer des pensées en remuant les mots à la mode.

L'abbé Duret, curé de Sancerre, vieillard de l'ancien clergé de France, homme de bonne compagnie à qui le jeu ne déplaisait pas, n'osait se livrer à son penchant dans un pays aussi libéral que Sancerre; il fut donc très-heureux de l'arrivée de madame de la Baudraye, avec laquelle il s'entendit admirablement. Le sous-préfet, un vicomte de Chargebœuf, fut enchanté de trouver dans le salon de madame de la Baudraye une espèce d'oasis où l'on faisait trêve à la vie de province. Quant à M. de Clagny, le procureur du roi, son admiration pour la belle Dinah le cloua dans Sancerre. Ce passionné magistrat refusa tout avancement, et se mit à aimer pieusement cet ange de grâce et de beauté. C'était un grand homme sec, à figure patibulaire ornée de deux yeux terribles, à orbites charbonnées, surmon-

tées de deux sourcils énormes, et dont l'éloquence, bien différente de son amour, ne manquait pas de mordant.

M. Gravier était un petit homme gros et gras qui, sous l'Empire, chantait admirablement la romance, et qui dut à ce talent le poste éminent de payeur général d'armée. Mêlé à de grands intérêts en Espagne avec certains généraux en chef appartenant alors à l'opposition, il sut mettre à profit ces liaisons parlementaires auprès du ministre, qui, par égard à sa position perdue, lui promit la recette de Sancerre, et finit par la lui laisser acheter. L'esprit léger, le ton du temps de l'Empire s'était alourdi chez M. Gravier, il ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre, la différence énorme qui sépara les mœurs de la Restauration de celles de l'Empire; mais il se croyait bien supérieur à M. de Clagny, sa tenue était de meilleur goût, il suivait les modes, il se montrait en gilet jaune, en pantalon gris, en petites redingotes serrées, il avait au cou des cravates de soieries à la mode ornées de bagues à diamants; tandis que le procureur du roi ne sortait pas de l'habit, du pantalon et du gilet noirs, souvent rapés.

Ces quatre personnages s'étendirent, les premiers, sur l'instruction, le bon goût, la finesse de Dinah, et la proclamèrent une femme de la plus haute intelligence. Les femmes se dirent alors entre elles: — Madame de la Baudraye doit joliment se moquer de nous... Cette opinion, plus ou moins juste, eut pour résultat d'empêcher les femmes d'aller à la Baudraye. Atteinte et convaincue de pédantisme parce qu'elle parlait correctement, Dinah fut surnommée la Sapho de Saint-Satur. Chacun finit par se moquer effrontément des prétendues grandes qualités de celle qui devint ainsi l'ennemie des Sancerroises. Enfin on alla jusqu'à nier une supériorité, purement relative d'ailleurs, qui relevait les ignorances et ne leur pardonnait point. Quand tout le monde est bossu, la belle taille devient la monstruosité: Dinah fut donc regardée comme monstrueuse et dangereuse, et le désert se fit autour d'elle. Étonnée de ne voir les femmes, malgré ses avances, qu'à de longs intervalles et pendant des visites de quelques minutes, Dinah demanda la raison de ce phénomène à M. de Clagny.

— Vous êtes une femme trop supérieure pour que les autres femmes vous aiment, répondit le procureur du roi.

M. Gravier, que la pauvre délaissée interrogea, se fit énormément prier pour lui dire: — Mais, belle dame, vous ne vous contentez pas d'être charmante, vous avez de l'esprit, vous êtes instruite, vous êtes au fait de tout ce qui s'écrit, vous aimez la poésie, vous êtes musicienne, et vous avez une conversation ravissante: les femmes ne pardonnent pas tant de supériorités!...

Les hommes dirent à M. de la Baudraye: — Vous, qui avez une femme supérieure, vous êtes bien heureux... Et il finit par dire: — Moi, qui ai une femme supérieure, je suis bien, etc.

Madame Piédefer, flattée dans sa fille, se permit aussi de dire des choses dans ce genre: — Ma fille, qui est une femme très-supérieure, écrivait hier à madame de Fontaine telles, telles choses.

Pour qui connaît le monde, la France, Paris, n'est-il pas vrai que beaucoup de célébrités se sont établies ainsi?

Au bout de deux ans, vers la fin de l'année 1825, Dinah de la Baudraye fut accusée de ne vouloir recevoir que des hommes; puis on lui fit un crime de son éloignement pour les femmes. Pas une de ses démarches, même la plus indifférente, ne passait sans être critiquée ou dénaturée. Après avoir fait tous les sacrifices qu'une femme bien élevée pouvait faire, et avoir mis les procédés de son côté, madame de la Baudraye eut le tort de répondre à une fausse amie qui vint déplorer son isolement: — J'aime mieux mon célibat vide que rien dedans!

Cette phrase produisit des effets terribles dans Sancerre, et fut, plus tard, cruellement retournée contre la Sapho de Saint-Satur, quand, en la voyant sans enfants après cinq ans de mariage, on se moqua du petit la Baudraye.

Pour faire comprendre cette plaisanterie de province, il est nécessaire de rappeler au souvenir de ceux qui l'ont connu le bailli de Ferrette, de qui l'on disait qu'il était l'homme le plus courageux de l'Europe parce qu'il osait marcher sur ses deux jambes, et qu'on accusait aussi de mettre du plomb dans ses souliers, pour ne pas être emporté par le vent. M. de la Baudraye, petit homme jaune et quasi diaphane, eût été pris par le bailli de Ferrette pour premier gentilhomme de sa chambre, si ce diplomate eût été quelque peu grand-duc de Bade au lieu d'en être l'envoyé. M. de la Baudraye, dont les jambes étaient si grêles qu'il mettait par décence de faux mollets, dont les cuisses ressemblaient aux bras d'un homme bien constitué, dont le torse figurait assez bien le corps d'un hanneton, eût été pour le bailli de Ferrette une flatterie perpétuelle. En marchant, le petit vigneron retournait souvent ses mollets sur le tibia, tant il en faisait peu mystère, et remerciait ceux qui l'avertissaient de ce léger contre-sens. Il conserva les culottes courtes, les bas de soie noirs et le gilet blanc jusqu'en 1824. Après son mariage, il porta des pantalons bleus et des bottes à talons, ce qui fit dire à tout Sancerre qu'il s'était donné deux pouces pour atteindre au menton de sa femme. On lui vit pendant dix ans la même petite redingote vert-bouteille, à grands boutons de métal blancs, et une cravate noire qui faisait ressortir sa figure froide et chafouine, éclairée par des

yeux d'un gris bleu, fins et calmes comme des yeux de chat. Doux comme tous les gens qui suivent un plan de conduite, il paraissait rendre sa femme très-heureuse en ayant l'air de ne jamais la contrarier, il lui laissait la parole, et se contentait d'agir avec la lenteur mais avec la ténacité d'un insecte.

Adorée pour sa beauté sans rivale, admirée pour son esprit par les hommes *les plus comme il faut* de Sancerre, Dinah entretint cette admiration par des conversations auxquelles, dit-on plus tard, elle se préparait. En se voyant écoutée avec extase, elle s'habitua par degrés à s'écouter aussi, prit plaisir à pérorer, et finit par regarder ses amis comme autant de confidents de tragédie destinés à lui donner la réplique. Elle se procura d'ailleurs une fort belle collection de phrases et d'idées, soit par ses lectures, soit en s'assimilant les pensées de ses habitués, et devint ainsi une espèce de serinette dont les airs paraissent dès qu'un accident de la conversation en accrochait la détente. Altérée de savoir, rendons-lui cette justice, Dinah lut tout, jusqu'à des livres de médecine, de statistique, de science, de jurisprudence; car elle ne savait à quoi employer ses matinées, après avoir passé ses fleurs en revue et donné ses ordres au jardinier. Donné d'une belle mémoire, et de ce talent avec lequel certaines femmes se servent du mot propre, elle pouvait parler sur toute chose avec la lucidité d'un style étudié. Aussi, de Cosne, de la Charité, de Nevers sur la rive droite, et de Léré, de Vailly, d'Argent, de Blancafort, d'Autigny sur la rive gauche, venait-on se faire présenter à madame de la Baudraye, comme en Suisse on se faisait présenter à madame de Staël. Ceux qui n'entendaient qu'une seule fois les airs de cette tabatière suisse s'en allaient étourdis et disaient de Dinah des choses merveilleuses qui rendirent les femmes jalouses à dix lieues à la ronde.

Il existe dans l'admiration qu'on inspire, ou dans l'action d'un rôle joué, je ne sais quelle griserie morale qui ne permet pas à la critique d'arriver à l'idole. Une atmosphère produite peut-être par une constante dilatation nerveuse, fait comme un nimbe à travers lequel on voit le monde au-dessous de soi. Comment expliquer autrement la perpétuelle bonne foi qui préside à tant de nouvelles représentations des mêmes effets, et la continuelle méconnaissance du conseil que donnent ou les enfants, si terribles pour leurs parents, ou les maris si familiarisés avec les innocentes roueries de leurs femmes? M. de la Baudraye avait la candeur d'un homme qui déploie un parapluie aux premières gouttes tombées: quand sa femme entamait la question de la traite des nègres, ou l'amélioration du sort des forçats, il prenait sa petite casquette bleue et s'évadait sans bruit, avec la certitude de pouvoir aller à Saint-Thibault surveiller une livraison de poingçons, et revenir une heure après en retrouvant la discussion à peu près mûrie. S'il n'avait rien à faire, il allait se promener sur le Mail, d'où se découvre l'admirable panorama de la vallée de la Loire, et prenait un bain d'air pendant que sa femme exécutait une sonate de paroles et des duos de dialectique.

Une fois posée en femme supérieure, Dinah voulut donner des gages visibles de son amour pour les créations les plus remarquables de l'art; car elle s'associa vivement aux idées de l'école romantique, en comprenant dans l'art la poésie et la peinture, la page et la statue, le meuble et l'opéra. Aussi devint-elle moyen-âgeiste. Elle s'enquit des curiosités qui pouvaient dater de la renaissance, et fit de ses fidèles autant de commissionnaires dévoués. Elle acquit ainsi, dans les premiers jours de son mariage, le mobilier des Rouget à Issoudun, lors de la vente qui eut lieu vers le commencement de 1824. Elle acheta de fort belles choses en Nivernais et dans la Haute-Loire. Aux étrennes, ou le jour de sa fête, ses amis ne manquaient jamais à lui offrir quelques raretés. Ces fantaisies trouvèrent grâce aux yeux de M. de la Baudraye, il eut l'air de sacrifier quelques écus au goût de sa femme; mais, en réalité, l'homme aux terres songeait à son château d'Anzy. Ces antiquités coûtaient alors beaucoup moins que des meubles modernes. Au bout de cinq ou six ans, l'antichambre, la salle à manger, les deux salons et le boudoir que Dinah s'était arrangés au rez-de-chaussée de la Baudraye, tout, jusqu'à la cage de l'escalier, regorgea de chefs-d'œuvre triés dans les quatre départements environnants. Cet entourage, qualifié d'étrange dans le pays, fut en harmonie avec Dinah. Ces merveilles, sur le point de revenir à la mode, frappaient l'imagination des gens présentés, ils s'attendaient à des conceptions bizarres et ils trouvaient leur attente surpassée en voyant à travers un monde de fleurs ces catacombes de vieilleries disposées comme chez feu du Sommerard, cet *Old Mortality* des meubles! Ces trouvailles étaient d'ailleurs autant de ressorts qui, sur une question, faisaient jaillir des tirades sur Jean Goujon, sur Michel Colomb, sur Germain Pilon, sur Boulle, sur Van Huisium, sur Boucher, ce grand peintre berrichon; sur Clodion, le sculpteur en bois, sur les placages vénitiens, sur Brustolone, ténor italien, le Michel-Ange des cadres; sur les treizième, quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, sur les émaux de Bernard de Pallissy, sur ceux de Petitot, sur les gravures d'Albrecht Dürer (elle prononçait *Dur*), sur les vélins enluminés, sur le gothique fleuri, flamboyant, orné, pur, à renverser les vieillards et à enthousiasmer les jeunes gens.

Animée du désir de vivifier Sancerre, madame de la Baudraye tenta

d'y former une société dite littéraire. Le président du tribunal, M. Boirouge, qui se trouvait alors sur les bras une maison à jardin provenant de la succession Popinot-Chandier, favorisa la création de cette société. Ce rusé magistrat vint s'entendre sur les statuts avec madame de la Baudraye, il voulut être un des fondateurs, et loua sa maison pour quinze ans à la société littéraire. Des la seconde année, on y jouait aux dominos, au billard, à la bouillotte, en buvant du vin chaud sucré, du punch et des liqueurs. On y fit quelques petits soupers fins, et l'on y donna des bals masqués au carnaval. En fait de littérature, on y lut les journaux, l'on y parla politique, et l'on y causa d'affaires. M. de la Baudraye y allait assidûment, à cause de sa femme, disait-il plaisamment.

Ces résultats navrèrent cette femme supérieure, qui désespéra de Sancerre, et concentra dès lors dans son salon tout l'esprit du pays. Néanmoins, malgré la bonne volonté de MM. de Chargebœuf, Gravier, de Clagny, de l'abbé Duret, des premier et second substitués, d'un jeune médecin, d'un jeune juge suppléant, aveugles admirateurs de Dinah, il y eut des moments où, de guerre lasse, on se permit des excursions dans le domaine des agréables futilités qui composent le fonds commun des conversations du monde. M. Gravier appelait cela *passer du grave au doux*. Le whist de l'abbé Duret faisait une utile diversion aux quasi-monologues de la divinité. Les trois rivaux, fatigués de tenir leur esprit tendu sur des discussions de l'ordre le plus élevé, car ils caractérisaient ainsi leurs conversations, mais n'osant témoigner la moindre satiété, se tournaient parfois d'un air câlin vers le vieux prêtre.

— M. le curé meurt d'envie de faire sa petite partie, disaient-ils.

Le spirituel curé se prêtait assez bien à l'hypocrisie de ses complices, il résistait, il s'écriait : — Nous perdriens trop à ne pas écouter notre belle inspirée ! Et il stimulait la générosité de Dinah, qui finissait par avoir pitié de son cher curé.

Cette manœuvre hardie inventée par le sous-préfet fut pratiquée avec tant d'astuce, que Dinah ne soupçonna jamais l'évasion de ses forçats dans le préau de la table à jouer. On lui laissait alors le jeune substitut ou le médecin à géhenner. Un jeune propriétaire, le dandy de Sancerre, perdit les bonnes grâces de Dinah pour quelques imprudentes démonstrations. Après avoir sollicité l'honneur d'être admis dans ce cénacle, en se flattant d'en enlever la fleur aux autorités constituées qui la cultivaient, il eut le malheur de bâiller pendant une explication que Dinah daignait lui donner, pour la quatrième fois, il est vrai, de la philosophie de Kant. M. de la Thaumassière, le petit-fils de l'historien de Berry, fut regardé comme un homme complètement dépourvu d'intelligence et d'âme.

Les trois amoureux en titre se soumettaient à ces exorbitantes dépenses d'esprit et d'attention dans l'espoir du plus doux des triomphes, au moment où Dinah s'humaniserait, car aucun d'eux n'eut l'audace de penser qu'elle perdrait son innocence conjugale avant d'avoir perdu ses illusions. En 1826, époque à laquelle Dinah se vit entourée d'hommages, elle atteignait à sa vingtième année, et l'abbé Duret la maintenait dans une espèce de ferveur catholique ; les adorateurs de Dinah se contentaient donc de l'accabler de petits soins, ils la comblaient de services, d'attentions, heureux d'être pris pour les chevaliers d'honneur de cette reine par les gens présentés qui passaient une ou deux soirées à la Baudraye.

— Madame de la Baudraye est un fruit qu'il faut laisser mûrir, telle était l'opinion de M. Gravier, qui attendait.

Quant au magistrat, il écrivait des lettres de quatre pages auxquelles Dinah répondait par des paroles calmantes en tournant après le dîner autour de son boudoir, en s'appuyant sur le bras de son adorateur. Gardée par ces trois passions, madame de la Baudraye, d'ailleurs accompagnée de sa dévote mère, évita tous les malheurs de la médisance. Il fut si patent dans Sancerre qu'aucun de ces trois hommes n'en laissait un seul près de madame de la Baudraye, que leur jalousie y donnait la comédie. Pour aller de la porte César à Saint-Thibault, il existe un chemin beaucoup plus court que celui des Grands-Remparts, et que dans les pays de montagnes on appelle *une coursière*, mais qui se nomme à Sancerre *le casse-cou*. Ce nom indique assez un sentier tracé sur la pente la plus roide de la montagne, encombré de pierres et encaissé par les talus des clos de vignes. En prenant le casse-cou, l'on abrège la route de Sancerre à la Baudraye. Les femmes, jalouses de la Sapho de Saint-Satur, se promenaient sur le Mail pour regarder ce Longchamps des autorités, que souvent elles arrêtaient en engageant dans quelques conversations tantôt le sous-préfet, tantôt le procureur du roi, qui donnaient alors les marques d'une visible impatience ou d'une impertinente distraction. Comme du Mail on découvre les tourelles de la Baudraye, plus d'un jeune homme y venait contempler la demeure de Dinah en enviant le privilège des dix ou douze habitués qui passaient la soirée auprès de la reine du Sancerrois. M. de la Baudraye eut bientôt remarqué l'ascendant que sa qualité de mari lui donnait sur les galants de sa femme, et il se servit d'eux avec la plus entière candeur, il obtint des dégrèvements de contribution, et gagna deux procillons. Dans tous ses litiges, il fit pressentir l'autorité du procureur du roi de manière à ne plus se

rien voir contester, et il était difficilement et processif en affaires comme tous les nains, mais toujours avec douceur.

Néanmoins, plus l'innocence de madame de la Baudraye éclatait, moins sa situation devenait possible aux yeux curieux des femmes. Souvent, chez la présidente Boirouge, les dames d'un certain âge discutèrent pendant des soirées entières, entre elles bien entendu, sur le ménage la Baudraye. Toutes pressentaient un de ces mystères dont le secret intéresse vivement les femmes à qui la vie est connue. Il se jouait en effet à la Baudraye une de ces longues et monotones tragédies conjugales qui demeureront éternellement inconnues, si l'avidité scalpel du dix-neuvième siècle n'allait pas, conduit par la nécessité de trouver du nouveau, fouiller les coins les plus obscurs du cœur, ou, si vous voulez, ceux que la pudeur des siècles précédents avait respectés. Et ce drame domestique explique assez bien la vertu de Dinah pendant les premières années de son mariage.

Une jeune fille dont les succès au pensionnat Chamorolles avaient eu l'orgueil pour ressort, dont le premier calcul avait été récompensé par une première victoire, ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Quelque chétif que parut être M. de la Baudraye, il fut, pour mademoiselle Dinah Piédefer, un parti vraiment inespéré. Quelle pouvait être l'arrière-pensée de ce vigneron, en se mariant à quarante-quatre ans avec une jeune fille de dix-sept ans, et quel parti sa femme pouvait-elle tirer de lui ? Tel fut le premier texte des méditations de Dinah. Le petit homme trompa perpétuellement l'observation de sa femme. Ainsi, tout d'abord, il laissa prendre les deux précieux hectares perdus en agrément autour de la Baudraye, et il donna presque généreusement les sept à huit mille francs nécessaires aux arrangements intérieurs dirigés par Dinah, qui put acheter à Issoudun le mobilier Rouget, et entreprendre chez elle le système de ses décorations moyen âge, Louis XIV et Pompadour. La jeune mariée eut alors peine à croire que M. de la Baudraye fût avare, comme on le lui disait, ou elle put penser avoir conquis un peu d'ascendant sur lui. Cette erreur dura dix-huit mois. Après le second voyage de M. de la Baudraye à Paris, Dinah reconnut chez lui la froideur polaire des avares de province en tout ce qui concernait l'argent. A la première demande de capitaux, elle joua la plus gracieuse de ces comédies dont le secret vient d'Eve ; mais le petit homme expliqua nettement à sa femme qu'il lui donnait deux cents francs par mois pour sa dépense personnelle, qu'il servait douze cents francs de rente viagère à madame Piédefer pour le domaine de la Hautoy, qu'ainsi les mille écus de la dot étaient dépassés d'une somme de deux cents francs par an.

— Je ne vous parle pas des dépenses de notre maison, dit-il en terminant, je vous laisse offrir des brioches et du thé le soir à vos amis, car il faut que vous vous amusiez ; mais, moi qui ne dépensais pas quinze cents francs par an avant mon mariage, je dépense aujourd'hui six mille francs, y compris les impositions, les réparations, et c'est un peu trop, en égard à la nature de nos biens. Un vigneron n'est jamais sûr que de sa dépense : les façons, les impôts, les tonneaux ; tandis que la recette dépend d'un coup de soleil ou d'une gelée. Les petits propriétaires, comme nous, dont les revenus sont loin d'être fixes, doivent *tabler* sur leur minimum, car ils n'ont aucun moyen de réparer un excédant de dépense ou une perte. Que devien-driens-nous, si un marchand de vin faisait faillite ? Aussi, pour moi, des billets à toucher sont-ils des feuilles de chou. Pour vivre comme nous vivons, nous devons donc avoir sans cesse une année de revenus devant nous, et ne compter que sur les deux tiers de nos rentes.

Il snifit d'une résistance quelconque pour qu'une femme désire la vaincre, et Dinah se heurta contre une âme de bronze cotonnée des manières les plus douces. Elle essaya d'inspirer des craintes et de la jalousie à ce petit homme, mais elle le trouva cantonné dans la tranquillité la plus insolente. Il quittait Dinah pour aller à Paris, avec la certitude qu'aurait eu Médor de la fidélité d'Angélique. Quand elle se fit froide et dédaigneuse, pour piquer au vif cet avorton par le mépris que les courtisanes emploient envers leurs protecteurs et qui agit sur eux avec la précision d'une vis de presseoir, M. de la Baudraye attachait sur sa femme ses yeux fixes comme ceux d'un chat qui, devant un trouble domestique, attend la menace d'un coup avant de quitter la place. L'espèce d'inquiétude inexplicable qui perceait à travers cette muette indifférence épouvanta presque cette jeune femme de vingt ans, elle ne comprit pas tout d'abord l'égoïste tranquillité de cet homme comparable à un pot fêlé, qui, pour vivre, avait réglé les mouvements de son existence avec la précision fatale que les horlogers donnent à leurs pendules. Aussi le petit homme échappait-il sans cesse à sa femme : elle le combattait toujours à dix pieds au-dessus de la tête.

Il est plus facile de comprendre que de dépeindre les rages auxquelles se livra Dinah, quand elle se vit condamnée à ne pas sortir de la Baudraye, ni de Sancerre, elle qui rêvait le maniement de la fortune et la direction de ce nain, à qui, dès l'abord, géante, elle avait obéi pour commander. Dans l'espoir de débiter un jour sur le grand théâtre de Paris, elle acceptait le vulgaire encens de ses chevaliers d'honneur, elle voulait faire sortir le nom de M. de la Baudraye de l'urne électorale, car elle lui crut de l'ambition en le voyant revenir par trois fois de Paris après avoir gravi chaque fois un nou-

veau bâton de l'échelle sociale. Mais, quand elle interrogea le cœur de cet homme, elle frappa comme sur du marbre! L'ex-receveur, l'ex-référendaire, le maître des requêtes, l'officier de la Légion d'honneur, le commissaire royal était une taupe occupée à tracer ses souterrains autour d'une pièce de vigne! Quelques élégies furent alors versées dans le cœur du procureur du roi, du sous-préfet, et même de M. Gravier, qui, tous, en devinrent plus attachés à cette sublime victime; car elle se garda bien, comme toutes les femmes d'ailleurs, de parler de ses calculs, et, comme toutes les femmes aussi, en se voyant hors d'état de spéculer, elle honnit la spéculation.

Dinah, battue par ces tempêtes intérieures, atteignit, indécise, à l'année 1827, où, vers la fin de l'automne, éclata la nouvelle de l'acquisition de la terre d'Anzy par le baron de la Baudraye. Ce petit vieux eut alors un mouvement de joie orgueilleuse qui changea, pour quelques mois, les idées de sa femme; elle crut à je ne sais quoi de grand chez lui en lui voyant solliciter l'érection d'un majorat. Dans son triomphe, le petit baron s'écria : — Dinah, vous serez comtesse un jour! Il se fit alors, entre les deux époux, de ces replâtrages qui ne tiennent pas, et qui devaient fatiguer autant qu'humilier une femme dont les supériorités apparentes étaient fausses, et dont les supériorités cachées étaient réelles. Ce contre-sens bizarre est plus fréquent qu'on ne le pense. Dinah, qui se rendait ridicule par les travers de son esprit, était grande par les qualités de son âme; mais les circonstances ne mettaient pas ces forces rares en lumière, tandis que la vie de province adultérait de jour en jour la petite monnaie de son esprit. Par un phénomène contraire, M. de la Baudraye, sans force, sans âme et sans esprit, devait paraître un jour avoir un grand caractère en suivant tranquillement un plan de conduite d'où sa débilité ne lui permettait pas de sortir.

Ceci fut, dans cette existence, une première phase qui dura six ans, et pendant laquelle Dinah devint, hélas! une femme de province. A Paris, il existe plusieurs espèces de femmes; il y a la duchesse et la femme du financier, l'ambassadrice et la femme du consul, la femme du ministre qui est ministre et la femme de celui qui ne l'est plus; il y a la femme comme il faut de la rive droite et celle de la rive gauche de la Seine; mais en province il n'y a qu'une femme, et cette pauvre femme est la femme de province. Cette observation indique une des grandes plaies de notre société moderne. Sachons-le bien! la France au dix-neuvième siècle est partagée en deux grandes zones : Paris et la province; la province jalouse de Paris, Paris ne pensant à la province que pour lui demander de l'argent. Autrefois, Paris était la première ville de province, la cour primait la ville; maintenant Paris est toute la cour, la province est toute la ville. Quelque grande, quelque belle, quelque forte que soit à son début une jeune fille née dans un département quelconque; si, comme Dinah Piédefer, elle se marie en province et si elle y reste, elle devient bientôt femme de province. Malgré ses projets arrêtés, les lieux communs, la médiocrité des idées, l'insouciance de la toilette. L'hor-

ture des vulgarités envahissent l'être sublime caché dans cette âme neuve, et tout est dit : la belle plante dépérit. Comment en serait-il autrement? Dès leur bas âge les jeunes filles de province ne voient que des gens de province autour d'elles, elles n'inventent pas mieux, elles n'ont à choisir qu'entre des médiocrités, les pères de province ne marient leurs filles qu'à des garçons de province; personne n'a l'idée de croiser les races, l'esprit s'abatardit nécessairement; aussi, dans beaucoup de villes, l'intelligence est-elle devenue aussi rare que le sang y est laid. L'homme s'y rabougrit sous les deux espèces, car la sinistre idée des convenances de fortune y domine toutes les conventions matrimoniales. Les gens de talent, les artistes, les hommes supérieurs, tout coq à plumes éclatantes s'envole à Paris. Inférieure comme femme, une femme de province est encore inférieure par son mari. Vivez donc heureuse avec ces deux pensées écrasantes! Mais l'infériorité conjugale et l'infériorité radicale de la femme de province

sont aggravées d'une troisième et terrible infériorité qui contribue à rendre cette figure sèche et sombre, à la rétrécir, à l'amoinrir, à la grimer fatalement. L'une des plus agréables flatteuses que les femmes s'adressent à elles-mêmes n'est-elle pas la certitude d'être pour quelque chose dans la vie d'un homme supérieur choisi par elles en connaissance de cause, comme pour prendre leur revanche du mariage où leurs goûts ont été peu consultés? Or, en province, s'il n'y a point de supériorité chez les maris, il en existe encore moins chez les célibataires. Aussi, quand la femme de province commet sa petite faute, s'est-elle toujours éprise d'un prétendu bel homme ou d'un dandy indigène, d'un garçon qui porte des gants, qui passe pour savoir monter à cheval; mais, au fond de son cœur, elle sait que ses vœux poursuivent un lieu commun plus ou moins bien vêtu. Dinah fut préservée de ce danger par l'idée qu'on lui avait donnée de sa supériorité. Elle n'eût pas été, pendant les premiers jours de son mariage, aussi bien gardée qu'elle le fut par sa mère, dont la présence ne lui fut importune qu'au moment où elle eut intérêt à l'écartier, elle aurait été gardée par son orgueil, et par la hauteur à la-



Je suis M. des Lupcaux, maître des requêtes, secrétaire général du ministère, et... — PAGE 15.

quelle elle plaçait ses destinées. Assez flattée de se voir entourée d'admirateurs, elle ne vit pas d'amant parmi eux. Aucun homme ne réalisa le poétique idéal qu'elle avait jadis crayonné de concert avec Anna Grossetête. Quand, vaincue par les tentations involontaires que les hommages éveillaient en elle, elle se dit : — Qui choisirais-je, s'il fallait absolument se donner? elle se sentit une préférence pour M. de Chargebeuf, gentilhomme de bonne maison dont la personne et les manières lui plaisaient, mais dont l'esprit froid, dont l'égoïsme, dont l'ambition bornée à une préfecture et à un bon mariage, la révoltaient. Au premier mot de sa famille, qui craignit de lui voir perdre sa vie pour une intrigue, le vicomte avait déjà laissé sans remords dans sa première sous-préfecture une femme adorée. Au contraire, la personne de M. de Clagny, le seul dont l'esprit parlât à celui de Dinah, dont l'ambition avait l'amour pour principe et qui savait aimer, lui déplaisait souverainement. Quand elle fut condamnée à rester en-

core six ans à la Baudraye, elle allait accepter les soins de M. le vicomte de Chargebœuf; mais il fut nommé préfet et quitta le pays. Au grand contentement du procureur du roi, le nouveau sous-préfet fut un homme marié dont la femme devint intime avec Dinah. M. de Clagny n'eut plus à combattre d'autre rivalité que celle de M. Gravier. Or, M. Gravier était le type du quadragénaire dont se servent et dont se moquent les femmes, dont les espérances sont sarament et sans remords entretenues par elles comme on a soin d'une bête de somme. En six ans, parmi tous les gens qui lui furent présentés, de vingt lieues à la ronde, il ne s'en trouva pas un seul à l'aspect de qui Dinah ressentit cette commotion que cause la beauté, la croyance au bonheur, le choc d'une âme supérieure, ou le pressentiment d'un amour quelconque, même malheureux.

Aucune des précieuses facultés de Dinah ne put donc se développer, elle dévora les blessures faites à son orgueil constamment opprimé par son mari, qui se promenait si paisiblement et en comparse sur la scène de sa vie. Obligée d'enterrer les trésors de son amour, elle ne livra que des dehors à sa société. Par moments, elle se secouait, elle voulait prendre une résolution virile; mais elle était tenue en lisière par la question d'argent. Ainsi, lentement et malgré les protestations ambitieuses, malgré les récriminations élégiaques de son esprit, elle subissait les transformations provinciales qui viennent d'être décrites. Chaque jour emportait un lambeau de ses premières résolutions. Elle s'était écrit un programme de soins de toilette que par degrés elle abandonna. Si, d'abord, elle suivit les modes, et elle se tint au courant des petites inventions du luxe, elle fut forcée de restreindre ses achats au chiffre de sa pension. Au lieu de quatre chapeaux, de six bonnets, de six robes, elle se contenta d'une robe par saison. On la trouva si jolie dans un certain chapeau, qu'elle fut servir le chapeau l'année suivante. Il en fut de tout ainsi. Souvent elle immola les exigences de sa toilette au désir d'avoir un meuble gothique. Elle en arriva, dès la septième année, à trouver commode de faire faire sous ses yeux ses robes du matin par la plus habile couturière du pays. Sa mère, son mari, ses amis, la trouvèrent charmante ainsi. Comme elle n'avait sous les yeux aucun terme de comparaison, elle tomba dans les pièges tendus aux femmes de province. Si une Parisienne n'a pas les hanches assez bien dessinées, son esprit inventif et l'envie de plaire lui font trouver quelque remède héroïque; si elle a quelque vice, quelque grain de laidur, une tare quelconque, elle est capable d'en faire un agrément, cela se voit souvent; mais la femme de province, jamais! Si sa taille est trop courte, si son embonpoint se place mal, eh bien! elle en prend son parti, et ses adorateurs, sous peine de ne pas l'aimer, doivent l'accepter comme elle est, tandis que la Parisienne veut toujours être prise pour ce qu'elle n'est pas. De là ces tournures grotesques, ces maigreur affrontées, ces ampours ridicules, ces lignes disgracieuses offertes avec ingénuité, auxquelles toute une ville s'est habituée, et qui étonnent quand une femme de province se produit à Paris ou devant des Parisiens. Dinah, dont

la taille était svelte, la fit valoir à outrance et ne s'aperçut point du moment où elle devint ridicule, où, l'ennui l'ayant maigrie, elle parut être un squelette habillé. Ses amis, en la voyant tous les jours, ne remarquaient point les changements insensibles de sa personne. Ce phénomène est un des résultats naturels de la vie de province. Malgré le mariage, une jeune fille reste encore pendant quelque temps belle, la ville en est fière; mais chacun la voit tous les jours, et quand on se voit tous les jours, l'observation se blase. Si, comme madame de la Baudraye, elle perd un peu de son éclat, on s'en aperçoit à peine. Il y a mieux, une petite rougeur, on la comprend, on s'y intéresse. Une petite négligence est adorée. D'ailleurs la physionomie est si bien étudiée, si bien comprise, que les légères altérations sont à peine remarquées, et peut-être finit-on par les regarder comme des grains de beauté. Quand Dinah ne renouvela plus sa toilette par saison, elle parut avoir fait une concession à la philosophie du pays.

Il en est du parler, des façons du langage, et des idées, comme du scotisme: l'esprit se rouille aussi bien que le corps, s'il ne se renouvelle pas dans le milieu parisien; mais ce en quoi la vie de province se signe le plus, est le geste, la démarche, les mouvements, qui perdent cette agilité que Paris communique incessamment. La femme de province est habituée à marcher, à se mouvoir dans une sphère sans accidents, sans transitions; elle n'a rien à éviter, elle va comme les recrues, dans Paris, en ne se doutant pas qu'il y ait des obstacles; car il ne s'en trouve pas pour elle dans sa province, où elle est connue, où elle est toujours à sa place, et où tout le monde lui fait place. La femme perd alors le charme de l'imprévu. Enfin, avez-vous remarqué le singulier phénomène de la réaction, que produit sur l'homme la vie en commun? Les êtres tendent, par le sens indélébile de l'imitation simiesque, à se modeler les uns sur les autres. On prend, sans s'en apercevoir, les gestes, les façons de parler, les attitudes, les airs, le visage les uns des autres. En six ans, Dinah se mit au diapason de sa société. En prenant les idées de M. de Clagny, elle en prit le son de voix; elle imita, sans s'en apercevoir, les manières

masculines en ne voyant que des hommes: elle crut se garantir de tous leurs ridicules en s'en moquant; mais comme il arrive à certains railleurs, il resta quelques teintes de cette moquerie dans sa nature. Une Parisienne a trop d'exemples de bon goût pour que le phénomène contraire n'arrive pas. Ainsi, les femmes de Paris attendent l'heure et le moment de se faire valoir; tandis que madame de la Baudraye, habituée à se mettre en scène, contracta je ne sais quoi de théâtral et de dominateur, un air de *prima donna* entrant en scène, que des sourires moqueurs eussent bientôt réformés à Paris.

Quand elle eut acquis son fonds de ridicules, et que, trompée par ses adorateurs enchantés, elle crut avoir acquis des grâces nouvelles, elle eut un moment de réveil terrible qui fut comme l'avalanche tombée de la montagne. Dinah fut ravagée en un jour par une affreuse comparaison.

En 1828, après le départ de M. de Chargebœuf, elle fut agitée par



M. de Clagny et M. Gravier. — pages 13-14.

l'attente d'un petit bonheur : elle allait revoir la baronne de Fontaine. A la mort de son père, le mari d'Anna, devenu directeur général au ministère des finances, mit à profit un congé pour mener sa femme en Italie pendant son deuil. Anna voulut s'arrêter un jour à Sancerre chez son amie d'enfance. Cette entrevue eut je ne sais quoi de funeste. Anna, beaucoup moins belle au pensionnat Chamarolles que Dinah, parut en baronne de Fontaine mille fois plus belle que la baronne de la Baudraye, malgré sa fatigue et son costume de route. Anna descendit d'un charmant coupé de voyage chargé des cartons de la Parisienne : elle avait avec elle une femme de chambre dont l'élégance effraya Dinah. Toutes les différences qui distinguent la Parisienne de la femme de province éclatèrent aux yeux intelligents de Dinah, elle se vit alors telle qu'elle paraissait à son amie, qui la trouva méconnaissable. Anna dépensait six mille francs par an pour elle, le total de ce que coûtait la maison de M. de la Baudraye. En vingt-quatre heures, les deux amies échangèrent bien des confidences ; et la Parisienne, se trouvant supérieure au phénix du pensionnat Chamarolles, eut pour son amie de province de ces bontés, de ces attentions, en lui expliquant certaines choses, qui firent de bien autres blessures à Dinah : car la provinciale reconnut que les supériorités de la Parisienne étaient en surface ; tandis que les siennes étaient à jamais enfouies.

Après le départ d'Anna, madame de la Baudraye, alors âgée de vingt-deux ans, tomba dans un désespoir sans bornes.

— Qu'avez-vous ? lui dit M. de Clagny en la voyant si abattue.

— Anna apprenait à vivre, dit-elle, pendant que j'apprenais à souffrir...

Il se jouait, en effet, dans le ménage de madame de la Baudraye une tragi-comédie en harmonie avec ses luttes relativement à la fortune, avec ses transformations successives, et dont, après l'abbé Duret, M. Clagny seul eut connaissance, lorsque Dinah, par désœuvrement, par vanité peut-être, lui livra le secret de sa gloire anonyme.

Quoique l'alliance des vers et de la prose soit vraiment monstrueuse dans la littérature française, il est néanmoins des exceptions à cette règle. Cette histoire offrira donc une des deux violations qui, dans ces Etudes, seront commises envers la charte du conte ; car, pour faire entrevoir les luttes intimes qui peuvent excuser Dinah sans l'absoudre, il est nécessaire d'analyser un poème, le fruit de son profond désespoir.

Mise à bout de sa patience et de sa résignation par le départ du vicomte de Chargeboeuf, Dinah suivit le conseil du bon abbé Duret, qui lui dit de convertir ses mauvaises pensées en poésie ; ce qui peut-être explique certains poètes.

— Il vous arrivera, comme à ceux qui riment des épitaphes ou des élégies sur les êtres qu'ils ont perdus : la douleur se calme au cœur à mesure que les alexandrins bouillonnent dans la tête.

Ce poème étrange mit en révolution les départements de l'Allier, de la Nièvre et du Cher, heureux de posséder un poète capable de lutter avec les illustrations parisiennes. PAQUITA LA SEVILLANE, par JAN DIAZ, fut publié dans l'*Echo du Morvan*, espèce de Revue qui lutta pendant dix-huit mois contre l'indifférence provinciale. Quelques gens d'esprit prétendirent à Nevers que Jan Diaz avait voulu se moquer de la jeune école, qui produisait alors ces poésies excentriques, pleines de verve et d'images, où l'on obtint de grands effets en violant la muse sous prétexte de fantaisies allemandes, anglaises et romanes.

Le poème commençait par ce chant :

Si vous connaissiez l'Espagne,  
Son odorante campagne,  
Ses jours chauds aux soirs si frais ;  
D'amour, de ciel, de patrie,  
Triste fille de Neustrie,  
Vous ne parleriez jamais.

C'est que là sont d'autres hommes  
Qu'au froid pays où nous sommes !  
Ah ! là, du soir au matin,  
On entend sur la pelouse  
Danser la rive Andalouse  
En pantoufles de satin.

Vous rougiriez les premières  
De vos danses si grossières,  
De votre laid carnaval  
Dont le froid bleuit les joues,  
Et qui saute dans les boues,  
Chaussé de peau de cheval.

C'est dans un bouge obscur, c'est à de pâles filles  
Que Paquita redit ces chants ;  
Dans ce Rouen si noir, dont les frères aiguilles  
Mâchent l'orage avec leurs dents ;  
Dans ce Rouen si laid, si bruyant, si colère...

Une magnifique description de Rouen, où jamais Dinah n'était allée, faite avec cette brutalité postiche qui dicta plus tard tant de poésies juvénialesques, opposait la vie des cités industrielles à la vie nonchalante de l'Espagne, l'amour du ciel et des beautés humaines au culte des machines, enfin la poésie à la spéculation. Et Jan Diaz expliquait l'horreur de Paquita pour la Normandie en disant :

Paquita, voyez-vous, naquit dans la Séville  
Au bleu ciel, aux soirs embaumés ;  
Elle était, à treize ans, la reine de sa ville,  
Et tous voulaient en être aimés.  
Oui, trois toréadors se firent tuer pour elle ;  
Car le prix du vainqueur était  
Un seul baiser à prendre aux lèvres de la belle  
Que tout Séville convoitait.

Le pensif du portrait de la jeune Espagnole a servi depuis à tant de courtisanes dans tant de prétendus poèmes, qu'il serait fastidieux de reproduire ici les cent vers dont il se compose. Mais, pour juger des hardiesses auxquelles Dinah s'était abandonnée, il suffit d'en donner la conclusion. Selon l'ardente madame de la Baudraye, Paquita fut si bien créée pour l'amour, qu'elle pouvait difficilement rencontrer des cavaliers dignes d'elle ; car,

..... dans sa volupté vive,  
On les eût vus tous succomber,  
Quand au festin d'amour, dans son humeur lascive,  
Elle n'eût fait que s'attabler.

.....  
Elle a pourtant quitté Séville la joyeuse,  
Ses bois et ses champs d'orangers,  
Pour un soldat normand qui la fit amoureuse  
Et l'entraîna dans ses foyers.

.....  
Elle ne pleurait rien de son Andalousie,  
Ce soldat était son bonheur !

.....  
Mais il fallut un jour partir pour la Russie  
Sur les pas du grand empereur.

Rien de plus délicat que la peinture des adieux de l'Espagnole et du capitaine d'artillerie normand, qui, dans le délire d'une passion rendue avec un sentiment digne de Byron, exigeait de Paquita une promesse de fidélité absolue, dans la cathédrale de Rouen, à l'autel de la Vierge, qui

.....  
Quoique vierge est femme, et jamais ne pardonne  
Aux traîtres en serments d'amour.

Une grande portion du poème était consacrée à la peinture des souffrances de Paquita seule dans Rouen, attendant la fin de la campagne ; elle se tordait aux barreaux de ses fenêtres en voyant passer de joyeux couples, elle contenait l'amour dans son cœur avec une énergie qui la dévorait, elle vivait de narcotiques, elle se dépensait en rêves !

.....  
Elle faillit mourir, mais elle fut fidèle.  
Quand son soldat fut de retour,  
A la fin de l'année il retrouva la belle  
Digne encor de tout son amour.  
Mais lui, pâle et glacé par la froide Russie  
Jusque dans la moelle des os,  
Accueillit tristement sa languissante amie...

Le poème avait été conçu pour cette situation exploitée avec une verve, une audace qui donnait un peu trop raison à l'abbé Duret. Paquita, en reconnaissant les limites où finissait l'amour, ne se jetait pas, comme Héloïse et Julie, dans l'infini, dans l'idéal ; non, elle allait, ce qui peut-être est atrocement naturel, dans la voie du vice, mais sans aucune grandeur, faute d'éléments, car il est difficile de trouver à Rouen des gens assez passionnés pour mettre une Paquita dans son milieu de luxe et d'élégance. Cette affreuse réalité, relevée par une sombre poésie, avait dicté quelques-unes de ces pages dont abuse la poésie moderne, et un peu trop semblables à ce que les peintres appellent des *scorchés*. Par un retour empreint de philosophie, le poète, après avoir dépeint l'infime maison où l'Andalouse achevait ses jours, revenait au chant du début :

.....  
Paquita maintenant est vieille et ridée,  
Et c'était elle qui chantait :

.....  
Si vous connaissiez l'Espagne,  
Son odorante, etc.

La sombre énergie empreinte en ce poème d'environ six cents vers, et qui, s'il est permis d'emprunter ce mot à la peinture, faisait un vigoureux repoussoir à deux séguidilles, semblables à celle qui commence et termine l'œuvre, cette mâle expression d'une douleur indicible épouvantait la femme que trois départements admireraient sous le frac noir de l'anonyme. Tout en savourant les enivrantes délices du succès, Dinah craignait les méchancetés de la province, où plus d'une femme, en cas d'indiscrétion, voudrait voir des rapports entre l'auteur et Paquita. Puis la réflexion vint, Dinah frémit de honte à l'idée d'avoir exploité quelques-unes de ses douleurs.

— Ne faites plus rien, lui dit l'abbé Duret, vous ne seriez plus une femme, vous seriez un poète.

On chercha Jan Diaz, à Moulins, à Nevers, à Bourges; mais Dinah fut impénétrable. Pour ne pas laisser d'elle une mauvaise idée, dans le cas où quelque hasard fatal révélerait son nom, elle fit un charmant poème en deux chants sur le *Chêne de la Messe*, une tradition du Nivernais que voici.

Un jour les gens de Nevers et ceux de Saint-Saulge, en guerre les uns contre les autres, vinrent à l'aurore pour se livrer une bataille mortelle aux uns ou aux autres, et se rencontrèrent dans la forêt de Faye. Entre les deux partis se dressa de dessous un chêne un prêtre dont l'attitude, au soleil levant, eut quelque chose de si frappant, que les deux partis, écoutant ses ordres, entendirent la messe, qui fut dite sous un chêne, et à la voix de l'Évangile ils se réconcilièrent. On montre encore un chêne quelconque dans le bois de Faye.

— Époème, infiniment supérieur à *Paquita la Sévillane*, eut beaucoup moins de succès. Depuis ce double essai, madame de la Baudraye, en se sachant poète, eut des éclairs soudains sur le front, dans les yeux, qui la rendirent plus belle qu'autrefois. Elle jetait les yeux sur Paris, elle aspirait à la gloire et retombait dans son trou de la Baudraye, dans ses chicanes journalières avec son mari, dans son cercle où les caractères, les intentions, les discours, étaient trop connus pour ne pas être devenus à la longue ennuyeux. Si elle trouva dans ses travaux littéraires une distraction à ses malheurs; si, dans le vide de sa vie, la poésie eut de grands retentissements, si elle occupa ses forces, la littérature lui fit prendre en haine la grise et lourde atmosphère de province.

Quand, après la Révolution de 1830, la gloire de George Sand rayonna sur le Berry, beaucoup de villes envierent à la Châtre le privilège d'avoir vu naître une rivale à madame de Staël, à Camille Maupin, et furent assez disposées à honorer les moindres talents féminins. Aussi vit-on alors beaucoup de dixièmes muses en France, jeunes filles ou jeunes femmes détournées d'une vie paisible par un semblant de gloire! D'étranges doctrines se publiaient alors sur le rôle que les femmes devaient jouer dans la société. Sans que le bon sens qui fait le fond de l'esprit en France en fut perverti. On passait aux femmes d'exprimer des idées, de professer des sentiments qu'elles n'eussent pas avoués quelques années auparavant. M. de Clagny profita de cet instant de licence pour réunir, en un petit volume in-18 qui fut imprimé par Desroziers, à Moulins, les œuvres de Jan Diaz. Il composa sur ce jeune écrivain, ravi si prématurément aux lettres, une notice spirituelle pour ceux qui savaient le mot de l'énigme; mais qui n'avait pas alors en littérature le mérite de la nouveauté. Ces plaisanteries, excellentes quand l'incognito se garde, deviennent un peu froides quand, plus tard, l'auteur se montre. Mais, sous ce rapport, la notice sur Jan Diaz, fils d'un prisonnier espagnol et né vers 1807, à Bourges, a des chances pour tromper un jour les faiseurs de *Biographies universelles*. Rien n'y manque, ni les noms des professeurs du collège de Bourges, ni ceux des condisciples du poète mort, tels que Lousteau, Bianchon, et autres célèbres berruyers qui sont censés l'avoir connu rêveur, mélancolique, annonçant de précoces dispositions pour la poésie. Une élogie intitulée : *Tristesse faite au collège*, les deux poèmes de *Paquita la Sévillane* et du *Chêne de la Messe*, trois sonnets, une description de la cathédrale de Bourges et de l'hôtel de Jacques-Cœur, enfin une nouvelle intitulée *Carola*, donnée comme l'œuvre pendant laquelle il avait été surpris par la mort, formaient le bagage littéraire du défunt, dont les derniers instants, pleins de misère et de désespoir, devaient serrier le cœur des êtres sensibles de la Nièvre, du Bourbonnais, du Cher et du Morvan, où il avait expiré, près de Château-Chinon, inconnu de tous, même de celle qu'il aimait!...

Ce petit volume jaune fut tiré à deux cents exemplaires, dont cent cinquante se vendirent, environ cinquante par département. Cette moyenne des âmes sensibles et poétiques dans trois départements de la France, est de nature à rafraîchir l'enthousiasme des auteurs sur la *furia francese* qui, de nos jours, se porte beaucoup plus sur les intérêts que sur les livres. Les Bibrâtes de M. de Clagny faites, car il avait signé la notice. Dinah garda sept ou huit exemplaires enveloppés dans des journaux forains qui rendirent compte de cette publication. Vingt exemplaires envoyés aux journaux de Paris se perdirent dans le gouffre des bureaux de rédaction. Nathan, pris pour dupe, ainsi que plusieurs Berrichous, fit sur le grand homme un article où il lui trouva toutes les qualités qu'on accorde aux gens enterrés. Lousteau, rendu prudent par ses camarades de collège, qui ne se rappè-

laient point Jan Diaz, attendit des nouvelles de Sancerre, et apprit que Jan Diaz était le pseudonyme d'une femme. On se passionna, dans l'arrondissement de Sancerre, pour madame de la Baudraye, en qui l'on voulut voir la future rivale de George Sand. Depuis Sancerre jusqu'à Bourges, on exaltait, on vanta le poème qui, dans un autre temps, eût été bien certainement honni. Le public de province, comme tous les publics français peut-être, adopte peu la passion du roi des Français, le juste-milieu: il vous met aux nues ou vous plonge dans la fange.

À cette époque, le bon vieil abbé Duret, le conseil de madame de la Baudraye, était mort; autrement il l'eût empêchée de se livrer à la publicité. Mais trois ans de travail et d'incognito pesaient au cœur de Dinah, qui substitua le tapage de la gloire à toutes ses ambitions trompées. La poésie et les rêves de la célébrité, qui depuis son entrevue avec Anna Grossetête avaient endormi ses douleurs, ne suffisaient plus, après 1830, à l'activité de ce cœur malade. L'abbé Duret, qui parlait du monde quand la voix de la religion était impuissante, l'abbé Duret, qui comprenait Dinah, qui lui peignait un bel avenir en lui disant que Dieu récompensait toutes les souffrances noblement supportées, cet aimable vieillard ne pouvait plus s'interposer entre une faute à commettre et sa belle pénitente, qu'il nommait sa fille. Ce vieux et savant prêtre avait plus d'une fois tenté d'éclairer Dinah sur le caractère de M. de la Baudraye, en lui disant que cet homme savait haïr; mais les femmes ne sont pas disposées à reconnaître une force à des êtres faibles, et la haine est une trop constante action pour ne pas être une force vive. En trouvant son mari profondément indifférent en amour, Dinah lui refusait la faculté de haïr.

— Ne confondez pas la haine et la vengeance, lui disait l'abbé, c'est deux sentiments bien différents. L'un est celui des petits esprits, l'autre est l'effet d'une loi à laquelle obéissent les grandes âmes. Dieu se venge et ne hait pas. La haine est le vice des âmes étroites, elles l'alimentent de toutes leurs petitesse, elles en font le prétexte de leurs basses tyrannies. Aussi gardez-vous de blesser M. de la Baudraye: il vous pardonnerait une faute, car il y trouverait un profit, mais il serait doucement implacable si vous le touchiez à l'endroit où l'a si cruellement atteint M. Milaud de Nevers, et la vie ne serait plus possible pour vous.

Or, au moment où le Nivernais, le Sancerrois, le Morvan, le Berry, s'engouffraient de madame de la Baudraye et la célébraient sous le nom de Jan Diaz, le petit la Baudraye recevait un coup mortel de cette gloire. Lui seul savait les secrets du poème de *Paquita la Sévillane*. Quand on parlait de cette œuvre terrible, tout le monde disait de Dinah: — Pauvre femme! pauvre femme! Les femmes étaient heureuses de pouvoir plaindre celle qui les avait tant opprimées, et jamais Dinah ne parut plus grande qu'alors aux yeux du pays. Le petit vieillard, devenu plus jaune, plus ridé, plus débile que jamais, ne témoigna rien; mais Dinah surprit parfois, de lui sur elle, des regards d'une froideur venimeuse qui démentaient ses redoublements de politesse et de douceur avec elle. Elle finit par deviner ce qu'elle eut être une simple broutille de ménage; mais en s'expliquant avec son insecte, comme le nommait M. Gravier, elle sentit le froid, la dureté, l'impassibilité de l'acier: elle s'emporta, elle lui reprocha sa vie depuis onze ans; elle fit, avec intention de la faire, ce que les femmes appellent une scène; mais le petit la Baudraye se tint sur un fauteuil les yeux fermés, en écoutant sans perdre son calme. Et le vain eut, comme toujours, raison de sa femme. Dinah comprit qu'elle avait en tort d'écrire: elle se promit de ne jamais faire un vers, et se tint parole. Aussi fut-ce une désolation dans tout le Sancerrois.

— Pourquoi madame de la Baudraye ne compose-t-elle plus de vers (vers?) fut le mot de tout le monde.

À cette époque, madame de la Baudraye n'avait plus d'ennemies, on affluait chez elle, il ne se passait pas de semaines qu'il n'y eût de nouvelles présentations. La femme du président du tribunal, une auguste bourgeoise née Popinot-Chaudier, avait dit à son fils, jeune homme de vingt-deux ans, d'aller à la Baudraye et faire sa cour, et se flattait de voir son Gatien dans les bonnes grâces de cette femme supérieure. Le mot *femme supérieure* avait remplacé le grotesque surnom de Sapho de Saint-Satur. La présidente, qui pendant neuf ans avait dirigé l'opposition contre Dinah, fut si heureuse d'avoir vu son fils agréé, qu'elle dit un bien infini de la muse de Sancerre.

— Après tout, s'écria-t-elle en répondant à une tirade de madame de Clagny, qui haïssait à la mort la prétendue maîtresse de son mari, c'est la plus belle femme et la plus spirituelle de tout le Berry!

Après avoir roulé dans tant de balliers, s'être élançée en mille voies diverses, avoir rêvé l'amour dans sa splendeur, avoir aspiré les souffrances des drames les plus noirs en en trouvant les sombres plaisirs achetés à bon marché, tant la monotonie de sa vie était fatigante, un jour Dinah tomba dans la fosse qu'elle avait juré d'éviter. En voyant M. de Clagny se sacrifiant toujours et qui refusa d'être avocat général à Paris, où l'appelait sa famille, elle se dit: — Il m'aime! Elle vainquit sa répugnance et parut vouloir couronner tant de constance. Ce fut à ce mouvement de générosité chez elle que Sancerre dut la coalition qui se fit aux élections en faveur de M. de Clagny. Madame de la Baudraye avait rêvé de suivre à Paris le député de Sancerre.

Mais, malgré de solennelles promesses, les cent cinquante voix données à l'adorateur de la belle Dinah, qui voulait faire revêtir la simarre du garde des sceaux à ce défenseur de la veuve et de l'orphelin, se changèrent en une *imposante minorité* de cinquante voix. La jalousie du président Boirouge, la haine de M. Gravier, qui crut à la prépondérance du candidat dans le cœur de Dinah, furent exploitées par un jeune sous-préfet que, pour ce fait, les doctrinaires firent nommer préfet.

— Je ne me consolerais jamais, dit-il à un de ses amis en quittant Sancerre, de ne pas avoir su plaire à madame de la Baudraye, mon triomphe eût été complet...

Cette vie, intérieurement si tourmentée, offrait un ménage calme, deux êtres mal assortis mais résignés, je ne sais quoi de rangé, de décent, ce mensonge que veut la société, mais qui faisait à Dinah comme un harnais insupportable. Pourquoi voulait-elle quitter son masque après l'avoir porté pendant douze ans? D'où venait cette lassitude quand chaque jour augmentait son espoir d'être veuve? Si l'on a suivi toutes les phases de cette existence, on comprendra très-bien les différentes déceptions auxquelles Dinah, comme beaucoup de femmes, d'ailleurs, s'était laissée prendre. Du désir de dominer M. de la Baudraye, elle était passée à l'espoir d'être mère. Entre les discussions de ménage et la triste connaissance de son sort, il s'était écoulé toute une période. Puis, quand elle avait voulu se consoler, le consolateur, M. de Chargeboeuf, était parti. L'entraînement qui cause les fautes de la plupart des femmes lui avait donc jusqu'alors manqué. S'il est enfin des femmes qui vont droit à une faute, n'en est-il pas beaucoup qui s'accrochent à bien des espérances et qui n'y arrivent qu'après avoir erré dans un dédale de malheurs secrets? Telle fut Dinah. Elle était si peu disposée à manquer à ses devoirs, qu'elle n'aima pas assez M. de Clagny pour lui pardonner son insuccès. Son installation dans le château d'Anzy, l'arrangement de ses collections, de ses curiosités, qui reçurent une valeur nouvelle du cadre magnifique et grandiose que Philibert de Lorme semblait avoir bâti pour ce musée, l'occupèrent pendant quelques mois et lui permirent de méditer une de ces résolutions qui surprennent le public, à qui les motifs sont cachés, mais qui souvent les trouve à force de causeries et de suppositions.

La réputation de Lousteau, qui passait pour un homme à bonnes fortunes à cause de ses liaisons avec des actrices, frappa madame de la Baudraye; elle voulut le connaître, elle lut ses ouvrages et se passionna pour lui, moins peut-être à cause de son talent qu'à cause de ses succès auprès des femmes; elle inventa, pour l'amener dans le pays, l'obligation pour Sancerre d'élire, aux prochaines élections, un des deux célébrités du pays. Elle fit écrire à l'illustre médecin par Gatien Boirouge, qui se disait cousin de Bianchon par les Popinot, puis elle obtint d'un vieil ami de feu madame Lousteau de réveiller l'ambition du feuilletoniste en lui faisant part des intentions où quelques personnes de Sancerre se trouvaient de choisir leur député parmi les gens célèbres de Paris. Fatiguée de son médiocre entourage, madame de la Baudraye allait enfin voir des hommes vraiment supérieurs, elle pourrait ennoblir sa faute de tout l'éclat de la gloire. Ni Lousteau ni Bianchon ne répondirent; peut-être attendaient-ils les vacances. Bianchon, qui, l'année précédente, avait obtenu sa chaire après un brillant concours, ne pouvait quitter son enseignement.

Au mois de septembre, en pleines vendanges, les deux Parisiens arrivèrent dans leur pays natal, et le trouverent plongé dans les tyraniques occupations de la récolte de 1836; il n'y eut donc aucune manifestation de l'opinion publique en leur faveur.

— *Nous faisons four*, dit Lousteau en parlant à son compatriote la langue des coulisses.

En 1836, Lousteau, fatigué par seize années de luttes à Paris, usé tout autant par le plaisir que par la misère, par les travaux et les mécomptes, paraissait avoir quarante-huit ans, quoiqu'il n'en eût que trente-sept. Déjà chauve, il avait pris un air byronien en harmonie avec ses ruines anticipées, avec les ravins tracés sur sa figure par l'abus du vin de Champagne. Il mettait les stigmates de la débauche sur le compte de la vie littéraire en accusant la presse d'être meurtrière, il faisait entendre qu'elle dévorait de grands talents afin de donner du prix à sa lassitude. Il eut nécessaire d'outrer dans sa patrie et son faux dédain de la vie et sa misanthropie postiche. Néanmoins, parfois ses yeux jetaient encore des flammes comme ces volcans qu'on croit éteints; et il essaya de remplacer par l'élégance de la mise tout ce qui pouvait lui manquer de jeunesse aux yeux d'une femme.

Horace Bianchon, décoré de la Légion d'honneur, gros et gras comme un médecin en faveur, avait un air patricien, de grands cheveux longs, un front bombé, la carrure du travailleur, et le calme du penseur. Cette physionomie assez peu poétique faisait ressortir admirablement son léger compatriote.

Ces deux illustrations restèrent inconnues pendant toute une matinée à l'auberge où elles étaient descendues, et M. de Clagny n'apprit leur arrivée que par hasard. Madame de la Baudraye, au désespoir, envoya Gatien Boirouge, qui n'avait point de vigner, inviter les deux Parisiens à venir pour quelques jours au château d'Anzy. Depuis un

an, Dinah faisait la châtelaine, et ne passait plus que les hivers à la Baudraye. M. Gravier, le procureur du roi, le président et Gatien Boirouge offrirent aux deux hommes célèbres un banquet auquel assistèrent les personnes les plus littéraires de la ville. En apprenant que la belle madame de la Baudraye était Jan Diaz, les deux Parisiens se laissèrent conduire pour trois jours au château d'Anzy dans un char à bancs que Gatien mena lui-même. Ce jeune homme, plein d'illusions, donna madame de la Baudraye aux deux Parisiens non-seulement comme la plus belle femme du Sancerrois, comme une femme supérieure et capable d'inspirer de l'inquiétude à George Sand, mais encore comme une femme qui produirait à Paris la plus profonde sensation. Aussi l'étonnement du docteur Bianchon et du goguenard feuilletoniste fut-il étrange, quoique réprimé, quand ils aperçurent au perron d'Anzy la châtelaine vêtue d'une robe en léger casimir noir, à guimpe, semblable à une amazone sans queue; car ils reconurent des prétentions énormes dans cette excessive simplicité. Dinah portait un béret de velours noir à la Raphaël d'où ses cheveux s'échappaient en grosses boucles. Ce vêtement mettait en relief une assez jolie taille, de beaux yeux, de belles paupières presque fétiques par les ennuis de la vie qui vient d'être esquissée. Dans le Berry, l'étrange de cette mise *artiste* déguisait les romanesques affectations de la femme supérieure. En voyant les minauderies de leur trop aimable hôtesse, qui étaient en quelque sorte des minauderies d'âme et de pensée, les deux amis échangèrent un regard, et prirent une attitude profondément sérieuse pour écouter madame de la Baudraye, qui leur fit une allocution étudiée en les remerciant d'être venus rompre la monotonie de sa vie. Dinah promena ses hôtes autour du bowling orné de corbeilles de fleurs qui s'élevait devant la façade d'Anzy.

— Comment, demanda Lousteau le mystificateur, une femme aussi belle que vous l'êtes et qui paraît si supérieure, a-t-elle pu rester en province? Comment faites-vous pour résister à cette vie?

— Ah! voilà, dit la châtelaine. On n'y résiste pas. Un profond désespoir ou une stupide résignation, ou l'un ou l'autre, il n'y a pas de choix, tel est le tif sur lequel repose notre existence et où s'arrêtent mille pensées stagnantes qui, sans féconder le terrain, y nourrissent les fleurs étioilées de nos âmes désertes. Ne croyez pas à l'insouciance! L'insouciance tient au désespoir ou à la résignation. Chaque femme s'adonne alors à ce qui, selon son caractère, lui paraît un plaisir. Quelques-unes se jettent dans les confitures et dans les lessives, dans l'économie domestique, dans les plaisirs ruraux de la vendange ou de la moisson, dans la conservation des fruits, dans la broderie des fichus, dans les soins de la maternité, dans les intrigues de petite ville. D'autres traçaient un piano inamovible qui soune comme un chaudron au bout de la septième année, et qui finit ses jours, asthmatique, au château d'Anzy. Quelques dévotes s'entretiennent des différents crus de la parole de Dieu: l'on compare l'abbé Fritaud à l'abbé Guinard. On joue aux cartes le soir, on danse pendant douze années avec les mêmes personnes, dans les mêmes salons, aux mêmes époques. Cette belle vie est entremêlée de promenades solennelles sur le Mail, de visites d'étiquette entre femmes qui vous demandent où vous achetez vos étoffes. La conversation est bornée au sud de l'intelligence par les observations sur les intrigues cachées au fond de l'eau dormante de la vie de province, au nord par les mariages sur le tapis, à l'ouest par les jalousies, à l'est par les petits mots piquants. Aussi le voyez-vous, dit-elle en se posant, une femme à des rides à vingt-neuf ans, dix ans avant le temps fixé par les ordonnances du docteur Bianchon, elle se couperose aussi très-promptement, et jaunit comme un coing quand elle doit jaunir, nous en connaissons qui verdissent. Quand nous en arrivons là, nous voulons justifier notre état normal. Nous attaquons alors, de nos dents acérées comme des dents de mulot, les terribles passions de Paris. Nous avons ici des puritaines à contrecœur qui déchirent les dentelles de la coquetterie et rongent la poésie de vos beautés parisiennes, qui entament le bonheur d'autrui en vantant leurs noix et leur lard rances, en exaltant leur trou de souris économes, les couleurs grises et les parfums monastiques de notre belle ville sancerroise.

— J'aime ce courage, madame, dit Bianchon. Quand on éprouve de tels malheurs, il faut avoir l'esprit d'en faire des vertus.

Stupéfait de la brillante manœuvre par laquelle Dinah livrait la province à ses hôtes, dont les sarcasmes étaient ainsi prévenus, Gatien Boirouge poussa le coude à Lousteau en lui lançant un regard et un sourire qui disaient: Hein! vous ai-je trompés?

— Mais, madame, dit Lousteau, vous nous prouvez que nous sommes encore à Paris; je vous volerai cette tartine, elle me vaudra dix francs dans mon feuilleton...

— Oh! monsieur, répliqua-t-elle, défiez-vous des femmes de province.

— Et pourquoi? dit Lousteau.

Madame de la Baudraye eut la roquerie, assez innocente d'ailleurs, de signaler à ces deux Parisiens entre lesquels elle voulait choisir un vainqueur le piège où elle se prendrait. En pensant qu'un moment où il ne le verrait plus elle serait la plus forte.

— On se moque d'elles en arrivant, puis, quand on a perdu le sou-

venir de l'éclat parisien, en voyant la femme de province dans sa sphère, on lui fait la cour, ne fût-ce que par passe-temps. Vous que vos passions ont rendu célèbre, vous serez l'objet d'une attention qui vous flattera... Prenez garde! s'écria Dinah en faisant un geste coquet et s'élevant par ces réflexions sarcastiques au-dessus des ridicules de la province et de Lousteau. Quand une pauvre petite provinciale conçoit une passion excentrique pour une supériorité, pour un Parisien égaré en province, elle en fait quelque chose de plus qu'un sentiment, elle y trouve une occupation et l'étend sur toute sa vie. Il n'y a rien de plus dangereux que l'attachement d'une femme de province: elle compare, elle étudie, elle réfléchit, elle rêve, elle n'abandonne point son rêve, elle pense à celui qu'elle aime quand celui qu'elle aime ne pense plus à elle. Or, une des fatalités qui pèsent sur la femme de province est ce dévouement brisé de ses passions, qui se remarque souvent en Angleterre. En province, la vie à l'état d'observation indienne force une femme à marcher droit dans son rail ou à en sortir vivement comme une machine à vapeur qui rencontre un obstacle. Les combats stratégiques de la passion, les coquetteries, qui sont la moitié de la Parisienne, rien de tout cela n'existe ici.

— C'est vrai, dit Lousteau. Il y a dans le cœur d'une femme de province des surprises comme dans certains joujoux.

— Oh! mon Dieu, reprit Dinah, une femme vous a parlé trois fois pendant un hiver, elle vous a serré dans son cœur à son insu; vient une partie de campagne, une promenade, tout est dit, ou, si vous voulez, tout est fait. Cette conduite, bizarre pour ceux qui n'observent pas, a quelque chose de très-naturel. Au lieu de calomnier la femme de province en la croyant dépravée, un poète, comme vous, ou un philosophe, un observateur comme le docteur Bianchon, sauraient deviner les merveilleuses poésies inédites, enfin toutes les pages de ce beau roman dont le dévouement profite à quelque heureux sous-lieutenant, à quelque grand homme de province.

— Les femmes de province que j'ai vues à Paris, dit Lousteau, étaient en effet assez enlevées.

— Dame! elles sont curieuses, fit la châtelaine en comorçant son mot par un petit geste d'épaules.

— Elles ressemblent à ces amateurs qui vont aux secondes représentations, sûrs que la pièce ne tombera pas, répliqua le journaliste.

— Quelle est donc la cause de vos maux? demanda Bianchon.

— Paris est le monstre qui fait nos chagrins, répondit la femme supérieure. Le mal a sept lieues de tour et afflige le pays tout entier. La province n'existe pas par elle-même. La scielement où la nation est divisée en cinquante petits États, là chacun peut avoir une physionomie, et une femme reflète alors l'éclat de la sphère où elle règne. Ce phénomène social se voit encore, m'a-t-on dit, en Italie, en Suisse et en Allemagne; mais en France, comme dans tous les pays à capitale unique, l'aplatissement des mœurs sera la conséquence forcée de la centralisation.

— Les mœurs, selon vous, ne prendraient alors du ressort et de l'originalité que par une fédération d'États français formant un même empire? dit Lousteau.

— Ce n'est peut-être pas à désirer, car la France aurait encore à conquérir trop de pays, dit Bianchon.

— L'Angleterre ne connaît pas ce malheur, s'écria Dinah. Londres n'y exerce pas la tyrannie que Paris fait peser sur la France, et à laquelle le génie français finira par remédier; mais elle a quelque chose de plus horrible dans son atroce hypocrisie, qui est un bien autre mal!

— L'aristocratie anglaise, reprit le journaliste, qui prévint une tartine byronienne et qui se hâta de prendre la parole, a sur la nôtre l'avantage de s'assimiler toutes les supériorités, elle vit dans ses magnifiques pares, elle ne vient à Londres que pendant deux mois, ni plus ni moins; elle vit en province, elle y fleurit et la fleurit.

— Oui, dit madame de la Baudraye, Londres est la capitale des boutiques et des spéculations, on y fait le gouvernement. L'aristocratie s'y recorde seulement pendant soixante jours, elle y prend ses mots d'ordre, elle donne son coup d'œil à sa cuisine gouvernementale, elle passe la revue de ses filles à marier et des équipages à vendre, elle se dit bonjour, et s'en va promptement; elle est si peu aimante, qu'elle ne se supporte pas elle-même plus que les quelques jours nommés la saison.

— Aussi, dans la perfide Albion du *Constitutionnel*, s'écria Lousteau pour réprimer par une épigramme cette prestesse de langue, y a-t-il la chance de rencontrer de charmantes femmes sur tous les points du royaume.

— Mais de charmantes femmes anglaises, répliqua madame de la Baudraye en souriant. Voici ma mère, à laquelle je vais vous présenter, dit-elle en voyant venir madame Piédefer.

Une fois la présentation des deux lions faite à ce squelette ambitieux du nom de femme, qui s'appelait madame Piédefer, grand corps sec, à visage couperosé, à dents suspectes, aux cheveux teints, Dinah laissa les Parisiens libres pendant quelques instants.

— Eh bien! dit Gatien à Lousteau, qu'en pensez-vous?

— Je pense que la femme la plus spirituelle de Sancerre en est tout bonnement la plus bavarde, répliqua le feuilletoniste.

— Une femme qui veut vous faire nommer député!... s'écria Gatien, un auge!

— Pardon, j'oubliais que vous l'aimez, reprit Lousteau. Vous excuserez le cynisme d'un vieux drôle comme moi. Demandez à Bianchon, je n'ai plus d'illusions, je dis les choses comme elles sont. Cette femme a bien certainement fait sécher sa mère comme une perdrix exposée à un trop grand feu...

Gatien Boironne trouva moyen de dire à madame de la Baudraye le mot du feuilletoniste, pendant le dîner, qui fut plantureux, sinon splendide, et pendant lequel la châtelaine eut soin de peu parler. Cette langueur dans la conversation révéla l'indiscrétion de Gatien. Étienne essaya de rentrer en grâce, mais toutes les prévenances de Dinah furent pour Bianchon. Néanmoins, au milieu de la soirée, la baronne redevint gracieuse pour Lousteau. N'avez-vous pas remarqué combien de grandes lâchetés sont commises pour de petites choses? Ainsi, cette noble Dinah, qui ne voulait pas se donner à des sots, qui menait, au fond de sa province, une épouvantable vie de luttés, de révoltes réprimées, de poésies méditées, et qui venait de gravir, pour s'éloigner de Lousteau, la roche la plus haute et la plus escarpée de ses dédaïns, qui n'en serait pas descendue en voyant ce faux Byron à ses pieds, lui demandant merci, dégringola soudain de cette hauteur en pensant à son album. Madame de la Baudraye avait donné dans la manie des autographes: elle possédait un volume oblong, qui méritait d'autant mieux son nom, que les deux tiers des feuillets étaient blancs. La baronne de Fontaine, à qui elle l'avait envoyé pendant trois mois, obtint avec beaucoup de peine une ligne de Rossini, six mesures de Meyerbeer, les quatre vers que Victor Hugo met sur tous les albums, une strophe de Lamartine, un mot de Béranger, *Calypso ne pourrait se consoler du départ d'Ulysse*, écrit par George Sand, les fameux vers sur le parapluie, par Scribe, une phrase de Charles Nodier, une ligne d'horizon de Jules Dupré, la signature de David d'Angers, trois notes d' Hector Berlioz. M. de Clagny récolta, pendant son séjour à Paris, une chanson de Lacenaire, autographe très-recherché, deux lignes de Fieschi, et une lettre excessivement courte de Napoléon, qui toutes trois étaient collées sur le vélin de l'album. M. Gravier, pendant un voyage, avait fait écrire sur cet album mesdemoiselles Mars, Georges, Tagliioni et Grisi, les premiers artistes, comme Frédéric-Lemaître, Monrose, Bouffé, Rubini, Lablache, Nourrit et Arnal; car il connaissait une société de vieux garsçons *nourris*, selon leur expression, *dans le sérail*, qui lui procurèrent ces faveurs. Ce commencement de collection fut d'autant plus précieux à Dinah, qu'elle était seule à dix lieues à la ronde à posséder un album.

Depuis deux ans, beaucoup de jeunes personnes avaient des albums sur lesquels elles faisaient écrire des phrases plus ou moins grotesques par leurs amis et connaissances.

O vous! qui passez votre vie à recueillir des autographes, gens heureux et primitifs, Hollandais à tulipes, vous excuserez alors Dinah, quand, craignant de ne pas garder ses hôtes plus de deux jours, elle pria Bianchon d'enrichir son trésor par quelques lignes en le lui présentant.

Le médecin fit sourire Lousteau en lui montrant cette pensée sur la première page:

*Ce qui rend le peuple si dangereux, c'est qu'il a pour tous ses crimes une absolution dans ses poches.*

J.-B. DE CLAGNY.

— Appuyons cet homme assez courageux pour plaider la cause de la monarchie, dit à l'oreille de Lousteau le savant élève de Desplein. Et Bianchon écrivit au-dessous:

*Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la société, cela ne fait rien à la nature. Aussi, la démocratie, qui se refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la nature.*

II. BIANCHON.

— Voilà les riches! s'écria Dinah stupéfaite, ils tirent de leur bourse une pièce d'or comme les pauvres en tirent un liard... Je ne sais, dit-elle en se tournant vers Lousteau, si ce ne sera pas abuser de l'hospitalité que de vous demander quelques stances...

— Ah! madame, vous me flattez, Bianchon est un grand homme; mais moi, je suis trop obscur!... Dans vingt ans d'ici, mon nom serait plus difficile à expliquer que celui de M. le procureur du roi, dont la pensée inscrite sur votre album indiquera certainement un Montesquieu méconnu. D'ailleurs il me faudrait au moins vingt-quatre heures pour improviser quelque méditation bien amère; car je ne sais peindre que ce que je ressens...

— Je voudrais vous voir me demander quinze jours, dit gracieusement madame de la Baudraye en tendant son album, je vous garderais plus longtemps.

Le lendemain, à cinq heures du matin, les hôtes du château d'Anzy furent sur pied. Le petit la Baudraye avait organisé pour les Parisiens une chasse; mais pour leur plaisir que par vanité de propriétaire, il était bien aise de leur faire arpenter ses bois et de leur faire traverser les douze cents hectares de landes qu'il rêvait de mettre en

culture, entreprise qui voulait quelque cent mille francs, mais qui pouvait porter de trente à soixante mille francs les revenus de la terre d'Anzy.

— Savez-vous pourquoi le procureur du roi n'a pas voulu venir chasser avec nous? dit Gatiien Boironce à M. Gravier.

— Mais il nous l'a dit, il doit tenir l'audience aujourd'hui, car le tribunal juge correctionnellement, répondit le receveur des contributions.

— Et vous croyez cela! s'écria Gatiien. Eh bien! mon papa m'a dit : — Vous n'aurez pas M. Lebas de bonne heure, car M. de Clagny a prié son substitut de tenir l'audience.

— Ah! ah! fit Gravier, dont la physionomie changea, et M. de la Baudraye qui part pour la Charité!

— Mais pourquoi vous mêlez-vous de ces affaires? dit Horace Bianchon à Gatiien.

— Horace a raison, dit Lousteau. Je ne comprends pas comment vous vous occupez autant les uns des autres, vous perdez votre temps à des riens.

Horace Bianchon regarda Etienne Lousteau comme pour lui dire que les malices de feuilleton, les bons mots de petit journal étaient incompris à Sancerre. En atteignant un fourré, M. Gravier laissa les deux hommes célèbres et Gatiien s'y engagea, sous la conduite du garde, dans un pli de terrain.

— Eh bien! attendons le financier, dit Bianchon, quand les chasseurs arrivèrent à une clairière.

— Ah bien! si vous êtes un grand homme en médecine, répliqua Gatiien, vous êtes un ignorant en fait de vie de province. Vous attendez M. Gravier?... mais il court comme un lièvre, malgré son petit ventre rondet; il est maintenant à vingt minutes d'Anzy... (Gatiien tira sa montre.) Bien! il arrivera juste à temps.

— Où?...

— Au château, pour le déjeuner, répondit Gatiien. Croyez-vous que je serais à mon aise si madame de la Baudraye restait seule avec M. de Clagny? Les voilà deux, ils se surveilleront, Dinah sera bien gardée.

— Ah çà! madame de la Baudraye en est donc encore à faire un choix? dit Lousteau.

— Maman le croit, mais, moi, j'ai peur que M. de Clagny n'ait fini par fasciner madame de la Baudraye : s'il a pu lui montrer dans la députation quelques chances de revêtir la sinistre des seigneurs, il a bien pu changer en agréments d'Adonis sa peau de taupe, ses yeux terribles, sa crinière ébouriffée, sa voix d'huissier enroué, sa maigre de poète crotté. Si Dinah voit M. de Clagny procureur général, elle peut le voir joli garçon. L'éloquence a de grands privilèges. D'ailleurs, madame de la Baudraye est pleine d'ambition, Sancerre lui déplaît, elle rêve les grandeurs parisiennes.

— Mais quel intérêt avez-vous à cela, dit Lousteau, car si elle aime le procureur du roi... Ah! vous croyez qu'elle ne l'aimera pas longtemps, et vous espérez lui succéder.

— Vous autres, dit Gatiien, vous rencontrez à Paris autant de femmes différentes qu'il y a de jours dans l'année. Mais à Sancerre, où il ne s'en trouve pas six, et où, de ces six femmes, cinq ont des prétentions désordonnées à la vertu : quand la plus belle vous tient à une distance énorme par des regards dédaigneux, comme si elle était princesse de sang royal, il est bien permis à un jeune homme de vingt-deux ans de chercher à deviner les secrets de cette femme : car alors elle sera forcée d'avoir des égards pour lui.

— Cela s'appelle ici des égards, dit le journaliste en souriant.

— J'accorde à madame de la Baudraye trop de bon goût pour croire qu'elle s'occupe de ce vilain singe, dit Horace Bianchon.

— Horace, dit le journaliste, voyons, savant interprète de la nature humaine, tendons un piège à loup au procureur du roi, nous rendrons service à notre ami Gatiien, et nous rirons. Je n'aime pas les procureurs du roi.

— Tu as un juste pressentiment de ta destinée, dit Horace. Mais que faire?

— Eh bien! racontons, après le dîner, quelques histoires de femmes surprises par leurs maris, et qui soient tuées, assassinées avec des circonstances terrifiantes. Nous verrons la mine que feront madame de la Baudraye et M. de Clagny.

— Pas mal, dit Bianchon, il est difficile que l'un ou l'autre ne se trahisse pas par un geste ou par une réflexion.

— Je connais, reprit le journaliste en s'adressant à Gatiien, un directeur de journal qui, dans le but d'écrire une triste destinée, n'admet que des histoires où les amants sont brûlés, hachés, piles, disséqués; où les femmes sont bouillies, frites, cuites; il apporte alors ces effroyables récits à sa femme, en espérant qu'elle lui sera fidèle par peur; il se contente de ce pis-aller, le modeste mari. « Vois-tu, ma chère, on conduit la plus petite faute! » lui dit-il en traduisant les discours d'Arnulphe à Agnès.

— Madame de la Baudraye est parfaitement innocente, ce jeune homme à la berbe, dit Bianchon. Madame Piédefer me paraît être beaucoup trop dévote pour inviter au château d'Anzy l'amant de sa fille. Madame de la Baudraye aurait à tromper sa mère, son mari, sa

femme de chambre et celle de sa mère; c'est trop d'ouvrage, je l'acquitte.

— D'autant plus que son mari ne la quitte pas, dit Gatiien en riant de son calembour.

— Nous nous souviendrons bien d'une ou deux histoires à faire trembler Dinah, dit Lousteau. Jeune homme, et toi, Bianchon, je vous demande une tenue sévère, montrez-vous diplomates, ayez un laissez-aller sans affectation, épiez, sans en avoir l'air, la figure des deux criminels, vous savez?... en dessous, ou dans la glace, à la dérobée. Ce matin nous chasserons le lièvre, ce soir nous chasserons le procureur du roi.

La soirée commença triomphalement pour Lousteau, qui remit à la châtelaine son album, où elle trouva cette élégie.

#### SPLEEN.

Des vers de moi chéti et perdu dans la foule  
De ce monde égoïste où tristement je roule,  
Sans m'attacher à rien;  
Qui ne vis s'accomplir jamais une espérance,  
Et dont l'œil, affaibli par la morne souffrance,  
Voit le mal sans le bien!

Cet album, feuilleté par les doigts d'une femme,  
Ne doit pas s'assombrir au reflet de mon âme.  
Chaque chose en son lieu :  
Pour une femme, il faut parler d'amour, de joie,  
De bals resplendissants, de vêtements de soie,  
Et même un peu de Dieu.

Ce serait exercer sanglante raillerie  
Que de me dire, à moi, fatigué de la vie :  
Dépeins-nous le bonheur.  
Au pauvre aveugle-né vante-t-on la lumière,  
A l'orphelin pleurant parle-t-on d'une mère,  
Sans leur briser le cœur?

Quand le froid désespoir vous prend jeune en ce monde,  
Quand on n'y peut trouver un cœur qui vous réponde,  
Il n'est plus d'aveur.  
Si personne avec vous quand vous pleurez ne pleure,  
Quand il n'est pas aimé, s'il faut qu'un homme meure,  
Bientôt je dois mourir.

Plaignez-moi! plaignez-moi! car souvent je blasphème  
Jusqu'au non saint de Dieu, me disant en moi-même :  
Il n'a pour moi rien fait.  
Pourquoi le bénirai-je, et que lui dois-je en somme?  
Il eut pu me créer beau, riche, gentilhomme,  
Et je suis pauvre et laid!

ETIENNE LOUSTEAU

Septembre 1856, château d'Anzy.

— Et vous avez composé ces vers depuis hier?... s'écria le procureur du roi d'un ton défiant.

— Oh! mon Dieu, oui, tout en chassant, mais cela ne se voit que trop! J'aurais voulu faire mieux pour madame.

— Ces vers sont ravissants, fit Dinah en levant les yeux au ciel.

— C'est l'expression d'un sentiment malheureusement trop vrai, répondit Lousteau d'un air profondément triste.

Chacun devine que le journaliste gardait ces vers dans sa mémoire depuis au moins dix ans, car ils lui furent inspirés sous la Restauration par la difficulté de parvenir. Madame de la Baudraye regarda le journaliste avec la pitié que les malheurs du génie inspirent, et M. de Clagny, qui surprit ce regard, éprouva de la haine pour ce faux jeune malade. Il se mit au trictrac avec le curé de Sancerre. Le fils du président eut l'excessive complaisance d'apporter la lampe aux deux joueurs, de manière que la lumière tombât d'aplomb sur madame de la Baudraye, qui prit son ouvrage; elle garnissait de laine l'osier d'une corbeille à papier. Les trois conspirateurs se groupèrent auprès de ces personnages.

— Pour qui faites-vous donc cette jolie corbeille, madame? dit le journaliste. Pour quelque loterie de bienfaisance?

— Non, dit-elle, je trouve beaucoup trop d'affectation dans la bienfaisance faite à son de trompe.

— Vous êtes bien indiscret, dit M. Gravier.

— Y a-t-il de l'indiscrétion, dit Lousteau, à demander quel est l'heureux mortel chez qui se trouvera la corbeille de madame.

— Il n'y a pas d'heureux mortel, reprit Dinah, elle est pour M. de la Baudraye.

Le procureur du roi regarda sournoisement madame de la Baudraye et la corbeille comme s'il se fût dit intérieurement : — Voilà ma corbeille à papier perdue!

— Comment, madame, vous ne voulez pas que nous le disions heureux d'avoir une jolie femme, heureux de ce qu'elle lui fait de si

charmantes choses sur ses corbeilles à papier? Le dessin est rouge et noir, à la Robin des bois. Si je me marie, je souhaite qu'après douze ans de ménage les corbeilles que brodera ma femme soient pour moi.

— Pourquoi ne seraient-elles pas pour vous? dit madame de la Baudraye en levant sur Etienne son bel oeil gris plein de coquetterie.

— Les Parisiens ne croient à rien, dit le procureur du roi d'un ton amer. La vertu des femmes est surtout mise en question avec une effrayante audace. Oui, depuis quelque temps, les livres que vous faites, messieurs les écrivains, vos Revues, vos pièces de théâtre, toute votre infâme littérature, repose sur l'adultère...

— Eh! monsieur le procureur du roi, reprit Etienne en riant, je vous laissais jouer tranquillement, je ne vous attaquais point, et voilà que vous faites un réquisitoire contre moi. Foi de journaliste, j'ai broché plus de cent articles contre les auteurs de qui vous parlez; mais j'avoue que, si je les ai attaqués, c'était pour dire quelque chose qui ressemblait à de la critique. Soyons justes, si vous les condamnez, il faut condamner Homère et son *Iliade*, qui roule sur la belle Hélène; il faut condamner le Paradis perdu de Milton, Eve et le serpent me paraissent un gentil petit adultère symbolique. Il faut supprimer les Psaumes de David, inspirés par les amours excessivement adultères de ce Louis XIV hébreu. Il faut jeter au feu Mithridate, le Tartuffe, l'École des femmes, Phèdre, Andronique, le Mariage de Figaro, l'Enfer de Dante, les Sonnets de Pétrarque, tout Jean-Jacques Rousseau, les romans du moyen âge, l'histoire de France, l'histoire romaine, etc., etc. Je ne crois pas, hormis l'histoire des Variations de Bossuet et les Provinciales de Pascal, qu'il y ait beaucoup de livres à lire, si vous voulez en retrancher ceux où il est question de femmes aimées à l'encontre des lois.

— Le beau malheur! dit M. de Clagny.

Etienne, piqué de l'air magistral que prenait M. de Clagny, voulut le faire enrager par une de ces froides mystifications qui consistent à défendre des opinions auxquelles on ne tient pas, dans le but de rendre furieux un pauvre homme de bonne foi, véritable plaisanterie de journaliste.

— En nous plaçant au point de vue politique où vous êtes forcé de vous mettre, dit-il en continuant sans relever l'exclamation du magistrat, en revêtant la robe du procureur général à toutes les époques, car tous les gouvernements ont leur ministère public, eh bien! la religion catholique se trouve infectée dans sa source d'une violence illégitime conjugale. Aux yeux du roi Hérode, à ceux de Pilate qui défendait le gouvernement romain, la femme de Joseph pouvait paraître adultère, puisque, de son propre aveu, Joseph n'était pas le père du Christ. Le juge païen n'admettait pas plus l'immaculée conception que vous n'admettiez un miracle semblable, si quelque religion se produisait aujourd'hui en s'appuyant sur un mystère de ce genre. Croyez-vous qu'un tribunal de police correctionnelle reconnaîtrait une nouvelle opération du Saint-Esprit? Or, qui peut oser dire que Dieu ne viendra pas racheter encore l'humanité? est-elle meilleure aujourd'hui que sous Tibère?

— Votre raisonnement est un sacrilège, répondit le procureur du roi.

— D'accord, dit le journaliste, mais je ne le fais pas dans une mauvaise intention. Vous ne pouvez supprimer les faits historiques. Selon moi, Pilate condamnant Jésus-Christ, Anytus, organe du parti aristocratique d'Athènes et demandant la mort de Socrate, représentaient des sociétés établies, se croyant légitimes, revêtues de pouvoirs consentis, obligées de se défendre. Pilate et Anytus étaient alors aussi logiques que les procureurs généraux qui demandaient la tête des sergents de la Rochelle et qui font tomber aujourd'hui la tête des républicains armés contre le trône de Juillet, et celles des novateurs dont le but est de renverser à leur profit les sociétés sous prétexte de les mieux organiser. En présence des grandes familles d'Athènes et de l'empire romain, Socrate et Jésus étaient criminels; pour ces vieilles aristocraties, leurs opinions ressemblaient à celles de la Montagne; supposez leurs sectateurs triomphants, ils eussent fait un léger 95 dans l'empire romain ou dans l'Attique.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? dit le procureur du roi.

— A l'adultère! Ainsi, monsieur, un bouddhiste en fumant sa pipe peut parfaitement dire que la religion des chrétiens est fondée sur l'adultère: comme nous croyons que Mahomet est un imposteur, que son Coran est une réimpression de la Bible et de l'Evangile, et que Dieu n'a jamais eu la moindre intention de faire, de ce conducteur de chameaux, son prophète.

— S'il y avait en France beaucoup d'hommes comme vous, et il y en a malheureusement trop, tout gouvernement y serait impossible.

— Et il n'y aurait pas de religion, dit madame Piédefer, dont le visage avait fait d'étranges grimaces pendant cette discussion.

— Tu leur causes une peine infinie, dit Bianchon à l'oreille d'Etienne, ne parle pas religion, tu leur dis des choses à les renverser.

— Si j'étais écrivain ou romancier, dit M. Gravier, je prendrais le parti des maris malheureux. Moi qui ai vu beaucoup de choses et d'étranges choses, je sais que dans le nombre des maris trompés il s'en trouve dont l'attitude ne manque point d'énergie, et qui, dans la

crise, sont très-dramatiques, pour employer un de vos mots, monsieur, dit-il en regardant Etienne.

— Vous avez raison, mon cher monsieur Gravier, dit Lousteau, je n'ai jamais trouvé ridicules les maris trompés; au contraire, je les aime...

— Ne trouvez-vous pas un mari sublime de confiance? dit alors Bianchon, il croit en sa femme, il ne la soupçonne point, il a la foi du charbonnier. S'il a la faiblesse de se confier à sa femme, vous vous en moquez; s'il est défiant et jaloux, vous le haïssez: dites-moi quel est le moyen terme pour un homme d'esprit?

— Si M. le procureur du roi ne venait pas de se prononcer si ouvertement contre l'immoralité des récits où la charte conjugale est violée, je vous raconterais une vengeance de mari, dit Lousteau.

M. de Clagny jeta ses dés d'une façon convulsive, et ne regarda point le journaliste.

— Comment donc, mais une narration de vous, s'écria madame de la Baudraye, à peine aurais-je osé vous la demander...

— Elle n'est pas de moi, madame, je n'ai pas tant de talent; elle me fut, et avec quel charme! racontée par un de nos écrivains les plus célèbres, le plus grand musicien littéraire que nous ayons, Charles Nodier.

— Eh bien! dites, reprit Dinah, je n'ai jamais entendu M. Nodier, vous n'avez pas de comparaison à craindre.

— Peu de temps après le 18 brumaire, dit Lousteau, vous savez qu'il y eut une levée de boucliers en Bretagne et dans la Vendée. Le premier consul, empressé de pacifier la France, entama des négociations avec les principaux chefs et déploya les plus vigoureuses mesures militaires; mais, tout en continuant des plans de campagne avec des séductions de sa diplomatie italienne, il mit en jeu les ressorts machiavéliques de la police, alors confiée à Fouché. Rien de tout cela ne fut inutile pour étouffer la guerre allumée dans l'Ouest. A cette époque, un jeune homme appartenant à la famille de Maillé fut envoyé par les chouans, de Bretagne à Saumur, afin d'établir des intelligences entre certaines personnes de la ville ou des environs et les chefs de l'insurrection royaliste. Instruit de ce voyage, la police de Paris avait dépêché des agents chargés de s'emparer du jeune émissaire à son arrivée à Saumur. Effectivement, l'ambassadeur fut arrêté le jour même de son débarquement: car il vint en bateau, sous un déguisement de maître marinier. Mais, en homme d'exécution, il avait calculé toutes les chances de son entreprise; son passe-port, ses papiers étaient si bien en règle, que les gens envoyés pour se saisir de lui craignirent de se tromper. Le chevalier de Beauvoir, je me rappelle maintenant le nom, avait bien médité son rôle: il se réclama de sa famille d'emprunt, alléguant son faux domicile, et soutint si hardiment son interrogatoire, qu'il aurait été mis en liberté sans l'espèce de croyance aveugle que les espions eurent en leurs instructions, malheureusement trop précises. Dans le doute, ces alguazils aimèrent mieux commettre un acte arbitraire que de laisser échapper un homme à la capture duquel le ministre paraissait attacher une grande importance. Dans ces temps de liberté, les agents du pouvoir national se souciaient fort peu de ce que nous nommons aujourd'hui la *légalité*. Le chevalier fut donc provisoirement emprisonné, jusqu'à ce que les autorités supérieures eussent pris une décision à son égard. Cette sentence bureaucratique ne se fit pas attendre. La police ordonna de garder très-étroitement le prisonnier, malgré ses dénégations. Le chevalier de Beauvoir fut alors transféré, suivant de nouveaux ordres, au château de l'Escarpe, dont le nom indique assez la situation. Cette forteresse, assise sur des rochers d'une grande élévation, à pour fossés des précipices; on y arrive de tous côtés par des pentes rapides et dangereuses; comme dans tous les anciens châteaux, la porte principale est à pont-levis et défendue par une large douve. Le commandant de cette prison, charmé d'avoir à garder un homme de distinction, dont les manières étaient fort agréables, qui s'exprimait à merveille et paraissait instruit, qualités rares à cette époque, accepta le chevalier comme un bienfait de la Providence; il lui proposa d'être à l'Escarpe sur parole, et de faire cause commune avec lui contre l'ennemi. Le prisonnier ne demanda pas mieux. Beauvoir était un loyal gentilhomme, mais c'était aussi par malheur un fort joli garçon. Il avait une figure attrayante, l'air résolu, la parole engageante, une force prodigieuse. Leste, bien découplé, entreprenant, aimant le danger, il eût fait un excellent chef de partisans; il les fait ainsi. Le commandant assigna le plus commode des appartements à son prisonnier, l'admit à sa table, et n'eut d'abord qu'à se louer du Vendéen. Ce commandant était Corse et marié; sa femme, jolie et agréable, lui semblait peut-être difficile à garder; bref, il était jaloux en sa qualité de Corse et de militaire assez mal tourné. Beauvoir plut à la dame, il la trouva fort à son goût; peut-être s'aimèrent-ils? en prison l'amour va si vite! Comaurent-ils quelque imprudence? Le sentiment qu'ils eurent l'un pour l'autre dépassa-t-il les bornes de cette galanterie superficielle, qui est presque un de nos devoirs envers les femmes? Beauvoir ne s'est jamais franchement expliqué sur ce point assez obscur de son histoire; mais toujours est-il constant que le commandant se crut en droit d'exercer des rigueurs extraordinaires sur son prisonnier. Beauvoir, mis au doujon, fut nourri de pain noir,

abreuvé d'eau claire, et enchaîné suivant le perpétuel programme des divertissements prodigués aux captifs. La cellule située sous la plate-forme était voûtée en pierre dure, les murailles avaient une épaisseur désespérante, la tour donnait sur le précipice. Lorsque le pauvre Beauvoir eut reconnu l'impossibilité d'une évasion, il tomba dans ces rêveries qui sont tout ensemble le désespoir et la consolation des prisonniers. Il s'occupa de ces riens qui deviennent de grandes affaires : il compta les heures et les jours, il fit l'apprentissage du triste état de prisonnier, se replia sur lui-même, et apprécia la valeur de l'air et du soleil ; puis, après une quinzaine de jours, il eut cette maladie terrible, cette fièvre de liberté, qui pousse les prisonniers à ces sublimes entreprises dont les prodigieux résultats nous semblent inexplicables quoique réels, et que mon ami le docteur (il se tourna vers Bianchon) attribuerait sans doute à des forces inconnues, le désespoir de son analyse physiologique, mystères de la volonté humaine dont la profondeur épouvante la science (Bianchon fit un signe négatif). Beauvoir se rongea le cœur, car la mort seule pouvait le rendre libre. Un matin le porte-clés chargé d'apporter la nourriture du prisonnier, au lieu de s'en aller après lui avoir donné sa maigre pitance, resta devant lui les bras croisés, et le regarda singulièrement. Entre eux, la conversation se réduisit ordinairement à peu de chose, et jamais le gardien ne la commençait. Aussi le chevalier fut-il très-étonné lorsque cet homme lui dit : — Monsieur, vous avez sans doute votre idée en vous faisant toujours appeler M. Lebrun ou citoyen Lebrun. Cela ne me regarde pas, mon affaire n'est point de vérifier votre nom. Que vous vous nommiez Pierre ou Paul, cela m'est bien indifférent. À chacun son métier, les vaches seront bien gardées. Cependant je sois, dit-il en clignant de l'œil, que vous êtes monsieur Charles-Félix-Théodore, chevalier de Beauvoir et cousin de madame la duchesse de Maillé... — Hein ! ajouta-t-il d'un air de triomphe après un moment de silence en regardant son prisonnier. Beauvoir, se voyant incarcéré fort et ferme, ne crut pas que sa position pût empirer par l'aveu de son véritable nom. — Eh bien ! quand je serais le chevalier de Beauvoir, qu'y gagnerais-tu ? lui dit-il. — Oh ! tout est gagné, répliqua le porte-clés à voix basse. Écoutez-moi. J'ai reçu de l'argent pour faciliter votre évasion : mais un instant ! Si j'étais soupçonné de la moindre chose, je serais fusillé tout bellement. J'ai donc dit que je tremperais dans cette affaire juste pour gagner mon argent. Tenez, monsieur, voici une clef, dit-il en sortant de sa poche une petite limce. Avec cela, vous scierez un de vos barreaux. Dame ! ce ne sera pas commode, reprit-il en montrant l'ouverture étroite par laquelle le jour entrait dans le cachot. C'était une espèce de baie pratiquée au-dessus du cordon qui couronnait extérieurement le donjon, entre ces grosses pierres saillantes destinées à figurer les supports des créneaux. — Monsieur, dit le geôlier, il faudra scier le fer assez près pour que vous puissiez passer. — Oh ! sois tranquille ! j'y passerai, dit le prisonnier. — Et assez haut pour qu'il vous reste de quoi attacher votre corde, reprit le porte-clés. — Où est-elle ? demanda Beauvoir. — La



Il lui proposa d'être à l'Escharpe sur parole. — PAGE 25.

voici, répondit le geôlier en lui jetant une corde à nœuds. Elle a été fabriquée avec du linge afin de faire supposer que vous l'avez confectionnée vous-même, et elle est de longueur suffisante. Quand vous serez au dernier nœud, laissez-vous couler tout doucement, le reste est votre affaire. Vous trouverez probablement dans les environs une voiture tout attelée et des amis qui vous attendent. Mais je ne sais rien, moi ! Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a une sentinelle au dret de la tour. Vous saurez bien choisir une nuit noire, et guetter le moment où le soldat de faction dormira. Vous risquerez peut-être d'attraper un coup de fusil ; mais... — C'est bon ! c'est bon ! je ne pourrai pas ici ! s'écria le chevalier. — Ah ! ça se pourrait bien tout de même, répliqua le geôlier d'un air bête. Beauvoir prit cela pour une de ces réflexions maïses que font ces gens-là. L'espoir d'être bientôt libre le rendait si joyeux, qu'il ne pouvait guère s'arrêter aux discours de cet homme, espèce de paysan renforcé. Il se mit à l'ou-

vrage aussitôt, et la journée lui suffit pour scier les barreaux. Craignant une visite du commandant, il cacha son travail, en bouchant les fentes avec de la mie de pain roulée dans de la rouille, afin de lui donner la couleur du fer. Il serra sa corde, et se mit à épier quelque nuit favorable, avec cette impatience concentrée et cette profonde agitation d'âme qui dramatisent la vie des prisonniers. Enfin, par une nuit grise, une nuit d'automne, il acheva de scier les barreaux, attacha solidement sa corde, s'accroupit à l'extérieur sur le support de pierre, en se cramponnant d'une main au bout de fer qui restait dans la baie. Puis il attendit ainsi le moment le plus obscur de la nuit et l'heure à laquelle les sentinelles doivent dormir. C'est vers le matin, à peu près. Il connaissait la durée des factions, l'instant des rondes, toutes choses dont s'occupent les prisonniers, même involontairement. Il guetta le moment où l'une des sentinelles serait aux deux tiers de sa faction et retiré dans sa guérite, à cause du brouillard. Certain d'avoir réuni toutes les chances favorables à son évasion, il se mit alors à descendre, nœud à nœud, suspendu entre le ciel et la terre, en tenant sa corde avec une force de géant. Tout alla bien. A

l'avant-dernier nœud, au moment de se laisser couler à terre, il s'avisait, par une pensée prudente, de chercher le sol avec ses pieds, et ne trouva pas de sol. Le cas était assez embarrassant pour un homme en sueur, fatigué, perplexe, et dans une situation où il s'agissait de jouer sa vie à pair ou non. Il allait s'élançer. Une raison frivole l'en empêcha : son chapeau venait de tomber, heureusement il écouta le bruit que sa chute devait produire, et il n'entendit rien ! Le prisonnier conceut de vagues soupçons sur sa position ; il se demanda si le commandant ne lui avait pas tendu quelque piège : mais dans quel intérêt ? En proie à ces incertitudes, il songea presque à remettre la partie à une autre nuit. Provisoirement, il résolut d'attendre les clartés indécises du crépuscule, heure qui ne serait peut-être pas tout à fait défavorable à sa fuite. Sa force prodigieuse lui permit de grimper vers le donjon ; mais il était presque épuisé au moment où il se remit sur le support extérieur, guettant tout comme un chat sur le bord

d'une gouttière. Bientôt, à la faible clarté de l'aurore, il aperçut, en faisant flouter sa corde, une petite distance de cent pieds entre le dernier nœud et les rochers pointus du précipice. — Merci, commandant ! dit-il avec le sang-froid qui le caractérisait. Puis, après avoir quelque peu réfléchi à cette habile vengeance, il jugea nécessaire de rentrer dans son cachot. Il mit sa défroque en évidence sur son lit, laissa la corde en dehors pour faire croire à sa chute ; il se tapit tranquillement derrière la porte, et attendit l'arrivée du perfide guichetier en tenant à la main une des barres de fer qu'il avait sciées. Le guichetier, qui ne manqua pas de venir plus tôt qu'à l'ordinaire pour recueillir la succession du mort, ouvrit la porte en sifflant ; mais, quand il fut à une distance convenable, Beauvoir lui asséna sur le crâne un si furieux coup de barre, que le traître tomba comme une masse, sans jeter un cri : la barre lui avait brisé la tête. Le chevalier déshabilla promptement le mort, prit ses habits, imita son allure, et, grâce à l'heure matinale et au peu de défiance des sentinelles de la porte principale, il s'évada.

Ni le procureur du roi, ni madame de la Baudraye ne parurent croire qu'il y eût dans ce récit la moindre prophétie qui les concernât. Les intéressés se jetèrent des regards interrogatifs, en eurent surpris de la parfaite indifférence des deux prétendus amants.

— Bah ! j'ai mieux à vous raconter, dit Bianchon.

— Voyons, dirent les auditeurs à un signe que fit Lousteau pour dire que Bianchon avait sa petite réputation de conteur.

Dans les histoires dont se composait son fonds de narration, car tous les gens d'esprit ont une certaine quantité d'anecdotes comme madame de la Baudraye avait sa collection de phrases, l'illustre docteur choisit celle connue sous le nom de la Grande Breteche, et devenue si célèbre qu'on en a fait, au Gymnase-Dramatique, un vaudeville intitulé *Valentia*. Aussi est-il parfaitement inutile de répéter ici cette aventure, quoiqu'elle fût du fruit nouveau pour les habitants du château d'Anzy. Ce fut d'ailleurs la même perfection dans les gestes, dans les intonations, qui valut tant d'éloges au docteur chez mademoiselle des Touches, quand il la raconta pour la première fois. Le dernier tableau du grand d'Espagne mourant de faim et debout dans l'armoire où l'a muré le mari de madame de Merret, et le dernier mot de ce mari répondant à une dernière prière de sa femme : — Vous avez juré sur ce crucifix qu'il n'y avait là personne ! produisit tout son effet. Il y eut un moment de silence assez flatteur pour Bianchon.

— Savez-vous, messieurs, dit alors madame de la Baudraye, que l'amour doit être une chose immense pour engager une femme à se mettre en de pareilles situations ?

— Moi qui certes ai vu d'étranges choses dans ma vie, dit M. Gravier, j'ai été quasi témoin en Espagne d'une aventure de ce genre-là.

— Vous venez après de grands acteurs, lui dit madame de la Baudraye en fêtant les deux Parisiens par un regard coquet, n'importe, allez.

— Quelque temps après son entrée à Madrid, dit le receveur des

contributions, le grand-duc de Berg invita les principaux personnages de cette ville à une fête offerte par l'armée française à la capitale nouvellement conquise. Malgré la splendeur du gala, les Espagnols n'y furent pas très-rieux, leurs femmes dansèrent peu, la plupart des conviés se mirent à jouer. Les jardins du palais étaient illuminés assez splendidement pour que les dames pussent s'y promener avec autant de sécurité qu'elles l'eussent fait en plein jour. La fête était impérialelement belle. Rien ne fut épargné dans le but de donner aux Espagnols une haute idée de l'empereur, s'ils voulaient le juger d'après ses lieutenants. Dans un bosquet assez voisin du palais, entre une heure et deux du matin, plusieurs militaires français s'entretenaient des chances de la guerre, et de l'avenir peu rassurant que pronostiquait l'attitude des Espagnols présents à cette pompeuse fête. — Ma foi, dit le chirurgien en chef du corps d'armée où j'étais

payeur général, hier j'ai formellement demandé mon rappel au prince Murat. Sans avoir précisément peur de laisser mes os dans la Péninsule, je préfère aller panser les blessures faites par nos bons voisins les Allemands ; leurs armes ne vont si avant dans le torse que les poignards castillans. Puis, la crainte de l'Espagne est, chez moi, comme une superstition. Dès mon enfance, j'ai lu des livres espagnols, un tas d'aventures sombres et mille histoires de ce pays, qui m'ont vivement prévenu contre ses mœurs. Eh bien ! depuis notre entrée à Madrid, il m'est arrivé d'être déjà, sinon le héros, du moins le complice de quelque périlleuse intrigue, aussi noire, aussi obscure que peut l'être un roman de lady Baeliffé. J'écoute volontiers mes pressentiments, et, dès demain, je déteile. Murat ne me refusera certes pas mon congé, car, grâce aux services que nous rendons, nous avons des protections toujours efficaces. — Puisque tu tires la crampe, dis-nous ton événement, répondit un colonel, vieux républicain qui du beau langage et des courtoiseries impériales ne se souciait guère. Le chirurgien en chef regarda soigneusement autour de lui comme pour reconnaître les figures de ceux qui l'environnaient, et, sûr qu'aucun Espagnol n'était dans le voisinage, il dit : —

Nous ne sommes ici que

des Français, volontiers, colonel Hulot. Il y a six jours, je revenais tranquillement à mon logis, vers onze heures du soir, après avoir quitté le général Montcornet, dont l'hôtel se trouve à quelques pas du mien. Nous sortions tous les deux de chez l'ordonnateur en chef, où nous avions fait une bouillotte assez animée. Tout à coup, au coin d'une petite rue, deux inconnus, ou plutôt deux diables, se jetèrent sur moi, m'entortillèrent la tête et les bras dans un grand manteau. Je criai, vous devez me croire, comme un chien fouetté ; mais le drap étouffait ma voix, et je fus transporté dans une voiture avec la plus rapide dextérité. Lorsque mes deux compagnons me débarrassèrent du manteau, j'entendis ces désolantes paroles prononcées par une voix de femme, en mauvais français : — Si vous criez, ou si vous faites mine de vous échapper, si vous vous permettez le moindre geste équivoque, le monsieur qui est devant vous est capable de vous poignarder sans scrupule. Tenez-vous donc tranquille. Maintenant je



Elle me serra sur les yeux un mouchoir qu'elle noua fortement derrière ma tête. — PAGE 26.

vais vous apprendre la cause de votre enlèvement. Si vous voulez vous donner la peine d'attendre votre main verte, moi, vous trouverez entre nous deux vos instruments de chirurgie, que nous vous enverrons chercher chez vous de votre part; ils vous seront nécessaires; nous vous enmenons dans une maison pour sauver l'honneur d'une dame sur le point d'accoucher d'un enfant qu'elle veut donner à ce gentilhomme sans que son mari le sache. Quoique monsieur quite peu madame, de laquelle il est toujours passionnément épris, et qu'il surveille avec toute l'attention de la jalousie espagnole, elle a pu lui cacher sa grossesse, il la croit malade. Vous allez donc faire l'accouchement. Les dangers de l'entreprise ne vous concernent pas; seulement obéissez-nous; autrement, l'amant, qui est en face de vous dans la voiture, et qui ne sait pas un mot de français, vous poignarderait à la moindre imprudence. — Et qui êtes-vous? lui dis-je en cherchant la main de mon interlocutrice, dont le bras était enveloppé dans la manche d'un habit d'uniforme. — Je suis la camériste de madame, sa confidente, et toute prête à vous récompenser par moi-même, si vous vous prêtez galamment aux exigences de notre situation. — Volontiers, dis-je en me voyant embarqué de force dans une aventure dangereuse. A la faveur de l'ombre, je vérifiai si la figure et les formes de cette fille étaient en harmonie avec les idées que la qualité de sa voix m'avait inspirées. Cette bonne créature s'était sans doute soumise par avance à tous les hasards de ce singulier enlèvement, car elle garda le plus complaisant silence, et la voiture n'eut pas roulé pendant plus de dix minutes dans Madrid qu'elle recut et me rendit un baiser satisfaisant. L'amant que j'avais en vis-à-vis ne s'offensa point de quelques coups de pied dont je le gratifiai fort involontairement; mais comme il n'entendait pas le français, je présume qu'il n'y fit pas attention. — Je ne puis être votre maîtresse qu'à une seule condition, me dit la camériste en réponse aux bêtises que je lui débitais, emporté par la chaleur d'une passion improvisée à laquelle tout faisait obstacle. — Et laquelle? — Vous ne chercherez jamais à savoir à qui j'appartiens. Si je viens chez vous, ce sera de nuit, et vous me recevrez sous lumière. — Bon, lui dis-je. Notre conversation en était là quand la voiture arriva près d'un mur de jardin. — Laissez-moi vous bader les yeux, me dit la femme de chambre, vous vous appuyerez sur mon bras, et je vous conduirai moi-même. Elle me serra sur les yeux un mouchoir qu'elle noua fortement derrière ma tête. J'entendis le bruit d'une clef mise avec précaution dans la serrure d'une petite porte par le silencieux amant que j'avais en pour vis-à-vis. Bientôt la femme de chambre, au corps cambré, et qui avait du *mencho* dans son allure...

— C'est, dit le receveur en prenant un petit ton de supériorité, un mot de la langue espagnole, un idiotisme qui peint les torsions que les femmes savent imprimer à une certaine partie de leur robe que vous devinez...

— La femme de chambre (je reprends le récit du chirurgien en chef) me conduisit, à travers les allées sablées d'un grand jardin, jusqu'à un certain endroit où elle s'arrêta. Par le bruit que nos pas firent dans l'air, je présumai que nous étions devant la maison. — Silence, maintenant, me dit-elle à l'oreille, et veillez bien sur vous-même! Ne perdez pas de vue un seul de mes signes, je ne pourrai plus vous parler sans danger pour nous deux, et il s'agit en ce moment de vous sauver la vie. Puis, elle ajouta, mais à haute voix : — Madame est dans une chambre au rez-de-chaussée; pour y arriver, il nous faudra passer dans la chambre et devant le lit de son mari; ne touchez pas, marchez doucement, et suivez-moi bien de peur de heurter quelques meubles, ou de mettre les pieds hors du tapis que j'ai arrangé. Ici l'amant grogna sourdement, comme un homme impatienté de tant de retards. La camériste se tut, j'entendis ouvrir une porte, je sentis l'air chaud d'un appartement, et nous allâmes à pas de loup, comme des voleurs en expédition. Enfin la douce main de la fille m'ôta mon bandeau. Je me trouvai dans une grande chambre, haute d'étage, et mal éclairée par une lampe fumeuse. La fenêtre était ouverte, mais elle avait été garnie de gros barreaux de fer par le jaloux mari. J'étais jeté la comme un foudre d'un sac. A terre, sur une natte, une femme dont la tête était couverte d'une voile de mousseline, mais à travers laquelle ses yeux pleins de larmes brillaient de tout l'éclat des étoiles, serrait avec force sur sa bouche un mouchoir et le mordait si vigoureusement que ses dents y entraient; jamais je n'ai vu si beau corps, mais ce corps se tordait sous la douleur comme une corde de harpe jetée au feu. La malheureuse avait fait deux avers-boutants de ses jambes, en les appuyant sur une espèce de commode; puis, de ses deux mains, elle se tenait aux bâtons d'une chaise en tendant ses bras, dont toutes les veines étaient horriblement gonflées. Elle ressemblait ainsi à un criminel dans les angoisses de la question. Pas un cri d'ailleurs, pas d'autre bruit que le sourd craquement de ses os. Nous étions là, tous trois, muets et immobiles. Les roulements du mari retentissaient avec une consolante régularité. Je voulus examiner la camériste; mais elle avait remis le masque dont elle s'était sans doute débarrassée pendant la route, et je ne pus voir que deux yeux noirs et des formes agréablement prononcées. L'amant jeta sur-le-champ des serviettes sur les jambes de sa maîtresse, et replia en double sur la figure un voile de mousseline. Lorsque j'eus

soigneusement observé cette femme, je reconnus, à certains symptômes jadis remarqués dans une bien triste circonstance de ma vie, que l'enfant était mort. Je me penchai vers la fille pour l'instruire de cet événement. En ce moment, le défiant inconnu tira son poignard; mais j'eus le temps de tout dire à la femme de chambre, qui lui cria deux mots à voix basse. En emendant mon arrêt, l'amant eut un léger frisson qui passa sur lui des pieds à la tête comme un éclair, il me sembla voir pâlir sa figure sous son masque de velours noir. La camériste saisit un moment où cet homme au désespoir regardait la mourante qui devenait violette, et me montra sur une table des verres de limonade tout préparés, en me faisant un signe négatif. Je compris qu'il fallait m'abstenir de boire, malgré l'horrible chaleur qui me desséchait le gosier. L'amant eut soif; il prit un verre vide, l'emplit de limonade et but. En ce moment, la dame eut une convulsion violente qui m'annonça l'heure favorable à l'opération. Je m'armai de courage, et je pus, après une heure de travail, extraire l'enfant par morceaux. L'Espagnol ne pensa plus à m'empoisonner en comprenant que je venais de sauver sa maîtresse. De grosses larmes roulaient par instant sur son manteau. La femme ne jeta pas un cri, mais elle tressaillait comme une bête fauve surprise et suait à grosses gouttes. Dans un instant horriblement critique, elle fit un geste pour montrer la chambre de son mari; le mari venait de se retourner; de nous quatre elle seule avait entendu le froissement des draps, le bruissement du lit ou des rideaux. Nous nous arrêtâmes, et, à travers les trous de leurs masques, la camériste et l'amant se jetèrent des regards de feu comme pour se dire : — Le tuerons-nous s'il s'éveille? J'étendis alors la main pour prendre le verre de limonade que l'inconnu avait entamé. L'Espagnol crut que j'allais boire un des verres pleins; il bondit comme un chat, posa son long poignard sur les deux verres empoisonnés, et me laissa le sien en me faisant signe de boire le reste. Il y avait tant d'idées, tant de sentiment dans ce signe et dans son vif mouvement, que je lui pardonnai les atroces combinaisons méditées pour me tuer et ensevelir ainsi toute mémoire de cet événement. Après deux heures de soins et de craintes, la camériste et moi nous recouchâmes sa maîtresse. Cet homme, jeté dans une entreprise si aventureuse, avait pris, en prévision d'une fuite, des diamants sur papier; il les mit à mon insu dans ma poche. Par parenthèse, comme j'ignorais le somptueux cadeau de l'Espagnol, mon domestique m'a volé ce trésor le surlendemain, et s'est enfui nanti d'une vraie fortune. Je dis à l'oreille de la femme de chambre les précautions qui restaient à prendre, et je voulus décamper. La camériste resta près de sa maîtresse, circonstance qui ne me rassura pas excessivement; mais je résolus de me tenir sur mes gardes. L'amant fit un paquet de l'enfant mort et des linges où la femme de chambre avait reçu le sang de sa maîtresse; il le serra fortement, le cacha sous son manteau, me passa la main sur les yeux comme pour me dire de les fermer, et sortit le premier en m'invitant par un geste à tenir le pan de son habit. J'obéis, non sans donner un dernier regard à ma maîtresse de hasard. Le camériste arracha son masque en voyant l'Espagnol dehors, et me montra la plus délicate figure du monde. Quand je me trouvais dans le jardin, en plein air, j'avoue que je respirai comme si l'on m'eût ôté un poids énorme de dessus la poitrine. Je marchais à une distance respectueuse de mon guide, en veillant sur ses moindres mouvements avec la plus grande attention. Arrivé à la petite porte, il me prit par la main, m'appuya sur les lèvres un cachet monté en bague que je lui avais vu à un doigt de la main gauche, et je lui fis entendre que je comprenais ce signe éloquent. Nous nous trouvâmes dans la rue, où deux chevaux nous attendaient; nous montâmes chacun le nôtre, mon Espagnol s'empara de ma bride, la tint dans sa main gauche, prit entre ses dents les guides de sa monture, car il avait son paquet sanglant dans sa main droite, et nous partîmes avec la rapidité de l'éclair. Il me fut impossible de remarquer le moindre objet qui pût me servir à me faire reconnaître la route que nous parcourions. Au petit jour je me trouvais près de ma porte, et l'Espagnol s'enfuit en se dirigeant vers la porte d'Atocha. — Et vous n'avez rien aperçu qui puisse vous faire soupçonner à quelle femme vous aviez affaire? dit le colonel au chirurgien. — Une seule chose, reprit-il. Quand je disposai l'inconnue, je remarquai sur son bras, à peu près au milieu, une petite envie, grosse comme une lentille et environnée de poils bruns. En ce moment l'indiscret chirurgien pâlit; tous les yeux fixés sur les siens en suivirent la direction; nous vîmes alors un Espagnol dont le regard brillait dans une touffe d'orangers. En se voyant l'objet de notre attention, cet homme disparut avec une légèreté de sylphe. Un capitaine s'élança vivement à sa poursuite. — Sarpejeu, mes amis! s'écria le chirurgien, cet œil de basilic m'a glacé. J'entends sonner des cloches dans mes oreilles! Recevez mes adieux, vous m'enterrez ici! — Es-tu bête? dit le colonel Hulot. Falcon s'est mis à la piste de l'Espagnol qui nous écoutait, il saura bien nous en rendre raison. — Eh bien! s'écrièrent les officiers en voyant revenir le capitaine tout essouffé. — Au diable! répondit Falcon, il a passé, je crois, à travers les murailles. Comme je ne pense pas qu'il soit sorcier, il est sans doute de la maison! il en connaît les passages, les détours, et m'a facilement échappé. — Je suis perdu! dit le chirurgien d'une voix sombre. — Allons, tiens-toi calme,

Béga (il s'appelait Béga), lui répondis-je, nous nous caserons à tour de rôle chez toi jusqu'à ton départ. Ce soir nous l'accompagnerons. En effet, trois jeunes officiers qui avaient perdu leur argent au jeu reconduisirent le chirurgien à son logement, et l'un de nous s'offrit à rester chez lui. Le surlendemain Béga avait obtenu son renvoi en France, il faisait tous ses préparatifs pour partir avec une dame à laquelle Murat donnait une forte escorte: il achevait de dîner en compagnie de ses amis, lorsque son domestique vint le prévenir qu'une jeune dame voulait lui parler. Le chirurgien et les trois officiers descendirent aussitôt en craignant quelque piège. L'inconnue ne put que dire à son amant : — Prenez garde ! et tomba morte. Cette femme était la camériste, qui, se sentant empoisonnée, espérait arriver à temps pour sauver le chirurgien. — Diable ! diable ! s'écria le capitaine Falcon, voilà ce qui s'appelle aimer ! une Espagnole est la seule femme au monde qui puisse trotter avec un monstre de poison dans le bocal. Béga resta singulièrement pensif. Pour noyer les sinistres pressentiments qui le tourmentaient, il se remit à table, et but inmodérément, ainsi que ses compagnons. Tous, à moitié ivres, se couchèrent de bonne heure. Au milieu de la nuit, le pauvre Béga fut réveillé par le bruit aigu que firent les anneaux de ses rideaux violemment tirés sur les tringles. Il se mit sur son séant, en proie à la trépidation mécanique qui nous saisit au moment d'un semblable réveil. Il vit alors, debout devant lui, un Espagnol enveloppé dans son manteau, et qui lui jetait le même regard brûlant parti du buisson pendant la fête. Béga cria : — Au secours ! A moi, mes amis ! A ce cri de détresse, l'Espagnol répondit par un rire amer. — L'opium croit pour tout le monde, répondit-il. Cette espèce de sentence dite, l'inconnu montra les trois amis profondément endormis, tira de dessous son manteau un bras de femme récemment coupé, le présenta vivement à Béga en lui faisant voir un signe semblable à celui qu'il avait si imprudemment décrit : — Est-ce bien le même ? demanda-t-il. A la lueur d'une lanterne posée sur le lit, Béga reconnut le bras et répondit par sa stupeur. Sans plus amples informations, le mari de l'inconnue lui plongea son poignard dans le cœur.

— Il faut raconter cela, dit le journaliste, à des charbonniers, car il faut une foi robuste. Pourriez-vous m'expliquer qui, du mort ou de l'Espagnol, a causé ?

— Monsieur, répondit le receveur des contributions, j'ai soigné ce pauvre Béga, qui mourut cinq jours après dans d'horribles souffrances. Ce n'est pas tout. Lors de l'expédition entreprise pour rétablir Ferdinand VII, je fus nommé à un poste en Espagne, et fort heureusement je n'allai pas plus loin qu'à Tours, car on me fit alors espérer la recette de Saucerre. La veille de mon départ, j'étais à un bal chez madame de Listonière, où devaient se trouver plusieurs Espagnols de distinction. En quittant la table d'écarté, j'aperçus un grand d'Espagne, un *Afrancesado* en exil, arrivé depuis quinze jours en Touraine. Il était venu fort tard à ce bal, où il apparaissait pour la première fois dans le monde, et visitait les salons accompagné de sa femme, dont le bras droit était absolument immobile. Nous nous séparâmes en silence pour laisser passer ce couple, que nous ne vîmes pas sans émotion. Imaginez un vivant tableau de Murillo. Sous des orbites creusées et noires, l'homme montrait des yeux de feu qui restaient fixes ; sa face était desséchée, son crâne sans cheveux offrait des tons ardents, et son corps effrayait le regard, tant il était maigre. La femme ! imaginez-la ; non, vous ne la feriez pas vraie. Elle avait cette admirable taille qui a fait créer ce mot de *mencho* dans la langue espagnole : quoique pâle, elle était belle encore ; son teint, par un privilège inouï pour une Espagnole, éclatait de blancheur ; mais son regard, plein du soleil de l'Espagne, tombait sur vous comme un jet de plomb fondu. — Madame, demandai-je à la marquise vers la fin de la soirée, par quel événement avez-vous donc perdu le bras ? — Dans la guerre de l'indépendance, me répondit-elle.

— L'Espagne est un singulier pays, dit madame de la Baudraye, il y reste quelque chose des mœurs arabes.

— Oh ! dit le journaliste en riant, cette manie de couper les bras y est fort ancienne, elle reparait à certaines époques comme quelques-uns de nos *canards* dans les journaux, car ce sujet avait déjà fourni des pièces au théâtre espagnol, dès 1570...

— Me croyez-vous donc capable d'inventer une histoire ? dit M. Gravier piqué de l'air impertinent de Lousteau.

— Vous en êtes incapable, répondit le journaliste.

— Bah ! dit Blanchon, les inventions des romanciers et des dramaturges sautent aussi souvent de leurs livres et de leurs pièces dans la vie réelle que les événements de la vie réelle montent sur le théâtre et se prélassent dans les livres. J'ai vu se réaliser sous mes yeux la comédie de *Tartuffe*, à l'exception du dénoûment : on n'a jamais pu dissiller les yeux à Orgon.

— Croyez-vous qu'il puisse encore arriver en France des aventures comme celle que vient de nous raconter M. Gravier ? dit madame de la Baudraye.

— Eh ! mon Dieu, s'écria le procureur du roi, sur les dix ou douze crimes saillants qui se commettent par année en France, il s'en trouve la moitié dont les circonstances sont au moins aussi extraordinaires que celles de vos aventures, et qui très-souvent les surpassent en ro-

manesque. Cette vérité n'est-elle pas d'ailleurs prouvée par la publication de la *Gazette des Tribunaux*, à mon sens l'un des plus grands abus de la presse. Ce journal, qui ne date que de 1826 ou 1827, n'existait donc pas lors de mon début dans la carrière du ministère public, et les détails du crime dont je vais vous parler n'ont pas été connus au delà du département où il fut perpétré. Dans le faubourg Saint-Pierre-des-Corps à Tours, une femme, dont le mari avait disparu lors du licenciement de l'armée de la Loire en 1816 et qui naturellement fut pleurée beaucoup, se fit remarquer par une excessive dévotion. Quand les missionnaires parcoururent les villes de province pour y replanter les croix abattues et y effacer les traces des impiétés révolutionnaires, cette veuve fut une des plus ardentes prosélytes, elle porta la croix, elle y cloua son cœur en argent traversé d'une flèche, et, longtemps après la mission, elle allait tous les soirs faire sa prière au pied de la croix qui fut plantée derrière le chevet de la cathédrale. Enfin, vaincue par ses remords, elle se confessa d'un crime épouvantable. Elle avait égorgé son mari comme on avait égorgé Ewaldès, en le saignant, elle l'avait salé, mis dans deux vieux poignons, en morceaux, absolument comme s'il se fût agi d'un porc. Et pendant fort longtemps, tous les matins, elle en coupait un morceau et l'allait jeter dans la Loire. Le confesseur consulta ses supérieurs, et avertit sa pénitente qu'il devait prévenir le procureur du roi. La femme attendit la descente de la justice. Le procureur du roi, le juge d'instruction en visitant la cave y trouvèrent encore la tête du mari dans le sel et dans un des poignons. — Mais, malheureuse, dit le juge d'instruction à l'inculpée, puisque vous avez en la barbarie de jeter ainsi dans la rivière le corps de votre mari, pourquoi n'avez-vous pas fait disparaître aussi la tête, il n'y aurait plus eu de preuves. — Je l'ai bien souvent essayé, monsieur, dit-elle ; mais je l'ai toujours trouvée trop lourde.

— Eh bien ! qu'a-t-on fait de la femme ?... s'écrièrent les deux Parisiens.

— Elle a été condamnée et exécutée à Tours, répondit le magistrat, mais son repentir et sa religion avaient fini par attirer l'intérêt sur elle, malgré l'énormité du crime.

— Eh ! sait-on, dit Blanchon, toutes les tragédies qui se jouent derrière le rideau du ménage que le public ne soulève jamais ?... Je trouve la justice humaine malvenue à juger des crimes entre époux ; elle y a tout droit comme police, mais elle n'y entend rien dans ses prétentions à l'équité.

— Bien souvent la victime a été pendant si longtemps le bourreau, répondit naïvement madame de la Baudraye, que le crime paraîtrait quelquefois excusable si les accusés osaient tout dire.

Cette réponse provoquée par Blanchon, et l'histoire racontée par le procureur du roi, rendirent les deux Parisiens très-perplexes sur la situation de Dinah ! Aussi, lorsque l'heure du coucher fut arrivée, y eut-il un de ces concubules qui se tiennent dans les corridors de ces vieux châteaux où les garçons restent tous, leur bougeoir à la main, à causer mystérieusement. M. Gravier apprit alors le but de cette amusante soirée où l'innocence de madame de la Baudraye avait été mise en lumière.

— Après tout, dit Lousteau, l'impassibilité de notre châtelaine indiquerait aussi bien une profonde dépravation que la candeur la plus enfantine... Le procureur du roi m'a eu l'air de proposer de mettre le petit la Baudraye en saladé...

— Il ne revient que demain, qui sait ce qui se passera cette nuit ? dit Gatien.

— Nous le saurons ! s'écria M. Gravier.

La vie de château comporte une infinité de mauvaises plaisanteries, parmi lesquelles il en est qui sont d'une horrible perfidie. M. Gravier, qui avait vu tant de choses, proposa de mettre les scellés à la porte de madame de la Baudraye et sur celle du procureur du roi. Les canards accusateurs du poète Ibiens ne sont rien en comparaison du cheveu que les espions de la vie de château fixent sur l'ouverture d'une porte par deux petites boules de cire aplaties, et placées si bas ou si haut qu'il est impossible de se douter de ce piège. Le galant sort-il et ouvre-t-il l'autre porte soupçonnée, la coïncidence des cheveux arrachés dit tout. Quand chacun fut censé endormi, le médecin, le journaliste, le receveur des contributions et Gatien vinrent pieds nus, en vrais voleurs, condamner mystérieusement les deux portes, et se promirent de venir à cinq heures du matin vérifier l'état des scellés. Jugez de leur étonnement et du plaisir de Gatien, lorsque tous quatre, un bougeoir à la main, à peine vêtus, vinrent examiner les cheveux et trouvèrent celui du procureur du roi et celui de madame de la Baudraye dans un satisfaisant état de conservation.

— Est-ce la même cire ? dit M. Gravier.

— Est-ce les mêmes cheveux ? demanda Lousteau.

— Oui, dit Gatien.

— Ceci change tout, s'écria Lousteau, vous aurez battu les buissons pour Bobin-des-Bois.

Le receveur des contributions et le fils du président s'interrogèrent par un coup d'œil qui voulait dire : N'y a-t-il pas dans cette phrase quelque chose de piquant pour nous ? devons-nous rire ou nous fâcher ?

— Si, dit le journaliste à l'oreille de Bianchon, Dinah est vertueuse, elle vaut bien la peine que je cueille le fruit de son premier amour. L'idée d'emporter en quelques instants une place qui résistait depuis neuf ans aux Sancerrois, sourit alors à Lousteau. Dans cette pensée, il descendit le premier dans le jardin, espérant y rencontrer la châtelaine. Ce hasard arriva d'autant mieux que madame de la Baudraye avait aussi le désir de s'entretenir avec son critique. La moitié des hasards sont cherchés.

— Hier, vous avez chassé, monsieur, dit madame de la Baudraye. Ce matin, je suis assez embarrassée de vous offrir quelque nouvel amusement : à moins que vous ne vouliez venir à la Baudraye, où vous pourrez observer la province un peu mieux qu'ici : car vous n'avez fait qu'une bouchée de mes ridicules ; mais le proverbe sur la plus belle fille du monde regarde aussi la pauvre femme de province.

— Ce petit sot de Gatien, répondit Lousteau, vous a répété sans doute une phrase dite par moi pour lui faire avouer qu'il vous adorait. Votre silence, avant-hier pendant le dîner et pendant toute la soirée, m'a suffisamment révélé l'une de ces indiscretions qui ne se commettent jamais à Paris. Que voulez-vous ! je ne me flatte pas d'être intelligible. Ainsi, j'ai comploté de faire raconter toutes ces histoires hier uniquement pour savoir si nous vous causerions, à vous et à M. de Clagny, quelque remords... Oh ! rassurez-vous, nous avons la certitude de votre innocence. Si vous aviez eu la moindre faiblesse pour ce vertueux magistrat, vous eussiez perdu tout votre prix à mes yeux... J'aime ce qui est complet. Vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer ce froid, ce petit, ce sec, ce muet usurier en poinçons et en terres, qui vous plante là pour vingt-cinq centimes à gagner sur des regains ! Oh ! j'ai bien reconnu l'identité de M. de la Baudraye avec nos escompteurs de Paris : c'est la même nature. Vingt-huit ans, belle, sage, sans enfants... tenez, madame, je n'ai jamais rencontré le problème de la vertu mieux posé... L'auteur de *Paquita la Scévillane* doit avoir rêvé bien des rêves !... Je puis vous parler de toutes ces choses sans l'hypocrisie de paroles que les jeunes gens y mettent, je suis vieux avant le temps. Je n'ai plus d'illusions, en conserve-t-on au métier que j'ai fait ?...

En débutant ainsi, Lousteau supprimait toute la carte du pays de Tendre, dans laquelle les passions vraies font de si longues patrouilles, si elle allait droit au but et se mettait en position de se faire offrir ce que les femmes se font demander pendant des années, témoin le pauvre procureur du roi, pour qui la dernière faveur consistait à serrer un peu plus coquettement qu'à l'ordinaire le bras de Dinah sur son cœur en marchant, l'heureux homme ! Aussi, pour ne pas mentir à son renom de femme supérieure, madame de la Baudraye essaya-t-elle de consoler le Manfred du feuilleton en lui prophétisant tout un avenir d'amour auquel il n'avait pas songé.

— Vous avez cherché le plaisir, mais vous n'avez pas encore aimé, dit-elle. Croyez-moi, l'amour véritable arrive souvent à contre-sens de la vie. Voyez M. de Geutz tombant, dans sa vieillesse, amoureux de Fanny Elser, et abandonnant les révolutions de Juillet pour les répétitions de cette danseuse.

— Cela me semble difficile, répondit Lousteau. Je crois à l'amour, mais je ne crois plus à la femme... Il y a sans doute en moi des défauts qui m'empêchent d'être aimé, car j'ai souvent été quitté. Peut-être ai-je trop le sentiment de l'idéal... comme tous ceux qui ont creusé la réalité...

Madame de la Baudraye entendit enfin parler un homme qui, jeté dans le milieu parisien le plus spirituel, en rapportait les axiomes hardis, les dépravations presque naïves, les convictions avancées, et qui, s'il n'était pas supérieur, jouait au moins très-bien la supériorité. Étienne eut auprès de Dinah tout le succès d'une première représentation. Paquita la Sancerroise aspira les tempêtes de Paris, l'air de Paris. Elle passa l'une des journées les plus agréables de sa vie entre Étienne et Bianchon, qui lui racontèrent les anecdotes curieuses sur les grands hommes du jour, les traits d'esprit qui seront quelque jour l'ana de notre siècle ; mots et faits vulgaires à Paris, mais tout nouveaux pour elle. Naturellement Lousteau dit beaucoup de mal de la grande célébrité féminine du Berry, mais dans l'évidente intention de flatter madame de la Baudraye et de l'amener sur le terrain des confidences littéraires en lui faisant considérer cet écrivain comme sa rivale. Cette louange entra madame de la Baudraye, qui parut à M. de Clagny, au receveur des contributions et à Gatien plus affectueuse que la veille avec Étienne. Ces amants de Dinah regrettèrent bien d'être allés tous à Sancerre, où ils avaient tambouriné la soirée d'Anzy. Jamais, à les entendre, rien de si spirituel ne s'était dit. Les heures s'étaient envolées sans qu'on pût en voir les pieds légers. Les deux Parisiens furent célébrés par eux comme deux prodiges.

Ces exagérations trompées sur le Mail eurent pour effet de faire arriver seize personnes le soir au château d'Anzy, les unes en cabriolet de famille, les autres en char à bancs, et quelques célibataires sur des chevaux de louage. Vers sept heures, ces provinciaux firent plus ou moins bien leur entrée dans l'immense salon d'Anzy que Dinah, prévenue de cette invasion, avait éclairé largement, auquel elle avait donné tout son lustre en dépouillant ses beaux meubles de leurs housses grises, car elle regarda cette soirée comme un de ses grands

jours. Lousteau, Bianchon et Dinah échangeaient des regards pleins de finesse en examinant les poses, en écoutant les phrases de ces visiteurs alléchés par la curiosité. Combien de rubans invalides, de dentelles héréditaires, de vicelles fleurs plus artificieuses qu'artificielles, se présentèrent audacieusement sur des bonnets bisannuels ! La présidente Boironge, cousine de Bianchon, échangea quelques phrases avec le docteur, de qui elle obtint une consultation gratuite en lui expliquant de prétendues douleurs nerveuses à l'estomac dans lesquelles il reconnut des indigestions périodiques.

— Prenez tout bonnement du thé tous les jours, une heure après votre dîner, comme les Anglais, et vous serez guérie, car ce que vous éprouvez est une maladie anglaise, répondit gravement Bianchon.

— C'est décidément un bien grand médecin, dit la présidente en revenant auprès de madame de Clagny, de madame Popinot-Chaudier et de madame Gorju, la femme du maire.

— On dit, répliqua sous son éventail madame de Clagny, que Dinah l'a fait venir bien moins pour les élections que pour savoir d'où provient sa stérilité...

Dans le premier moment de leur succès, Lousteau présenta le savant médecin comme le seul candidat possible aux prochaines élections. Mais Bianchon, au grand contentement du nouveau sous-préfet, fit observer qu'il lui paraissait presque impossible d'abandonner la science pour la politique.

— Il n'y a, dit-il, que des médecins sans clientèle qui puissent se faire nommer députés. Nommez donc des hommes d'État, des penseurs, des gens dont les connaissances soient universelles, et qui sachent se mettre à la hauteur où doit être un législateur : voilà ce qui manque dans nos Chambres et ce qu'il faut à notre pays !

Deux ou trois jeunes personnes, quelques jeunes gens et les femmes examinaient Lousteau comme si c'eût été un faiseur de tours.

— M. Gatien Boironge prétend que M. Lousteau gagne vingt mille francs par an à écrire, dit la femme du maire à madame de Clagny. Le croyez-vous ?

— Est-ce possible ? puisqu'on ne paye que mille écus un procureur du roi...

— Monsieur Gatien, dit madame Chaudier, faites donc parler tout haut M. Lousteau, je ne l'ai pas encore entendu...

— Quelles jolies boîtes il a, dit mademoiselle Chaudier à son frère, et comme elles reluisent !

— Bah ! c'est du vernis !

— Pourquoi n'en as-tu pas ?

Lousteau finit par trouver qu'il posait un peu trop, et reconnut dans l'attitude des Sancerrois les indices du désir qui les avait amenés. — Quelle charge pourrait-on leur faire ? pensa-t-il.

En ce moment, le prétendu valet de chambre de M. de la Baudraye, un valet de ferme vêtu d'une livrée, apporta les lettres, les journaux, et remit un paquet d'épreuves que le journaliste laissa prendre à Bianchon, car madame de la Baudraye lui dit en voyant le paquet dont la forme et les sceilles étaient assez typographiques : — Comment ! la littérature vous poursuit jusqu'ici ?

— Non pas la littérature, répondit-il, mais la Revue, où j'achève une nouvelle, et qui paraît dans dix jours. Je suis venu sous le coup de : *La fin à la prochaine livraison*, et j'ai dû donner mon adresse à l'imprimeur. Ah ! nous mangeons un pain bien chèrement vendu par les spéculateurs en papier noir ! Je vous peindrai l'espèce curieuse des directeurs de Revue.

— Quand la conversation commencera-t-elle ? dit alors à Dinah madame de Clagny, comme on demande : A quelle heure le feu d'artifice ?

— Je croyais, dit madame Popinot-Chaudier à sa cousine la présidente Boironge, que nous aurions des histoires.

En ce moment où, comme un parler impatient, les Sancerrois faisaient entendre des murmures, Lousteau vit Bianchon perdu dans une rêverie inspirée par l'enveloppe des épreuves.

— Qu'as-tu ? lui dit Étienne.

— Mais voici le plus joli roman du monde contenu dans une maquette qui enveloppait tes épreuves. Tiens, lis : *Olympia ou les Vengeances romaines*.

— Voyons, dit Lousteau en prenant le fragment de maquette que lui tendit le docteur, et il lut à haute voix ceci :

caverne. Einaldo, s'indignant de la lâcheté de ses compagnons, qui n'avaient de courage qu'en plein air et n'osaient s'aventurer dans Rome, jeta sur eux un regard de mépris.

— Je suis donc seul !... leur dit-il.

Il parut penser, puis il reprit : — Vous êtes des misérables, j'en ai seul,

et j'aurai seul cette riche proie... Vous m'entendez?... Adieu.

— Mon capitaine!... dit Lambert, et si vous étiez pris sans avoir réussi?...

— Dieu me protège!... reprit Rinaldo en montrant le ciel.

A ces mots, il sortit, et rencontra sur la route l'intendant de Bracciano

— La page est finie, dit Lousteau, que tout le monde avait religieusement écouté.

— Il nous lit son ouvrage, dit Gatién au fils de madame Popinot-Chandier.

— D'après les premiers mots, il est évident, mesdames, reprit le journaliste en saisissant cette occasion de mystifier les Sancerrois, que les brigands sont dans une caverne. Quelle négligence mettaient alors les romanciers dans les détails, aujourd'hui si curieusement, si longuement observés, sous prétexte de couleur locale! Si les voleurs sont dans une caverne, au lieu de : *en montrant le ciel*, il aurait fallu : *en montrant la voûte*. Malgré cette incorrection, Rinaldo me semble un homme d'exécution, et son apostrophe à Dieu sent l'Italie. Il y avait dans ce roman un soupçon de couleur locale. Peste! des brigands, une caverne, un Lambert qui sait calculer... Je vois tout un vaudeville dans cette page. Ajoutez à ces premiers éléments un bout d'intrigue, une jeune paysanne à chevelure relevée, à jupes courtes, et une centaine de couplets détestable... oh! mon Dieu, le public viendra. Et puis, Rinaldo... comme ce nom-là convient à Lafont! En lui supposant des favoris noirs, un pantalon collant, un manteau, des moustaches, un pistolet et un chapeau pointu; si le directeur du Vaudeville a le courage de payer quelques articles de journaux, voilà cinquante représentations acquises au Vaudeville et six mille francs de droits d'auteur, si je veux dire du bien de la pièce dans mon feuilleton. Continuons.

#### OU LES VENGEANCES ROMAINES. 197

La duchesse de Bracciano retrouvait son gant. Certes, Adolphe, qui l'avait ramenée au bosquet d'orangers, put croire qu'il y avait de la coquetterie dans cet oubli; car alors le bosquet était désert. Le bruit de la fête retentissait vaguement au loin. Les fantoccini annoncés avaient attiré tout le monde dans la galerie. Jamais Olympia ne parut plus belle à son amant. Leurs regards, animés du même feu, se comprimèrent. Il y eut un moment de silence délicieux pour leurs âmes et impossible à rendre. Ils s'assirent sur le même banc où ils s'étaient trouvés en présence du chevalier de Paluzzi et des rieurs

— Malepeste! je ne vois plus notre Rinaldo! s'écria Lousteau. Mais quels progrès dans la compréhension de l'intrigue un homme littéraire de fera-t-il pas à cheval sur cette page? La duchesse Olympia est une femme qui pouvait oublier à dessein ses gants dans un bosquet désert!

— A moins d'être placé entre l'huitre et le sous-chef de bureau, les deux créations les plus voisines du marbre dans le règne zoologique, il est impossible de ne pas reconnaître dans Olympia une femme de trente ans! dit madame de la Baudraye. Adolphe en a des lors vingt-deux, car une Italienne de trente ans est comme une Parisienne de quarante ans.

— Avec ces deux suppositions, le roman peut se reconstruire; reprit Lousteau. Et ce chevalier de Paluzzi! hein!... quel homme! Dans ces deux pages le style est faible, l'auteur était peut-être un employé des Droits-Réunis, il aura fait le roman pour payer son tailleur...

— A cette époque, dit Bianchon, il y avait une censure, et il faut être aussi indulgent pour l'homme qui passait sous les ciseaux de 1803 que pour ceux qui allaient à l'échafaud en 1793.

— Comprenez-vous quelque chose? demanda timidement madame Gorju, la femme du maire, à madame de Clagny.

La femme du procureur du roi, qui, selon l'expression de M. Gravier, aurait pu mettre en fuite un jeune Cosaque en 1814, se raffermit sur ses hanches comme un cavalier sur ses étrières, et lit une moue à sa voisine qui voulait dire : — On nous regarde! sourions comme si nous comprenions.

— C'est charmant! dit la maîtresse à Gatién. De grâce, monsieur Lousteau, continuez!

Lousteau regarda les deux femmes, deux vraies pagodes indiennes, et put tenir son sérieux. Il jugea nécessaire de s'écrier : Attention! en reprenant ainsi :

#### OU LES VENGEANCES ROMAINES. 200

robe frôla dans le silence. Tout à coup le cardinal Borborigano parut aux yeux de la duchesse. Il avait un visage sombre; son front semblait chargé de nuages, et un sourire amer se dessinait dans ses rides.

— Madame, dit-il, vous êtes soupçonnée. Si vous êtes coupable, fuyez; si vous ne l'êtes pas, fuyez encore : parce que, vertueuse ou criminelle, vous serez de loin bien mieux en état de vous défendre...

— Je remercie Votre Eminence de sa sollicitude, dit-elle, le duc de Bracciano réparaitra quand je jugerai nécessaire de faire voir qu'il existe

— Le cardinal Borborigano! s'écria Bianchon. Par les clefs du pape! si vous ne m'accordez pas qu'il se trouve une magnifique création seulement dans le nom, si vous ne voyez pas à ces mots : *robe frôla dans le silence!* toute la poésie du rôle de Schedoni inventé par madame Radcliffe dans le *Confessionnal des Pénitents noirs*, vous êtes indigne de lire des romans...

— Pour moi, reprit Dinah, qui eut pitié des dix-huit figures qui regardaient Lousteau, la fable marche. Je connais tout : je suis à Rome, je vois le cadavre d'un mari assassiné dont la femme, audacieuse et perverse, a établi son lit sur un cratère. A chaque nuit, à chaque plaisir, elle se dit : Tout va se découvrir!...

— La voyez-vous, s'écria Lousteau, étreignant ce M. Adolphe, elle le serre, elle veut mettre toute sa vie dans un baiser!... Adolphe me fait l'effet d'être un jeune homme parfaitement bien fait, mais sans esprit, un de ces jeunes gens comme il en faut aux Italiennes. Rinaldo plane sur l'intrigue que nous ne connaissons pas, mais qui doit être corsée comme celle d'un mélodrame de Pixérécourt. Nous pouvons nous figurer d'ailleurs que Rinaldo passe dans le fond du théâtre, comme un personnage des drames de Victor Hugo.

— Et c'est le mari peut-être, s'écria madame de la Baudraye.

— Comprenez-vous quelque chose à tout cela? demanda madame Piddefer à la présidente.

— C'est ravissant, dit madame de la Baudraye à sa mère.

Tous les gens de Sancerre ouvraient des yeux grands comme des pièces de cent sous.

— Continuez, de grâce, lit madame de la Baudraye.

Lousteau continua.

#### 216 OLYMPIA,

— Votre clef!...

— L'auriez-vous perdue?...

— Elle est dans le bosquet!...

— Courons!...

— Le cardinal l'aurait-il prise?...

— Non... La voici!...

— De quel danger nous sortons!

Olympia regarda la clef, elle crut reconnaître la sienne; mais Rinaldo l'avait changée : ses ruses avaient réussi, il possédait la véritable clef. Moderne Cartouche, il avait autant d'habileté que de courage, et, soupçonnant que des trésors considérables pouvaient seuls obliger une duchesse à toujours porter à sa ceinture

— Cherche!... s'écria Lousteau. La page qui faisait le recto suivant n'y est pas, il n'y a plus pour nous tirer d'inquiétude que la page 212.

#### 212 OLYMPIA,

— Si la clef avait été perdue!

— Il serait mort!...

— Mort! ne devriez-vous pas ac-

céder à la dernière prière qu'il vous a faite, et lui donner la liberté aux conditions qu'il...

— Vous ne le connaissez pas...

— Mais...

— Tais-toi. Je l'ai pris pour amant, et non pour confesseur.

Adolphe garda le silence.

— Puis voilà un amour sur une chèvre au galop, une vignette dessinée par *Normand*, gravée par *Duplat*... Oh! les noms y sont, dit Lousteau.

— Eh bien! la suite? dirent ceux des auditeurs qui comprenaient.

— Mais le chapitre est fini, répondit Lousteau. La circonstance de la vignette change totalement mes opinions sur l'auteur. Pour avoir obtenu, sous l'Empire, des vignettes gravées sur bois, l'auteur devait être un conseiller d'État ou madame Barthélemy-Hadot, feu Desforges ou Sewrin.

— *Adolphe garda le silence!*... Ah! dit Bianchon, la duchesse a moins de trente ans.

— S'il n'y a plus rien, inventez une fin! dit madame de la Baudraye.

— Mais, dit Lousteau, la maculature n'a été faite que d'un seul côté. En style typographique, le côté de *seconde*, ou, pour vous mieux faire comprendre, tenez, le revers qui aurait dû être imprimé, se trouve avoir reçu un nombre incommensurable d'empreintes diverses, elle appartient à la classe des feuilles dites de *mise en train*. Comme il serait horriblement long de vous apprendre en quoi consistent les dérèglements d'une feuille de *mise en train*, sachez qu'elle ne peut pas plus garder trace des douze premières pages que les pressiers y ont imprimées, que vous ne pourriez garder un souvenir quelconque du premier coup de bâton qu'on vous eût donné, si quelque pachà vous eût condamnée à en recevoir cent cinquante sur la plante des pieds.

— Je suis comme une folle, dit madame Popinot-Chandier à M. Gravier; je tâche de m'expliquer le conseiller d'État, le cardinal, la clef et cette maculat...

— Vous n'avez pas la clef de cette plaisanterie, dit M. Gravier, eh bien! ni moi non plus, belle dame, rassurez-vous.

— Mais il y a une autre feuille, dit Bianchon, qui regarda sur la table où se trouvaient les épreuves.

— Bon, dit Lousteau, elle est saine et entière! Elle est signée IV; J, 2<sup>e</sup> édition. Mesdames, le IV indique le quatrième volume. Le J, dixième lettre de l'alphabet, la dixième feuille. Il me paraît dès lors prouvé que, sauf les ruses du libraire, les *Vengeances romaines* ont eu du succès, puisqu'elles auraient eu deux éditions. Lisons et déchiffrons cette énigme!

#### OU LES VENGEANCES ROMAINES. 217

corridor; mais, se sentant poursuivi par les gens de la duchesse, Rinaldo

— Va te promener!

— Oh! dit madame de la Baudraye, il y a eu des événements importants entre votre fragment de maculature et cette page.

— Dites, madame, cette précieuse *bonne feuille!* Mais la maculature où la duchesse a oublié ses gants dans le bosquet appartient-elle au quatrième volume? Au diable! continuons:

ne trouve pas d'asile plus sûr que d'aller sur-le-champ dans le souterrain où devaient être les trésors de la maison de Bracciano. Léger comme la Camille du poète latin, il courut vers l'entrée mystérieuse des Bains de Vespasien. Déjà les torches éclairaient les murailles, lorsque l'adroit Rinaldo, découvrant avec la perspicacité dont l'avait doué la nature, la porte cachée dans le mur, disparut promptement. Une horrible réflexion sillonna l'âme de Rinaldo comme la foudre quand elle déchire les nuages. Il s'était emprisonné!... Il tâta le

— Oh! cette bonne feuille et le fragment de maculature se suivent! La dernière page du fragment est la 212, et nous avons ici 217! Et, en effet, si, dans la maculature, Rinaldo, qui a volé la clef des trésors de la duchesse Olympia en lui en substituant une à peu près semblable, se trouve, dans cette bonne feuille, au palais des ducs de Bracciano, le roman ne paraît marcher à une conclusion quelconque.

Je souhaite que ce soit aussi clair pour vous que cela le devient pour moi... Pour moi, la fête est finie, les deux amants sont revenus au palais Bracciano, il est nuit, il est une heure du matin. Rinaldo va faire un bon coup!

— Et Adolphe?... dit le président Boirouge, qui passait pour être un peu lesté en paroles.

— Et quel style! dit Bianchon: *Rinaldo qui trouve l'asile d'aller!*

— Evidemment ni Maradan, ni les Treuttel et Wurtz, ni Doguercan, n'ont imprimé ce roman-là, dit Lousteau; car ils avaient des correcteurs à leurs gages, qui revoyaient leurs épreuves: un luxe que nos éditeurs actuels devraient bien se donner, les auteurs d'aujourd'hui s'en trouveraient bien... Ce sera quelque pacotilleur du quai...

— Quel quai? dit une dame à sa voisine. On parlait de bains...

— Continuez, dit madame de la Baudraye.

— En tout cas, ce n'est pas d'un conseiller d'État, dit Bianchon.

— C'est peut-être de madame Hadot, dit Lousteau.

— Pourquoi fourrent-ils là-dedans madame Hadot de la Charité? demanda la présidente à son fils.

— Cette madame Hadot, ma chère présidente, répondit la châtelaine, était une femme auteur qui vivait sous le consulat...

— Les femmes écrivaient donc sous l'empereur? demanda madame Popinot-Chandier.

— Et madame de Genlis, et madame de Staël? fit le procureur du roi piqué pour Dinah de cette observation.

— Ah!

— Continuez, de grâce, dit madame de la Baudraye à Lousteau.

Lousteau reprit la lecture en disant: — Page 218!

#### 218

OLYMPIA.

mur avec une inquiète précipitation, et jeta un cri de désespoir quand il eut vainement cherché les traces de la serrure à secret. Il lui fut impossible de se refuser à reconnaître l'affreuse vérité. La porte, habilement construite pour servir les vengeances de la duchesse, ne pouvait pas s'ouvrir en dedans. Rinaldo colla sa joue à divers endroits, et ne sentit nulle part l'air chaud de la galerie. Il espérait rencontrer une fente qui lui indiquerait l'endroit où finissait le mur, mais, rien, rien!... la paroi semblait être d'un seul bloc de marbre...

Alors il lui échappa un sourd rugissement d'hyène. . . . .

— Eh bien! nous croyions avoir récemment inventé les cris de hyène? dit Lousteau, la littérature de l'Empire les connaissait déjà, les mettait même en scène avec un certain talent d'histoire naturelle; ce que prouve le mot *sourd*.

— Ne faites plus de réflexions, monsieur, dit madame de la Baudraye.

— Vous y voilà, s'écria Bianchon, l'intérêt, ce monstre romantique, vous a mis la main au collet comme à moi tout à l'heure.

— Lisez! cria le procureur du roi, je comprends!

— Le fat! dit le président à l'oreille de son voisin le sous-préfet.

— Il veut flatter madame de la Baudraye, répondit le nouveau sous-préfet.

— Eh bien! je lis de suite, dit solennellement Lousteau.

On écouta le journaliste dans le plus profond silence.

#### OU LES VENGEANCES ROMAINES. 219

Un gémissement profond répondit au cri de Rinaldo; mais, dans son trouble, il le prit pour un écho, tant ce gémissement était faible et creux! il ne pouvait pas sortir d'une poitrine humaine...

— Santa Maria! dit l'inconnu.

— Si je quitte cette place, je ne saurai plus la retrouver! pensa Rinaldo quand il reprit son sang-froid accoutumé. Frapper, je serai reconnu: que faire?

— Qui donc est là? demanda la voix.

— Hein ! dit le brigand les crauds parleraient-ils, ici ?

— Je suis le duc de Bracciano ! Qui

220 OLYMPIA,

que vous soyez, si vous n'appartenez pas à la duchesse, venez, au nom de tous les saints, venez à moi...

— Il faudrait savoir où tu es, monseigneur le duc, répondit Rinaldo avec l'impertinence d'un homme qui se voit nécessaire.

— Je te vois, mon ami, car mes yeux se sont accoutumés à l'obscurité. Écoute, marche droit... bien... tourne à gauche... viens... ici... Nous voilà réunis.

Rinaldo, mettant ses mains en avant par prudence, rencontra des barres de fer.

— On me trompe ! cria le bandit.

— Non, tu as touché ma cage...

OU LES VENGEANCES ROMAINES. 221

Assieds-toi sur un fût de porphyre qui est là.

— Comment le duc de Bracciano peut-il être dans une cage ? demanda le bandit.

— Mon ami, j'y suis, depuis trente mois, debout, sans avoir pu m'asseoir... Mais qui es-tu, toi ?

— Je suis Rinaldo, le prince de la campagne, le chef de quatre-vingts braves que les lois nomment à tort des scélérats, que toutes les dames admirent et que les juges pendent par une vieille habitude.

— Dieu soit loué !... Je suis sauvé !... Un honnête homme aurait eu peur ; tandis que je suis sûr de pouvoir très-

222 OLYMPIA,

bien m'entendre avec toi, s'écria le duc. O mon cher libérateur, tu dois être armé jusqu'aux dents.

— *E verissimo !*

— Aurais-tu des...

— Oui, des limes, des pinces... *Corpo di Bacco !* je venais emprunter indéfiniment les trésors des Bracciani.

— Tu en auras légitimement une bonne part, mon cher Rinaldo, et peut-être irai-je faire la chasse aux hommes en ta compagnie...

— Vous m'étonnez, Excellence !...

— Écoute-moi, Rinaldo ! Je ne te parlerai pas du désir de vengeance qui me ronge le cœur : je suis là depuis trente mois — tu es Italien — tu

OU LES VENGEANCES ROMAINES. 223

me comprendras ! Ah ! mon ami, ma fatigue et mon épouvantable captivité ne sont rien en comparaison du mal qui me ronge le cœur. La duchesse de Bracciano est encore une des plus belles femmes de Rome, je l'aimais assez pour en être jaloux...

— Vous, son mari !...

— Oui, j'avais tort, peut-être !

— Certes, cela ne se fait pas, dit Rinaldo.

— Ma jalousie fut excitée par la

conduite de la duchesse, reprit le duc. L'événement a prouvé que j'avais raison. Un jeune Français aimait Olympia, il était aimé d'elle, j'eus des preuves de leur mutuelle affection...

— Mille pardons, mesdames ! dit Lousteau ; mais, voyez-vous, il m'est impossible de ne pas vous faire observer combien la littérature de l'Empire allait droit au fait sans aucun détail, ce qui me semble le caractère des temps primitifs. La littérature de cette époque tenait le milieu entre le sommaire des chapitres de *Télémaque* et les réquisitoires du ministère public. Elle avait des idées, mais elle ne les exprimait pas, la dédaigneuse ! elle observait, mais elle ne faisait part de ses observations à personne. L'avare ! il n'y avait que Fouché qui fit part de ses observations à quelqu'un. *La littérature se contentait alors*, suivant l'expression d'un des plus vifs critiques de la *Revue des Deux-Mondes*, *d'une assez pure esquisse et du contour bien net de toutes les figures à l'antique ; elle ne dansait pas sur les périodes !* Je le crois bien, elle n'avait pas de périodes, elle n'avait pas de mots à faire chatoyer ; elle vous disait Lubin aimait Toinette, Toinette n'aimait pas Lubin ; Lubin tua Toinette, et les gendarmes prirent Lubin, qui fut mis en prison, mené à la cour d'assises et guillotiné. Forte esquisse, contour net ! Quel beau drame ! Eh bien ! aujourd'hui, les barbares font chatoyer les mots.

— Et quelquefois les morts, dit M. de Clagny.

— Ah ! répliqua Lousteau, vous vous donnez de ces n !

— Que veut-il dire ? demanda madame de Clagny, que ce calembour inquiète.

— Il me semble que je marche dans un four, répondit la maîtresse.

— Sa plaisanterie perdrait à être expliquée, fit observer Gation.

— Aujourd'hui, reprit Lousteau, les romanciers dessinent des caractères ; et, au lieu du contour net, ils vous dévoilent le cœur humain, ils vous intéressent soit à Toinette, soit à Lubin.

— Moi, je suis effrayé de l'éducation du public en fait de littérature, dit Blanchon. Comme les Russes battus par Charles XII, qui ont fini par savoir la guerre, le lecteur a fini par apprendre l'art. Jadis on ne demandait que de l'intérêt au roman ; quant au style, personne n'y tenait, pas même l'auteur ; quant à des idées, zéro ; quant à la couleur locale, néant. Insensiblement le lecteur a voulu du style, de l'intérêt, du pathétique, des connaissances positives ; il a exigé les cinq sens littéraires : l'invention, le style, la pensée, le savoir, le sentiment ; puis la critique est venue, brochant sur le tout. Le critique, incapable d'inventer autre chose que des calomnies, a prétendu que toute œuvre qui n'émanait pas d'un cerveau complet était boiteuse. Quelques charlatans, comme Walter Scott, qui pouvaient réunir les cinq sens littéraires, s'étant alors montrés, ceux qui n'avaient que de l'esprit, que du savoir, que du style ou que du sentiment, ces écolopés, ces acéphales, ces manchots, ces borgnes littéraires, se sont mis à crier que tout était perdu, ils ont prêché des croisades contre les gens qui gâtaient le métier, ou ils en ont nié les œuvres.

— C'est l'histoire de vos dernières querelles littéraires, fit observer Dinah.

— De grâce ! s'écria M. de Clagny, revenons au duc de Bracciano. Au grand désespoir de l'assemblée, Lousteau reprit la lecture de la *bonne feuille*.

224 OLYMPIA,

Alors je voulais m'assurer de mon malheur, afin de pouvoir me venger sous l'aile de la Providence et de la loi. La duchesse avait deviné mes projets. Nous nous combattions par la pensée avant de nous combattre le poison à la main. Nous voulions nous imposer mutuellement une confiance que nous n'avions pas ; moi pour lui faire prendre un breuvage, elle pour s'emparer de moi. Elle était femme, elle l'emporta ; car les femmes ont un piège de plus que nous autres à tendre, et j'y tombai : je fus heureux ; mais le lendemain matin je me réveillai dans cette cage de fer. Je rugis pendant toute la journée dans l'obscurité

OU LES VENGEANCES ROMAINES. 225

de cette cave, située sous la chambre à coucher de la duchesse. Le soir, enlevé par un contre-poids habilement ménagé, je traversai les plan-

chers et vis dans les bras de son amant la duchesse qui me jeta un morceau de pain, ma pitance de tous les soirs. Voilà ma vie depuis trente mois ! Dans cette prison de marbre, mes cris ne peuvent parvenir à aucune oreille. Pas de hasard pour moi. Je n'espérais plus ! En effet, la chambre de la duchesse est au fond du palais, et ma voix, quand j'y monte, ne peut être entendue de personne. Chaque fois que je vois ma femme, elle me montre le poison que j'avais préparé

226 OLYMPIA,

pour elle et pour son amant ; je le demande pour moi, mais elle me refuse la mort, elle me donne du pain et je mange ! J'ai bien fait de manger, de vivre, j'avais compté sans les bandits !...

— Oui, Excellence, quand ces imbéciles d'honnêtes gens sont endormis, nous veillons, nous...

— Ah ! Rinaldo, tous mes trésors sont à toi, nous les partagerons en frères, et je voudrais te donner tout... jusqu'à mon duché...

— Excellence, obtenez-moi du pape une absolution *in articulo mortis*, cela me vaudra mieux pour faire mon état.

OU LES VENGEANCES ROMAINES. 227

— Tout ce que tu voudras ; mais lime les barreaux de ma cage et prête-moi ton poignard... Nous n'avons guère de temps, va vite... Ah ! si mes dents étaient des limes... J'ai essayé de mâcher ce fer...

— Excellence, dit Rinaldo en écoutant les dernières paroles du duc, j'ai déjà scié un barreau.

— Tu es un dieu !

— Votre femme était à la fête de la princesse Villaviciosa ; elle est revenue avec son petit Français, elle est ivre d'amour, nous avons donc le temps.

— As-tu fini ?

— Oui...

228 OLYMPIA,

— Ton poignard ? demanda vivement le duc au bandit.

— Le voici.

— Bien.

— J'entends le bruit du ressort.

— Ne m'oubliez pas ! dit le bandit qui se connaissait en reconnaissance.

— Pas plus que mon père, dit le duc.

— Adieu ! lui dit Rinaldo. Tiens, comme il s'envole ! ajouta le bandit en voyant disparaître le duc. *Pas plus que son père*, se dit-il, si c'est ainsi qu'il compte se souvenir de moi... Ah ! j'avais pourtant fait le serment de ne jamais nuire aux femmes...

Mais laissons, pour un moment, le

OU LES VENGEANCES ROMAINES. 229

bandit livré à ses réflexions, et montrons comme le duc dans les appartements du palais.

— Encore une vignette, un Amour sur un colimaçon ! Puis la 250 est une page blanche, dit le journaliste. Voici deux autres pages blanches prises par ce titre si délicieux à écrire quand on a l'heureux malheur de faire des romans : *Conclusion !*

#### CONCLUSION.

Jamais la duchesse n'avait été si olie ; elle sortit de son bain vêtue comme une déesse, et voyant Adolphe

254 OLYMPIA,

couché voluptueusement sur des piles de coussins : — Tu es bien beau, lui dit-elle.

— Et toi, Olympia !...

— Tu m'aimes toujours ?

— Toujours mieux, dit-il...

— Ah ! il n'y a que les Français qui sachent aimer ! s'écria la duchesse...

M'aimeras-tu bien ce soir ?

— Oui...

— Viens donc !

Et, par un mouvement de haine et d'amour, soit que le cardinal Borborigano lui eût remis plus vivement au cœur son mari, soit qu'elle se sentit plus d'amour à lui montrer, elle fit partir le ressort, et tendit les bras à

— Voilà tout ! s'écria Lousteau, car le prote a déchiré le reste en enveloppant mon épreuve ; mais c'est bien assez pour nous prouver que l'auteur donnait des espérances.

— Je n'y comprends rien, dit Gaticen Boirouge, qui rompit le premier le silence que gardaient les Sancerrois.

— Ni moi non plus, répondit M. Gravier.

— C'est cependant un roman fait sous l'Empire, lui dit Lousteau.

— Ah ! dit M. Gravier, à la manière dont l'auteur fait parler le bandit, on voit qu'il ne connaissait pas l'Italie. Les bandits ne se permettent pas de pareils *concelli*.

Madame Gorju vint à Bianchon, qu'elle vit rêveur, et lui dit en lui montrant Euphémie Gorju, sa fille, douée d'une assez belle dot : — Quel galimatias ! Les ordonnances que vous écrivez valent mieux que ces choses-là.

La maîtresse avait profondément médité cette phrase, qui, selon elle, annonçait un esprit fort.

— Ah ! madame, il faut être indulgent, car nous n'avons que vingt pages sur mille, répondit Bianchon en regardant mademoiselle Gorju, dont la taille menaçait de tourner à la première grossesse.

— Eh bien ! monsieur de Clagny, dit Lousteau, nous parlions hier des vengeances inventées par les maris, que dites-vous de celles qu'inventent les femmes ?

— Je pense, répondit le procureur du roi, que le roman n'est pas d'un conseiller d'Etat, mais d'une femme. En conceptions bizarres, l'imagination des femmes va plus loin que celle des hommes, témoin le Frankenstein de mistress Shelley, le Leone Leoni de George Sand, les œuvres d'Anne Radcliffe, et le Nouveau Prométhée de Camille Maupin.

Dinah regarda fixement M. de Clagny en lui faisant comprendre, par une expression qui le glaça, que, malgré tant d'illustres exemples, elle prenait cette réflexion pour *Paquita la Sevillane*.

— Bah ! dit le petit la Baudraye, le duc de Bracciano, que sa femme a mis en cage, et à qui elle se fait voir tous les soirs dans les bras de son amant, va la tuer... Vous appelez cela une vengeance?... Nos tribunaux et la société sont bien plus cruels...

— En quoi ? fit Lousteau.

— Eh bien ! voilà le petit la Baudraye qui parle ! dit le président Boirouge à sa femme.

— Mais on laisse vivre la femme avec une maigre pension, le monde lui tourne alors le dos ; elle n'a plus ni toilette, ni considération, deux choses qui, selon moi, sont toute la femme, dit le petit vieillard.

— Mais elle a le bonheur ! répondit fastueusement madame de la Baudraye.

— Non, répliqua l'avorton en allumant son bougeoir pour aller se coucher, car elle a un amant...

— Pour un homme qui ne pense qu'à ses provins et à ses baliveaux, il a du trait, dit Lousteau.

— Il faut bien qu'il ait quelque chose, répondit Bianchon.

Madame de la Baudraye, la seule qui pût entendre le mot de Bianchon, se mit à rire si finement et si amèrement à la fois, que le mé-

decin devina le secret de la vie intime de la châtelaine, dont les rides prématurées le préoccupaient depuis le matin. Mais Dinah ne devina point, elle, les sinistres prophéties que son mari venait de lui jeter dans un mot, et que feu le bon abbé Duret n'eût pas manqué de lui expliquer. Le petit la Baudraye avait surpris dans les yeux de Dinah, quand elle regardait le journaliste en lui rendant la balle de la plaisanterie, cette rapide et lumineuse tendresse qui dore le regard d'une femme à l'heure où la prudence cesse, où commence l'entraînement. Dinah ne prit pas plus garde à l'invitation que lui faisait ainsi son mari d'observer les convenances, que Lousteau ne prit pour lui les malicieux avis de Dinah le jour de son arrivée.

Tout autre que Bianchon se serait étonné du prompt succès de Lousteau; mais il ne fut même point blessé de la préférence que Dinah donnait au feuilleton sur la faculté, tant il était médecin! En effet, Dinah, grande elle-même, devait être plus accessible à l'esprit qu'à la grandeur. L'amour préfère ordinairement les contrastes aux similitudes. La franchise et la bonhomie du docteur, sa profession, tout le desservait. Voici pourquoi : les femmes qui veulent aimer, et Dinah voulait autant aimer qu'être aimée, ont une noirceur instinctive pour les hommes voués à des occupations tyranniques; elles sont, malgré leurs supériorités, toujours femmes en fait d'invasion. Poète et feuilletoniste, le librettin Lousteau, paré de sa misanthropie, offrait ce clinquant d'âme et cette vie à demi oisive qui plaît aux femmes. Le bon sens carré, les regards perspicaces de l'homme vraiment supérieur gênaient Dinah, qui ne s'avouait pas à elle-même sa petitesse, elle se disait : — Le docteur vaut peut-être mieux que le journaliste, mais il me plaît moins. Puis, elle pensait aux devoirs de la profession et se demandait si une femme pouvait jamais être autre chose qu'un sujet aux yeux d'un médecin qui voit tant de sujets dans sa journée! La première proposition de la pensée inscrite par Bianchon sur l'album, était le résultat d'une observation médicale qui tombait trop à plomb sur la femme, pour que Dinah n'en fût pas frappée. Enfin Bianchon, à qui sa clientèle défendait un plus long séjour, parlait le lendemain. Quelle femme, à moins de recevoir au cœur le trait mythologique de Cupidon, peut se décider en si peu de temps? Ces petites choses qui produisent les grandes catastrophes, une fois vues en masse par Bianchon, il dit en quatre mots à Lousteau le singulier arrêt qu'il porta sur madame de la Baudraye, et qui causa la plus vive surprise au journaliste.

Pendant que les deux Parisiens chuchotaient, il s'élevait un orage contre la châtelaine parmi les Sancerrois, qui ne comprenaient rien à la paraphrase ni aux commentaires de Lousteau. Loin d'y voir le roman que le procureur du roi, le sous-préfet, le président, le premier substitut Lebas, M. de la Baudraye et Dinah en avaient tiré, toutes les femmes groupées autour de la table à thé n'y voyaient qu'une mystification, et accusaient la Muse de Sancerre d'y avoir trempé. Toutes s'attendaient à passer une soirée charmante, toutes avaient inutilement tendu les facultés de leur esprit. Rien ne révolta plus les

gens de province que l'idée de servir de jouet aux gens de Paris.

Madame Picdefer quitta la table à thé pour venir dire à sa fille : —

Va donc parler à ces dames, elles sont très-choquées de ta conduite.

Lousteau ne put s'empêcher de remarquer alors l'évidente supériorité de Dinah sur l'élite des femmes de Sancerre : elle était la mieux mise, ses mouvements étaient pleins de grâce, son teint prenait une délicieuse blancheur aux lumières, elle se détachait enfin sur cette tapisserie de vieilles faces, de jeunes filles mal habillées, à tournures timides, comme une reine au milieu de sa cour. Les images parisiennes s'effaçaient, Lousteau se faisait à la vie de province; et, s'il avait trop d'imagination pour ne pas être impressionné par les magnificences royales de ce château, par ses sculptures exquises, par les antiques beautés de l'intérieur, il avait aussi trop de savoir pour ignorer la valeur du mobilier qui enrichissait ce joyau de la renaissance. Aussi lorsque les Sancerrois se furent retirés un à un reconduits par

Dinah, car ils avaient tous pour une heure de chemin; quand il n'y eut plus au salon que le procureur du roi, M. Lebas, Gaiien et M. Gravier, qui couchaient à Anzy, le journaliste avait-il déjà changé d'opinion sur Dinah. Sa pensée accomplissait cette évolution que madame de la Baudraye avait eu l'audace de lui signaler à leur première rencontre.

— Ah! comme ils vont en dire contre nous pendant le chemin! s'écria la châtelaine en rentrant au salon, après avoir mis en voiture le président, la présidente, madame et mademoiselle Popinot-Chandier.

Le reste de la soirée fut son côté réjouissant; car, en petit comité, chacun versa dans la conversation son contingent d'épigrammes sur les diverses figures que les Sancerrois avaient faites pendant les commentaires de Lousteau sur l'enveloppe de ses épreuves.

— Mon cher, dit en se couchant Bianchon à Lousteau (on les avait mis ensemble dans une immense chambre à deux lits), tu seras l'heureux mortel choisi par cette femme, née Picdefer!

— Tu crois?

— Eh! cela s'explique : tu passes ici pour avoir eu beaucoup d'aventures à Paris, et, pour les femmes, il y a dans un homme à bonnes fortunes je ne sais

quoi d'irritant qui les attire et le leur rend agréable; est-ce la vanité de faire triompher leur souvenir entre tous les autres? s'adressent-elles à son expérience, comme un malade surpayé un célèbre médecin? ou bien sont-elles flattées d'éveiller un cœur blasé?

— Les sens et la vanité sont pour tant de chose dans l'amour, que toutes ces suppositions peuvent être vraies, répondit Lousteau. Mais si je reste, c'est à cause du certificat d'innocence instruite que tu donnes à Dinah! Elle est belle, n'est-ce pas?

— Elle deviendra charmante en aimant, dit le médecin. Puis, après tout, ce sera un jour ou l'autre une riche veuve! Et un enfant lui vaudra la jouissance de la fortune du sire de la Baudraye...

— Mais c'est une bonne action que de l'aimer, cette femme! s'écria Lousteau.

— Une fois mère, elle reprendra de l'embonpoint, les rides s'effaceront, elle paraîtra n'avoir que vingt ans...



Etienne fumant un cigare après son déjeuner, la figure épanouie, étendu... au soleil. — PAGE 42.

— Eh bien ! fit Lousteau en se roulant dans ses draps, si tu veux m'aider, demain, oui, demain, je... Enfin, bonsoir.

Le lendemain, madame de la Baudraye, à qui, depuis six mois, son mari avait donné des chevaux dont il se servait pour ses labours et une vieille calèche qui sonnait la ferraille, eut l'idée de reconduire Bianchon jusqu'à Cosne, où il devait aller prendre la diligence de Lyon à son passage. Elle emmena sa mère et Lousteau ; mais elle se proposa de laisser sa mère à la Baudraye, de se rendre à Cosne avec les deux Parisiens, et d'en revenir seule avec Etienne. Elle fit une charmante toilette que lorgna le journaliste : brodequins bronzés, bas de soie gris, une robe d'organdi, une mantille de dentelle noire, et une charmante capote de gaze noire, ornée de fleurs. Quant à Lousteau, le drôle s'était mis sur le pied de guerre : bottes vernies, pantalon d'étoffe anglaise plissé par-devant, un gilet très-ouvert, qui laissait voir une chemise extra-fine, et les cascades de satin noir broché de sa plus belle cravate, une redingote noire, très-courte et très-légère.

Le procureur du roi et M. Gravier se regardèrent assez singulièrement quand ils virent les deux Parisiens dans la calèche, et eux comme deux niais au bout du perron. M. de la Baudraye, qui, du haut de la dernière marche, faisait au docteur un petit salut de sa petite main, ne put s'empêcher de sourire en entendant M. de Clagny disant à M. Gravier : — Vous auriez dû les accompagner à cheval.

En ce moment Gatien, monté sur la tranquille jument de M. de la Baudraye, déboucha par l'allée qui conduisait aux écuries, et rejoignit la calèche.

— Ah ! bon ! dit le receveur des contributions, l'enfant s'est mis de planton.

— Quel ennui ! s'écria Dinah en voyant Gatien. En treize ans, car voici bientôt treize ans que je suis mariée, je n'ai pas eu trois heures de liberté...

— Mariée, madame ? dit le journaliste en souriant. Vous me rappelez un mot de feu Michaud, qui en a tant dit de si fins. Il parlait pour la Palestine, et ses amis lui faisaient des représentations sur son âge, sur les dangers d'une pareille excursion. Enfin, lui dit l'un d'eux, vous êtes mariée ! — Oh ! répondit-il, je le suis si peu !

La sévère madame Piédefer ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne serais pas étonnée de voir M. de Clagny monté sur mon poney venir compléter l'escorte, s'écria Dinah.

— Oh ! si le procureur du roi ne nous rejoint pas, dit Lousteau, vous pourrez vous débarrasser de ce petit jeune homme en arrivant à Sancerre. Bianchon aura nécessairement oublié quelque chose sur sa table, comme le manuscrit de sa première leçon pour son cours, et vous prierez Gatien d'aller le chercher à Auzy.

Cette ruse, quoique simple, mit madame de la Baudraye en belle humeur. La route d'Auzy à Sancerre, d'où se découvre par échappées de magnifiques paysages, d'où souvent la superbe nappe de la Loire produit l'effet d'un lac, se fit gaiement, car Dinah était heureuse d'être si bien comprise. On parla d'amour en théorie, ce qui permet aux amants *in pecto* de prendre en quelque sorte mesure de leurs cœurs. Le journaliste se mit sur un ton d'élégante corruption pour prouver que l'amour n'obéissait à aucune loi, que le caractère des amants en variait les accidents à l'infini, que les événements de la vie sociale augmentaient encore la variété des phénomènes, que tout était possible et vrai dans ce sentiment, que telle femme, après avoir résisté pendant longtemps à toutes les séductions et à des passions vraies, pouvait succomber en quelques heures à une pensée, à un ouragan intérieur dans le secret desquels il n'y avait que Dieu !

— Eh ! n'est-ce pas là le mot de toutes les aventures que nous nous sommes racontées depuis trois jours, dit-il.

Depuis trois jours, l'imagination si vive de Dinah était occupée des romans les plus insidieux, et la conversation des deux Parisiens avait agi sur cette femme à la manière des livres les plus dangereux. Lousteau suivait de l'œil les effets de cette habile manœuvre pour saisir le moment où cette proie, dont la bonne volonté se cachait sous la rêverie que donne l'irrésolution, serait entièrement étourdie. Dinah voulut montrer la Baudraye aux deux Parisiens, et l'on y joua la comédie convenue du manuscrit oublié par Bianchon dans sa chambre d'Auzy. Gatien partit au grand galop à l'ordre de sa souveraine, madame Piédefer alla faire des emplettes à Sancerre, et Dinah, seule avec les deux amis, prit le chemin de Cosne.

Lousteau se mit près de la châtelaine, et Bianchon se plaça sur le devant de la voiture. La conversation des deux amis fut affectueuse et pleine de pitié pour le sort de cette âme d'élite si peu comprise, et surtout si mal entourée. Bianchon servit admirablement le journaliste en se moquant du procureur du roi, du receveur des contributions et de Gatien ; il y eut je ne sais quoi de si méprisant dans ses observations, que madame de la Baudraye n'osa pas défendre ses adorateurs.

— Je m'explique parfaitement, dit le médecin en traversant la Loire, l'état où vous êtes restée. Vous ne pouviez être accessible qu'à l'amour de tête, qui souvent mène à l'amour de cœur, et certes aucun de ces hommes-là n'est capable de déguiser ce que les sens

ont d'odieux dans les premiers jours de la vie aux yeux d'une femme délicate. Aujourd'hui, pour vous, aimer devient une nécessité.

— Une nécessité ! s'écria Dinah, qui regarda le médecin avec curiosité. Dois-je donc aimer par ordonnance ?

— Si vous continuez à vivre comme vous vivez, dans trois ans vous serez affreuse, répondit Bianchon d'un ton magistral.

— Monsieur ?... dit madame de la Baudraye presque effrayée.

— Excusez mon ami, dit Lousteau d'un air plaisant à la baronne, il est toujours médecin, et l'amour n'est pour lui qu'une question d'hygiène. Mais il n'est pas égoïste, il ne s'occupe évidemment que de vous, puisqu'il s'en va dans une heure...

A Cosne, il s'attroupa beaucoup de monde autour de la vieille calèche repeinte, sur les panneaux de laquelle se voyaient les armoiries données par Louis XIV aux néo-la Baudraye : *de gueules à une balace d'or, au chef cousu d'azur chargé de trois croisettes recroisetées d'argent; pour support, deux lévriers d'argent colletés d'azur et enchaînés d'or*. Cette ironique devise : *Deo sic patet fides et hominibus*, avait été infligée au calviniste converti par le satirique d'Hozière.

— Sortons, on viendra nous avertir, dit la baronne, qui mit son cocher en vedette.

Dinah prit le bras de Bianchon, et le médecin alla se promener sur le bord de la Loire d'un pas si rapide, que le journaliste dut rester en arrière. Un seul clignement d'yeux avait suffi au docteur pour faire comprendre à Lousteau qu'il voulait le servir.

— Etienne vous a plu, dit Bianchon à Dinah, il a parlé vivement à votre imagination, nous nous sommes entretenus de vous hier au soir, et il vous aime... Mais c'est un homme léger, difficile à fixer, sa pauvreté le condamne à vivre à Paris, tandis que tout vous ordonne de vivre à Sancerre... Voyez la vie d'un peu haut... faites de Lousteau votre ami, ne soyez pas exigeante, il viendra trois fois par an passer quelques beaux jours près de vous, et vous lui devrez la beauté, le bonheur et la fortune. M. de la Baudraye peut vivre cent ans, mais il peut aussi périr en neuf jours, faute d'avoir mis le suaire de flanelle dont il s'enveloppe ; ne compromettez donc rien. Soyez sages tous deux. Ne me dites pas un mot... J'ai lu dans votre cœur.

Madame de la Baudraye était sans défense devant des affirmations si précises et devant un homme qui se posait à la fois en médecin, en confesseur et en confident.

— Eh ! comment, dit-elle, pouvez-vous imaginer qu'une femme puisse se mettre en concurrence avec les maîtresses d'un journaliste. M. Lousteau me paraît agréable, spirituel, mais il est blasé, etc., etc...

Dinah revint sur ses pas, et fut obligée d'arrêter le flux de paroles sous lequel elle voulait cacher ses intentions ; car Etienne, qui paraissait occupé des progrès de Cosne, venait au-devant d'eux.

— Croyez-moi, lui dit Bianchon, il a besoin d'être aimé sérieusement ; et s'il change d'existence, son talent y gagnera.

Le cocher de Dinah accourut essoufflé pour annoncer l'arrivée de la diligence, et l'on hâta le pas. Madame de la Baudraye allait entre les deux Parisiens.

— Adieu, mes enfants, dit Bianchon avant d'entrer dans Cosne, je vous bénis...

Il quitta le bras de madame de la Baudraye en le laissant prendre à Lousteau, qui le serra sur son cœur avec une expression de tendresse. Quelle différence pour Dinah ! le bras d'Etienne lui causa la plus vive émotion, quand celui de Bianchon ne lui avait rien fait éprouver. Il y eut alors entre elle et le journaliste un de ces regards rouges qui sont plus que des yeux.

— Il n'y a plus que les femmes de province qui portent des robes d'organdi, la seule étoffe dont le chiffonnage ne peut pas s'effacer, se dit alors en lui-même Lousteau. Cette femme, qui m'a choisi pour amant, va faire des façons à cause de sa robe. Si elle avait mis une robe de foulard, je serais heureux. A quoi tiennent les résistances...

Pendant que Lousteau recherchait si madame de la Baudraye avait eu l'intention de s'imposer à elle-même une barrière infranchissable en choisissant une robe d'organdi, Bianchon, aidé par le cocher, faisait charger son bagage sur la diligence. Enfin il vint saluer Dinah, qui parut excessivement affectueuse pour lui.

— Retournez, madame la baronne, laissez-moi... Gatien va venir, lui dit-il à l'oreille. Il est tard, reprit-il à haute voix... Adieu !

— Adieu, grand homme ! s'écria Lousteau en donnant une poignée de main à Bianchon.

Quand le journaliste et madame de la Baudraye, assis l'un près de l'autre au fond de cette vieille calèche, repassèrent la Loire, ils hésitèrent tous deux à parler. Dans cette situation, la parole par laquelle on rompt le silence possède une effrayante portée.

— Savez-vous combien je vous aime ? dit alors le journaliste à brûle-pourpoint.

La victoire pouvait flatter Lousteau, mais la défaite ne lui causait aucun chagrin. Cette indifférence fut le secret de son audace. Il prit la main de madame de la Baudraye en lui disant ces paroles si nettes, et la serra dans ses deux mains ; mais Dinah dégagea doucement sa main.

— Oui, je veux bien une grisette ou une actrice, dit-elle d'une voix émue tout en plaisantant ; mais croyez-vous qu'une femme qui,

malgré ses ridicules, a quelque intelligence, ait réservé les plus beaux trésors du cœur pour un homme qui ne peut voir en elle qu'un plaisir passager... Je ne suis pas surprise d'entendre de votre bouche un mot que tant de gens m'ont déjà dit... mais...

Le cocher se retourna. — Voici M. Gatién... dit-il.

— Je vous aime, je vous veux, et vous serez à moi, car je n'ai jamais senti pour aucune femme ce que vous m'inspirez, cria Lousteau dans l'oreille de Dinah.

— Malgré moi, peut-être ? répliqua-t-elle en souriant.

— Au moins faut-il, pour mon honneur, que vous ayez l'air d'avoir été vivement attaquée, dit le Parisien, à qui la funeste propriété de l'organdi suggéra une idée bouffonne.

Avant que Gatién eût atteint le bout du pont, l'audacieux journaliste chiffonna si lestement la robe d'organdi, que madame de la Baudraye se vit dans un état à ne pas se montrer.

— Ah ! monsieur !... s'écria majestueusement Dinah.

— Vous m'avez défilé, répondit-il.

Mais Gatién arrivait avec la célérité d'un amant dupé. Pour regagner un peu de l'estime de madame de la Baudraye, Lousteau s'efforça de dérober la vue de la robe froissée à Gatién, en se jetant, pour lui parler, hors de la voiture du côté de Dinah.

— Courez à notre auberge, lui dit-il, il en est temps encore, la diligence ne part que dans une demi-heure, le manuscrit est sur la table de la chambre occupée par Bianchon, il y tient, car il ne saurait comment faire son cours.

— Allé donc, Gatién ! dit madame de la Baudraye en regardant son jeune adorateur avec une expression pleine de despotisme.

L'enfant, commandé par cette insistance, rebroussa courant à bride abattue.

— Vite à la Baudraye, cria Lousteau au cocher, madame la baronne est souffrante... Votre mère sera seule dans le secret de ma ruse, dit-il en se rasseyant auprès de Dinah.

— Vous appelez cette infamie une ruse ? dit madame de la Baudraye en réprimant quelques larmes, qui furent séchées au feu de l'orgueil irrité.

Elle s'appuya dans le coin de la calèche, se croisa les bras sur la poitrine et regarda la Loire, la campagne, tout, excepté Lousteau. Le journaliste prit alors un ton caressant et parla jusqu'à la Baudraye, où Dinah se sauva de la calèche chez elle en tâchant de n'être vue de personne. Dans son trouble, elle se précipita sur un sofa pour y pleurer.

— Si je suis pour vous un objet d'horreur, de haine ou de mépris, je pars, dit alors Lousteau, qui l'avait suivie.

Le roué se mit aux pieds de Dinah. Ce fut dans cette crise que madame Piédefer se montra, disant à sa fille : — Eh bien ! qu'as-tu ? que se passe-t-il ?

— Donnez promptement une autre robe à votre fille, dit l'audacieux Parisien à l'oreille de la dévote.

En entendant le galop furieux du cheval de Gatién, madame de la Baudraye se jeta dans sa chambre, où la suivit sa mère.

— Il n'y a rien à l'auberge, dit Gatién à Lousteau, qui vint à sa rencontre.

— Et vous n'avez rien trouvé non plus au château d'Anzy ? répondit Lousteau.

— Vous vous êtes moqués de moi, répliqua Gatién d'un petit ton sec.

— En plein, répondit Lousteau. Madame de la Baudraye a trouvé très-inconvenant que vous la suiviez sans en être prié. Croyez-moi, c'est un mauvais moyen pour séduire les femmes que de les emmener. Dinah vous a mystifié, vous l'avez fait rire, c'est un succès qu'aucun de vous n'a eu depuis treize ans auprès d'elle, et que vous devez à Bianchon. Oui, votre cousin est l'auteur du manuscrit !... Le cheval en reviendra-t-il ? demanda Lousteau plaisamment pendant que Gatién se demandait s'il devait ou non se fâcher.

— Le cheval !... répéta Gatién.

En ce moment madame de la Baudraye arriva, vêtue d'une robe de velours, et accompagnée de sa mère, qui lançait à Lousteau des regards irrités. Devant Gatién, il était imprudent à Dinah de paraître froide ou sévère avec Lousteau, qui, profitant de cette circonstance, offrit son bras à cette fautive Lucrece ; mais elle le refusa.

— Voulez-vous renvoyer un homme qui vous a voué sa vie ? lui dit-il en marchant près d'elle, je vais rester à Sancerre et partir demain.

— Viens-tu, ma mère ? dit madame de la Baudraye à madame Piédefer en évitant ainsi de répondre à l'argument direct par lequel Lousteau la forçait à prendre un parti.

Le Parisien aida la mère à monter en voiture, il aida madame de la Baudraye en la prenant doucement par le bras, et il se plaça sur le devant avec Gatién, qui laissa le cheval à la Baudraye.

— Vous avez changé de robe, dit maladroitement Gatién à Dinah.

— Madame la baronne a été saisie par l'air frais de la Loire, répondit Lousteau, Bianchon lui a conseillé de se vêtir chaudement.

Dinah devint rouge comme un coquelicot, et madame Piédefer prit un visage sévère.

— Pauvre Bianchon, il est sur la route de Paris, quel noble cœur ! dit Lousteau.

— Oh ! oui, répondit madame de la Baudraye, il est grand et délicat, celui-là...

— Nous étions si gais en partant, dit Lousteau, vous voilà souffrante, et vous me parlez avec amertume, et pourquoi ?... N'êtes-vous donc pas accoutumée à vous entendre dire que vous êtes belle et spirituelle ? moi, je le déclare devant Gatién, je renonce à Paris, je vais rester à Sancerre et grossir le nombre de vos cavaliers-servants. Je me suis senti si jeune dans mon pays natal, j'ai déjà oublié Paris et ses corruptions, et ses ennuis, et ses fatigants plaisirs... Oui, ma vie me semble comme purifiée...

Dinah laissa parler Lousteau sans le regarder ; mais il y eut un moment où l'improvisation de ce serpent devint si spirituelle sous l'effort qu'il fit pour singer la passion par des phrases et par des idées dont le sens, caché pour Gatién, éclatait dans le cœur de Dinah, qu'elle leva les yeux sur lui. Ce regard parut combler de joie Lousteau, qui redoubla de verve et fit enfin rire madame de la Baudraye. Lorsque, dans une situation où son orgueil est blessé si cruellement, une femme a ri, tout est compromis. Quand on entra dans l'immense cour sablée et ornée de son bowling à corbeilles de fleurs qui fait si bien valoir la façade d'Anzy, le journaliste disait : — Lorsque les femmes nous aiment, elles nous pardonnent tout, même nos crimes ; lorsqu'elles ne nous aiment pas, elles ne nous pardonnent rien, pas même nos vertus ! Me pardonnez-vous ? ajouta-t-il à l'oreille de madame de la Baudraye en lui serrant le bras sur son cœur par un geste plein de tendresse. Dinah ne put s'empêcher de sourire.

Pendant le dîner et pendant le reste de la soirée, Lousteau fut d'une gaieté, d'un entrain charmant ; mais, tout en peignant ainsi son ivresse, il se livrait par moments à la rêverie en homme qui paraissait absorbé par son bonheur. Après le café, madame de la Baudraye et sa mère laissèrent les hommes se promener dans les jardins. M. Gravier dit alors au procureur du roi : — Avez-vous remarqué que madame de la Baudraye, qui est partie en robe d'organdi, nous est revenue en robe de velours ?

— En montant en voiture à Cosne, la robe s'est accrochée à un bouton de cuivre de la calèche et s'est déchirée du haut en bas, répondit Lousteau.

— Oh ! fit Gatién percé au cœur par la cruelle différence des deux explications du journaliste.

Lousteau, qui comptait sur cette surprise de Gatién, le prit par le bras et le lui serra pour lui demander le silence. Quelques moments après, Lousteau laissa les trois adorateurs de Dinah seuls, en s'emparant du petit la Baudraye. Gatién fut alors interrogé sur les événements du voyage. M. Gravier et M. de Clagny furent stupéfaits d'apprendre que Dinah s'était trouvée seule au retour de Cosne avec Lousteau ; mais plus stupéfaits encore des deux versions du Parisien sur le changement de robe. Aussi l'attitude de ces trois hommes déconfits fut-elle très-embarrassée pendant la soirée. Le lendemain matin, chacun d'eux eut des affaires qui l'obligeaient à quitter Anzy, où Dinah resta seule avec sa mère, son mari et Lousteau.

Le dépit des trois Sancerrois organisa dans la ville une grande clameur. La chute de la Muse du Berry, du Nivernais et du Morvan fut accompagnée d'un vrai charivari de médisances, de calomnies et de conjectures diverses parmi lesquelles figurait en première ligne l'histoire de la robe d'organdi. Jamais toilette de Dinah n'eut autant de succès, et n'éveilla plus l'attention des jeunes personnes qui ne s'expliquaient point les rapports entre l'amour et l'organdi dont riaient tant les femmes mariées. La présidente Boironge, furieuse de la mésaventure de son Gatién, oublia les éloges qu'elle avait prodigués au poème de Paquita la Sévillane ; elle fulmina des censures horribles contre une femme capable de publier une pareille infamie.

— La malheureuse fait ce qu'elle a écrit ! disait-elle. Peut-être finira-t-elle comme son héroïne !...

Il en fut de Dinah dans le Sancerrois comme du maréchal Soult dans les journaux de l'opposition : tant qu'il est ministre, il a perdu la bataille de Toulouse ; dès qu'il rentre dans le repos, il l'a gagnée ! Vertueuse, Dinah passait pour la rivale des Camille Maupin, des femmes les plus illustres ; mais heureuse, elle était une malheureuse.

M. de Clagny défendit courageusement Dinah. Il vint à plusieurs reprises au château d'Anzy pour avoir le droit de démentir le bruit qui courait sur celle qu'il adorait toujours, même tombée, et il soutint qu'il s'agissait entre elle et Lousteau d'une collaboration à un grand ouvrage. On se moqua du procureur du roi.

Le mois d'octobre fut ravissant, l'automne est la plus belle saison des vallées de la Loire ; mais en 1836 il fut particulièrement magnifique. La nature semblait être la complice du bonheur de Dinah, qui, selon les prédictions de Bianchon, arriva par degrés à un violent amour de cœur. En un mois, la châtelaine changea complètement. Elle fut étonnée de retrouver tant de facilités inertes, endormies, inutiles jusqu'alors. Lousteau fut un ange pour elle, car l'amour de cœur, ce besoin réel des âmes grandes, faisait d'elle une femme entièrement nouvelle. Dinah vivait ! elle trouvait l'emploi de ses forces, elle découvrait des perspectives inattendues dans son avenir, elle

était heureuse enfin, heureuse sans soucis, sans entraves. Cet immense château, les jardins, le parc, la forêt, étaient si favorables à l'amour ! Lousteau rencontra chez madame de la Baudraye une naïveté d'impression, une innocence, si vous voulez, qui la rendit originale : il y eut en elle du piquant, de l'imprévu, beaucoup plus que chez une jeune fille. Lousteau fut sensible à une flatterie qui chez presque toutes les femmes est une comédie ; mais qui chez Dinah fut vraie : elle apprenait de lui l'amour, il était bien le premier dans ce cœur. Enfin, il se donna la peine d'être excessivement aimable. Les hommes ont, comme les femmes d'ailleurs, un répertoire de récitaifs, de cantilènes, de nocturnes, de motifs, de rentrées (faut-il dire de recettes, quoiqu'il s'agisse d'amour ?), qu'ils croient leur exclusive propriété. Les gens arrivés à l'âge de Lousteau tâchent de distribuer habilement les pièces de ce trésor dans l'opéra d'une passion ; mais, en ne voyant qu'une bonne fortune dans son aventure avec Dinah, le Parisien voulut graver son souvenir en traits ineffaçables sur ce cœur, et il prodigua durant ce beau mois d'octobre ses plus coquettes mélodies et ses plus savantes barcarolles. Enfin, il épuisa les ressources de la mise en scène de l'amour, pour se servir d'une de ces expressions détournées de l'argot du théâtre et qui rend admirablement bien ce manège.

— Si cette femme-là m'oublie!... se disait-il parfois en revenant avec elle au château d'une longue promenade dans les bois, je ne lui en voudrai pas, elle aura trouvé mieux !...

Quand, de part et d'autre, deux êtres ont échangé les duos de cette délicate partition et qu'ils se plaisent encore, on peut dire qu'ils s'aiment véritablement. Mais Lousteau ne pouvait pas avoir le temps de se répéter, car il comptait quitter Anzy vers les premiers jours de novembre, son feuilleton le rappelait à Paris. Avant déjeuner, la veille du départ projeté, le journaliste et Dinah virent arriver le petit la Baudraye avec un artiste de Nevers, un restaurateur de sculptures.

— De quoi s'agit-il ? dit Lousteau, que voulez-vous faire à votre château ?

— Voici ce que je veux, répondit le petit vieillard en emmenant le journaliste, sa femme et l'artiste de province sur la terrasse.

Il montra sur la façade, au-dessus de la porte d'entrée, un précieux cartouche soutenu par deux sirènes, assez semblable à celui qui décore l'arcade actuellement condamnée par où l'on allait jadis du quai des Tuileries dans la cour du vieux Louvre, et au-dessus de laquelle on lit : *Bibliothèque du cabinet du roi*. Ce cartouche offrait le vieil écusson des d'Uxelles, qui portent d'or et de gueules, à la fasce de l'un à l'autre, avec deux lions de gueules à dextre et d'or à senestre pour supports ; l'écu timbré du casque de chevalier, lambrequiné des émaux de l'écu et somme de la couronne ducal. Puis pour devise : *Cy paroist !* parole fière et sonnante.

— Je veux remplacer les armes de la maison d'Uxelles par les miennes ; et comme elles se trouvent répétées six fois dans les deux façades et dans les deux ailes, ce n'est pas une petite affaire.

— Vos armes d'hier ! s'écria Dinah, et après 1850 !...

— N'ai-je pas constitué un majorat ?

— Je concevrais cela si vous aviez des enfants, lui dit le journaliste.

— Oh ! répondit le petit vieillard, madame de la Baudraye est encore jeune, il n'y a pas encore de temps perdu.

Cette fatuité fit sourire Lousteau, qui ne comprit pas M. de la Baudraye.

— Eh bien ! *Didine*, dit-il à l'oreille de madame de la Baudraye, à quoi bon tes remords ?

Dinah plaida pour obtenir un jour de plus, et les deux amants se firent leurs adieux à la manière de ces théâtres qui donnent dix fois de suite la dernière représentation d'une pièce à recettes. Mais combien de promesses échangées ! combien de pactes solennels exigés par Dinah et conclus sans difficultés par l'impudent journaliste ! Avec la supériorité d'une femme supérieure, Dinah conduisit, au vu et au su de tout le pays, Lousteau jusqu'à Cosne, en compagnie de sa mère et du petit la Baudraye.

Quand, dix jours après, madame de la Baudraye eut dans son salon à la Baudraye MM. de Clagny, Gatién et Graviér, elle trouva moyen de dire audacieusement à chacun d'eux : — Je dois à M. Lousteau d'avoir su que je n'étais pas aimée pour moi-même.

Et quelles belles tartines elle débita sur les hommes, sur la nature de leurs sentiments, sur le but de leur vil amour, etc. Des trois amants de Dinah, M. de Clagny, seul, lui dit : — Je vous aime quand même !... aussi Dinah le prit-elle pour confident et lui prodigua-t-elle toutes les douceurs d'amitié que les femmes confisent pour les Gurth qui portent ainsi le collier d'un esclavage adoré.

De retour à Paris, Lousteau perdit en quelques semaines le souvenir des beaux jours passés au château d'Anzy. Voici pourquoi. Lousteau vivait de sa plume. Dans ce siècle, et surtout depuis le triomphe d'une bourgeoisie qui se garde bien d'imiter François I<sup>er</sup> ou Louis XIV, vivre de sa plume est un travail auquel se refuseraient les forçats, ils préféreraient la mort. Vivre de sa plume, n'est-ce pas créer ? créer aujourd'hui, demain, toujours... ou avoir l'air de créer ; or le semblant coûte aussi cher que le réel ! Outre son feuilleton dans un journal quotidien qui ressemblait au rocher de Sisyphe et qui tombait

tous les lundis sur la barbe de sa plume, Étienne travaillait à trois ou quatre journaux littéraires. Mais, rassurez-vous ! il ne mettait aucune conscience d'artiste à ses productions. Le Sancerrois appartenait, par sa facilité, par son insouciance, si vous voulez, à ce groupe d'écrivains appelés du nom de *bons enfants*. En littérature, à Paris, de nos jours, la bonhomie est une démission donnée de toutes prétentions à une place quelconque. Lorsqu'il ne peut plus ou qu'il ne veut plus rien être, un écrivain se fait journaliste et bon enfant. On mène alors une vie assez agréable. Les débutants, les bas-bleus, les actrices qui commencent et celles qui finissent leur carrière, auteurs et libraires, caressent ou choient ces plumes à tout faire. Lousteau, devenu viveur, n'avait plus guère que son loyer à payer en fait de dépenses. Il avait des loges à tous les théâtres. La vente des livres dont il rendait ou ne rendait pas compte soldait son gantier ; aussi disait-il à ces auteurs qui s'impriment à leurs frais : — J'ai toujours votre livre dans les mains. Il percevait sur les amours-propres des redevances en dessins, en tableaux. Tous ses jours étaient pris par des dîners, ses soirées par le théâtre, la matinée par les amis, par des visites, par la flânerie. Son feuilleton, ses articles, et les deux nouvelles qu'il écrivait par an pour les journaux hebdomadaires, étaient l'impôt frappé sur cette vie heureuse. Étienne avait cependant combattu pendant dix ans pour arriver à cette position. Enfin connu de toute la littérature, aimé pour le bien connue pour le mal qu'il commettait avec une irréprochable bonhomie, il se laissait aller en dérive, insouciant de l'avenir. Il régnait au milieu d'une coterie de nouveaux venus, il avait des amitiés, c'est-à-dire des habitudes qui duraient depuis quinze ans, des gens avec lesquels il soupa, il dînait, et se livrait à ses plaisanteries. Il gagnait environ sept à huit cents francs par mois, somme que la prodigalité particulière aux pauvres rendait insuffisante. Aussi Lousteau se trouvait-il alors aussi misérable qu'à son début à Paris, quand il se disait : — Si j'avais cinq cents francs par mois, je serais bien riche ! Voici la raison de ce phénomène.

Lousteau demeurait rue des Martyrs, dans un joli petit rez-de-chaussée à jardin, meublé magnifiquement. Lors de son installation, en 1835, il avait fait avec un tapissier un arrangement qui rognait son bien-être pendant longtemps. Cet appartement coûtait douze cents francs de loyer. Or, les mois de janvier, d'avril, de juillet et d'octobre étaient, selon son mot, des mois indigents. Le loyer et les notes du portier faisaient ralle. Lousteau n'en prenait pas moins des cabriolets, n'en dépensait pas moins une centaine de francs en déjeuners ; il fumait pour trente francs de cigares, et ne savait refuser ni un dîner, ni une robe à ses maîtresses de hasard. Il anticipait alors bien sur le produit toujours incertain des mois suivants, qu'il ne pouvait pas plus se voir cent francs sur sa cheminée, en gagnant sept à huit cents francs par mois, que quand il en gagnait à peine deux cents en 1822.

Fatigué parfois de ces tournoisements de la vie littéraire, ennuyé du plaisir comme l'est une courtisane, Lousteau quittait le courant, il s'asseyait parfois sur le penchant de la berge, et disait à certains de ses intimes, à Nathan, à Bixiou, tout en fumant un cigare au fond de son jardinet, devant un gazon toujours vert, grand comme une table à manger : — Comment finirons-nous ? Les cheveux blancs nous font leurs sommations respectueuses !...

— Bah ! nous nous marierons, quand nous voudrons nous occuper de notre mariage, autant que nous nous occupons d'un drame ou d'un livre, disait Nathan.

— Et Florine ? répondait Bixiou.

— Nous avons tous une Florine, disait Étienne en jetant son bout de cigare sur le gazon, et pensant à madame Schontz.

Madame Schontz était une femme assez jolie pour pouvoir vendre très-cher l'usufruit de sa beauté, tout en en conservant la nue propriété à Lousteau, son ami de cœur. Comme toutes ces femmes qui, du nom de l'église autour de laquelle elles se sont groupées, ont été nommées *lorettes*, elles demeurait rue Fléchier, à deux pas de Lousteau. Cette lorette trouvait une jouissance d'amour-propre à narguer ses amies en se disant aimée par un homme d'esprit. Ces détails sur la vie et les finances de Lousteau sont nécessaires ; car cette pénurie et cette existence de bohémien, à qui le luxe parisien était indispensable, devaient cruellement influencer sur l'avenir de Dinah.

Ceux à qui la bohème de Paris est connue comprendront alors comment, au bout de quinze jours, le journaliste, replongé dans son milieu littéraire, pouvait rire de sa baronne, entre amis, et même avec madame Schontz. Quant à ceux qui trouveront ces procédés infâmes, il est à peu près inutile de leur en présenter des excuses inadmissibles.

— Qu'as-tu fait à Sancerre, demanda Bixiou à Lousteau quand ils se rencontrèrent.

— J'ai rendu service à trois braves provinciaux, un receveur des contributions, un petit cousin et un procureur du roi, qui tournaient depuis dix ans, répondit-il, autour d'une de ces cent et une dixièmes muses qui ornent les départements, sans y plus toucher qu'on ne touche à un plat monté du dessert, jusqu'à ce qu'un esprit fort y donne un coup de râteau...

— Pauvre garçon ! disait Bixiou, je disais bien que tu allais à Sancerre pour y mettre ton esprit au vert.

— Ton calembour est aussi détestable que ma Muse est belle, mon cher, répliqua Lousteau. Demande à Bianchon.

— Une muse et un poète, répondit Bixiou, ton aventure est alors un traitement homœopathique.

Le dixième jour, Lousteau reçut une lettre timbrée de Sancerre.

— Bien ! bien ! fit Lousteau. « Ami chéri, idole de mon cœur et de mon âme... » Vingt pages d'écriture ! une par jour et datée de minute ! Elle m'écrit quand elle est seule... Pauvre femme. Ah ! ah ! *Post-scriptum*. « Je n'ose te demander de m'écrire comme je le fais, tous « les jours ; mais j'espère avoir de mon bien-aimé deux lignes chaque « semaine pour me tranquilliser... » — Quel dommage de brûler cela ! c'est crânement écrit, se dit Lousteau, qui jeta les dix feuillets au feu après les avoir lus. Cette femme est née pour faire de la copie.

Lousteau craignait peu madame Schontz, de laquelle il était aimé pour lui-même ; mais il avait supplanté l'un de ses amis dans le cœur d'une marquise. La marquise, femme assez libre de sa personne, venait quelquefois à l'improviste chez lui, le soir, en fiacre, voilée, et se permettait, en qualité de femme de lettres, de fouiller dans tous les tiroirs. Huit jours après, Lousteau, qui se souvenait à peine de Dinah, fut bouleversé par un nouveau paquet de Sancerre : huit feuillets ! seize pages ! Il entendit les pas d'une femme, il crut à quelque visite domiciliaire de la marquise, et jeta ces ravissantes et délicieuses preuves d'amour au feu... sans les lire !

— Une lettre de femme ! s'écria madame Schontz en entrant, le papier, la cire sentent trop bonne...

— Monsieur, voici, dit un facteur des messageries en posant dans l'antichambre deux énormissimes bourriches. Tout est payé. Voulez-vous signer mon registre?...

— Tout est payé ! s'écria madame Schontz. Ça ne peut venir que de Sancerre.

— Oui, madame, dit le facteur.

— Ta dixième Muse est une femme de haute intelligence, dit la lettre en défaisant une bourriche pendant que Lousteau signait, j'aime une muse qui connaît le ménage, et qui fait à la fois des pâtés d'encres et des pâtés de gibier. Oh ! les belles fleurs !... s'écria-t-elle en découvrant la seconde bourriche. Mais il n'y a rien de plus beau dans Paris !... De quoi ? de quoi ? un lièvre, des perdreaux, un demi-chevreuil. Nous inviterons tes amis, et nous ferons un fameux dîner, car Athalie possède un talent particulier pour accommoder le chevreuil.

Lousteau répondit à Dinah ; mais au lieu de répondre avec son cœur, il fit de l'esprit. La lettre n'en fut que plus dangereuse, elle ressemblait à une lettre de Mirabeau à Sophie. Le style des vrais amants est limpide. C'est une eau pure qui laisse voir le fond du cœur entre deux rives ornées des riens de la vie, émaillées de ces fleurs de l'âme nées chaque jour, et dont le charme est enivrant, mais pour deux êtres seulement. Aussi, dès qu'une lettre d'amour peut faire plaisir au tiers qui la lit, est-elle à coup sûr sortie de la tête et non du cœur. Mais les femmes y seront toujours prises, elles croient alors être l'unique source de cet esprit.

Vers la fin du mois de décembre, Lousteau ne lisait plus les lettres de Dinah, qui s'accumulèrent dans un tiroir de sa commode toujours ouvert, sous ses chemises qu'elles parfumaient. Il advenait à Lousteau l'un de ces hasards que ces bohémiens doivent saisir par tous ses cheveux. Au milieu de ce mois, madame Schontz, qui s'intéressait beaucoup à Lousteau, le fit prier de passer chez elle un matin pour affaire.

— Mon cher, tu peux te marier, lui dit-elle.

— Souvent, ma chère, heureusement !

— Quand je dis te marier, c'est faire un beau mariage. Tu n'as pas de préjugés, on n'a pas besoin de gazer : voici l'affaire. Une jeune personne a commis une faute, et la mère n'en sait pas le premier baiser. Le père est un honnête notaire plein d'honneur, il a eu la sagesse de ne rien ébruiter. Il veut marier sa fille en quinze jours, il donne une dot de cent cinquante mille francs, car il a trois autres enfants ; mais !... — pas bête — il ajoute un supplément de cent mille francs de la main à la main pour couvrir le déchet. Il s'agit d'une vieille famille de la bourgeoisie parisienne, quartier des Lombards !...

— Eh bien ! pourquoi l'amant n'épouse-t-il pas ?

— Mort.

— Quel roman ! il n'y a plus que rue des Lombards où les choses se passent ainsi...

— Mais ne vas-tu pas croire qu'un frère jaloux a tué le séducteur ?... Ce jeune homme est tout bêtement mort d'une pleurésie, attrapée en sortant du spectacle. Premier clerc, et sans un hard, mon homme avait séduit la fille pour avoir l'étude : en voilà une vengeance du ciel !

— D'où sais-tu cela ?

— De Malaga, le notaire est son milord.

— Quoi, c'est Cardot, le fils de ce petit vieillard à queue et poudré, le premier ami de Florentine !...

— Précisément, Malaga, dont l'amant est un petit criquet de mu-

sicien de dix-huit ans, ne peut pas, en conscience, le marier à cet âge-là ; elle n'a encore aucune raison de lui en vouloir. D'ailleurs, M. Cardot veut un homme d'au moins trente ans. Ce notaire, selon moi, sera très-flatté d'avoir pour gendre une célébrité. Ainsi, tête-toi, mon bonhomme ! Tu payes tes dettes, tu deviens riche de douze mille francs de rente, et tu n'as pas l'ennui de te rendre père : en voilà, des avantages ! Après tout, tu épouses une veuve consolable. Il y a cinquante mille livres de rente dans la maison, outre la charge ; tu ne peux donc pas avoir un jour moins de quinze autres mille francs de rente, et tu appartiens à une famille qui, politiquement, se trouve dans une belle position. Cardot est le beau-frère du vieux Camusot le député, qui est resté si longtemps avec Fanny Beaupré.

— Oui, dit Lousteau, Camusot le père a épousé la fille ainée à feu le petit père Cardot, et ils faisaient leurs farces ensemble.

— Eh bien ! reprit madame Schontz, madame Cardot, la notaresse, est une Chiffreville, des fabricants de produits chimiques, l'aristocratie d'aujourd'hui, quoi ! des Potasse ! Là est le mauvais côté : tu auras une terrible belle-mère... oh ! une femme à tuer sa fille si elle la savait dans l'état où... Cette Cardot est dévote, elle a les lèvres comme deux faveurs d'un rose passé... Un viveur comme toi ne serait jamais accepté par cette femme-là, qui, dans une bonne intention, espionnerait ton ménage de garçon, et saurait tout ton passé ; mais Cardot fera, dit-il, usage de son pouvoir paternel. Le pauvre homme sera forcé d'être gracieux pendant quelques jours pour sa femme, une femme de bois, mon cher ; Malaga, qui l'a rencontrée, l'a nommée une brosse de pénitence. Cardot a quarante ans, il sera maire dans son arrondissement, il deviendra peut-être député. Il offre, à la place des cent mille francs, de donner une jolie maison, rue Saint-Lazare, entre cour et jardin, qui ne lui a coûté que soixante mille francs à la débâcle de Juillet ; il te la vendrait, histoire de te fournir l'occasion d'aller et venir chez lui, de voir la fille, de plaire à la mère... Cela te constituerait un avoir aux yeux de madame Cardot. Enfin tu serais comme un prince, dans ce petit hôtel. Tu te feras nommer, par le crédit de Camusot, bibliothécaire à un ministère où il n'y aura pas de livres. Eh bien ! si tu places ton argent en cautionnement de journal, tu auras dix mille francs de rente, tu en gagnes six, ta bibliothèque t'en donnera quatre... Trouve mieux ! Tu te marierais à un agneau sans tache, il pourrait se changer en femme légère au bout de deux ans... Que t'arrive-t-il ? un dividende anticipé. C'est la mode ! Si tu veux m'en croire, il faut venir dîner demain chez Malaga. Tu y verras ton beau-père, il saura l'indiscrétion, censée commise par Malaga, contre laquelle il ne peut pas se fâcher, et tu le domines alors. Quant à ta femme... Eh !... mais sa faute te laisse garçon...

— Ah ! ton langage n'est pas plus hypocrite qu'un boulet de canon.

— Je t'aime pour toi, voilà tout, et je raisonne. Eh bien ! qu'as-tu à rester là comme un Abd-el-Kader en cire ? Il n'y a pas à réfléchir. C'est pile ou face, le mariage. Eh bien ! tu as tire pile ?

— Tu auras ma réponse demain, dit Lousteau.

— J'aimerais mieux l'avoir tout de suite, Malaga ferait l'article pour toi ce soir.

— Eh bien ! oui...

Lousteau passa la soirée à écrire à la marquise une longue lettre où il lui disait les raisons qui l'obligeaient à se marier : sa constante misère, la paresse de son imagination, les cheveux blancs, sa fatigue morale et physique, enfin quatre pages de raisons.

— Quant à Dinah, je lui enverrai le billet de faire part, se dit-il. Comme dit Bixiou, je n'ai pas mon pareil pour savoir couper la queue à une passion...

Lousteau, qui fit d'abord des façons avec lui-même, en était arrivé le lendemain à craindre que ce mariage manquât. Aussi fut-il charmant avec le notaire.

— J'ai connu, lui dit-il, M. votre père chez Florentine, je devais vous connaître chez mademoiselle Turquet. Bon chien classe de race. Il était très-bon enfant et philosophe, le petit père Cardot, car (vous permettez) nous l'appelions ainsi. Dans ce temps-là Florine, Florentine, Tullia, Coralie et Mariette étaient comme les cinq doigts de la main... Il y a de cela maintenant quinze ans. Vous comprenez que mes folies ne sont plus à faire... Dans ce temps-là, le plaisir m'emportait, j'ai de l'ambition aujourd'hui ; mais nous sommes dans une époque où, pour parvenir, il faut être sans dettes, avoir une fortune, femme et enfants. Si je paye le cens, si je suis propriétaire de mon journal au lieu d'en être un rédacteur, je deviendrai député tout comme tant d'autres !

Maitre Cardot goûta cette profession de foi. Lousteau s'était mis sous les armes, il plut au notaire, qui, chose assez facile à concevoir, eut plus d'abandon avec un homme qui avait connu les secrets de la vie de son père, qu'il n'en aurait eu avec tout autre. Le lendemain, Lousteau fut présenté, comme acquéreur de la maison rue Saint-Lazare, au sein de la famille Cardot, et il y dina trois jours après.

Cardot demeurait dans une vieille maison auprès de la place du Châtelet. Tout était cossu chez lui. L'économie y mettait les moindres dorures sous des gazes vertes. Les meubles étaient couverts de housses. Si l'on n'éprouvait aucune inquiétude sur la fortune de la maison, on y éprouvait une envie de bâiller dès la première demi-

heure. L'ennui siégeait sur tous les meubles. Les draperies pendaient tristement. La salle à manger ressemblait à celle d'Harpagon. Lousteau n'eût pas connu Malaga d'avance, à la seule inspection de ce ménage il aurait deviné que l'existence du notaire se passait sur un autre théâtre. Le journaliste aperçut une grande jeune personne blonde, à l'œil bleu, timide et langoureux à la fois. Il plut au frère aimé, quatrième clerc de l'étude, que la gloire littéraire attirait dans ses pièges, et qui devait être le successeur de Cardot. La sœur cadette avait douze ans. Lousteau, caparaçonné d'un petit air jésuite, fit l'homme religieux et monarcbique avec la mère, il fut sobre, doux, posé, complimenteur.

Vingt jours après la présentation, au quatrième dîner, Félicie Cardot, qui étudiait Lousteau du coin de l'œil, alla lui offrir sa tasse de café dans une embrasure de fenêtre et lui dit à voix basse, les larmes dans les yeux : — Toute ma vie, monsieur, sera employée à vous remercier de votre dévouement pour une pauvre fille...

Lousteau fut ému, tant il y avait de choses dans le regard, dans l'accent, dans l'attitude. — Elle ferait le bonheur d'un honnête homme, se dit-il en lui pressant la main pour toute réponse.

Madame Cardot regardait son gendre comme un homme plein d'avenir; mais, parmi toutes les belles qualités qu'elle lui supposait, elle était enchantée de sa moralité. Soufflé par le roné notaire, Etienne avait donné sa parole de n'avoir ni enfant naturel ni aucune liaison qui pût compromettre l'avenir de la chère Félicie.

— Vous pouvez me trouver un peu exagérée, disait la dévote au journaliste; mais quand on donne une perle comme ma Félicie à un homme, on doit veiller à son avenir. Je ne suis pas de ces mères qui sont enchantées de se débarrasser de leurs filles. M. Cardot va de l'avant, il presse le mariage de sa fille, il le voudrait fait. Nous ne différons qu'en ceci... Quoiqu'avec un homme comme vous, monsieur, un littérateur dont la jeunesse a été préservée de la démolition actuelle par le travail, on puisse être en sûreté; néanmoins, vous vous moqueriez de moi, si je mariais ma fille les yeux fermés. Je sais bien que vous n'êtes pas un innocent, et j'en serais bien fâchée pour ma Félicie (ceci fut dit à l'oreille), mais si vous aviez de ces liaisons... Tenez, monsieur, vous avez entendu parler de madame Roguin, la femme d'un notaire qui a eu, malheureusement pour notre corps, une si cruelle célébrité. Madame Roguin est liée, et cela depuis 1820, avec un banquier...

— Oui, du Tillet, répondit Etienne, qui se mordit la langue en songeant à l'imprudencence avec laquelle il avait connu le Tillet.

— Eh bien! monsieur, si vous étiez mère, ne trembleriez-vous pas en pensant que votre fille peut avoir le sort de madame du Tillet? A son âge, et née de Grandville, avoir pour rivale une femme de cinquante ans passés!... J'aimerais mieux voir ma fille morte que de la donner à un homme qui aurait des relations avec une femme mariée. Une grisette, une femme de théâtre, se prennent et se quittent! Selon moi, ces femmes-là ne sont pas dangereuses, l'amour est un état pour elles, elles ne tiennent à personne, un de perdu, deux de retrouvés!... Mais une femme qui a manqué à ses devoirs doit s'attacher à sa faute, elle n'est excusable que par sa constance, si jamais un pareil crime est excusable! C'est ainsi du moins que je comprends la faute d'une femme comme il faut, et voilà ce qui la rend si redoutable...

Au lieu de chercher le sens de ces paroles, Etienne en plaisantait chez Malaga, où il se rendit avec son futur beau-père; car le notaire et le journaliste étaient au mieux ensemble.

Lousteau s'était déjà posé devant ses intimes comme un homme important : sa vie allait enfin avoir un sens, le hasard l'avait choyé, il devenait sous peu de jours propriétaire d'un charmant petit hôtel rue Saint-Lazare; il se mariait, il épousait une femme charmante, il aurait environ vingt mille livres de rente; il pourrait donner carrière à son ambition; il était aimé de la jeune personne, il appartenait à plusieurs familles honorables... Enfin, il voguait à pleines voiles sur le lac bleu de l'espérance.

Madame Cardot avait désiré voir les gravures de Gil Blas, un de ces livres illustrés que la librairie française entreprenait alors, et Lousteau la veille en avait remis les premières livraisons à madame Cardot. La notairesse avait son plan, elle n'empruntait le livre que pour le rendre, elle voulait un prétexte de tomber à l'improviste chez son gendre futur. A l'aspect de ce ménage de garçon, que son mari lui peignait comme charmant, elle en saurait plus, disait-elle, qu'on ne lui en disait sur les mœurs de Lousteau. Sa belle-sœur, madame Camusot, à qui le fatal secret était caché, s'effrayait de ce mariage pour sa nièce. M. Camusot, conseiller à la cour royale, fils d'un premier lit, avait dit à sa belle-mère, madame Camusot, sœur de maître Cardot, des choses peu flatteuses sur le compte du journaliste. Lousteau, cet homme si spirituel, ne trouva rien d'extraordinaire à ce que la femme d'un riche notaire voulût voir un volume de quinze francs avant de l'acheter. Jamais l'homme d'esprit ne se baisse pour examiner les bourgeois qui lui échappent à la faveur de cette inattention; et, pendant qu'il se moque d'eux, ils ont le temps de le garrotter.

Dans les premiers jours de janvier 1857, madame Cardot et sa fille

prirent une urbaine et vinrent, rue des Martyrs, rendre les livraisons du Gil Blas au futur de Félicie, enchantées toutes deux de voir l'appartement de Lousteau. Ces sortes de visites domiciliaires se font dans les vieilles familles bourgeoises. Le portier d'Etienne ne se trouva point; mais sa fille, en apprenant de la digne bourgeoise qu'elle parlait à la belle-mère et à la future de M. Lousteau, leur livra d'autant mieux la clef de l'appartement, que madame Cardot lui mit une pièce d'or dans la main.

Il était alors environ midi, l'heure à laquelle le journaliste revenait de déjeuner du café Anglais. En franchissant l'espace qui se trouve entre Notre-Dame-de-Lorette et la rue des Martyrs, Lousteau regarda par hasard un sacre qui montait par la rue du Faubourg-Montmartre, et crut avoir une vision en y apercevant la figure de Dinah! Il resta glacé sur ses deux jambes en trouvant effectivement sa Dinah à la portière.

— Que viens-tu faire ici? s'écria-t-il.

Le vous n'était pas possible avec une femme à renvoyer.

— Eh! mon amour, s'écria-t-elle, n'as-tu donc pas lu mes lettres?

— Si, répondit Lousteau.

— Eh bien?

— Eh bien?

— Tu es père! répondit la femme de province.

— Bah! s'écria-t-il sans prendre garde à la barbarie de cette exclamation. Enfin, se dit-il en lui-même, il faut la préparer à la catastrophe...

Il fit signe au cocher de s'arrêter, donna la main à madame de la Baudraye, et laissa le cocher avec la voiture pleine de malles, en se promettant bien de renvoyer *illico*, se dit-il, la femme et ses paquets d'où elle venait.

— Monsieur! monsieur! cria la petite Pamela.

L'enfant avait de l'intelligence, et savait que trois femmes ne doivent pas se rencontrer dans un appartement de garçon.

— Bien! bien! fit le journaliste en entraînant Dinah.

Pamela crut alors que cette femme inconnue était une parente, elle ajouta cependant : — La clef est à la porte, votre belle-mère y est!

Dans son trouble, et en s'entendant dire par madame de la Baudraye une myriade de phrases, Etienne entendit : *ma mère y est*, la seule circonstance qui, pour lui, fût possible, et il entra. La future et la belle-mère, alors dans la chambre à coucher, se tapirent dans un coin en voyant l'entrée d'Etienne et d'une femme.

— Enfin, mon Etienne, mon ange, je suis à toi pour la vie! s'écria Dinah en lui sautant au cou et l'étreignant pendant qu'il mettait la clef en dedans. La vie était une agonie perpétuelle pour moi dans ce château d'Anzy, je n'y tenais plus, et, le jour où il a fallu déclarer ce qui fait mon bonheur, eh bien! je ne m'en suis jamais senti la force. Je t'amène ta femme et ton enfant! Oh! ne pas m'écrire! me laisser deux mois sans nouvelles!...

— Mais, Dinah! tu me mets dans un embarras...

— M'aimes-tu?...

— Comment ne t'aimerais-je pas? Mais ne valait-il pas mieux rester à Sancerre... Je suis ici dans la plus profonde misère, et j'ai peur de te la faire partager...

— Ta misère sera le paradis pour moi. Je veux vivre ici, sans jamais en sortir...

— Mon Dieu, c'est joli en paroles, mais...

Dinah s'assit et fondit en larmes en entendant cette phrase dite avec brusquerie. Lousteau ne put résister à cette explosion, il serra la baronne dans ses bras, et l'embrassa.

— Ne pleure pas, Dinah! s'écria-t-il.

En lâchant cette phrase, le feuilletoniste aperçut dans la glace le fantôme de madame Cardot, qui, du fond de la chambre, le regardait.

— Allons, Dinah, va toi-même avec Pamela voir à déballer tes malles, lui dit-il à l'oreille. Va, ne pleure pas, nous serons heureux.

Il la conduisit jusqu'à la porte, et revint vers la notairesse pour conjurer l'orage.

— Monsieur, lui dit madame Cardot, je m'applaudis d'avoir voulu voir par moi-même le ménage de celui qui devait être mon gendre. Dût ma Félicie en mourir, elle ne sera pas la femme d'un homme tel que vous. Vous vous devez au bonheur de votre Dinah, monsieur.

Et la dévote sortit en emmenant Félicie, qui pleurait aussi, car Félicie s'était habituée à Lousteau. L'affreuse madame Cardot remonta dans son urbaine en regardant avec une insolente fixité la pauvre Dinah, qui sentait encore dans son cœur le coup de poignard du *C'est joli en paroles*; mais qui, semblable à toutes les femmes aimantes, croyait néanmoins au : — *Ne pleure pas, Dinah!*

Lousteau, qui ne manquait pas de cette espèce de résolution que donnent les hasards d'une vie agitée, se dit : — Dinah a de la noblesse, une fois prévenue de mon mariage, elle s'immolera à mon avenir, et je sais comment m'y prendre pour l'en instruire.

Enchanté de trouver une ruse dont le succès lui parut certain, il se mit à danser sur un air connu : — Larifla! la, la! Puis, une fois Dinah emballée, reprit-il en se parlant à lui-même, j'irai faire une visite et un roman à maman Cardot : j'aurai séduit sa Félicie à Saint-Eustache... Félicie, coupable par amour, porte dans son sein le gage

de notre bonheur, et... larifla, fla, fla!... le père ne peut pas me démentir, fla, fla... ni la fille... larifla! Ergô le notaire, sa femme et sa fille sont enfoncés, larifla, fla, fla!...

A son grand étonnement, Dinah surprit Etienne dansant une danse prohibée.

— Ton arrivée et notre bonheur me rendent ivre de joie!... lui dit-il en lui expliquant ainsi ce mouvement de folie.

— Et moi qui ne me croyais plus aimée! s'écria la pauvre femme en lâchant le sac de nuit qu'elle apportait, et pleurant de plaisir sur le fauteuil où elle se laissa tomber.

— Emménage-toi, mon ange, dit Etienne en riant sous cape, j'ai deux mois à écrire afin de me dégager d'une partie de garçon, car je veux être tout à toi. Commande, tu es ici chez toi.

Etienne écrivit à Bixiou.

« Mon cher, ma baronne me tombe sur les bras, et va me faire manquer mon mariage si nous ne mettons pas en scène une des rues les plus connues des mille et un vaudevilles du Gymnase. Donc, je compte sur toi, pour venir, en vieillard de Molière, gronder ton neveu Léandre sur sa sottise, pendant que la dixième Muse sera cachée dans ma chambre; il s'agit de la prendre par les sentiments, frappe fort, sois méchant, blesse-la. Quant à moi, tu comprends, j'exprime un dévouement aveugle. Viens, si tu peux, à sept heures.

« Tout à toi,

« E. LOUSTEAU. »

Une fois cette lettre envoyée par un commissionnaire à l'homme de Paris qui se plaisait le plus à ces railleries que les artistes ont nommées des charges, Lousteau parut empressé d'installer chez lui la Muse de Sancerre; il s'occupa de l'emménagement de tous les effets qu'elle avait apportés, il la mit au fait des êtres et des choses du logis avec une bonne foi si parfaite, avec un plaisir qui débordait si bien en paroles et en caresses, que Dinah put se croire la femme du monde la plus aimée. Cet appartement, où les moindres choses portaient le cachet de la mode, lui plaisait beaucoup plus que son château d'Anzy. Pamela Migeon, cette intelligente petite fille de quatorze ans, fut questionnée par le journaliste à cette fin de savoir si elle voulait devenir la femme de chambre de l'imposante baronne. Pamela ravie entra sur-le-champ en fonctions en allant commander le dîner chez un restaurateur du boulevard. Dinah comprit alors quel était le dément caché sous le luxe purement extérieur de ce ménage de garçon en n'y voyant aucun des ustensiles nécessaires à la vie. Tout en prenant possession des armoires, des commodes, elle forma les plus doux projets : elle changerait les mœurs de Lousteau, elle le rendrait casanier, elle lui compléterait son bien-être au logis. La nouveauté de sa position en cachait le malheur à Dinah, qui voyait dans un mutuel amour l'absolution de sa faute, et qui ne portait pas encore les yeux au delà de cet appartement. Pamela, dont l'intelligence était égale à celle d'une lorette, alla droit chez madame Schontz lui demander de l'argenterie en lui racontant ce qui venait d'arriver à Lousteau. Après avoir tout mis chez elle à la disposition de Pamela, madame Schontz courut chez Malaga, son amie intime, afin de prévenir Cardot du malheur advenu à son futur gendre.

Sans inquiétude sur la crise qui affectait son mariage, le journaliste fut de plus en plus charmant pour la femme de province. Le dîner occasionna ces délicieux enfantillages des amants devenus libres et heureux d'être enfin à eux-mêmes. Le café pris, au moment où Lousteau tenait sa Dinah sur ses genoux devant le feu, Pamela se montra tout égarée.

— Voici M. Bixiou! que faut-il lui dire? demanda-t-elle.

— Entre dans la chambre, dit le journaliste à sa maîtresse, je l'aurai bientôt renvoyé, c'est un de mes plus intimes amis, à qui d'ailleurs il faut avouer mon nouveau genre de vie.

— Oh! oh! deux couverts et un chapeau de velours gros-bleu! s'écria le compère... je m'en vais... Voilà ce que c'est que de se marier, on fait ses adieux. Comme on se trouve riche quand on déménage, hein!

— Est-ce que je me marie! dit Lousteau.

— Comment! tu ne te maries plus, à présent? s'écria Bixiou.

— Non!

— Non! Ah ça! que t'arrive-t-il, ferais-tu par hasard des sottises? Quoi!... toi qui, par une bénédiction du ciel, as trouvé vingt mille francs de rente, un hôtel, une femme appartenant aux premières familles de la haute bourgeoisie, enfin une femme de la rue des Lombards...

— Assez, assez, Bixiou, tout est fini, va-t'en!

— M'en aller! j'ai les droits de l'amitié, j'en abuse. Que t'est-il arrivé?

— Il m'est arrivé cette dame de Sancerre, elle est mère, et nous allons vivre ensemble, heureux le reste de nos jours... Tu saurais cela demain, autant te l'apprendre aujourd'hui.

— Beaucoup de tuyaux de cheminée qui me tombent sur la tête, comme dit Arnal. Mais si cette femme t'aime pour toi, mon cher, elle s'en retournera d'où elle vient. Est-ce qu'une femme de province

a jamais pu avoir le pied marin à Paris? elle te fera souffrir dans tous tes amours-propres. Oublies-tu ce qu'est une femme de province? mais elle a le bonheur aussi ennuyeux que le malheur, elle déploie autant de talent à éviter la grâce que la Parisienne en met à l'inventer. Ecoute, Lousteau, que la passion te fasse oublier en quel temps nous vivons, je le conçois; mais, moi, ton ami, je n'ai pas de bandeau mythologique sur les yeux... Eh bien! examine ta position. Tu routes, depuis quinze ans, dans le monde littéraire, tu n'es plus jeune, tu marches sur tes tiges, tant tu as marché!... Oui, mon bonhomme, tu fais comme les gamins de Paris, qui pour cacher les trous de leurs bas les remploient, et tu as le mollet aux talons!... Enfin ta plaisanterie est vieillotte. Ta phrase est plus connue qu'un remède secret...

— Je te dirai, comme le régent un cardinal Dubois : *Assez de coups de pied comme ça!* s'écria Lousteau tout en riant.

— Oh! vieux jeune homme, répondit Bixiou, tu sens le fer de l'opérateur à la plaie. Tu t'es épuisé, n'est-ce pas! Eh bien! dans le feu de la jeunesse, sous la pression de la misère, qu'as-tu gagné? Tu n'es pas en première ligne et tu n'as pas mille francs à toi. Voilà ta position chiffonnée. Pourras-tu, dans le déclin de tes forces, soutenir par ta plume un ménage, quand ta femme, si elle est honnête, n'aura pas les ressources d'une lorette pour extraire un billet de mille des profondeurs où l'homme le garde? Tu t'enfonces dans le troisième dessous du théâtre social... Ceci n'est que le côté financier. Voyons le côté politique! Nous naviguons dans une époque essentiellement bourgeoise, où l'honneur, la vertu, la délicatesse, le talent, le savoir, le génie, en un mot, consiste à payer ses billets, à ne rien devoir à personne, et à bien faire ses petites affaires. Soyez rangé, soyez décent, ayez femme et enfant, acquittez vos loyers et vos contributions, montez votre garde, soyez semblable à tous les fusiliers de votre compagnie, et vous pouvez prétendre à tout, devenir ministre, et tu as des chances, puisque tu n'es pas un Montmorency! Tu allais remplir toutes les conditions voulues pour être un homme politique, tu pouvais faire toutes les saletés exigées pour l'emploi, même jouer la médiocrité, tu aurais été presque nature. Et pour une femme qui te plantera là, au terme de toutes les passions éternelles, dans trois, cinq ou sept ans, après avoir consommé les dernières forces intellectuelles et physiques, tu tournes le dos à la sainte famille, à la rue des Lombards, à tout un avenir politique, à trente mille francs de rente, à la considération... Est-ce là par où devait finir un homme qui n'avait plus d'illusions?... Tu ferais pot-bouille avec une actrice qui te rendrait heureux, voilà ce qui s'appelle une question de cabinet; mais vivre avec une femme mariée... c'est tirer à vue sur le malheur! c'est avaler toutes les couleurs du vice sans en avoir les plaisirs...

— Assez, te dis-je, tout finit par un mot : j'aime madame de la Baudraye et je la préfère à toutes les fortunes du monde, à toutes les positions... J'ai pu me laisser aller à une bouffée d'ambition... mais tout cède au bonheur d'être père.

— Ah! tu donnes dans la paternité! mais, malheureux, nous ne sommes les pères que des enfants de nos femmes légitimes! Qu'est-ce que c'est qu'un montard qui ne porte pas notre nom? c'est le dernier chapitre d'un roman! On te l'enlèvera, ton enfant! Nous avons vu ce sujet-là dans vingt vaudevilles depuis dix ans... La société, mon cher, pèsera sur vous tôt ou tard. Relis Adolphe? Oh! mon Dieu! je vous vois, quand vous serez bien connus, je vous vois malheureux, tristes-à-pattes, sans considération, sans fortune, vous battant comme les actionnaires d'une commandite attrapés par leur gérant! Votre gérant, à vous, c'est le bonheur.

— Pas un mot de plus, Bixiou.

— Mais je commence à peine. Ecoute, mon cher. On a beaucoup attaqué le mariage depuis quelque temps; mais, à part son avantage d'être la seule manière d'établir les successions, comme il offre aux jolis garçons sans le sou un moyen de faire fortune en deux mois, il résiste à tous ses inconvénients! Aussi, n'y a-t-il pas de garçon qui ne se repente tôt ou tard d'avoir manqué par sa faute un mariage de trente mille livres de rentes...

— Tu ne veux donc pas me comprendre! s'écria Lousteau d'une voix exaspérée, va-t'en... Elle est là...

— Pardon, pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt?... tu es majeur... et elle aussi, fit-il d'un ton plus bas, mais assez haut cependant pour être entendu de Dinah. Elle te fera joliment repentir de son bonheur.

— Si c'est une folie, je veux la faire... Adieu!

— Un homme à la mer! cria Bixiou.

— Que le diable emporte ces amis qui se croient le droit de vous chapitrer! dit Lousteau en ouvrant la porte de sa chambre, où il trouva sur un fauteuil madame la Baudraye, affaïssée, étanchant ses yeux avec un mouchoir brodé.

— Que suis-je venue faire ici?... dit-elle. Oh! mon Dieu! pourquoi?... Etienne, je ne suis pas si femme de province que vous le croyez... Vous vous jouez de moi.

— Chère ange, répondit Lousteau, qui prit Dinah dans ses bras, la souleva du fauteuil et l'amena quasi morte dans le salon, nous avons chacun échangé notre avenir, sacrifice contre sacrifice. Pendant que

j'aimais à Sancerre, on me mariait ici ; mais je résistais... va, j'étais bien malheureux.

— Oh ! je pars ! s'écria Dinah en se dressant comme une folle et faisant deux pas vers la porte.

— Tu resteras, ma Didine, tout est fini. Va ! cette fortune est-elle à si bon marché ? ne dois-je pas épouser une grande blonde dont le nez est sanguinolent, la fille d'un notaire, et endosser une belle-mère qui rendrait des points à madame Piédefer en fait de dévotion...

Pamela se précipita dans le salon, et vint dire à l'oreille de Lousteau : — Madame Schontz !...

Lousteau se leva, laissa Dinah sur le divan et sortit.

— Tout est fini, mon bichon, lui dit la lorette. Cardot ne veut pas se brouiller avec sa femme à cause d'un gendre. La dévote a fait une scène... une scène sterling ! Enfin, le premier clerc actuel, qui était second premier clerc depuis deux ans, accepte la fille et l'étude.

— Le lâche ! s'écria Lousteau. Comment, en deux heures, il a pu se décider.

— Mon Dieu ! c'est bien simple. Le drôle, qui avait les secrets du premier clerc défunt, a deviné la position du patron en saisissant quelques mots de la querelle avec madame Cardot. Le notaire compte sur ton honneur et sur ta délicatesse, car tout est convenu. Le clerc, dont la conduite est excellente, il se donnait le genre d'aller à la messe ! un petit hypoerite fini, quoi ! plaît à la notairesse. Cardot et toi, vous resterez amis. Il va devenir directeur d'une compagnie financière immense, il pourra te rendre service. Ah ! tu te réveillais d'un beau rêve.

— Je perds une fortune, une femme, et...

— Une maîtresse, dit madame Schontz en souriant, car te voilà plus que marié, tu seras embêtant, tu voudras rentrer chez toi, tu n'auras plus rien de décousu, ni dans tes habits, ni dans tes allures. Laisse-la-moi voir par le trou de la porte ? demanda la lorette. Il n'y a pas, s'écria-t-elle, de plus bel animal dans le désert ! tu es volé ! C'est digne, c'est sec, c'est pleurard, il lui manque le turban de lady Dudley.

Et la lorette se sauva.

— Qu'y a-t-il encore ?... demanda madame de la Baudraye, à l'oreille de laquelle avaient retenti le froufrou de la robe de soie et les murmures d'une voix de femme.

— Il y a, mon ange, s'écria Lousteau, que nous sommes indissolublement unis... On vient de m'apporter une réponse verbale à la lettre que tu m'as vu écrire, et par laquelle je rompais mon mariage.

— C'est là cette partie dont tu te dégageais ?

— Oui !

— Oh ! je serai plus que ta femme, je te donne ma vie, je veux être ton esclave !... dit la pauvre créature abusée. Je ne croyais pas qu'il me fût possible de t'aimer davantage !... Je ne serai donc pas un accident dans ta vie, je serai toute ta vie !...

— Oui, ma belle, ma noble Didine...

— Jure-moi, reprit-elle, que nous ne pourrons être séparés que par la mort !...

Lousteau voulut embellir son serment de ses plus séduisantes chateries. Voici pourquoi.

De la porte de son appartement, où il avait reçu le baiser d'adieu de la lorette, à celle du salon où gisait la Muse étourdie de tant de chocs successifs, Lousteau s'était rappelé l'état précaire du petit la Baudraye, sa fortune, et ce mot de Bianchon sur Dinah : — Ce sera une riche veuve ! Et il se dit en lui-même : — J'aime mieux cent fois madame de la Baudraye que Félicie pour femme !

Aussi son parti fut-il promptement pris : il décida de jouer l'amour avec une admirable perfection, et son lâche calcul, sa violente passion, eurent de fâcheux résultats. En effet, pendant son voyage de Sancerre à Paris, madame de la Baudraye avait médité de vivre dans un appartement à elle, à deux pas de Lousteau ; mais les preuves d'amour que son amant venait de lui donner en renouçant à ce bel avenir, et surtout le bonheur si complet des premiers jours de ce mariage illégal l'empêchèrent de parler de cette séparation. Le lendemain devait être et fut une fête au milieu de laquelle une pareille proposition faite à son ange eût produit la plus horrible discordance. De son côté Lousteau, qui voulait tenir Dinah dans sa dépendance, la maintint dans une ivresse continuelle, à coups de fêtes. Ces événements empêchèrent donc ces deux êtres si spirituels d'éviter le bourbier où ils tombèrent, celui d'une cohabitation insensée dont malheureusement tant d'exemples existent, à Paris, dans le monde littéraire.

Ainsi fut accompli dans toute sa teneur le programme de l'amour en province, si railleusement tracé par madame de la Baudraye à Lousteau, mais dont, ni l'un ni l'autre, ils ne se souvinrent. La passion est sourde et muette de naissance.

Cet hiver fut donc, à Paris, pour madame de la Baudraye, tout ce que le mois d'octobre avait été pour elle à Sancerre.

Etienne, pour initier sa femme à la vie de Paris, entremit cette nouvelle lune de miel de parties de spectacles où Dinah ne voulut aller qu'en baignoirs. Au début, madame de la Baudraye garda quelques vestiges de sa pruderie provinciale, elle eut peur d'être vue, elle cacha son bon-

heur. Elle disait : M. de Clagny, M. Gravier, sont capables de me suivre ! Elle craignait Sancerre à Paris. Lousteau, dont l'amour-propre était excessif, fit l'éducation de Dinah, il la conduisit chez les meilleures faiseuses, et lui montra les jeunes femmes alors à la mode en les lui recommandant comme des modèles à suivre. Aussi l'extérieur provincial de madame de la Baudraye changea-t-il promptement. Lousteau, rencontré par ses amis, reçut des compliments sur sa conquête. Pendant cette saison, Etienne produisit peu de littérature, et s'endetta considérablement, quoique la fière Dinah eût employé toutes ses économies à sa toilette, et eût n'avoir pas causé la plus légère dépense à son chéri. Au bout de trois mois, Dinah s'était acclimatée, elle s'était enivrée de musique aux Italiens, elle connaissait les répertoires de tous les théâtres, leurs acteurs, les journaux et les plaisanteries du moment ; elle s'était accoutumée à cette vie de continuelles émotions, à ce courant rapide où tout s'oublie. Elle ne tendait



Dinah et Lousteau. — PAGE 45.

plus le cou, ne mettait plus le nez en l'air, comme une statue de l'Étonnement, à propos des continuelles surprises que Paris offre aux étrangers. Elle savait respirer l'air de ce milieu spirituel, animé, fécond, où les gens d'esprit se sentent dans leur élément, et qu'ils ne peuvent plus quitter.

Un matin, en lisant les journaux, que Lousteau recevait tous, deux lignes lui rappellèrent Sancerre et son passé, deux lignes auxquelles elle n'était pas étrangère et que voici :

« M. le baron de Clagny, procureur du roi près le tribunal de Sancerre, est nommé substitut du procureur général près la cour royale de Paris. »

— Comme il t'aime, ce vertueux magistrat ! dit en souriant le journaliste.

— Pauvre homme ! répondit-elle. Que te disais-je ? Il me suit.

En ce moment, Étienne et Dinah se trouvaient dans la phase la plus brillante et la plus complète de la passion, à cette période où l'on s'est habitué parfaitement l'un à l'autre, et où néanmoins l'amour conserve de la saveur. On se connaît, mais on ne s'est pas encore compris, on n'a pas repassé dans les mêmes plis de l'âme, on ne s'est pas étudié de manière à savoir, comme plus tard, la pensée, les paroles, le geste, à propos des plus grands comme des plus petits événements. On est dans l'enchantement, il n'y a pas eu de collision, de divergences d'opinions, de regards indifférents. Les âmes vont à tout propos du même côté. Aussi, Dinah disait-elle à Lousteau de ces magiques paroles accompagnées d'expressions, de ces regards plus magiques encore que toutes les femmes trouvent alors.

— Tue-moi quand tu ne m'aimeras plus. — Si tu ne m'aimais plus, je crois que je pourrais te tuer et me tuer après.

A ces délicieuses exagérations, Lousteau répondait à Dinah : — Tout ce que je demande à Dieu c'est de te voir ma constance. Ce sera toi qui m'abandonneras !...

— Mon amour est absolu...

— Absolu, répéta Lousteau. Voyons ! Je suis entraîné dans une partie de garçon, je retrouve une de mes anciennes maîtresses, elle se moque de moi ; par vanité, je fais l'homme libre, et je ne rentre que le lendemain matin ici... M'aimerais-tu toujours ?

— Une femme n'est certaine d'être aimée que quand elle est précisée, et si tu me revenais, si... oh ! tu me fais comprendre le bonheur de pardonner une faute à celui qu'on adore...

— Eh bien ! je suis donc aimé pour la première fois de ma vie ! s'écriait Lousteau.

— Enfin, tu t'en aperçois ! répondait-elle.

Lousteau proposa d'écrire une lettre où chacun d'eux expliquerait les raisons qui l'obligeraient à finir par un suicide ; et, avec cette lettre en sa possession, chacun d'un pourrait tuer sans danger l'infidèle. Malgré leurs paroles échangées, ni l'un ni l'autre ils n'écrivirent leur lettre.

Heureux pour le moment, le journaliste se promettait de bien tromper Dinah quand il en serait las, et de tout sacrifier aux exigen-

ces de cette tromperie. Pour lui, madame de la Baudraye était toute une fortune. Néanmoins, il subit un joug. En se mariant ainsi, madame de la Baudraye laissa voir et la noblesse de ses pensées, et cette puissance que donne le respect de soi-même. Dans cette intimité complète, où chacun dépose son masque, la jeune femme conserva de la pudeur, montra sa probité virile et cette force particulière aux ambitieuses qui faisait la base de son caractère. Aussi Lousteau conçut-il pour elle une involontaire estime. Devenue Parisienne, Dinah fut d'ailleurs supérieure à la plus charmante lorette : elle pouvait être amusante, dire des mots comme Malaga ; mais son instruction, les habitudes de son esprit, ses immenses lectures, lui permettaient de généraliser son esprit ; tandis que les Schontz et les Florine n'exercent le leur que sur un terrain très-circonscrit.

— Il y a chez Dinah, disait Étienne à Bixiou, l'étoffe d'une Ninon et d'une Staël. — Une femme chez qui l'on trouve une bibliothèque et un sérail est bien dangereuse, répondit le railleur.

Une fois sa grossesse devenue visible, madame de la Baudraye résolut de ne plus quitter son appartement ; mais, avant de s'y renfermer, de ne plus se promener que dans la campagne, elle voulut assister à la première représentation d'un drame de Nathan. Cette espèce de solennité littéraire occupait les deux mille personnes qui se croient tout Paris. Dinah, qui n'avait jamais vu de première représentation, éprouvait une curiosité bien naturelle. Elle en était d'ailleurs arrivée à un tel degré d'affection pour Lousteau, qu'elle se glorifiait de sa faute ; elle mettait une force sauvage à heurter le monde, elle voulait le regarder en face sans détourner la tête. Elle fit une toilette ravissante, appropriée à son air souffrant, à la malade morbidesse de sa figure. Son teint pâli lui donnait une expression distinguée, et ses cheveux noirs en bandeaux faisaient encore ressortir cette pâleur. Ses yeux gris étincelants semblaient plus beaux cernés par la fatigue. Mais une horrible souffrance l'attendait. Par un hasard assez commun, la loge donnée au journaliste, aux premières, était à côté de celle louée par Anna Grossetête. Ces deux amies intimes ne

se saluèrent pas, et ne voulurent se reconnaître ni l'une ni l'autre.

Après le premier acte, Lousteau quitta sa loge et y laissa Dinah seule, exposée au feu de tous les regards, à la clarté de tous les lorgnons, tandis que la baronne de Fontaine et la comtesse Marie de Vandenesse, venue avec Anna, reçurent quelques-uns des hommes les plus distingués du grand monde. La solitude où restait Dinah fut un supplice d'autant plus grand, qu'elle ne sut pas se faire une contenance avec sa lorgnette en examinant les loges ; elle eut beau prendre une pause noble et pensive, laisser son regard dans le vide, elle se sentait trop le point de mire de tous les yeux ; elle ne put cacher sa préoccupation, elle fut un peu provinciale, elle étala son mouchoir, elle fit convulsivement des gestes qu'elle s'était interdits. Enfin, dans l'entr'acte du second au troisième acte, un homme se fit ouvrir la loge de Dinah ! M. de Clagny se montra respectueux, mais triste.



Dinah.

— Je suis heureuse de vous voir pour vous exprimer tout le plaisir que m'a causé votre promotion, dit-elle.

— Eh ! madame, pour qui suis-je venu à Paris?...

— Comment ? dit-elle. Serais-je donc pour quelque chose dans votre nomination ?

— Pour tout. Dès que vous n'avez plus habité Sancerre, Sancerre m'est devenu insupportable : j'y mourrais...

Dinah tendit la main au substitut.

— Votre amitié sincère me fait du bien, dit-elle. Je suis dans une situation à choyer mes vrais amis, maintenant je sais quel est leur prix... Je croyais avoir perdu votre estime ; mais le témoignage que vous m'en donniez par votre visite me touche plus que vos dix ans d'attachement.

— Vous êtes le sujet de la curiosité de toute la salle, reprit le substitut. Ah ! chère, était-ce là votre rôle ? Ne pouviez-vous pas être heureuse et rester honorée?... Je viens d'entendre dire que vous êtes la maîtresse de M. Etienne Lousteau, que vous vivez ensemble maritalement !... Vous avez rompu pour toujours avec la société, même pour le temps où, si vous épousiez votre amant, vous auriez besoin de cette considération que vous méprisez aujourd'hui... Ne devriez-vous pas être chez vous, avec votre mère, qui vous aime assez pour vous couvrir de son égide ; au moins les apparences seraient gardées...

— J'ai le tort d'être ici, répondit-elle, voilà tout. J'ai dit adieu sans retour à tous les avantages que le monde accorde aux femmes qui savent accommoder leur bonheur avec les convenances. Mon abnégation est si complète, que j'aurais voulu tout abattre autour de moi pour faire de mon amour un vaste désert plein de Dieu, de lui, et de moi... Nous sommes fait l'un à l'autre trop de sacrifices pour ne pas être unis ; unis par la honte, si vous voulez, mais indissolublement unis... Je suis heureuse, et si heureuse, que je puis vous aimer à mon aise, en ami, vous donner plus de confiance que par le passé ; car maintenant il me faut un ami !...

Le magistrat fut vraiment grand et même sublime. A cette déclaration où vibrât l'âme de Dinah, il répondit d'un son de voix déchirant : — Je voudrais aller vous voir afin de savoir si vous êtes aimée... je serais tranquille, votre avenir ne m'effrayerait plus... Votre ami comprendra-t-il la grandeur de vos sacrifices, et y a-t-il de la reconnaissance dans son amour?...

— Venez rue des Martyrs, et vous verrez !

— Oui, j'irai, dit-il. J'ai déjà passé devant la porte sans oser vous demander. Vous ne connaissez pas encore la littérature, reprit-il. Certes, il s'y trouve de glorieuses exceptions ; mais ces gens de lettres traitent avec eux des maux inouis, parmi lesquels je compte en première ligne la publicité, qui flétrit tout ! Une femme commet une faute avec...

— Un procureur du roi, dit la baronne en souriant.

— Eh bien ! après une rupture, il y a quelques ressources, le monde n'a rien su ; mais, avec un homme plus ou moins célèbre, le public a tout appris. Eh ! tenez... quel exemple vous en avez là, sous les yeux. Vous êtes dos à dos avec la comtesse Marie de Vandenesse, qui a failli faire les dernières folies pour un homme plus célèbre que Lousteau, pour Nathan, et les voilà séparés à ne pas se reconnaître... Après être allée au bord de l'abîme, la comtesse a été sauvée on ne sait comment, elle n'a quitté ni son mari, ni sa maison ; mais, comme il s'agissait d'un homme célèbre, on a parlé d'elle pendant tout un hiver. Sans la grande fortune, le grand nom et la position de son mari, sans l'habileté de la conduite de cet homme d'Etat, qui s'est montré, dit-on, excellent pour sa femme, elle eût été perdue : à sa place, toute autre femme n'aurait pu rester honorée comme elle l'est...

— Comment était Sancerre quand vous l'avez quitté ? dit madame de la Baudraye pour changer la conversation.

— M. de la Baudraye a dit que votre tardive grossesse exigeait que vos couches se fissent à Paris, et qu'il avait exigé que vous y allâtes pour y avoir les soins des princes de la médecine, répondit le substitut en devant bien ce que Dinah voulait savoir. Ainsi, malgré le tapage qu'a fait votre départ, jusqu'à ce soir vous étiez encore dans la légalité.

— Ah ! s'écria-t-elle, M. de la Baudraye conserve encore des espérances ?

— Votre mari, madame, a fait comme toujours : il a calculé.

Le magistrat quitta la loge en voyant le journaliste y entrer, et il le salua dignement.

— Tu as plus de succès que la pièce, dit Etienne à Dinah.

Ce court moment de triomphe apporta plus de joie à cette femme qu'elle n'en avait eu pendant toute sa vie en province ; mais, en sortant du théâtre, elle était pensive.

— Qu'as-tu, ma Dinah ? demanda Lousteau.

— Je me demande comment une femme peut dompter le monde ?

— Il y a deux manières : être madame de Staël, ou posséder deux cent mille francs de rentes ?

— La société, dit-elle, nous tient par la vanité, par l'envie de paraître... Bah ! nous serons philosophes !

Cette soirée fut le dernier éclair de l'aisance trompeuse où madame de la Baudraye vivait depuis son arrivée à Paris. Trois jours après, elle aperçut des nuages sur le front de Lousteau, qui tournait dans son jardinet, autour du gazon, en fumant un cigare. Cette femme, à qui les mœurs du petit la Baudraye avaient communiqué l'habitude et le plaisir de ne jamais rien devoir, apprit que son ménage était sans argent, en présence de deux termes de loyer, à la veille enfin d'un commandement ! Cette réalité de la vie parisienne entra dans le cœur de Dinah comme une épine ; elle se repentit d'avoir entraîné Lousteau dans les dissipations de l'amour. Il est si difficile de passer du plaisir au travail, que le bonheur a dévoré plus de poésies que le malheur n'en a fait jaillir en jets lumineux. Heureuse de voir Etienne nonchalant, fumant un cigare après son déjeuner, la figure épanouie, étendu comme un lézard au soleil, jamais Dinah ne se sentit le courage de se faire l'huissier d'une Revue. Elle inventa d'engager, par l'entremise du sieur Migeon, père de Paméla, le peu de bijoux qu'elle possédait, et sur lesquels *ma tante*, car elle commençait à parler la langue du quartier, lui prêta neuf cents francs. Elle garda trois cents francs pour sa layette, pour les frais de ses couches, et remit joyeusement la somme due à Lousteau, qui labourait sillon à sillon, *ou, si* voulez, ligne à ligne une Nouvelle pour une Revue.

— Mon petit chat, lui dit-elle, achève ta Nouvelle, sans rien sacrifier à la nécessité, polis ton style, creuse ton sujet. J'ai trop fait la dame, je vais faire la bourgeoise et tenir le ménage.

Depuis quatre mois, Etienne menait Dinah au café Riche dîner dans un cabinet qu'on leur réservait. La femme de province fut épouvantée en apprenant qu'Etienne y devait cinq cents francs pour les derniers quinze jours.

— Comment, nous buvions du vin à six francs la bouteille ! me sole normande coûte cent sous !... un petit pain vingt centimes !... s'écria-t-elle en lisant la note que lui tendit le journaliste.

— Mais, être volé par un restaurateur ou par une cuisinière, il y a peu de différence pour nous autres, dit Lousteau.

— Tu vivras comme un prince pour le prix de ton dîner.

Après avoir obtenu du propriétaire une cuisine et deux chambres de domestiques, madame de la Baudraye écrivit un mot à sa mère en lui demandant du linge et un prêt de mille francs. Elle reçut deux malles de linge, de l'argenterie, deux mille francs par une cuisinière honnête et dévote, que sa mère lui envoyait.

Dix jours après la représentation où ils s'étaient rencontrés, M. de Claguy vint voir madame de la Baudraye à quatre heures, en sortant du Palais, et il la trouva brochant un petit bonnet. L'aspect de cette femme si fière, si ambitieuse, dont l'esprit était si cultivé, qui trônait si bien dans le château d'Anzy, descendue à des soins de ménage, et cousant pour l'enfant à venir, émut le pauvre magistrat, qui sortait de la cour d'assises. En voyant des piqûres à l'un de ces doigts tournés en fuseau, qu'il avait baisés, il comprit que madame de la Baudraye ne faisait pas de cette occupation un jeu de l'amour maternel. Pendant cette première entrevue, le magistrat lut dans l'âme de Dinah. Cette perspicacité chez un homme épris était un effort surhumain. Il devina que Dinah voulait se faire le bon génie du journaliste, le mettre dans une noble voie ; elle avait conclu des difficultés de la vie matérielle à quelque désordre moral. Entre deux êtres unis par un amour, si vrai d'une part et si bien joué de l'autre, plus d'une confiance s'était échangée en quatre mois. Malgré le soin avec lequel Etienne se drapait, plus d'une parole avait éclairé Dinah sur les antécédents de ce garçon, dont le talent fut si comprimé par la misère, si perverti par le mauvais exemple, si contrarié par des difficultés au-dessus de son courage. Il grandira dans l'aisance, s'était-elle dit. Et elle voulait lui donner le bonheur, la sécurité du chez soi par l'économie et par l'ordre familiers aux gens nés en province. Dinah devint femme de ménage comme elle était devenue poète, par un élan de son âme vers les sommets.

— Son bonheur sera mon absoluton.

Cette parole, arrachée par le magistrat à madame de la Baudraye, expliquait l'état actuel des choses. La publicité donnée par Etienne à son triomphe, le jour de la première représentation, avait assez mis à nu, aux yeux du magistrat, les intentions du journaliste. Pour Etienne, madame de la Baudraye était, selon une expression anglaise, une assez belle plume à son bonnet. Loim de goûter les charmes d'un amour mystérieux et timide, de cacher à toute la terre un si grand bonheur, il éprouvait une jouissance de parvenu à se parer de la première femme comme il faut qui l'honorait de son amour. Néau-

moins le substitut fut pendant quelque temps la dupe des soins que tout homme prodigue à une femme dans la situation où se trouvait madame de la Baudraye, et que Lousteau rendait charmants par des câlineries particulières aux hommes dont les manières sont naturellement agréables. Il y a des hommes, en effet, qui naissent un peu singes, chez qui l'imitation des plus charmantes choses du sentiment est si naturelle, que le comédien ne se sent plus, et les dispositions naturelles du Saucerrois avaient été très-développées sur le théâtre où jusqu'alors il avait vécu.

Entre le mois d'avril et le mois de juillet, moment où Dinah devait accoucher, elle devina pourquoi Lousteau n'avait pas vaincu la misère : il était paresseux et manquait de volonté. Certainement le cerveau n'obéit qu'à ses propres lois, il ne reconnaît ni les nécessités de la vie, ni les commandements de l'honneur. On ne produit pas une belle œuvre parce qu'une femme expire, ou pour payer des dettes déshonorantes, ou pour nourrir des enfants. Néanmoins il n'existe pas de grand talent sans une grande volonté. Ces deux forces jumelles sont nécessaires à la construction de l'immense édifice d'une gloire. Les hommes d'élite maintiennent leur cerveau dans les conditions de la production, comme jadis un preux avait ses armes toujours en état. Ils domptent la paresse, ils se refusent aux plaisirs éternels, ou n'y cèdent qu'avec une mesure indiquée par l'étendue de leurs facultés : ainsi s'expliquent Scribe, Rossini, Walter Scott, Cuvier, Voltaire, Newton, Buffon, Bayle, Bossuet, Leibnitz, Lope de Vega, Calderon, Boccace, l'Arétin, Arioste, enfin tous les gens qui divertissent, régèrent ou conduisent leur époque. La volonté peut et doit être un sujet d'orgueil bien plus que le talent. Si le talent a son germe dans une prédisposition cultivée, le vouloir est une conquête faite à tout moment sur les instincts, sur les goûts domptés, refoulés, sur les fantaisies et les entraves vaincues, sur les difficultés de tout genre héroïquement surmontées.

L'abus du cigare entretenait la paresse de Lousteau. Si le tabac endort le chagrin, il engourdit infailliblement l'énergie. Tout ce que le cigare éteignait au physique, la critique l'annihilait au moral chez ce garçon si facile au plaisir. La critique est l'ennemi le plus critique comme le pour et le contre à l'avocat. A ce métier, l'esprit se fausse. L'intelligence perd sa lucidité rectiligne. L'écrivain n'existe que par des partis pris. Aussi, doit-on distinguer deux critiques, de même que, dans la peinture, on reconnaît l'art et le métier. Critiquer à la manière de la plupart des feuilletonistes actuels, c'est exprimer des jugements tels quels d'une façon plus ou moins spirituelle, comme un avocat plaide au Palais les causes les plus contradictoires. Les journalistes bons enfants trouvent toujours un thème à développer dans l'œuvre qu'ils analysent. Ainsi fait, ce métier convient aux esprits paresseux, aux gens dépourvus de la faculté sublime d'imaginer, ou qui, la possédant, n'ont pas le courage de la cultiver. Toute pièce de théâtre, tout livre, devient sous leurs plumes un sujet qui ne coûte aucun effort à leur imagination, et dont le compte rendu s'écrit, ou moqueur ou sérieux, au gré des passions du moment. Quant au jugement, quel qu'il soit, il est toujours justifiable avec l'esprit français, qui se prête admirablement au pour et au contre. La conscience est si peu consultée, ces braves tiennent si peu à leur avis, qu'ils vantent dans un foyer de théâtre l'œuvre qu'ils déchirent dans leurs articles. On en a vu passant, au besoin, d'un journal à un autre, sans prendre la peine d'objecter que les opinions du nouveau feuilleton doivent être diamétralement opposées à celles de l'ancien. Bien plus, madame de la Baudraye souriait en voyant faire à Lousteau un article dans le sens légitimiste et un article dans le sens dynastique sur un même événement. Elle applaudissait à cette maxime dite par lui : — Nous sommes les avoués de l'opinion publique!... L'autre critique est toute une science, elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue lucide sur les tendances d'une époque, l'adoption d'un système, une foi dans certains principes ; c'est-à-dire une jurisprudence, un rapport, un arrêt. Ce critique devient alors le magistrat des idées, le censeur de son temps, il exerce un sacerdoce ; tandis que l'autre est un acrobate qui fait des tours pour gagner sa vie, tant qu'il a des jambes. Entre Claude Vignon et Lousteau se trouvait la distance qui sépare le métier de l'art.

Dinah, dont l'esprit se dérouilla promptement, et dont l'intelligence avait de la portée, eut bientôt jugé littérairement son idole. Elle vit Lousteau travaillant au dernier moment, sous les exigences les plus déshonorantes, et *lédant*, comme disent les peintres d'une œuvre où manque le faire ; mais elle le justifiait en se disant : — C'est un poète ! tant elle avait besoin de se justifier à ses propres yeux. En devinant ce secret de la vie littéraire de bien des gens, elle devina que la plume de Lousteau ne serait jamais une ressource. L'amour lui fit alors entreprendre des démarches auxquelles elle ne serait jamais descendue pour elle-même. Elle eut une par sa mère des négociations avec son mari pour en obtenir une pension, mais à l'insu de Lousteau, dont la délicatesse devait, dans ses idées, être ménagée.

Quelques jours avant la fin de juillet, Dinah froissa de colère la lettre où sa mère lui rapportait la réponse définitive du petit la Baudraye.

« Madame de la Baudraye n'a pas besoin de pension à Paris, quand elle a la plus belle existence du monde à son château d'Auzy ; qu'elle y vienne ! »

Lousteau ramassa la lettre et la lut.

— Je nous vengerai, dit-il à madame de la Baudraye de ce ton sinistre qui plaît tant aux femmes quand on caresse leurs antipathies.

Cinq jours après, Bianchon et Duriau, le célèbre accoucheur, étaient établis chez Lousteau, qui, depuis la réponse du petit la Baudraye, était son bonheur et faisait du faste à propos de l'accouchement de Dinah. M. de Clagny et madame Piédefer, arrivée en hâte, étaient les parrain et marraine de l'enfant attendu, car le prévoyant magistrat craignit de voir commettre quelque faute grave à Lousteau. Madame de la Baudraye eut un garçon à faire envie aux reines qui veulent un héritier présomptif. Bianchon, accompagné de M. de Clagny, alla faire inscrire cet enfant à la mairie comme fils de M. et de madame de la Baudraye, à l'insu d'Etienne, qui, de son côté, courait à une imprimerie faire composer ce billet :

*Madame la baronne de la Baudraye est heureusement accouchée d'un garçon.*

*M. Etienne Lousteau a le plaisir de vous en faire part.*

*La mère et l'enfant se portent bien.*

Un premier envoi de soixante billets avait été fait par Lousteau, quand M. de Clagny, qui venait savoir des nouvelles de l'accouchée, aperçut la liste des personnes de Saucerre à qui Lousteau se proposait d'envoyer ce curieux billet de faire part, écrite au-dessous des soixante Parisiens qui l'allaient recevoir. Le substitut saisit la liste et le reste des billets, il les montra d'abord à madame Piédefer, en lui disant de ne pas souffrir que Lousteau recommençât cette infâme plaisanterie, et il se jeta dans un cabriolet. Le dévoué magistrat commanda chez le même imprimeur un autre billet ainsi conçu :

*Madame la baronne de la Baudraye est heureusement accouchée d'un garçon.*

*M. le baron Melchior de la Baudraye a l'honneur de vous en faire part.*

*La mère et l'enfant se portent bien.*

Après avoir fait détruire épreuves, composition, tout ce qui pouvait attester l'existence du premier billet, M. de Clagny se mit en course pour intercepter les billets partis ; il en substitua beaucoup chez les portiers, il obtint la restitution d'une trentaine ; enfin, après trois jours de courses, il n'existait plus qu'un seul billet de faire part, celui de Nathan. Le substitut était revenu cinq fois chez cet homme célèbre sans pouvoir le rencontrer. Quand, après avoir demandé un rendez-vous, M. de Clagny fut reçu, l'anecdote du billet de faire part avait couru dans Paris ; les uns la prenaient pour une de ces spirituelles calomnies, espèce de plaie à laquelle sont sujettes toutes les réputations, même les éphémères ; les autres affirmaient avoir lu le billet et l'avoir rendu à un ami de la famille la Baudraye ; beaucoup de gens débâteraient contre l'immoralité des journalistes, en sorte que le dernier billet existant était devenu comme une émissité. Florine, avec qui Nathan vivait, l'avait montré timbré de la poste, affranchi par la poste, et portant l'adresse écrite par Etienne. Aussi, quand le substitut eut parlé du billet de faire part, Nathan se mit-il à sourire.

— Vous rendre ce monument d'étourderie et d'enfantillage ? s'écria-t-il. Cet autographe est une de ces armes dont ne doit pas se priver un athlète dans le cirque. Ce billet prouve que Lousteau manque de cœur, de bon goût, de dignité, qu'il ne connaît ni le monde, ni la morale publique, qu'il s'insulte lui-même quand il ne sait plus qui insulter... Il n'y a que le fils d'un bourgeois venu de Saucerre pour être un poète et qui devient le *bravo* de la première Revue venue, qui puisse envoyer un pareil billet de faire part ! Convenez-en ! ceci, monsieur, est une pièce nécessaire aux archives de notre époque... Aujourd'hui Lousteau me caresse, demain il pourra demander ma tête... Ah ! pardou de cette plaisanterie, je ne pensais pas que vous êtes substitut. J'ai eu dans le cœur une passion pour une grande dame, et aussi supérieure à madame de la Baudraye que votre délicatesse, à vous, monsieur, est au-dessus de la gaminerie de Lousteau ; mais je serais mort avant d'avoir prononcé son nom... Quelques mois de ses gentillesses et de minauderies m'ont coûté cent mille francs et mon avenir ; mais je ne les trouve pas trop chèrement payés !... Et je ne me suis jamais plaint ! Que les femmes trahissent le secret de leur passion, c'est leur dernière offrande à l'amour ; mais que ce soit nous... il faut être bien Lousteau pour ça ! Non, pour mille écus je ne donnerais pas ce papier.

— Monsieur, dit enfin le magistrat après une lutte oratoire d'une demi-heure, j'ai vu à ce sujet quinze ou seize littérateurs, et vous

seriez le seul inaccessible à des sentiments d'honneur... Il ne s'agit pas ici d'Etienne Lousteau, mais d'une femme et d'un enfant qui l'un et l'autre ignorent le tort qu'on leur fait dans leur fortune, dans leur avenir, dans leur honneur. Qui sait, monsieur, si vous ne serez pas obligé de demander à la justice quelque bienveillance pour un ami, pour une personne à l'honneur de laquelle vous tiendrez plus qu'à votre ? la justice pourra se souvenir que vous avez été impitoyable... Un homme comme vous peut-il hésiter ? dit le magistrat.

— J'ai voulu vous faire sentir tout le prix de mon sacrifice, répondit alors Nathan, qui livra le billet en pensant à la position du magistrat et acceptant cette espèce de marché.

Quand la sottise du journaliste eut été réparée, M. de Clagny vint lui faire une semonce en présence de madame Piédefer ; mais il trouva Lousteau très-irrité de ces démarches.

— Ce que je faisais, monsieur, répondit Etienne, était fait avec intention. M. de la Baudraye a soixante mille francs de rentes, et refuse une pension à sa femme ; je voulais lui faire sentir que j'étais le maître de cet enfant.

— Eh ! monsieur, je vous ai bien deviné, répondit le magistrat. Aussi me suis-je empressé d'accepter le parrainage du petit Melchior, il est inscrit à l'état civil comme fils du baron et de la baronne de la Baudraye, et, si vous avez des entrailles de père, vous devez être joyeux de savoir cet enfant héritier d'un des plus beaux majorats de France.

— Eh ! monsieur, la mère doit-elle mourir de faim ?

— Soyez tranquille, monsieur, dit amèrement le magistrat, qui avait fait sortir du cœur de Lousteau l'expression du sentiment dont la preuve était depuis si longtemps attendue, je me charge de cette négociation avec M. de la Baudraye.

Et M. de Clagny sortit la mort dans le cœur : Dinah, son idole, était aimée par intérêt ! N'ouvrira-t-elle pas les yeux trop tard ? — Pauvre femme ! se disait le magistrat en s'en allant.

Rendons-lui cette justice, car à qui la rendrait-on si ce n'est à un substitut ? il aimait trop sincèrement Dinah pour voir dans l'avilissement de cette femme un moyen d'en triompher un jour, il était tout compassion, tout dévouement : il aimait.

Les soins exigés pour la nourriture de l'enfant, les cris de l'enfant, le repos nécessaire à la mère pendant les premiers jours, la présence de madame Piédefer, tout conspirait si bien contre les travaux littéraires, que Lousteau s'installa dans les trois chambres louées au premier étage pour la vicille dévote. Le journaliste, obligé d'aller aux premières représentations sans Dinah, et séparé d'elle la plupart du temps, trouva je ne sais quel attrait dans l'exercice de sa liberté. Plus d'une fois il se laissa prendre sous le bras et entraîner dans une joyeuse partie. Plus d'une fois il se retrouva chez la lorette d'un ami dans le milieu de la bohème. Il revoyait des femmes d'une jeunesse éclatante, mises splendidement, et à qui l'économie apparaissait comme une négation de leur jeunesse et de leur pouvoir. Dinah, malgré la beauté merveilleuse qu'elle montra dès son troisième mois de nourriture, ne pouvait soutenir la comparaison avec ces fleurs sitôt fanées, mais si belles pendant le moment où elles vivent les pieds dans l'opulence. Néanmoins la vie de ménage eut de grands attrait pour Etienne. En trois mois, la mère et la fille, aidées par la cuisinière venue de Sancerre et par la petite Pamela, donnèrent à l'appartement un aspect tout nouveau. Le journaliste y trouva son déjeuner, son dîner servis avec une sorte de luxe. Dinah, belle et bien mise, avait soin de prévenir les goûts de son cher Etienne, qui se sentit le roi du logis, où tout jusqu'à l'enfant fut subordonné, pour ainsi dire, à son égoïsme. La tendresse de Dinah éclatait dans les plus petites choses, il fut donc impossible à Lousteau de ne pas lui continuer les charmantes tromperies de sa passion feinte. Cependant Dinah prévint dans la vie extérieure où Lousteau se laissait engager, une cause de ruine et pour son amour et pour le ménage. Après dix mois de nourriture, elle sevrâ son fils, remit sa mère dans l'appartement d'Etienne, et rétablit cette intimité qui lie indissolublement un homme à une femme quand une femme est aimante et spirituelle. Un des traits les plus saillants de la Nouvelle due à Benjamin Constant, et l'une des explications de l'abandon d'Ellénore est ce défaut d'intimité journalière ou nocturne, si vous voulez, entre elle et Adolphe. Chacun des deux amants a son chez soi, l'un et l'autre ont obéi au monde, ils ont gardé les apparences. Ellénore, périodiquement quittée, est obligée à d'énormes travaux de tendresse pour chasser les pensées de liberté qui saisissent Adolphe au dehors. Le perpétuel échange des regards et des pensées dans la vie en commun, donne de telles armes aux femmes, que, pour les abandonner, un homme doit objecter des raisons majeures qu'elles ne fournissent jamais tant qu'elles aiment.

Ce fut tout une nouvelle période et pour Etienne et pour Dinah. Dinah voulut être nécessaire, elle voulut rendre de l'énergie à cet homme, dont la faiblesse lui souriait, elle y voyait des garanties. Elle lui trouva des sujets, elle lui en dessina les canevas ; et, au besoin,

elle lui écrivit des chapitres entiers. Elle rajemtit les veines de ce talent à l'agonie par un sang frais, elle lui donna ses idées, ses jugements ; enfin, elle fit deux livres qui eurent du succès. Plus d'une fois elle sauva l'amour-propre d'Etienne au désespoir de se sentir sans idées, en lui dictant, lui corrigeant, ou lui finissant ses feuilletons. Le secret de cette collaboration fut inviolablement gardé : madame Piédefer n'en sut rien. Ce galvanisme moral fut récompensé par un surcroît de recettes qui permit au ménage de bien vivre jusqu'à la fin de l'année 1838. Lousteau s'habitua à voir sa besogne faite par Dinah, et il la payait, comme dit le peuple dans son langage énergique, en monnaie de singe. Ces dépenses du dévouement devinrent un trésor auquel les âmes généreuses s'attachent. Il y eut un moment où Lousteau coûtait trop à Dinah pour qu'elle pût jamais renoncer à lui. Mais elle eut une seconde grossesse. L'année fut terrible à passer. Malgré les soins des deux femmes, Lousteau contracta des dettes ; il excéda ses forces pour les payer par son travail pendant les couches de Dinah, qui le trouva héroïque, tant elle le connaissait bien ! Après cet effort, épouvanté d'avoir deux femmes, deux enfants, deux domestiques, il se regarda comme incapable de lutter avec sa plume pour soutenir une famille, quand lui seul n'avait pu vivre. Il laissa donc les choses aller à l'aventure. Ce féroce calculateur oublia la comédie de l'amour chez lui pour avoir au dehors plus de liberté. La fière Dinah soutint le fardeau de cette existence à elle seule. Cette pensée : il m'aime ! lui donna des forces surhumaines. Elle travailla comme travaillent les plus vigoureux talents de cette époque. Au risque de perdre sa fraîcheur et sa santé, Didine fut pour Lousteau ce que fut mademoiselle Delachaux pour Gardane dans le magnifique conte vrai de Diderot. Mais en se sacrifiant elle-même, elle commit la faute sublimine de sacrifier sa toilette ; elle fit reteindre ses robes, elle ne porta plus que du noir.

— Elle pu le noir, comme disait Malaga, qui se moquait beaucoup de Lousteau.

Vers la fin de l'année 1839, Etienne, à l'instar de Louis XV, en était arrivé, par d'insensibles capitulations de conscience, à établir une distinction entre sa bourse et celle de son ménage, comme Louis XV distinguait entre son trésor secret et sa cassette. Le misérable trompa Dinah sur le montant des recettes. En s'apercevant de ces lâchetés, madame de la Baudraye eut d'atroces souffrances de jalousie. Elle voulut mener de front la vie du monde et la vie littéraire, elle accompagna le journaliste à toutes les premières représentations, et surprit chez lui des mouvements d'amour-propre offensé. Le noir de la toilette déteignait sur lui, rembrunissait sa physionomie, et le rendait parfois brutal. Jouant, dans son ménage, le rôle de la femme, il eut les féroces exigences : il reprochait à Dinah le peu de fraîcheur de sa mise, tout en profitant de ce sacrifice qui coûte tant à une maîtresse ; absolument comme une femme qui, après vous avoir ordonné de passer par un égout pour lui sauver l'honneur, vous dit : — Je n'aime pas la boue ! quand vous en sortez.

Dinah ramassa les guides jusqu'alors assez flottantes de la domination que toutes les femmes spirituelles exercent sur les gens sans volonté ; mais à cette manœuvre elle perdit beaucoup de son lustre moral : les soupçons qu'elle laissa voir attirèrent aux femmes des querelles où le manque de respect commence, parce qu'elles descendent elles-mêmes de la hauteur à laquelle elles se sont primitivement placées. Puis elle fit des concessions. Ainsi Lousteau put recevoir plusieurs de ses amis, Nathan, Bixiou, Blondet, Fiuot, dont les manières, les discours, le contact étaient dépravaux. On essaya de persuader à madame de la Baudraye que ses principes, ses répugnances, étaient un reste de prudence provinciale. Enfin on lui prêcha le code de la supériorité féminine. Bientôt sa jalousie donna des armes contre elle. Au carnaval de 1840, elle se déguisait, allait au bal de l'Opéra, faisait quelques soupers, afin de suivre Etienne dans tous ses amusements.

Le jour de la mi-carême, ou plutôt le lendemain, à huit heures du matin, Dinah déguisée arrivait du bal pour se coucher. Elle était allée épier Lousteau qui, la croyant malade, avait disposé de sa mi-carême en faveur de Fanny Beaupré. Le journaliste, prévenu par un ami, s'était comporté de manière à tromper la pauvre femme, qui ne demandait pas mieux que d'être trompée. En descendant de sa citadine, Dinah rencontra M. de la Baudraye, à qui le portier la désigna. Le petit vieillard dit froidement à sa femme en la prenant par le bras : — Est-ce vous, madame ?...

Cette apparition du pouvoir conjugal devant lequel elle se trouvait si petite, et surtout ce mot glaça presque le cœur à cette pauvre créature surprise en débaucheur. Pour mieux échapper à l'attention d'Etienne, elle avait pris le déguisement sous lequel il ne la chercherait point. Elle profita de ce qu'elle était encore masquée pour se sauver sans répondre, alla se déshabiller, et monta chez sa mère où l'attendait M. de la Baudraye. Malgré son air digne, elle rougit en présence du petit vieillard.

— Que voulez-vous de moi, monsieur ? dit-elle. Ne sommes-nous pas à jamais séparés ?...

— De fait, oui, répondit M. de la Baudraye; mais légalement, non... Madame Piédéfér faisait des signes à sa fille, que Dinah finit par apercevoir.

— Il n'y a que vos intérêts qui puissent vous amener ici, dit-elle avec amertume.

— Nos intérêts, répondit froidement le petit homme, car nous avons des enfants... Votre oncle Silas Piédéfér est mort à New-York, où, après avoir fait et perdu plusieurs fortunes dans divers pays, il a fini par laisser quelque chose comme sept à huit cent mille francs, ou dit douze cent mille francs; mais il s'agit de réaliser des marchandises... Je suis le chef de la communauté, j'exerce vos droits.

— Oh! s'écria Dinah, en tout ce qui concerne les affaires, je n'ai de confiance qu'en M. de Clagny; il connaît les lois; entendez-vous avec lui; ce qui sera fait par lui sera bien fait.

— Je n'ai pas besoin de M. de Clagny, dit M. de la Baudraye, pour vous redire mes enfants...

— Vos enfants! s'écria Dinah, vos enfants à qui vous n'avez pas envoyé une obole! vos enfants!...

Elle n'ajouta rien qu'un immense éclat de rire; mais l'impassibilité du petit la Baudraye jeta de la glace sur cette explosion.

— Madame votre mère vient de me les montrer, ils sont charmants. Je ne veux pas me séparer d'eux, et je les emmène à notre château d'Anzy, dit M. de la Baudraye, quand ce ne serait que pour leur éviter de voir leur mère déguisée comme se déguisent les...

— Assez! dit impérieusement madame de la Baudraye. Que voulez-vous de moi en venant ici?...

— Une procuration pour recueillir la succession de notre oncle Silas...

Dinah prit une plume, écrivit deux mots à M. de Clagny et dit à son mari de revenir le soir. A cinq heures, l'avocat général, M. de Clagny avait eu de l'avancement, éclaira madame de la Baudraye sur sa position; mais il se chargea de la régulariser en faisant un compromis avec le petit vieillard, que l'avarice avait amené. M. de la Baudraye, à qui la procuration de sa femme était nécessaire pour agir à sa guise, l'acheta par les concessions suivantes: il s'engagea d'abord à faire à sa femme une pension de dix mille francs tant qu'il lui conviendrait, fut-il dit dans l'acte, de vivre à Paris; mais, à mesure que les enfants atteindraient à l'âge de six ans, ils seraient remis à M. de la Baudraye. Enfin le magistrat obtint le paiement préalable d'une année de la pension. Le petit la Baudraye vint dire adieu gaillardement à sa femme et à ses enfants, il se montra vêtu d'un petit paletot blanc en caoutchouc. Il était si ferme sur ses jambes et si semblable au la Baudraye de 1856, que Dinah désespéra d'enterrer jamais ce terrible nain.

Du jardin où il fumait un cigare, le journaliste vit M. de la Baudraye pendant le temps que cet insecte mit à traverser la cour; mais ce fut assez pour Lousteau; il lui parut évident que le petit homme avait voulu détruire toutes les espérances que sa mort pouvait inspirer à sa femme. Cette scène si rapide changea beaucoup les dispositions de son cœur et de son esprit. En fumant un second cigare, il se mit à réfléchir à sa position. La vie en commun qu'il menait avec la baronne de la Baudraye lui avait jusqu'à présent coûté tout autant d'argent qu'à elle. Pour se servir d'une expression commerciale, les comptes se balançaient à la rigueur. En égard à son peu de fortune, à la peine avec laquelle il gagnait son argent, Lousteau se regardait moralement comme le créancier. Assurément, l'heure était favorable pour quitter cette femme. Fatigué de jouer depuis environ trois ans une comédie qui ne devient jamais une habitude, il dégnait perpétuellement son ennui. Ce garçon, habitué à ne rien dissimuler, s'imposait au logis un sourire semblable à celui du débiteur devant son créancier. Cette obligation lui devenait de jour en jour plus pénible. Jusqu'alors l'intérêt immense que présentait l'avenir lui avait donné des forces; mais quand il vit le petit la Baudraye partant aussi lestement pour les États-Unis que s'il s'agissait d'aller à Rouen par les bateaux à vapeur, il ne crut plus à l'avenir. Il rentra du jardin dans le salon élégant où Dinah venait de recevoir les adieux de son mari.

— Etienne, dit madame de la Baudraye, sais-tu ce que mon seigneur et maître vient de me proposer? Dans le cas où il me plairait d'habiter Anzy pendant son absence, il a donné ses ordres, et il espère que les bons conseils de ma mère me décideront à y revenir avec mes enfants...

— Le conseil est excellent, répondit sèchement Lousteau, qui connaissait assez Dinah pour savoir la réponse passionnée qu'elle mendiait d'ailleurs par un regard.

Ce ton, l'accent, le regard indifférent, tout frappa si durement cette femme qui vivait uniquement par son amour, qu'elle laissa couler de ses yeux le long de ses joues deux grosses larmes sans répondre, et Lousteau ne s'en aperçut qu'un moment où elle prit son mouchoir pour essuyer ces deux perles de douleur.

— Qu'as-tu, Dinah? reprit-il atteint au cœur par cette vivacité de sensitive.

— Au moment où je m'applaudissais d'avoir conquis à jamais notre liberté, dit-elle, — au prix de ma fortune! — en vendant — ce qu'une mère a de plus précieux — ses enfants!... — car il me les prend à l'âge de six ans — et, pour les voir, il faudra retourner à Sancerre! — un supplice! — ah! mon Dieu! qu'ai-je fait?

Lousteau se mit aux genoux de Dinah et lui baisa les mains en lui prodiguant ses plus caressantes chatteries.

— Tu ne me comprends pas, dit-il. Je me jure, et ne vaudrais pas tous ces sacrifices, mon cher ange. Je suis, littérairement parlant, un homme très-secondaire. Le jour où je ne pourrai plus faire la parade au bas d'un journal, les entrepreneurs de feuilles publiques me laisseront là, comme une vieille pantoufle qu'on jette au coin de la borne. Penses-y: nous autres danseurs de corde, nous n'avons pas de pension de retraite! il se trouverait trop de gens de talent à pensionner, si l'Etat entrait dans cette voie de bienfaisance! J'ai quarante-deux ans, je suis devenu paresseux comme une marmotte. Je le sens: mon amour (il lui baisa bien tendrement la main) ne peut que le devenir funeste. J'ai vécu, tu le sais, à vingt-deux ans avec Florine; mais ce qui s'expose au jeune âge, ce qui semble alors joli, charmant, est déshonorant à quarante ans. Jusqu'à présent, nous avons partagé le fardeau de notre existence, elle n'est pas belle depuis dix-huit mois. Par dévouement pour moi, tu vas mise tout en noir, ce qui ne me fait pas honneur...

Dinah fit un de ces magnifiques mouvements d'épaule qui valent tous les discours du monde.

— Oui, dit Etienne en continuant, je le sais, tu sacrifies tout à mes goûts, même ta beauté. Et moi, le cœur usé dans les luttes, l'âme pleine de pressentiments mauvais sur mon avenir, je ne récompense pas ton suave amour par un amour égal. Nous avons été très-heureux, sans nuages, pendant longtemps... Eh bien! je ne veux pas voir ma finir un si beau poème, ai-je tort?...

Madame de la Baudraye aimait tant Etienne, que cette sagesse, digne de M. de Clagny, lui fit plaisir, et sécha ses larmes.

— Il m'aime donc pour moi! se dit-elle en le regardant avec un sourire dans les yeux.

Après ces quatre années d'intimité, l'amour de cette femme avait fini par réunir toutes les nuances découvertes par notre esprit d'analyse et que la société moderne a créées; un des hommes les plus remarquables de ce temps, dont la perte récente afflige encore les lettres, Beyle (Stendhal) les a, le premier, parfaitement caractérisées. Lousteau produisait sur Dinah cette vive commotion, explicable par le magnétisme, qui met en désarroi les forces de l'âme, de l'esprit et du corps, qui détruit tout principe de résistance chez les femmes. Un regard de Lousteau, sa main posée sur celle de Dinah la rendaient tout obéissance. Une parole douce, un sourire de cet homme, fleurissaient l'âme de cette pauvre femme, émue ou attristée par la caresse ou par la froideur de ses yeux. Lorsqu'elle lui donnait le bras en marchant à son pas, dans la rue ou sur le boulevard, elle était si bien fondue en lui, qu'elle perdait la conscience de son moi. Charmée par l'esprit, magnétisée par les manières de ce garçon, elle ne voyait que de légers défauts dans ses vices. Elle aimait les bouffées de cigare que le vent lui apportait du jardin dans la chambre, elle allait les respirer, elle n'en faisait pas une grimace, elle se cachait pour en jouir.

Elle haïssait le libraire ou le directeur de journal qui refusait à Lousteau de l'argent en objectant l'énormité des avances déjà faites. Elle allait jusqu'à comprendre que ce bohémien écrivit une Nouvelle dont le prix était à recevoir, au lieu de la donner en paiement de l'argent reçu. Tel est sans doute le véritable amour, il comprend toutes les manières d'aimer: amour de cœur, amour de tête, amour-passion, amour-caprice, amour-goût, selon les définitions de Beyle. Dinah aimait tant, qu'en certains moments où son sens critique, si juste, si continuellement exercé depuis son séjour à Paris, lui faisait voir clair dans l'âme de Lousteau, la sensation l'emportait sur la raison, et lui suggérait des excuses.

— Et moi, lui répondit-elle, que suis-je? une femme qui s'est mise en dehors du monde. Quand je manque à l'honneur des femmes, pourquoi ne me sacrifierais-tu pas un peu de l'honneur des hommes? Est-ce que nous ne vivons pas en dehors des conventions sociales? Pourquoi ne pas accepter de moi ce que Nathan accepte de Florine? nous compterons quand nous nous quitterons, et... tu sais!... la mort seule nous séparera. Ton honneur, Etienne, c'est ma félicité; comme le mien est ma constance et ton bonheur. Si je ne te rends pas heureux, tout est dit. Si je te donne une peine, condamne-moi. Nos dettes sont payées, nous avons dix mille francs de rentes, et nous gagnons bien, à nous deux, huit mille francs par an... *Je ferai du théâtre!* Avec quinze cents francs par mois, ne serons-nous pas aussi riches que les Rothschild? Sois tranquille. Maintenant j'ai des toilettes délicieuses, je te donnerai tous les jours des plaisirs de vanité comme le jour de la première représentation de Nathan...

— Et ta mère qui va tous les jours à la messe, qui veut t'amener un prêtre et te faire renoncer à ton genre de vie.

— Chacun son vice. Tu fumes, elle me prêche, pauvre femme! mais elle a soin des enfants, elle les mène promener, elle est d'un dévouement absolu, elle m'idolâtre; veux-tu l'empêcher de pleurer?...

— Que dira-t-on de moi?...

— Mais nous ne vivons pas pour le monde! s'écria-t-elle en relevant Etienne et le faisant asseoir près d'elle. D'ailleurs nous serons un jour mariés... nous avons pour nous les chances de mer...

— Je n'y pensais pas, s'écria naïvement Lousteau, qui se dit en lui-même: Il sera toujours temps de rompre au retour du petit la Baudraye.

A compter de cette journée, Lousteau vécut luxueusement. Dinah pouvait lutter, aux premières représentations, avec les femmes les mieux mises de Paris. Caressé par ce bonheur intérieur, Lousteau jouait avec ses amis, par fatuité, le personnage d'un homme excédé, ennuyé, ruiné par madame de la Baudraye.

— Oh! combien j'aimerais l'ami qui me délivrerait de Dinah! Mais personne n'y réussirait! disait-il, elle m'aime à se jeter par la fenêtre, si je le lui disais.

Le drôle se faisait plaindre, il prenait des précautions contre la jalousie de Dinah, quand il acceptait une partie. Enfin il commettait des infidélités sans vergogne. Quand M. de Clagny, vraiment désespéré de voir Dinah dans une situation si déshonorante, quand elle pouvait être si riche, si haut placée et au moment où ses primitives ambitions allaient être accomplies, arriva lui dire: — On vous trompe! Elle répondit: — Je le sais!

Le magistrat resta stupide. Il retrouva la parole pour faire une observation.

— M'aimez-vous encore? lui demanda madame de la Baudraye en l'interrompant au premier mot.

— A me perdre pour vous, s'écria-t-il en se dressant sur ses pieds.

Les yeux de ce pauvre homme devinrent comme des torches, il trembla comme une feuille, il sentit son larynx immobile, ses cheveux frémirent dans leurs racines, il crut au bonheur d'être pris par son idole comme un vengeur, et ce pis-aller le rendit presque fou de joie.

— De quoi vous étonnez-vous? lui dit-elle en le faisant rasseoir, voilà comment je l'aime.

Le magistrat comprit alors cet argument *ad hominem*! Et il eut des larmes dans les yeux, lui qui venait de faire condamner un homme à mort! La satiété de Lousteau, cet horrible dévouement du concubinage, s'était trahie en mille petites choses qui sont comme des grains de sable jetés aux vitres du pavillon magique où l'on rêve quand on aime. Ces grains de sable, qui deviennent des cailloux, Dinah ne les avait vus que quand ils avaient eu la grosseur d'une pierre. Madame de la Baudraye avait fini par bien juger Lousteau.

— C'est, disait-elle à sa mère, un poète sans aucune défense contre le malheur, lâche par paresse et non par défaut de cœur, un peu trop complaisant à la volupté; enfin, c'est un chat qu'on ne peut pas haïr. Que deviendrait-il sans moi? J'ai empêché son mariage, il n'a plus d'avenir. Son talent périrait dans la misère.

— Oh! ma Dinah! s'écria madame Piédefer, dans quel enfer vis-tu?... Quel est le sentiment qui te donnera les forces de persister...

— Je serai sa mère! avait-elle dit.

Il est des positions horribles où l'on ne prend de parti qu'au moment où nos amis s'aperçoivent de notre déshonneur. On transige avec soi-même, tant qu'on échappe à un censeur qui vient faire le procureur du roi. M. de Clagny, maladroit comme un *patiblo*, venait de se faire le bourreau de Dinah!

— Je serai, pour conserver mon amour, ce que madame de Pompadour fut pour garder le pouvoir, se dit-elle quand M. de Clagny fut parti.

Cette parole dit assez que son amour devenait lourd à porter, et qu'il allait être un travail au lieu d'être un plaisir.

Le nouveau rôle adopté par Dinah était horriblement douloureux, mais Lousteau ne le rendit pas facile à jouer. En sa qualité de bon enfant, quand il voulait sortir après dîner, il jouait de petites scènes d'amitié ravissantes, il disait à Dinah des mots vraiment pleins de tendresse, il prenait son compagnon par la chaîne, et quand il l'en avait meurtrie dans les meurtrissures, le royal ingrat disait: — T'ai-je fait mal?

Ces menteuses caresses, ces déguisements, eurent quelquefois des suites déshonorantes pour Dinah, qui croyait à des retours de tendresse. Hélas! la mère cédait avec une honteuse facilité la place à Didine. Elle se sentit comme un jouet entre les mains de cet homme,

et elle finit par se dire:—Eh bien! je veux être son jouet! en y trouvant des plaisirs aigus, des jouissances de damné.

Quand cette femme d'un esprit si viril se jeta par la pensée dans la solitude, elle sentit son courage défaillir. Elle préféra les supplices prévus, inévitables, de cette intimité féroce, à la privation de jouissances d'autant plus exquises qu'elles naissaient au milieu de remords, de luttes épouvantables avec elle-même, de non qui se changeaient en oui! Ce fut à tout moment la goutte d'eau saumâtre trouvée dans le désert, bu avec plus de délices que le voyageur n'en goûte à savourer les meilleurs vins à la table d'un prince. Quand Dinah se disait à minuit: — Rentrera-t-il, ne rentrera-t-il pas? elle ne reconnaissait qu'au bruit connu des bottes d'Etienne, elle reconnaissait sa manière de sonner. Souvent elle essayait des voluptés comme d'un frein, elle se plaisait à lutter avec ses rivales, à ne leur rien laisser dans ce cœur rassasié. Combien de fois joua-t-elle la tragédie du Dernier jour d'un Condamné, se disant: — Demain, nous nous quitterons! Et combien de fois un mot, un regard, une caresse empreinte de naïveté, la fit-elle retomber dans l'amour! Ce fut souvent terrible! elle tourna plus d'une fois autour du suicide en tournant autour de ce gazou parisien d'où s'élevaient des fleurs pâles!... Elle n'avait pas, enfin, épuisé l'immense trésor de dévouement et d'amour que les femmes aimantes ont dans le cœur. Adolphe était sa bible, elle l'étudiait; car, par-dessus toutes choses, elle ne voulait pas être Ellénore. Elle évita les larmes, se garda de toutes les amertumes si savamment décrites par le critique auquel on doit l'analyse de cette œuvre poignante, et dont la glose paraissait à Dinah presque supérieure au livre. Aussi relisait-elle souvent le magnifique article du seul critique qu'elle eût lu, la Revue des Deux-Mondes, et qui se trouve en tête de la nouvelle édition d'Adolphe.

« — Non, se disait-elle en en répétant les fatales paroles, non, je ne donnerai pas à mes prières la forme du commandement, je ne m'empresserai pas aux larmes comme à une vengeance, je ne jugerai pas les actions que j'approuvais autrefois sans contrôle, je n'attacherai point un œil curieux à ses pas: s'il s'échappe, au retour il ne trouvera pas une bouche impérieuse, dont le baiser soit un ordre sans réplique. Non! mon silence ne sera pas une plainte, et ma parole ne sera pas une querelle! » Je ne serai pas vulgaire, se disait-elle en posant sur sa table le petit volume jaune qui déjà lui avait valu ce mot de Lousteau: — Tiens, tu lis Adolphe? N'eussé-je qu'un jour où il reconnaîtra ma valeur et où il se dira: Jamais la victime n'a crié! ce serait assez! D'ailleurs, les autres n'auront que des moments, et moi j'aurai toute sa vie!

En se croyant autorisé par la conduite de sa femme à la punir au tribunal domestique, M. de la Baudraye eut la délicatesse de la voler pour achever sa grande entreprise de la mise en culture des douze cents hectares de brandes, à laquelle, depuis 1836, il consacrait ses revenus en vivant comme un rat. Il manipula si bien les valeurs laissées par M. Silas Piédefer, qu'il put réduire la liquidation authentique à huit cent mille francs, tout en en rapportant douze cent mille. Il n'annonça point son retour à sa femme; mais, pendant qu'elle souffrait des maux inouis, il bâtit des fermes, il creusait des fossés, il plantait des arbres, il se livrait à des défrichements audacieux qui le firent regarder comme un des agronomes les plus distingués du Berry. Les quatre cent mille francs, pris à sa femme, passèrent en trois ans à cette opération, et la terre d'Anzy dut, dans un temps donné, rapporter soixante-douze mille francs de rentes, nets d'impôts. Quant aux huit cent mille francs, il en fit emploi en quatre et demi pour cent, à quatre-vingts francs, grâce à la crise financière due au ministère dit du 1<sup>er</sup> mars. En procurant ainsi quarante-huit mille francs de rentes à sa femme, il se regarda comme quitte envers elle. Ne pouvait-il pas lui représenter les douze cent mille francs le jour où le quatre et demi dépasserait cent francs. Son importance ne fut plus primée à Sancerre que par celle du plus riche propriétaire foncier de France, dont il se faisait le rival. Il se voyait cent quarante mille francs de rente, dont quatre-vingt-dix en fonds de terre formant son majorat. Après avoir calculé qu'à part ses revenus, il payait dix mille francs d'impôts, trois mille francs de frais, dix mille francs à sa femme et douze cents à sa belle-mère, il disait en pleine société littéraire: — On prétend que je suis un avaro, que je ne dépense rien, ma dépense monte encore à vingt-six mille cinq cents francs par an. Et je vais avoir à payer l'éducation de mes deux enfants! ça ne fait peut-être pas plaisir aux Milaud de Nevers, mais la seconde maison de la Baudraye aura peut-être une aussi belle carrière que la première. J'irai vraisemblablement à Paris, solliciter du roi des Français le titre de comte (M. Roy est comte), cela fera plaisir à ma femme d'être appelée madame la comtesse.

Cela fut dit d'un si beau sang-froid, que personne n'osa se moquer de ce petit homme. Le président Boironge seul lui répondit: — A votre place, je ne me croirais heureux que si j'avais une fille...

Mais, dit le baron, j'irai bientôt à Paris...

Au commencement de l'année 1841, madame de la Baudraye, en se sentant toujours prise comme pis-aller, en était revenue à s'immoler

au bien-être de Lousteau : elle avait repris les vêtements noirs ; mais elle arborait cette fois un deuil, car ses plaisirs se changèrent en remords. Elle avait trop souvent bonté d'elle-même pour ne pas sentir parfois la pesanteur de sa chaîne, et sa mère la surprit en ces moments de réflexion profonde ou la vision de l'avenir plonge les malheureux dans une sorte de torpeur. Madame Piédefer, conseillée par son confesseur, épiait le moment de lassitude que ce prêtre lui prédisait devoir arriver, et sa voix plaidait alors pour les enfants. Elle se contentait de demander une séparation de domicile sans exiger une séparation de cœur.

Dans la nature, ces sortes de situations violentes ne se terminent pas, comme dans les livres, par la mort ou par des catastrophes habilement arrangées ; elles finissent beaucoup moins poétiquement par le dégoût, par la flétrissure de toutes les fleurs de l'âme, par la vulgarité des habitudes, mais très-souvent aussi par une autre passion qui dépouille une femme de cet intérêt dont on les entoure traditionnellement. Or, quand le bon sens, la loi des convenances sociales, l'intérêt de famille, tous les éléments de ce qu'on appelait la morale publique sous la Restauration, en haine du mot religion catholique, fut appuyé par le sentiment de blessures un peu trop vives ; quand la lassitude du dévouement arriva presque à la défaillance, et que, dans cette situation, un coup par trop violent, une de ces lâchetés que les hommes ne laissent voir qu'à des femmes dont ils se croient toujours maîtres, met le comble au dégoût, au désenchantement, l'heure est arrivée pour l'ami qui poursuit la guérison. Madame Piédefer eut donc peu de chose à faire pour détacher la taie aux yeux de sa fille. Elle envoya chercher l'avocat général. M. de Clagny acheva l'œuvre en affirmant à madame de la Baudraye que, si elle renouait à vivre avec Etienne, son mari lui laisserait ses enfants, lui permettrait d'habiter Paris et lui rendrait la disposition de ses propres.

— Quelle existence ! dit-il. En usant de précautions, avec l'aide de personnes pieuses et charitables, vous pourriez avoir un salon et reconquérir une position. Paris n'est pas Sancerre !

Dinah s'en remit à M. de Clagny du soin de négocier une réconciliation avec le petit vieillard. M. de la Baudraye avait bien vendu ses vins, il avait vendu des laines, il avait abattu des réserves, et il était veu, sans rien dire à sa femme, à Paris y placer deux cent mille francs en achetant, rue de l'Arcade, un charmant hôtel provenant de la liquidation d'une grande fortune aristocratique compromise. Membre du conseil général de son département depuis 1826 et payant dix mille francs de contributions, il se trouvait doublement dans les conditions exigées par la nouvelle loi sur la pairie. Quelque temps avant l'élection générale de 1842, il déclara sa candidature au cas où il ne serait pas fait pair de France. Il demandait également à être revêtu du titre de comte et promu commandeur de la Légion d'honneur. En matière d'élections, tout ce qui pouvait consolider les nominations dynastiques était juste ; or, dans le cas où M. de la Baudraye serait acquis au gouvernement, Sancerre devenait plus que jamais le bourg pourri de la doctrine. M. de Clagny, dont les talents et la modestie étaient de plus en plus appréciés, appuya M. de la Baudraye ; il montra dans l'élévation de ce courageux agronome des garanties à donner aux intérêts matériels. M. de la Baudraye, une fois nommé comte, pair de France et commandeur de la Légion d'honneur, eut la vanité de se faire représenter par une femme et par une maison bien tenue, il voulait, dit-il, jouir de la vie. Il pria sa femme, par une lettre que dicta l'avocat général, d'habiter son hôtel, de le meubler, d'y déployer ce goût dont tant de preuves le charmaient, dit-il, dans son château d'Anzy. Le nouveau comte fit observer à sa femme que l'éducation de leurs fils exigeait qu'elle restât à Paris, tandis que leurs intérêts territoriaux l'obligeaient à ne pas quitter Sancerre. Le complaisant mari chargeait donc M. de Clagny de remettre à madame la comtesse soixante mille francs pour l'arrangement intérieur de l'hôtel de la Baudraye en recommandant d'incruster une plaque de marbre au-dessus de la porte cochère avec cette inscription : *Hôtel de la Baudraye*. Puis, tout en rendant compte à sa femme des résultats de la liquidation Silas Piédefer, M. de la Baudraye annonçait le placement en quatre et demi pour cent des huit cent mille francs recueillis à New-York, et lui allouait cette inscription pour ses dépenses, y compris celles de l'éducation des enfants. Quasi forcé de venir à Paris pendant une partie de la session à la Chambre des pairs, il recommandait alors à sa femme de lui réserver un petit appartement dans un entresol au-dessus des communs.

— Ah çà ! mais il devient jeune, il devient gentilhomme, il devient magnifique, que va-t-il encore devenir ? c'est à faire trembler, dit madame de la Baudraye.

— Il satisfait tous les désirs que vous formiez à vingt ans ! répondit le magistrat.

La comparaison de sa destinée à venir avec sa destinée actuelle n'était pas soutenable pour Dinah. La veille encore, Anna de Fontaine avait tourné la tête pour ne pas voir son amie de cœur du pensionnat Chamarolles.

Dinah se dit : — Je suis comtesse, j'aurai sur ma voiture le mar-

teau bleu de la pairie, et dans mon salon les sommités de la politique et de la littérature... je la regarderai, moi !...

Cette petite jouissance pesa de tout son poids au moment de la conversion.

Un beau jour, en mai 1842, madame de la Baudraye paya toutes les dettes de son ménage, et laissa mille écus sur la liasse de tous les comptes acquittés. Après avoir envoyé sa mère et ses enfants à l'hôtel de la Baudraye, elle attendit Lousteau tout habillée, comme pour sortir. Quand l'ex-roi de son cœur rentra pour dîner, elle lui dit : — J'ai renversé la marmite, mon ami. Madame de la Baudraye vous donne à dîner au Rocher de Cancale. Venez !

Elle entraîna Lousteau stupéfait du petit air dégagé que prenait cette femme, encore asservie le matin à ses moindres caprices, car elle aussi avait joué la comédie depuis deux mois.

— Madame de la Baudraye est ficelée comme pour une première, dit-il en se servant de l'abréviation par laquelle on désigne en argot du journal une première représentation. Et pourquoi pas, Dinah ?

— N'oubliez pas le respect que vous devez à madame de la Baudraye, dit gravement Dinah. Je ne sais plus ce que signifie ce mot ficelée...

— Comment Dinah ? fit-il en la prenant par la taille.

— Il n'y a plus de Dinah, vous l'avez tuée, mon ami, répondit-elle en se dégageant. Et je vous donne la première représentation de madame la comtesse de la Baudraye...

— C'est donc vrai, notre insecte est pair de France ?

— La nomination sera ce soir dans le *Moniteur*, m'a dit M. de Clagny, qui lui-même passe à la cour de cassation.

— Au fait, dit le journaliste, l'entomologie sociale devait être représentée à la Chambre.

— Mon ami, nous nous séparons pour toujours, dit madame de la Baudraye en comprimant le tremblement de sa voix. J'ai congédié les deux domestiques. En rentrant, vous trouverez votre ménage en règle et sans dettes. J'aurai toujours pour vous, mais secrètement, le cœur d'une mère. Quittons-nous tranquillement, sans bruit, en gens comme il faut. Avez-vous un reproche à me faire sur ma conduite pendant ces six années ?

— Aucun, si ce n'est d'avoir brisé ma vie et détruit mon avenir, dit-il d'un ton sec. Vous avez beaucoup lu le livre de Benjamin Constant, et vous avez même étudié l'article de Gustave Planche ; mais vous ne l'avez lu qu'avec des yeux de femme. Quoique vous ayez une de ces belles intelligences qui ferait la fortune d'un poète, vous n'avez pas osé vous mettre au point de vue des hommes. Ce livre, ma chère, a les deux sexes. Vous savez?... Nous avons établi qu'il y a des livres mâles ou femelles, blonds ou noirs... Dans *Adolphe*, les femmes ne voient qu'Ellénoire, les jeunes gens y voient Adolphe, les hommes y voient Ellénoire et Adolphe, les politiques y voient la vie sociale ! Vous vous êtes dispensée, comme votre critique d'ailleurs, d'entrer dans l'âme d'Adolphe. Ce qui tue ce pauvre garçon, ma chère, c'est d'avoir perdu son avenir pour une femme ; de ne pouvoir rien être de ce qu'il serait devenu, ni ambassadeur, ni ministre, ni poète, ni riche. Il a donné six ans de son énergie, du moment de la vie où l'homme peut accepter les rudesses d'un apprentissage quelconque, à une jupe qu'il a devancée dans la carrière de l'ingratitude, car une femme qui a pu quitter son premier amant devait, tôt ou tard, laisser le second. Adolphe est un Allemand blondasse qui ne se sent pas la force de tromper Ellénoire. Il est des Adolphe qui font grâce à leur Ellénoire des querelles déshonorantes, des plaintes, et qui se disent : Je ne parlerai pas de ce que j'ai perdu ! je ne montrerai pas toujours à l'égoïsme que j'ai couronné mon poing coupé comme fait le Ramorny de la *Jolie Fille de Perth* ; mais ceux-là, ma chère, ou les quitte... Adolphe est un fils de bonne maison, un cœur aristocrate qui veut rentrer dans la voie des honneurs, des places, et rattraper sa dot sociale, sa considération compromise. Vous jouez en ce moment à la fois les deux personnages. Vous ressentez la douleur que cause une position perdue, et vous vous croyez en droit d'abandonner un pauvre amant qui a eu le malheur de vous croire assez supérieure pour admettre que si chez l'homme le cœur doit être constant, le sexe peut se laisser aller à des caprices...

— Et croyez-vous que je ne serai pas occupée de vous rendre ce que je vous ai fait perdre ? Soyez tranquille, répondit madame de la Baudraye, foudroyée par cette sortie, votre Ellénoire ne meurt pas, et, si Dieu lui prête vie, si vous changez de conduite, si vous renoncez aux lorettes et aux actrices, nous vous trouverons mieux qu'une Félicie Cardot.

Chacun des deux amants devint maussade : Lousteau jouait la tristesse, il voulait paraître sec et froid ; tandis que Dinah, vraiment triste, écoutait les reproches de son cœur.

— Pourquoi, dit Lousteau, ne pas finir comme nous aurions dû commencer, cacher à tous les yeux notre amour, et nous voir secrètement ?

— Jamais! dit la nouvelle comtesse en prenant un air glacial. Ne devinez-vous pas que nous sommes, après tout, des êtres finis. Nos sentiments nous paraissent infinis à cause du pressentiment que nous avons du ciel; mais ils ont ici-bas pour limites les forces de notre organisation. Il est des natures molles et lâches qui peuvent recevoir un nombre infini de blessures et persister; mais il en est de plus fortement trempées qui finissent par se briser sous les coups. Vous m'a-

vez...  
— Oh! assez, dit-il, ne faisons plus de copie!... Votre article me semble inutile, car vous pouvez vous justifier par un seul mot: Je n'aime plus!...

— Ah! c'est moi qui n'aime plus!... s'écria-t-elle étourdie.

— Certainement. Vous avez calculé que je vous causais plus de chagrins, plus d'ennuis que de plaisirs, et vous quittez votre associé...

— Je le quitte!... s'écria-t-elle en levant les deux mains.

— Ne venez-vous pas de dire: Jamais!...

— Eh bien! oui, jamais! reprit-elle avec force.

Ce dernier jamais, dicté par la peur de retomber sous la domination de Lousteau, fut interprété par lui comme la fin de son pouvoir, du moment où Dinah restait insensible à ses méprisants sarcasmes. Le journaliste ne put retenir une larme: il perdait une affection sincère, illimitée. Il avait trouvé dans Dinah la plus douce la Vallière, la plus agréable Pompadour qu'un égoïste qui n'est pas roi pouvait désirer; et, comme l'enfant qui s'aperçoit qu'à force de tracasser son hameton il l'a tué, Lousteau pleurait.

Madame de la Baudraye s'élança hors de la petite salle où elle dînait, paya le diner, et se sauva rue de l'Arcade en se grondant et se trouvant féroce.

Dinah passa tout un trimestre à faire de son hôtel un modèle de confortable. Elle se métamorphosa elle-même. Cette double métamorphose coûta trente mille francs au delà des prévisions du jeune pair de France.

Le fatal événement qui fit perdre à la famille d'Orléans son héritier présomptif ayant nécessité la réunion des Chambres en août 1842, le petit la Baudraye vint présenter ses titres à la noble Chambre plus tôt qu'il ne le croyait. Il fut si content des œuvres de sa femme, qu'il donna les trente mille francs. En revenant du Luxembourg, où, selon les usages, il fut présenté par deux pairs, le baron de Nucingen et le marquis de Montriveau, le nouveau comte rencontra le vieux duc de Chaulieu, l'un de ses anciens créanciers, à pied, un parapluie à la main; tandis qu'il se trouvait campé dans une petite voiture basse, sur les panneaux de laquelle brillait son écusson, et où se lisait: *Deo sic patet fides et hominibus*. Cette comparaison mit dans son cœur une dose de ce baume dont se grise la bourgeoisie depuis 1850. Madame la Baudraye fut effrayée en revoyant alors son mari mieux qu'il n'était le jour de son mariage. En proie à une joie superlative, l'avorton triomphait, à soixante-quatre ans, de la vie qu'on lui déniait, de la famille, que le beau Milaud de Nevers lui interdisait d'avoir, de sa femme, qui recevait chez elle à dîner M. et madame de Clagny, le curé de l'Assomption et ses deux introducteurs à la Chambre. Il ca-

ressa ses enfants avec une fatuité charmante. La beauté du service de table eut son approbation.

— Voilà les toisons du Berry, dit-il en montrant à M. de Nucingen les cloches surmontées de sa nouvelle couronne, elles sont d'argent!

— Quoique dévorée d'une profonde mélancolie, contenue avec la puissance d'une femme devenue vraiment supérieure, Dinah fut charmante, spirituelle, et surtout parut rajeunie dans son deuil de cour.

— L'on dirait, s'écria le petit la Baudraye en montrant sa femme à M. de Nucingen, que la comtesse a moins de trente ans!

— Ah! matame aid eime fame te dreude ansse? reprit le baron, qui se servait des plaisanteries consacrées en y voyant une sorte de monnaie pour la conversation.

— Dans toute la force du terme, répondit la comtesse, car j'en ai trente-cinq, et j'espère bien avoir une petite passion au cœur...

— Oui, ma femme m'a ruiné en potiches, en chinoiseries...

— Madame a eu ce goût-là de bonne heure, dit le marquis de Montriveau en souriant.

— Oui, reprit le petit la Baudraye en regardant froidement le marquis de Montriveau, qu'il avait connu à Bourges, vous savez qu'elle a ramassé en 23, 26 et 27 pour plus d'un million de curiosités, qui font d'Anzy un musée...

— Quel aplomb! pensa M. de Clagny, en trouvant ce petit avare de province à la hauteur de sa nouvelle position.

Les avarés ont des économies de tout genre à dépenser. Le lendemain du vote de la loi de régence par la Chambre, le petit pair de France alla faire ses vendanges à Sancerre, et reprit ses habitudes. Pendant l'hiver de 1842 à 1843, la comtesse de la Baudraye, aidée par l'avocat général à la cour de cassation, essaya de se faire une société. Naturellement elle prit un jour, elle distingua parmi les célébrités, elle ne voulut voir que des gens sérieux et d'un âge mûr. Elle essaya de se distraire en allant aux Italiens et à l'Opéra. Deux fois par semaine, elle y menait sa mère et madame de Clagny, que le magistrat força de voir madame de la Baudraye. Mais, malgré son esprit, ses façons aimables, malgré ses airs de femme à la mode, elle n'était heureuse que par ses enfants, sur lesquels elle reporta toutes ses

tendresses trompées. L'admirable M. de Clagny recrutait des femmes pour la société de la comtesse, et il y parvenait! Mais il réussissait beaucoup plus auprès des femmes pieuses qu'auprès des femmes du monde.

— Elles l'ennuient! se disait-il avec terreur en contemplant son idole murie par le malheur, pâlie par les remords, et alors dans tout l'éclat d'une beauté reconquise et par sa vie luxueuse et par sa maternité.

Le dévoué magistrat, soutenu dans son œuvre par la mère et par le curé de la paroisse, était admirable en expédients. Il servait chaque mercredi quelque célébrité d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie ou de Prusse à sa chère comtesse; il la donnait pour une femme *hors ligne* à des gens auxquels elle ne disait pas deux mots; mais qu'elle écoutait avec une si profonde attention, qu'ils s'en allaient convaincus de sa supériorité. Dinah vainquit à Paris par le silence, comme à San-



La veille, le vendredi, le malheureux, malgré son habitude de la misère... — PAGE 50.

cerre par sa loquacité. De temps en temps, une épigramme sur les choses ou quelque observation sur les ridicules révélait une femme habituée à manier les idées, et qui quatre ans auparavant avait ra-jeuni le feuilleton de Lousteau. Cette époque fut pour la passion du pauvre magistrat comme cette saison nommée l'été de la Saint-Martin dans les années sans soleil. Il se fit plus vieillard qu'il ne l'était pour avoir le droit d'être l'ami de Dinah sans lui faire tort; mais, comme s'il eût été jeune, beau, compromettant, il se mettait à distance en homme qui devait cacher son bonheur. Il essayait de couvrir du plus profond secret ses petits soins, ses légers cadeaux, que Dinah montrait au grand jour. Il tâchait de donner des significations dangereuses à ses moindres obéissances.

— Il joue à la passion, disait la comtesse en riant.

Elle se moquait de M. de Clagny devant lui, et le magistrat se disait : — Elle s'occupe de moi!

— Je fais une si grande impression à ce pauvre homme, disait-elle en riant à sa mère, que si je lui disais oui, je crois qu'il dirait non.

Un soir M. de Clagny ramenait en compagnie de sa femme sa chère comtesse profondément soûcieuse. Tous trois venaient d'assister à la première représentation de *la Main droite et la Main gauche*, le premier drame de Léon Gozlan.

— A quoi pensez-vous? demanda le magistrat effrayé de la mélancolie de son idole.

La persistance de la tristesse cachée mais profonde qui dévorait la comtesse était un mal dangereux que l'avocat général ne savait pas combattre, car le véritable amour est souvent maladroit, surtout quand il n'est pas partagé. Le véritable amour emprunte sa forme au caractère. Or, le digne magistrat aimait à la manière d'Alceste, quand... me de la Baudraye voulait être aimée à la manière de Philinte. Les lâchetés de l'amour s'accroissent fort peu de la loyauté du Misanthrope. Aussi Dinah se gardait-elle bien d'ouvrir son cœur à son *patito*. Comment oser avouer qu'elle regrettait parfois son ancienne fange? Elle sentait un vide énorme dans la vie du monde, elle ne savait à qui rapporter ses succès, ses triomphes, ses toilettes. Parfois les souvenirs de ses misères revenaient mêlés au souvenir de voluptés dévorantes.

Elle en voulait parfois à Lousteau de ne pas s'occuper d'elle, elle aurait voulu recevoir de lui des lettres ou tendres ou furieuses.

Dinah ne répondant pas, le magistrat répéta sa question en prenant la main de la comtesse et la lui serrant entre les siennes d'un air dévot.

— Voulez-vous la main droite ou la main gauche? répondit-elle en souriant.

— La main gauche, dit-il, car je présume que vous parlez du mensonge et de la vérité.

— Eh bien! je l'ai vu, lui répliqua-t-elle en parlant de manière à n'être entendue que du magistrat. En l'apercevant triste, profondément découragé, je me suis dit: A-t-il des cigares? a-t-il de l'argent?

— Eh! si vous voulez la vérité, je vous dirai, s'écria M. de Clagny, qu'il vit maritalement avec Fanny Beaupré. Vous m'arrachez cette

confiance!... je ne vous l'aurais jamais appris; vous auriez cru peut-être à quelque sentiment peu généreux chez moi.

Madame de la Baudraye donna une poignée de main à l'avocat général.

— Vous avez pour mari, dit-elle à son chaperon, un des hommes les plus rares. Ah! pourquoi...

Et elle se cantonna dans son coin en regardant par les glaces du coupé; mais elle supprima le reste de sa phrase, que l'avocat général devina: Pourquoi Lousteau n'a-t-il pas un peu de la noblesse de cœur de votre mari!...

Néanmoins cette nouvelle dissipa la mélancolie de madame de la Baudraye, qui se jeta dans la vie des femmes à la mode; elle voulut avoir du succès, et elle en obtint; mais elle faisait peu de progrès dans le monde des femmes; elle éprouvait des difficultés à s'y produire. Au mois de mars, les prêtres amis de madame Piédefer et

l'avocat général frappèrent un grand coup en faisant nommer madame la comtesse de la Baudraye quêtuse pour l'œuvre de bienfaisance fondée par madame de Carcado. Enfin elle fut désignée à la cour pour recueillir les dons en faveur des victimes du tremblement de terre de la Guadeloupe.

La marquise d'Espard, à qui M. de Canalis lisait les noms de ces dames à l'Opéra, dit en entendant celui de la comtesse: — Je suis depuis bien longtemps dans le monde, je ne me rappelle pas quelque chose de plus beau que les manœuvres faites pour le sauvetage de l'honneur de madame de la Baudraye.

Pendant les jours de printemps, qu'un caprice de notre planète fit luire sur Paris dès la première semaine du mois de mars, et qui permit de voir les Champs-Élysées feuillés et verts à Longchamp, plusieurs fois déjà, l'amant de Fanny Beaupré, dans ses promenades, avait aperçu madame de la Baudraye sans être vu d'elle. Il fut alors plus d'une fois mordu au cœur par un de ces mouvements de jalousie et d'envie assez familiers aux gens nés et élevés en province, quand il revoyait son ancienne maîtresse, bien posée au fond d'une jolie voiture, bien mise, un air rêveur, et ses deux enfants à chaque por-

tière. Il s'apostrophait d'autant plus en lui-même, qu'il se trouvait aux prises avec la plus aigüe de toutes les misères, une misère cachée. Il était, comme toutes les natures essentiellement vaniteuses et légères, sujet à ce singulier point d'honneur qui consiste à ne pas déchoir aux yeux de son public, qui fait commettre des crimes légaux aux hommes de Bourse pour ne pas être chassés du temple de l'agiotage, qui donne à certains criminels le courage de faire des actes de vertu. Lousteau dinait et déjeunait, fumait comme s'il était riche. Il n'eût pas, pour une succession, manqué d'acheter les cigares les plus chers, pour lui, comme pour le dramaturge ou le prosateur avec lesquels il entrait dans un débit. Le journaliste se promenait en bottes vernies; mais il craignait des saisies, qui, selon l'expression des huissiers, avaient reçu tous les sacrements. Fanny Beaupré ne possédait plus rien d'engageable, et ses appointements étaient frappés d'oppositions! Après avoir épuisé le chiffre possible des avances aux revues, aux journaux



Une goutte d'eau dans le désert, et... par la main d'un ange!... — PAGE 50.

et chez les libraires, Etienne ne savait plus de quelle encre faire or. Les jeux, si maladroitement supprimés, ne pouvaient plus acquitter, comme jadis, les lettres de change tirées sur leurs tapis verts par les misères au désespoir. Enfin, le journaliste était arrivé à un tel désespoir, qu'il venait d'emprunter au plus pauvre de ses amis, à Bixiou, à qui jamais il n'avait rien demandé, cent francs!

Ce qui peinait le plus Lousteau, ce n'était pas de devoir cinq mille francs, mais de se voir dépouillé de son élégance, de son mobilier acquis par tant de privations, enrichi par madame de la Baudraye. Or, le 3 avril, une affiche jaune, arrachée par le portier après avoir fleuri le mur, avait indiqué la vente d'un beau mobilier pour le samedi suivant, jour des ventes par autorité de justice.

Lousteau se promena, fumant des cigares et cherchant des idées; car les idées, à Paris, sont dans l'air, elles vous sourient au coin d'une rue, elles s'élaucent sous une roue de cabriolet avec un jet de boue! Le flâneur avait déjà cherché des idées d'articles et des sujets de nouvelles pendant tout un mois; mais il n'avait rencontré que des amis qui l'entraînaient à dîner, au théâtre, et qui grisèrent son chagrin, en lui disant que le vin de Champagne l'inspirerait.

— Prends garde, lui dit un soir l'atroce Bixiou, qui pouvait tout à la fois donner cent francs à un camarade et le percer au cœur avec un mot. En t'endormant toujours soulé, tu te réveilleras fou.

La veille, le vendredi, le malheureux, malgré son habitude de la misère, était affecté comme un condamné à mort. Jadis, il se serait dit: — Bah! mon mobilier est vieux, je le renouvellerai. Mais il se sentait incapable de recommencer des tours de force littéraires. La librairie, dévorée par la contrefaçon, payait peu. Les journaux lésinaient avec les talents éreintés, comme les directeurs de théâtre avec les ténors qui baissent d'une note. Et d'aller devant lui, l'œil sur la foule sans y voir, le cigare à la bouche et les mains dans ses goussets, la figure crispée en dedans, un faux sourire sur les lèvres, il vit alors passer madame de la Baudraye en voiture, elle prenait le boulevard par la rue de la Chaussée-d'Antin pour se rendre au bois.

— Il n'y a plus que cela, se dit-il.

Il rentra chez lui s'y adoniser. Le soir, à sept heures, il vint en citadine à la porte de madame de la Baudraye, et pria le concierge de faire parvenir à la comtesse un mot ainsi conçu:

« Madame la comtesse veut-elle faire à monsieur Lousteau la grâce de le recevoir un instant, et à l'instant. »

Ce mot était cacheté d'un cachet qui, jadis, servait aux deux amants. Madame de la Baudraye avait fait graver sur une véritable cornaline orientale: *parce que!* Un grand mot, le mot des femmes, le mot qui peut expliquer tout, même la création.

La comtesse venait d'achever sa toilette pour aller à l'Opéra, le vendredi était son jour de loge. Elle pâlit en voyant le cachet.

— Qu'on attende! dit-elle en mettant le billet dans son corsage.

Elle eut la force de cacher son trouble et pria sa mère de coucher les enfants. Elle fit alors dire à Lousteau de venir, et elle le reçut dans un boudoir attenant à son grand salon, les portes ouvertes. Elle devait aller au bal après le spectacle, elle avait mis une délicieuse robe en soie brochée à raies alternativement mates et pleines de fleurs, d'un bleu pâle. Ses gants garnis et à glands laissaient voir ses beaux bras blancs. Elle étincelait de dentelles, et portait toutes les jolies futilités voulues par la mode. Sa coiffure à la Sévigné lui donnait un air lin. Un collier de perles ressemblait sur sa poitrine à des soufflures sur de la neige.

— Qu'avez-vous, monsieur? dit la comtesse en sortant son pied de dessous sa robe pour pincer un coussin de velours, je croyais, j'espérais être parfaitement oubliée...

— Je vous dirais *jamais*, vous ne voudriez pas me croire, dit Lousteau, qui resta debout et se promena tout en mâchant des fleurs qu'il prenait à chaque tour aux jardinières dont les massifs embaumaient le boudoir.

Un moment de silence régna. Madame de la Baudraye, en examinant Lousteau, le trouva mis comme pouvait l'être le scrupuleux dandy.

— Il n'y a que vous au monde qui puissiez me secourir et me tendre une perche, car je me noie, et j'ai déjà bu plus d'une gorgée... dit-il en s'arrêtant devant Dinah et paraissant céder à un effort suprême. Si vous me voyez, c'est que mes affaires vont bien mal.

— Assez! dit-elle, je vous comprends...

Une nouvelle pause se fit entre eux pendant laquelle Lousteau se retourna, prit son mouchoir, et eut l'air d'essuyer une larme.

— Que vous faut-il, Etienne? reprit-elle d'une voix maternelle. Nous sommes en ce moment de vieux camarades, parlez-moi comme vous parleriez... à... à Bixiou...

— Pour empêcher mon mobilier de sauter demain à l'hôtel des commissaires-priseurs, dix-huit cents francs! Pour rendre à mes amis, autant! trois termes au propriétaire que vous connaissez... Ma tante exige cinq cents francs...

— Et pour vous, pour vivre...

— Oh! j'ai ma plume!

— Elle est à remuer d'une lourdeur qui ne se comprend pas quand on vous lit... dit-elle en souriant avec finesse. — Je n'ai pas la somme que vous me demandez... Venez demain à huit heures, l'huissier attendra bien jusqu'à neuf, surtout si vous l'emmenez pour le payer.

Elle sentit la nécessité de congédier Lousteau, qui feignait de ne pas avoir la force de la regarder; mais elle éprouvait une compassion à délier tous les nœuds gordiens que noue la société.

— Merci! dit-elle en se levant et tendant la main à Lousteau, votre confiance me fait un bien!... Oh! il y a longtemps que je ne me suis senti tant de joie au cœur...

Lousteau prit la main, l'attira sur son cœur et la pressa tendrement.

— Une goutte d'eau dans le désert, et... par la main d'un ange! Dieu fait toujours bien les choses!

Ce fut dit moitié plaisanterie et moitié attendrissement; mais, croyez-le bien, ce fut aussi beau, comme jeu de théâtre, que celui de Talma dans son fameux rôle de Leicester, où tout est en nuances de ce genre. Dinah sentit battre le cœur à travers l'épaisseur du drap, il battait de plaisir, car le journaliste échappait à l'épervier judiciaire; mais il battait aussi d'un désir bien naturel à l'aspect de Dinah rajeunie et renouvelée par l'opulence. Madame de la Baudraye, en examinant Etienne à la dérobée, aperçut la physionomie en harmonie avec toutes les fleurs d'amour qui, pour elle, renaissaient dans ce cœur palpitant; elle essaya de plonger ses yeux, une fois, dans les yeux de celui qu'elle avait tant aimé, mais un sang tumultueux se précipita dans ses veines et lui troubla la tête. Ces deux êtres échangèrent alors le même regard rouge qui, sur le quai de Cosne, avait donné l'audace à Lousteau de froisser la robe d'organdi. Le drôle attira Dinah par la taille, elle se laissa prendre, et les deux joues se touchèrent.

— Cache-toi, voici ma mère! s'écria Dinah tout effrayée. Et elle courut au-devant de madame Piédefer. — Maman, dit-elle (ce mot était pour la sévère madame Piédefer une caresse qui ne manquait jamais son effet), voulez-vous me faire un grand plaisir, prenez la voiture, allez vous-même chez notre banquier M. Mougénod, avec le petit mot que je vais vous donner. Venez, venez, il s'agit d'une bonne action, venez dans ma chambre!

Et elle entraîna sa mère, qui semblait vouloir regarder la personne qui se trouvait dans le boudoir.

Deux jours après, madame Piédefer était en grande conférence avec le curé de la paroisse. Après avoir écouté les lamentations de cette vieille mère au désespoir, le curé lui dit gravement: — Toute régénération morale qui n'est pas appuyée d'un grand sentiment religieux, et poursuivie au sein de l'Église, repose sur des fondements de sable... Toutes les pratiques, si minutieuses et si peu comprises que le catholicisme ordonne, sont autant de digues nécessaires à contenir les tempêtes du mauvais esprit. Obtenez donc de madame votre fille qu'elle accomplisse tous ses devoirs religieux, et nous la sauverons...

Dix jours après cette conférence, l'hôtel de la Baudraye était fermé. La comtesse et ses enfants, sa mère, enfin toute sa maison, qu'elle avait augmentée d'un précepteur, était partie pour le Sancerrois, où Dinah voulait passer la belle saison. Elle fut charmante, dit-on, pour le comte.

NOTE DE L'ACTEUR. — Page 12, colonne 2, ligne 8, au lieu de Tobie Piédefer, lisez Silas Piédefer. On peut parloirner à l'auteur de s'être rappelé trop tard que les calvinistes n'admettent pas le livre de Tobie dans les Saintes Ecritures.

# LA PAIX DU MÉNAGE

DÉDIÉ A MA CHÈRE NIÈCE. VALENTINE SURVILLE.

L'aventure retracée par cette scène se passa vers la fin du mois de novembre 1809, moment où le fugitif empire de Napoléon atteignit à l'apogée de sa splendeur. Les fanfares de la victoire de Wagram retentissaient encore au cœur de la monarchie autrichienne. La paix se signait entre la France et la coalition. Les rois et les princes virent alors, comme des astres, accomplir leurs évolutions autour de Napoléon, qui se donna le plaisir d'entraîner l'Europe à sa suite, magnifique essai de la puissance qu'il déploya plus tard à Dresde.

Jamais, au dire des contemporains, Paris ne vit de plus belles fêtes que celles qui précédèrent et suivirent le mariage de ce souverain avec une archiduchesse d'Autriche; jamais, aux plus grands jours de l'ancienne monarchie, autant de têtes couronnées ne se pressèrent sur les rives de la Seine, et jamais l'aristocratie française ne fut aussi riche ni aussi brillante qu'alors. Les diamants répandus à profusion sur les parures, les broderies d'or et d'argent des uniformes, contrastaient si bien avec l'indigence républicaine, qu'il semblait voir les richesses du globe roulant dans les salons de Paris. Une ivresse générale avait comme saisi cet empire d'un jour. Tous les militaires, sans en excepter leur chef, jouissaient en parvenus des trésors conquis par un million d'hommes à épaulettes de laine, dont les exigences étaient satisfaites avec quelques aunes de ruban rouge. A cette époque, la plupart des femmes affichaient cette aisance de mœurs et ce relâchement de morale qui signalèrent le règne de Louis XV. Soit pour imiter le ton de la monarchie écroulée, soit que certains membres de la famille impériale eussent donné l'exemple, ainsi que le prétendaient les frondeurs du faubourg Saint-Germain, il est certain que, hommes et femmes, tous se précipitaient dans le plaisir avec une intrépidité qui semblait présager la fin du monde. Mais il existait alors une autre raison de cette licence. L'engouement des femmes pour les militaires devint comme une frénésie, et concorda trop bien aux vues de l'empereur pour qu'il y mit un frein. Les fréquentes prises d'armes qui firent ressembler tous les traités conclus entre l'Europe et Napoléon à des armistices, exposaient les passions à des détonnements aussi rapides que les décisions du chef suprême de ces kolbacs, de ces dolmans et de ces aiguillettes, qui plurent tant au beau sexe. Les cœurs furent donc alors nomades comme les régiments. D'un premier à un cinquième bulletin de la grande armée, une femme pouvait être successivement amante, épouse, mère et veuve. Était-ce la perspective d'un prochain veuvage, celle d'une dotation, ou l'espoir de porter un nom promis à l'histoire, qui rendirent les militaires si séduisants? Les femmes furent-elles entraînées vers eux par la certitude que le secret de leurs passions serait enterré sur les champs de bataille, ou doit-on chercher la cause de ce doux fanatisme dans le noble attrait que le courage a pour elles? peut-être ces rai-

sous, que l'historien futur des mœurs impériales s'amusera sans doute à peser, entraînaient-elles toutes pour quelque chose dans leur facile promptitude à se livrer aux amours. Quoi qu'il en puisse être, avouons-le-nous ici : les lauriers couvrirent alors bien des fautes, les femmes recherchèrent avec ardeur ces hardis aventuriers, qui leur paraissaient de véritables sources d'honneurs, de richesses ou de plaisirs, et aux yeux des jeunes filles une épaulette, cet hiéroglyphe futur, signifia bonheur et liberté. Un trait de cette époque unique dans nos annales, et qui la caractérise, fut une passion effrénée pour tout ce qui brillait : jamais on ne donna tant de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur. Les hommes, aussi avides que les femmes de ces cailloux blancs, s'en paraient comme elles. Peut-être l'obligation de mettre le butin sous la forme la plus facile à transporter, mit-elle les bijoux en honneur dans l'armée. Un homme n'était pas aussi ridicule qu'il le serait aujourd'hui, quand le jabot de sa chemise ou ses doigts offraient aux regards de gros diamants. Murat, homme tout oriental, donna l'exemple d'un luxe absurde chez les militaires modernes.

Le comte de Gondreville, l'un des Luelhus de ce sénat conservateur qui ne conserva rien, n'avait retardé sa fête en l'honneur de la paix que pour mieux faire sa cour à Napoléon, en s'efforçant d'éclipser les flatteurs par lesquels il avait été prévenu. Les ambassadeurs de toutes les puissances amies de la France sous bénéfice d'inventaire, les personnages les plus importants de l'empire, quelques princes même, étaient en ce moment réunis dans les salons de l'opulent sénateur. La danse languissait, chacun attendait l'empereur, dont la présence était promise par le comte. Napoléon aurait tenu parole sans la scène qui éclata le soir même entre Joséphine et lui, scène qui révéla le prochain divorce de ces augustes époux. La nouvelle de cette aventure, alors tenue fort secrète, mais que l'histoire recueillait, ne parvint pas aux oreilles des courtisans, et n'influa pas autrement que par l'absence de Napoléon sur la gaieté de la fête du comte de Gondreville. Les plus jolies femmes de Paris, empressées de se rendre chez lui sur la foi du oui-dire, y faisaient en ce moment assaut de luxe, de coquetterie, de parure et de beauté. Orgueilleuse de ses richesses, la banque y défilait ces éclatants généraux et ces grands officiers de l'empire, nouvellement gorgés de croix, de titres et de décorations. Ces grands bals étaient toujours des occasions saisies par de riches familles pour y produire leurs héritières aux yeux des prétoriens de Napoléon, dans le fol espoir d'échanger leurs magnifiques dots contre une faveur incertaine. Les femmes qui se croyaient assez fortes de leur seule beauté venaient en essayer le pouvoir. Là, comme ailleurs, le plaisir n'était qu'un masque. Les visages sérieux et riant, les fronts calmes y couvraient d'obscurs calculs; les témoi-

gnages d'amitié mentaient, et plus d'un personnage se défiait moins de ses ennemis que de ses amis. Ces observations étaient nécessaires pour expliquer les événements du petit imbroglio, sujet de cette scène, et la peinture, quelque adoucie qu'elle soit, du ton qui régnait alors dans les salons de Paris.

— Tournez un peu les yeux vers cette colonne brisée qui supporte un candélabre, apercevez-vous une jeune femme coiffée à la chinoise? là, dans le coin, à gauche, elle a des clochettes bleues dans le bouquet de cheveux châtains qui retombe en gerbes sur sa tête. Ne voyez-vous pas? elle est si pâle qu'on la croirait souffrante, elle est mignonne et toute petite; maintenant, elle tourne la tête vers nous; ses yeux bleus, fendus en amande et doux à ravir, semblent faits exprès pour pleurer. Mais, tenez donc! elle se baisse pour regarder madame de Vaudremont à travers ce dédale de têtes toujours en mouvement, dont les hautes coiffures lui interceptent la vue.

— Ah! j'y suis, mon cher. Tu n'avais qu'à me la désigner comme la plus blanche de toutes les femmes qui sont ici, je l'aurais reconnue, je l'ai déjà bien remarquée; elle a le plus beau teint que j'aie jamais admiré. D'ici, je te délie de distinguer sur son cou les perles qui séparent chacun des saphirs de son collier. Mais elle doit avoir ou des mœurs ou de la coquetterie, car à peine les ruches de son corsage permettent-elles de soupçonner la beauté des contours. Quelles épaules! quelle blancheur de lis!

— Qui est-ce? demanda celui qui avait parlé le premier.

— Ah! je ne sais pas.

— Aristocrate! Vous voulez donc, Montcornet, les garder toutes pour vous.

— Cela te sied bien de me goguenarder! reprit Montcornet en souriant. Te crois-tu le droit d'insulter un pauvre général comme moi, parce que, rival heureux de Soulanges, tu ne fais pas une seule pirouette qui n'alarme madame de Vaudremont? Ou bien est-ce parce que je ne suis arrivé que depuis un mois dans la terre promise? Etes-vous insolents, vous autres administrateurs qui restez collés sur vos chaises pendant que nous sommes au milieu des obus! Allons, monsieur le maître des requêtes, laissez-nous glaner dans le champ dont la possession précaire ne vous reste qu'au moment où nous le quittons. Eh! diantre, il faut que tout le monde vive! Mon ami, si tu connaissais les Allemandes, tu me servirais, je crois, auprès de la Parisienne qui t'est chère.

— Général, puisque vous avez honoré de votre attention cette femme que j'aperçois ici pour la première fois, ayez donc la charité de me dire si vous l'avez vue dansant.

— Eh! mon cher Martial, d'où viens-tu? Si l'on t'envoie en ambassade, j'augure mal de tes succès. Ne vois-tu pas trois rangées des plus intrépides coquettes de Paris entre elle et l'essaim de danseurs qui bourdonne sous le lustre, et ne t'a-t-il pas fallu l'aide de ton lorgnon pour la découvrir à l'angle de cette colonne, où elle semble enterrée dans l'obscurité, malgré les bougies qui brillent au-dessus de sa tête? Entre elle et nous, tant de diamants et de regards scintillent, tant de plumes flottent, tant de dentelles, de fleurs et de tresses ondoient, que ce serait un vrai miracle si quelque danseur pouvait l'apercevoir au milieu de ces astres. Comment, Martial, tu n'as pas deviné la femme de quelque sous-préfet de la Lippe ou de la Dyle, qui vient essayer de faire un préfet de son mari?

— Oh! il le sera, dit vivement le maître des requêtes.

— J'en doute, reprit le colonel de cuirassiers en riant, elle paraît aussi neuve en intrigue que tu l'es en diplomatie. Je gage, Martial, que tu ne sais pas comment elle se trouve là.

Le maître des requêtes regarda le colonel des cuirassiers de la garde d'un air qui décelait autant de dédain que de curiosité.

— Eh bien! dit Montcornet en continuant, elle sera sans doute arrivée à neuf heures précises, la première, peut-être, et probablement aura fort embarrassé la comtesse de Gondreville, qui ne sait pas coudre deux idées. Rebutée par la dame du logis, repoussée de chaise en chaise par chaque nouvelle arrivée, jusque dans les ténèbres de ce petit coin, elle s'y sera laissée enfermer, victime de la jalousie de ces dames, qui n'auront pas demandé mieux que d'ensevelir ainsi cette dangereuse figure. Elle n'aura pas eu d'ami pour l'encourager à défendre la place qu'elle a dû occuper d'abord sur le premier plan, chacune de ces perfides danseuses aura intimé l'ordre aux hommes de sa coterie de ne pas engager notre pauvre amie, sous peine des plus terribles punitions. Voilà, mon cher, comment ces minois si tendres, si candides en apparence, auront formé leur coalition contre l'inconnue; et cela, sans qu'aucune de ces femmes-là se soit dit autre chose que : — Connaissez-vous, ma chère, cette petite dame bleue? Tiens, Martial, si tu veux être accablé en un quart d'heure de plus de regards flatteurs et d'interrogations provoquantes que tu n'en recevras peut-être dans toute ta vie, essaye de vouloir percer le triple rempart

qui défend la reine de la Dyle, de la Lippe ou de la Charente. Tu verras si la plus stupide de ces femmes ne saura pas inventer aussitôt une ruse capable d'arrêter l'homme le plus déterminé à mettre en lumière notre plaintive inconnue. Ne trouves-tu pas qu'elle a un peu l'air d'une égérie?

— Vous croyez, Montcornet? Ce serait donc une femme mariée?

— Pourquoi ne serait-elle pas veuve?

— Elle serait plus active, dit en riant le maître des requêtes.

— Peut-être est-ce une veuve dont le mari joue à la bouillotte, répliqua le beau cuirassier.

— En effet, depuis la paix, il se fait tant de ces sortes de veuves! répondit Martial. Mais, mon cher Montcornet, nous sommes deux niais. Cette tête exprime encore trop d'ingénuité, il respire encore trop de jeunesse et de verdure sur le front et autour des tempes, pour que ce soit une femme. Quels vigoureux tons de carnation! rien n'est flétri dans les méplats du nez. Les lèvres, le menton, tout dans cette figure est frais comme un bouton de rose blanche, quoique la physionomie en soit comme voilée par les nuages de la tristesse. Qui peut faire pleurer cette jeune personne?

— Les femmes pleurent pour si peu de chose, dit le colonel.

— Je ne sais, reprit Martial, mais elle ne pleure pas d'être là sans danser, son chagrin ne date pas d'aujourd'hui; l'on voit qu'elle s'est faite belle pour ce soir par préméditation. Elle aime déjà, je le parierais.

— Bah! peut-être est-ce la fille de quelque princillon d'Allemagne, personne ne lui parle, dit Montcornet.

— Ah! combien une pauvre fille est malheureuse! reprit Martial. A-t-on plus de grâce et de finesse que notre petite inconnue? Eh bien! pas une des mégères qui l'entourent, et qui se disent sensibles, ne lui adressera la parole. Si elle parlait, nous verrions si ses dents sont belles.

— Ah çà! tu t'emportes donc comme le lait à la moindre élévation de température? s'écria le colonel, un peu piqué de rencontrer si promptement un rival dans son ami.

— Comment! dit le maître des requêtes sans s'apercevoir de l'interrogation du général, et en dirigeant son lorgnon sur tous les personnages qui les entouraient, comment! personne ici ne pourrions-nous nommer cette fleur exotique?

— Eh! c'est quelque demoiselle de compagnie, lui dit Montcornet.

— Bon! une demoiselle de compagnie parée de saphirs dignes d'une reine et une robe de malines! A d'autres, général! Vous ne serez pas non plus très-fort en diplomatie, si, dans vos évaluations, vous passez en un moment de la princesse allemande à la demoiselle de compagnie.

Le général Montcornet arrêta par le bras un petit homme gras, dont les cheveux grisonnants et les yeux spirituels se voyaient à toutes les encoignures de portes, et qui se mêlait sans cérémonie aux différents groupes, où il était respectueusement accueilli.

— Gondreville, mon cher ami, lui dit Montcornet, quelle est donc cette charmante petite femme assise là-bas sous cet immense candélabre?

— Le candélabre? Ravrio, mon cher, Isabey'en a donné le dessin.

— Oh! j'ai déjà reconnu ton goût et ton faste dans le meuble; mais la femme?

— Ah! je ne la connais pas. C'est sans doute une amie de ma femme.

— Ou ta maîtresse, vieux sorniois.

— Non, parole d'honneur! La comtesse de Gondreville est la seule femme capable d'inviter des gens que personne ne connaît.

Malgré cette observation pleine d'aigreur, le gros petit homme conserva sur ses lèvres le sourire de satisfaction intérieure que la supposition du colonel des cuirassiers y avait fait naître. Celui-ci rejoignit, dans un groupe voisin, le maître des requêtes occupé alors à y chercher, mais en vain, des renseignements sur l'inconnue. Il le saisit par le bras et lui dit à l'oreille : — Mon cher Martial, prends garde à toi! Madame de Vaudremont te regarde depuis quelques minutes avec une attention désespérante, elle est femme à deviner, au mouvement seul de ses lèvres, ce que tu me dirais, nos yeux n'ont été déjà que trop significatifs, elle en a très-bien aperçu et suivi la direction, et je la crois en ce moment plus occupée que nous-mêmes de la petite dame bleue.

— Vieille ruse de guerre, mon cher Montcornet! Que m'importe d'ailleurs? Je suis comme l'empereur, quand je fais des conquêtes, je les garde.

— Martial ! ta fatuité cherche des leçons. Comment ! péquin, tu as le bonheur d'être le mari désigné de madame de Vaudremont, d'une veuve de vingt-deux ans, affligée de quatre mille napoléons de rente, d'une femme qui te passe au doigt des diamants aussi beaux que celui-ci, ajouta-t-il en prenant la main gauche du maître des requêtes, qui la lui abandonna complaisamment, et tu as encore la prétention de faire le Lovelace, comme si tu étais colonel, et obligé de soutenir la réputation militaire dans les garnisons ! fi ! Mais réfléchis donc à tout ce que tu peux perdre.

— Je ne perdrai pas, du moins, ma liberté, répliqua Martial en riant forcément.

Il jeta un regard passionné à madame de Vaudremont, qui n'y répondit que par un sourire plein d'inquiétude, car elle avait vu le colonel examinant la bague du maître des requêtes.

— Ecoute, Martial, reprit le colonel, si tu voltiges autour de ma jeune inconnue, j'entreprendrai la conquête de madame de Vaudremont.

— Permis à vous, cher cuirassier, mais vous n'obtiendrez pas cela, dit le jeune maître des requêtes en mettant l'ongle poli de son pouce sous une de ses dents supérieures, de laquelle il tira un petit bruit goguenard.

— Songe que je suis garçon, reprit le colonel, que mon épée est toute ma fortune, et que me défier ainsi, c'est asseoir Tantale devant un festin qu'il dévorera.

— Prrrr !

Cette railleuse accumulation de consonnes servit de réponse à la provocation du général, que son ami toisa plaisamment avant de le quitter. La mode de ce temps obligeait un homme à porter au bal une culotte de casimir blanc et des bas de soie. Ce joli costume mettait en relief la perfection des formes de Montcornet, alors âgé de trente-cinq ans et qui attirait le regard par cette haute taille exigée pour les cuirassiers de la garde impériale dont le bel uniforme rehaussait encore sa prestance, encore jeune malgré l'embonpoint qu'il devait à l'équitation. Ses moustaches noires ajoutaient à l'expression franche d'un visage vraiment militaire dont le front était large et découvert, le nez aquilin et la bouche vermeille. Les manières de Montcornet, empreintes d'une certaine noblesse due à l'habitude du commandement, pouvaient plaire à une femme qui aurait eu le bon esprit de ne pas vouloir faire un esclave de son mari. Le colonel sourit en regardant le maître des requêtes, l'un de ses meilleurs amis de collège, et dont la petite taille svelte l'obligeait, pour répondre à sa moquerie, de porter un peu bas son coup d'œil amical.

Le baron Martial de la Roche-Hugon était un jeune Provençal que Napoléon protégeait et qui semblait promis à quelque fastueuse ambassade ; il avait séduit l'empereur par une complaisance italienne, par le génie de l'intrigue, par cette éloquence de salon et cette science des manières qui remplacent si facilement les éminentes qualités d'un homme solide. Quoique vive et jeune, sa figure possédait déjà l'éclat immobile du fer-blanc, l'une des qualités indispensables aux diplomates et qui leur permet de cacher leurs émotions, de déguiser leurs sentiments, si toutefois cette impassibilité n'annonce pas en eux l'absence de toute émotion et la mort des sentiments. On peut regarder le cœur des diplomates comme un problème insoluble, car les trois plus illustres ambassadeurs de l'époque se sont signalés par la persistance de la haine, et par des attachements romanesques. Néanmoins, Martial appartenait à cette classe d'hommes capables de calculer leur avenir au milieu de leurs plus ardentes jouissances, il avait déjà jugé le monde et caché son ambition sous la fatuité de l'homme à bonnes fortunes, en déguisant son talent sous les livrées de la médiocrité, après avoir remarqué la rapidité avec laquelle s'avançaient les gens qui donnaient peu d'ombrage au maître.

Les deux amis furent obligés de se quitter en se donnant une cordiale poignée de main. La ritournelle, qui prévenait les dames de former les quadrilles d'une nouvelle contredanse, chassa les hommes du vaste espace où ils causaient au milieu du salon. Cette conversation rapide, tenue dans l'intervalle qui sépare toujours les contredanses, eut lieu devant la cheminée du grand salon de l'hôtel Gondreville. Les demandes et les réponses de ce bavardage assez commun au bal avaient été comme soufflées par chacun des deux interlocuteurs à l'oreille de son voisin. Néanmoins les girandoles et les flambeaux de la cheminée répandaient une si abondante lumière sur les deux amis, que leurs figures trop fortement éclairées ne purent déguiser, malgré leur discrétion diplomatique, l'imperceptible expression de leurs sentiments, ni à la fine comtesse, ni à la candide inconnue. Cet espionnage de la pensée est peut-être chez les oisifs un des plaisirs qu'ils trouvent dans le monde, tandis que tant de niais dupés s'y ennuiant sans oser en convenir.

Pour comprendre tout l'intérêt de cette conversation, il est nécessaire de raconter un événement qui, par d'invisibles liens, allait réu-

nir les personnages de ce petit drame, alors éparés dans les salons. A onze heures du soir environ, au moment où les danseuses reprenaient leurs places, la société de l'hôtel Gondreville avait vu apparaître la plus belle femme de Paris, la reine de la mode, la seule qui manquait à cette splendide assemblée. Elle se faisait une loi de ne jamais arriver qu'à l'instant où les salons offraient ce mouvement animé qui ne permet pas aux femmes de garder longtemps la fraîcheur de leurs figures ni celle de leurs toilettes. Ce moment rapide est comme le printemps d'un bal. Une heure après, quand le plaisir a passé, quand la fatigue arrive, tout y est flétri. Madame de Vaudremont ne commettait jamais la faute de rester à une fête pour s'y montrer avec des fleurs penchées, des boucles défrisées, des garnitures froissées, avec une figure semblable à toutes celles qui, sollicitées par le sommeil, ne le trompent pas toujours. Elle se gardait bien de laisser voir, comme ses rivales, sa beauté endormie ; elle savait soutenir habilement sa réputation de coquetterie en se retirant toujours d'un bal aussi brillante qu'elle y était entrée. Les femmes se disaient à l'oreille, avec un sentiment d'envie, qu'elle préparait et mettait autant de parures qu'elle avait de bals dans une soirée. Cette fois, madame de Vaudremont ne devait pas être maîtresse de quitter à son gré le salon où elle arrivait alors en triomphe. Un moment arrêtée sur le seuil de la porte, elle jeta des regards observateurs, quoique rapides, sur les femmes, dont les toilettes furent aussitôt étudiées afin de se convaincre que la sienne les éclipserait toutes. La célèbre coquette s'offrit à l'admiration de l'assemblée, conduite par un des plus braves colonels de l'artillerie de la garde, un favori de l'empereur, le comte de Soulanges. L'union momentanée et fortuite de ces deux personnages eut sans doute quelque chose de mystérieux. En entendant annoncer M. de Soulanges et la comtesse de Vaudremont, quelques femmes placées en tapisserie se levèrent, et des hommes accourus des salons voisins se pressèrent aux portes du salon principal. Un de ces plaisants, qui ne manquent jamais à ces réunions nombreuses, dit en voyant entrer la comtesse et son chevalier : « Que les dames avaient tout autant de curiosité à contempler un homme fidèle à sa passion, que les hommes à examiner une jolie femme difficile à fixer. » Quoique le comte de Soulanges, jeune homme d'environ trente-deux ans, fût doué de ce tempérament nerveux qui engendre chez l'homme les grandes qualités, ses formes grêles et son teint pâle prévenaient peu en sa faveur ; ses yeux noirs annonçaient beaucoup de vivacité, mais dans le monde il était taciturne, et rien en lui ne révélait l'un de ces talents oratoires qui devaient briller à la droite dans les assemblées législatives de la Restauration. La comtesse de Vaudremont, grande femme légèrement grasse, d'une peau éblouissante de blancheur, qui portait bien sa petite tête et possédait l'immense avantage d'inspirer l'amour par la gentillesse de ses manières, était de ces créatures qui tiennent toutes les promesses que fait leur beauté. Ce couple, devenu pour quelques instants l'objet de l'attention générale, ne laissa pas longtemps la curiosité s'exercer sur son compte. Le colonel et la comtesse semblèrent parfaitement comprendre que le hasard venait de les placer dans une situation gênante. En las voyant s'avancer, Martial s'élança dans le groupe d'hommes qui occupait le poste de la cheminée, pour observer, à travers les têtes qui lui formaient comme un rempart, madame de Vaudremont avec l'attention jalouse que donne le premier feu de la passion : une voix secrète semblait lui dire que le succès dont il s'enorgueillissait serait peut-être précaire ; mais le sourire de politesse froide par lequel la comtesse remercia M. de Soulanges, et le geste qu'elle fit pour le congédier en s'asseyant auprès de madame de Gondreville, détendirent tous les muscles que la jalousie avait contractés sur sa figure. Cependant apercevant debout, à deux pas du canapé sur lequel était madame de Vaudremont, Soulanges, qui parut ne plus comprendre le regard par lequel la jeune coquette lui avait dit qu'ils jouaient l'un et l'autre un rôle ridicule, le Provençal à la tête volcanique frôna de nouveau les noirs sourcils qui ombrageaient ses yeux bleus. caressa par maintien les boucles de ses cheveux bruns, et, sans trahir l'émotion qui lui faisait palpiter le cœur, il surveilla la contenance de la comtesse et celle de M. de Soulanges, tout en badinant avec ses voisins ; il saisit alors la main du colonel qui venait renouveler connaissance avec lui, mais il l'écouta sans l'entendre, tant il était préoccupé. Soulanges jetait des regards tranquilles sur la quadruple rangée de femmes qui encadraient l'immense salon du sénateur, en admirant cette bordure de diamants, de rubis, de gerbes d'or et de têtes parées dont l'éclat faisait presque pâlir le feu des bougies, le cristal des lustres et les dorures. Le calme insouciant de son rival fit perdre contenance au maître des requêtes. Incapable de maîtriser la secrète impatience qui le transportait, Martial s'avança vers madame de Vaudremont pour la saluer. Quand le Provençal apparut, Soulanges lui lança un regard terne et détourna la tête avec impertinence. Un silence grave régna dans le salon, où la curiosité fut à son comble. Toutes les têtes tendues offrirent les expressions les plus bizarres, chacun craignit et attendit un de ces éclats que les gens bien élevés se gardent toujours de faire. Tout à coup la pâle figure du comte devint aussi rouge que l'écarlate de ses parements, et ses regards se baissèrent aussitôt vers le parquet, pour ne pas laisser deviner le sujet de son trouble. En voyant l'inconnue hum-

blement placée au pied du candélabre, il passa d'un air triste devant le maître des requêtes, et se réfugia dans un des salons de jeu. Martial et l'assemblée crurent que Soulanges lui cédait publiquement la place, par la crainte du ridicule qui s'attache toujours aux amants détronés. Le maître des requêtes releva fièrement la tête, regarda l'inconnue; puis, quand il s'assit avec aisance auprès de madame de Vaudremont, il l'écouta d'un air si distrait, qu'il n'entendit pas ces paroles prononcées sous l'éventail par la coquette : — Martial, vous me ferez plaisir de ne pas porter ce soir la bague que vous m'avez arrachée. J'ai mes raisons, et vous les expliquerai, dans un moment, quand nous nous retirerons. Vous me donnerez le bras pour aller chez la princesse de Wagram.

— Pourquoi donc avez-vous pris la main du colonel? demanda le baron.

— Je l'ai rencontré sous le péristyle, répondit-elle; mais, laissez-moi, chacun nous observe.

Martial rejoignit le colonel de cuirassiers. La petite dame bleue devint alors le lien commun de l'inquiétude qui agitait à la fois et si diversement le cuirassier, Soulanges, Martial et la comtesse de Vaudremont. Quand les deux amis se séparèrent après s'être porté le défi qui termina leur conversation, le maître des requêtes s'élança vers madame de Vaudremont, et sut la placer au milieu du plus brillant quadrille. A la faveur de cette espèce d'enivrement dans lequel une femme est toujours plongée par la danse et par le mouvement d'un bal où les hommes se montrent avec le charlatanisme de la toilette, qui ne leur donne pas moins d'attraits qu'elle en prête aux femmes, Martial crut pouvoir s'abandonner impunément au charme qui l'attirait vers l'inconnue. S'il réussit à dérober les premiers regards qu'il jeta sur la dame bleue à l'inquiète activité des yeux de la comtesse, il fut bientôt surpris en flagrant délit; et s'il fit excuser une première préoccupation, il ne justifia pas l'impertinent silence par lequel il répondit plus tard à la plus séduisante des interrogations qu'une femme puisse adresser à un homme : M'aimez-vous ce soir? Plus il était rêveur, plus la comtesse se montrait pressante et taquine. Pendant que Martial dansait, le colonel alla de groupe en groupe y quêtant des renseignements sur la jeune inconnue. Après avoir épuisé la complaisance de toutes les personnes, et même celle des indifférents, il se déterminait à profiter d'un moment où la comtesse de Gondreville paraissait libre, pour lui demander à elle-même le nom de cette dame mystérieuse, quand il aperçut un léger vide entre la colonne brisée qui supportait le candélabre et les deux divans qui venaient y aboutir. Le colonel profita du moment où la danse laissait vacante une grande partie des chaises qui formaient plusieurs rangs de fortifications défendues par des mères ou par des femmes d'un certain âge, et entreprit de traverser cette palissade couverte de châles et de mouchoirs. Il se prit à complimenter les douairières; puis, de femme en femme, de politesse en politesse, il finit par atteindre auprès de l'inconnue la place vide. Au risque d'accrocher les griffons et les chimères de l'immense flambeau, il se maintint là sous le feu et la cire des bougies, au grand mécontentement de Martial. Trop adroit pour interpellé brusquement la petite dame bleue qu'il avait à sa droite, le colonel commença par dire à une grande dame assez laide qui se trouvait assise à sa gauche : — Voilà, madame, un bien beau bal! Quel luxe! quel mouvement! D'honneur, les femmes y sont toutes jolies! Si vous ne dansez pas, c'est sans doute mauvaise volonté.

Cette insipide conversation engagée par le colonel avait pour but de faire parler sa voisine de droite, qui, silencieuse et préoccupée, ne lui accordait pas la plus légère attention. L'officier tenait en réserve une foule de phrases qui devaient se terminer par un : Et vous, madame? sur lequel il comptait beaucoup. Mais il fut étrangement surpris en apercevant quelques larmes dans les yeux de l'inconnue, que madame de Vaudremont paraissait captiver entièrement.

— Madame est sans doute mariée? demanda enfin le colonel Montcornet d'une voix mal assurée.

— Oui, monsieur, répondit l'inconnue.

— M. votre mari est sans doute ici?

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi donc, madame, restez-vous à cette place? est-ce par coquetterie?

L'affligée sourit tristement.

— Accordez-moi l'honneur, madame, d'être votre cavalier pour la contredanse suivante, et je ne vous ramènerai certes pas ici! Je vous près de la cheminée une gondole vide, venez-y. Quand tant de gens s'apprennent à trôner, et que la folie du jour est la royauté, je ne conçois pas que vous refusiez d'accepter le titre de reine du bal, qui semble promis à votre beauté.

— Monsieur, je ne danserai pas.

L'intonation brève des réponses de cette femme était si désespérante, que le colonel se vit forcé d'abandonner la place. Martial, qui devina la dernière demande du colonel et le refus qu'il essayait, se mit à sourire et se caressa le menton en faisant briller la bague qu'il avait au doigt.

— De quoi riez-vous? lui dit la comtesse de Vaudremont.

— De l'insuccès de ce pauvre colonel, qui vient de faire un pas de clerc...

— Je vous avais prié d'oter votre bague, reprit la comtesse en l'interrompant.

— Je ne l'ai pas entendu.

— Si vous n'entendez rien ce soir, vous savez voir tout, monsieur le baron, répondit madame de Vaudremont d'un air piqué.

— Voilà un jeune homme qui montre un bien beau brillant, dit alors l'inconnue au colonel.

— Magnifique, répondit-il. Ce jeune homme est le baron Martial de la Roche-Ilugon, un de mes plus intimes amis.

— Je vous remercie de m'avoir dit son nom, reprit-elle, il paraît fort aimable.

— Oui, mais il est un peu léger.

— On pourrait croire qu'il est bien avec la comtesse de Vaudremont, demanda la jeune dame en interrogeant des yeux le colonel.

— Du dernier mieux!

L'inconnue pâlit.

— Allons, pensa le militaire, elle aime ce diable de Martial.

— Je croyais madame de Vaudremont engagée depuis longtemps avec M. de Soulanges, reprit la jeune femme un peu remise de la souffrance intérieure qui venait d'altérer l'éclat de son visage.

— Depuis huit jours, la comtesse le trompe, répondit le colonel. Mais vous devez avoir vu ce pauvre Soulanges à son entrée; il essaye encore de ne pas croire à son malheur.

— Je l'ai vu, dit la dame bleue. Puis elle ajouta un : — Monsieur, je vous remercie, dont l'intonation équivalait à un congé.

En ce moment, la contredanse étant près de finir, le colonel, désappointé, n'eut que le temps de se retirer en se disant par manière de consolation : — Elle est mariée.

— Eh bien! courageux cuirassier, s'écria le baron en entraînant le colonel dans l'embrasure d'une croisée pour y respirer l'air pur des jardins, où en êtes-vous?

— Elle est mariée, mon cher.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Ah diantre! j'ai des mœurs, répondit le colonel, je ne veux plus m'adresser qu'à des femmes que je puisse épouser. D'ailleurs, Martial, elle m'a formellement manifesté la volonté de ne pas danser.

— Colonel, parions votre cheval gris-pommelé contre cent napoléons qu'elle dansera ce soir avec moi.

— Je veux bien! dit le colonel en frappant dans la main du fat. En attendant, je vais voir Soulanges, il connaît peut-être cette dame, qui m'a semblé s'intéresser à lui.

— Mon brave, vous avez perdu, dit Martial en riant. Mes yeux se sont rencontrés avec les siens, et je m'y connais. Cher colonel, vous ne m'en voudrez pas de danser avec elle après le refus que vous avez essuyé?

— Non, non, rira bien qui rira le dernier. Au reste, Martial, je suis beau joueur et bon ennemi, je te prévient qu'elle aime les diamants.

A ce propos, les deux amis se séparèrent. Le général Montcornet se dirigea vers le salon de jeu, où il aperçut le comte de Soulanges assis à une table de bouillotte. Quoiqu'il n'existât entre les deux colonels que cette amitié banale établie par les périls de la guerre et les devoirs du service, le colonel des cuirassiers fut douloureusement affecté de voir le colonel d'artillerie, qu'il connaissait pour un homme sage, engagé dans une partie où il pouvait se ruiner. Les morceaux d'or et de billets étalés sur le fatal tapis attestaient la fureur du jeu. Un cercle d'hommes silencieux entourait les joueurs atablés. Quelques mots retentissaient bien parfois comme : *Passe, jeu, tiens, mille louis, tenus*; mais il semblait, en regardant ces cinq personnages immobiles, qu'ils ne se parlaient que des yeux. Quand le colonel, effrayé de la pâleur de Soulanges, s'approcha de lui, le comte gagnait. L'ambassadeur autrichien, un banquier célèbre, se levaient complètement décaqués de sommes considérables. Soulanges devint encore plus sombre en recueillant une masse d'or et de billets, il ne compta même

pas; un amer dédain crispa ses lèvres, il semblait menacer la fortune au lieu de la remercier de ses faveurs.

— Courage, lui dit le colonel, courage. Soulanges! Puis, croyant lui rendre un vrai service en l'arrachant au jeu : — Venez, ajouta-t-il, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mais à une condition.

— Laquelle? demanda Soulanges.

— Celle de me répondre à ce que je vous demanderai.

Le comte de Soulanges se leva brusquement, mit son gain d'un air fort insouciant dans un mouchoir qu'il avait tourmenté d'une manière convulsive, et son visage était si farouche, qu'aucun joueur ne s'avisa de trouver mauvais qu'il fit *Charlemagne*. Les figures parurent même se dilater quand cette tête maussade et chagrine ne fut plus dans le cercle lumineux que décrit au-dessus d'une table un flambeau de bouillotte.

— Ces diables de militaires s'entendent comme des larrons en foire! dit à voix basse un diplomate de la galerie en prenant la place du colonel.

Une seule figure blême et fatiguée se tourna vers le rentrant, et lui dit en lui lançant un regard qui brilla, mais s'éteignit comme le feu d'un diamant : — Qui dit militaire ne dit pas civil, monsieur le ministre.

— Mon cher, dit Montcornet à Soulanges en l'attirant dans un coin, ce matin l'empereur a parlé de vous avec éloge, et votre promotion au maréchalat n'est pas douteuse.

— Le patron n'aime pas l'artillerie.

— Oui, mais il adore la noblesse, et vous êtes un ci-devant! Le patron, reprit Montcornet, a dit que ceux qui s'étaient mariés à Paris pendant la campagne ne devaient pas être considérés comme en disgrâce. Eh bien?

Le comte de Soulanges semblait ne rien comprendre à ce discours.

— Ah çà! j'espère maintenant, reprit le colonel, que vous me direz si vous connaissez une charmante petite femme assise au pied d'un candélabre...

A ces mots, les yeux du comte s'animent, il saisit avec une violence inouïe la main du colonel : — Mon cher général, lui dit-il d'une voix sensiblement altérée, si un autre que vous me faisait cette question, je lui fendrai le crâne avec cette masse d'or. Laissez-moi, je vous en supplie. J'ai plus envie, ce soir, de me brûler la cervelle, que... Je hais tout ce que je vois. Aussi, vais-je partir. Cette joie, cette musique, ces visages stupides qui rient m'assassinent.

— Mon pauvre ami, reprit d'une voix douce Montcornet en frappant amicalement dans la main de Soulanges, vous êtes passionné! Que diriez-vous donc si je vous apprenais que Martial songe si peu à madame de Vaudremont, qu'il s'est épris de cette petite dame?

— S'il lui parle, s'écria Soulanges en bégayant de fureur, je le rendrai aussi plat que son portefeuille, quand même le fat serait dans le giron de l'empereur.

Et le comte tomba comme anéanti sur la causeuse vers laquelle le colonel l'avait mené. Ce dernier se retira lentement, il s'aperçut que Soulanges était en proie à une colère trop violente pour que des plaisanteries ou les soins d'une amitié superficielle pussent le calmer. Quand le colonel Montcornet rentra dans le grand salon de danse, madame de Vaudremont fut la première personne qui s'offrit à ses regards, et il remarqua sur sa figure, ordinairement si calme, quelques traces d'une agitation mal déguisée. Une chaise était vacante auprès d'elle, le colonel vint s'y asseoir.

— Je gage que vous êtes tourmentée? dit-il.

— Bagatelle, général. Je voudrais être partie d'ici, j'ai promis d'être au bal de la grande-duchesse de Berg, et il faut que j'aille auparavant chez la princesse de Wagram. M. de la Roche-Hugon, qui le sait, s'amuse à conter fleurette à des douairières.

— Ce n'est pas là tout à fait le sujet de votre inquiétude, et je gage cent louis que vous resterez ici ce soir.

— Impertinent!

— J'ai donc dit vrai?

— Eh bien! que pensé-je? reprit la comtesse en donnant un coup d'éventail sur les doigts du colonel. Je suis capable de vous récompenser si vous le devinez.

— Je n'accepterai pas le défi, j'ai trop d'avantages.

— Présomptueux!

— Vous craignez de voir Martial aux pieds...

— De qui? demanda la comtesse en affectant la surprise.

— De ce candélabre, répondit le colonel en montrant la belle inconnue, et regardant la comtesse avec une attention gênante.

— Vous avez deviné, répondit la coquette en se cachant la figure sous son éventail, avec lequel elle se mit à jouer. La vieille madame de Grandlieu, qui, vous le savez, est maligne comme un vieux singe, reprit-elle après un moment de silence, vient de me dire que M. de la Roche-Hugon courait quelques dangers à courtiser cette inconnue. qui se trouve ce soir ici comme un trouble-fête. J'aimerais mieux voir la mort que cette figure si cruellement belle et pâle autant qu'une vision. C'est mon mauvais génie. Madame de Grandlieu, continua-t-elle après avoir laissé échapper un signe de dépit, qui ne va au bal que pour tout voir en faisant semblant de dormir, m'a cruellement inquiétée. Martial me payera cher le tour qu'il me joue. Cependant, engagez-le, général, puisque c'est votre ami, à ne pas me faire de la peine.

— Je viens de voir un homme qui ne se propose rien moins que de lui brûler la cervelle s'il s'adresse à cette petite dame. Cet homme-là, madame, est de parole. Mais je connais Martial, ces périls sont autant d'encouragements. Il y a plus : nous avons parié... Ici le colonel baissa la voix.

— Serait-ce vrai? demanda la comtesse.

— Sur mon honneur.

— Merci, général, répondit madame de Vaudremont en lui lançant un regard plein de coquetterie.

— Me ferez-vous l'honneur de danser avec moi?

— Oui, mais la seconde contredanse. Pendant celle-ci, je veux savoir ce que peut devenir cette intrigue, et savoir qui est cette petite dame bleue, elle a l'air spirituel.

Le colonel, voyant que madame de Vaudremont voulait être seule, s'éloigna satisfait d'avoir si bien commencé son attaque.

Il se rencontre dans les fêtes quelques dames qui, semblables à madame de Grandlieu, sont là comme de vieux marins occupés sur le bord de la mer à contempler les jeunes matelots aux prises avec les tempêtes. En ce moment, madame de Grandlieu, qui paraissait s'intéresser aux personnages de cette scène, put facilement deviner la lutte à laquelle la comtesse était en proie. La jeune coquette avait beau s'éventer gracieusement, sourire à des jeunes gens qui la saluaient et mettre en usage les ruses dont se sert une femme pour cacher son émotion, la douairière, l'une des plus perspicaces et malicieuses duchesses que le dix-huitième siècle avait léguées au dix-neuvième, savait lire dans son cœur et dans sa pensée. La vieille dame semblait reconnaître les mouvements imperceptibles qui décèlent les affections de l'âme. Le pli le plus léger qui venait rider ce front si blanc et si pur, le tressaillement le plus insensible des pommettes, le jeu des sourcils, l'inflexion la moins visible des lèvres dont le corail mouvant ne pouvait lui rien cacher, étaient pour la duchesse comme les caractères d'un livre. Du fond de sa bergère, que sa robe remplissait entièrement, la coquette émérite, tout en causant avec un diplomate qui la recherchait afin de recueillir les anecdotes qu'elle contait si bien, s'admirait elle-même dans la jeune coquette; elle la prit en goût en lui voyant si bien déguiser son chagrin et les déchirements de son cœur. Madame de Vaudremont ressentait en effet autant de douleur qu'elle feignait de gaieté : elle avait cru rencontrer dans Martial un homme de talent sur l'appui duquel elle comptait pour embellir sa vie de tous les enchantements du pouvoir; en ce moment, elle reconnaissait une erreur aussi cruelle pour sa réputation que pour son amour-propre. Chez elle, comme chez les autres femmes de cette époque, la soudaineté des passions augmentait leur vivacité. Les âmes qui vivent beaucoup et vite ne souffrent pas moins que celles qui se consomment dans une seule affection. La prédilection de la comtesse pour Martial était née de la veille, il est vrai; mais le plus inepte des chirurgiens sait que la souffrance causée par l'amputation d'un membre vivant est plus douloureuse que ne l'est celle d'un membre malade. Il y avait de l'avenir dans le goût de madame de Vaudremont pour Martial, tandis que sa passion précédente était sans espérance, et empoisonnée par les remords de Soulanges. La vieille duchesse, qui épiait le moment opportun de parler à la comtesse, s'empressa de congédier son ambassadeur; car, en présence de maîtresses et d'amants brouillés, tout intérêt pâlit, même chez une vieille femme. Pour engager la lutte, madame de Grandlieu lança sur madame de Vaudremont un regard sardonique qui fit craindre à la jeune coquette de voir son sort entre les mains de la douairière. Il est de ces regards de femme à femme qui sont comme des flambeaux amenés dans les dénouements de tragédie. Il faut avoir connu cette duchesse pour apprécier la terreur que le jeu de sa physionomie inspirait à la comtesse. Madame de Grandlieu était grande, ses traits faisaient dire d'elle : — Voilà une femme qui a dû être jolie! Elle se couvrait les joues de tant de rouge, que ses rides ne paraissaient presque plus; mais, loin de recevoir un

éclat factice de ce carmin foncé, ses yeux n'en étaient que plus ternes. Elle portait une grande quantité de diamants, et s'habillait avec assez de goût pour ne pas prêter au ridicule. Son nez pointu annonçait l'épigramme. Un râtelier bien mis conservait à sa bouche une grimace d'ironie qui rappelait celle de Voltaire. Cependant l'exquise politesse de ses manières adoucissait si bien la tournure malicieuse de ses idées, qu'on ne pouvait l'accuser de méchanceté. Les yeux gris de la vieille dame s'animent, un regard triomphal accompagné d'un sourire qui disait : — Je vous l'avais bien promis! traversa le salon,



L'affaissement de ses membres et l'immobilité de son front accusaient toute sa douleur. — PAGE 57.

et répandit l'incarnat de l'espérance sur les joues pâles de la jeune femme qui gémissait au pied du candélabre. Cette alliance entre madame de Grandlieu et l'inconnue ne pouvait échapper à l'œil exercé de la comtesse de Vaudremont, qui entrevit un mystère et le voulut pénétrer. En ce moment, le baron de la Roche-Hugon, après avoir achevé de questionner toutes les douairières sans pouvoir apprendre le nom de la dame bleue, s'adressait en désespoir de cause à la comtesse de Gondreville, et n'en recevait que cette réponse peu satisfaisante : — C'est une dame que l'ancienne duchesse de Grandlieu m'a présentée. En se retournant par hasard vers la bergère occupée par la vieille dame, le maître des requêtes en surprit le regard d'intelligence lancé sur l'inconnue, et, quoiqu'il fût assez mal avec elle depuis quelque temps, il résolut de l'aborder. En voyant le sémillant baron rôdant autour de sa bergère, l'ancienne duchesse sourit avec une malignité sardonique, et regarda madame de Vaudremont d'un air qui fit rire le colonel Moncornet.

— Si la vieille bohémienne prend un air d'amitié, pensa le baron, elle va sans doute me jouer quelque méchant tour. — Madame, lui

dit-il, vous vous êtes chargée, me dit-on, de veiller sur un bien précieux trésor!

— Me prenez-vous pour un dragon? demanda la vieille dame. Mais de qui parlez-vous? ajouta-t-elle avec une douceur de voix qui rendit l'espérance à Martial.

— De cette petite dame inconnue que la jalousie de toutes ces coquettes a confinée là-bas. Vous connaissez sans doute sa famille?

— Oui, dit la duchesse; mais que voulez-vous faire d'une héritière de province, mariée depuis quelque temps, une fille bien née que vous ne connaissez pas, vous autres, elle ne va nulle part.

— Pourquoi ne danse-t-elle pas? Elle est si belle! Voulez-vous que nous fassions un traité de paix? Si vous daignez m'instruire de tout ce que j'ai intérêt à savoir, je vous jure que votre demande en restitution des bois de Marigny par le domaine extraordinaire sera chaudement appuyée auprès de l'empereur.

— Monsieur, répondit la vieille dame avec une gravité trompeuse, amenez-moi la comtesse de Vaudremont. Je vous promets de lui révéler le mystère qui rend notre inconnue si intéressante. Voyez, tous les hommes du bal sont arrivés au même degré de curiosité que vous. Les yeux se portent involontairement vers ce candélabre où ma protégée s'est modestement placée, elle recueille tous les hommages qu'on a voulu lui ravir. Bienheureux celui qu'elle prendra pour danseur! Là, elle s'interrompt en fixant la comtesse de Vaudremont par un de ces regards qui disent si bien : — Nous parlons de vous. Puis elle ajouta : — Je pense que vous aimerez mieux apprendre le nom de l'inconnue de la bouche de votre belle comtesse que de la mienne?

L'attitude de la duchesse était si provocante, que madame de Vaudremont se leva, vint auprès d'elle, s'assit sur la chaise que lui offrit Martial; et, sans faire attention à lui : — Je devine, madame, lui dit-elle en riant, que vous parlez de moi; mais j'avoue mon infériorité, je ne sais si c'est en bien ou en mal.

Madame de Grandlieu serra de sa vieille main sèche et ridée la jolie main de la jeune femme, et, d'un ton de compassion, elle lui répondit à voix basse : — Pauvre petite!

Les deux femmes se regardèrent. Madame de Vaudremont comprit que Martial était de trop, et le congédia en lui disant d'un air impérieux : — Laissez-nous!

Le maître des requêtes, peu satisfait de voir la comtesse sous le charme de la dangereuse sibylle qui l'avait attirée près d'elle, lui lança un de ces regards d'homme, puissants sur un cœur aveugle, mais qui paraissent ridicules à une femme quand elle commence à juger celui de qui elle s'est éprise.

— Auriez-vous la prétention de singer l'empereur? dit madame de Vaudremont en mettant sa tête de trois quarts pour contempler le maître des requêtes d'un air ironique.

Martial avait trop l'usage du monde, trop de finesse et de calcul pour s'exposer à rompre avec une femme si bien en cour, et que l'empereur voulait marier; il compta d'ailleurs sur la jalousie qu'il se proposait d'éveiller en elle comme sur le meilleur moyen de deviner le secret de sa froideur, et s'éloigna d'autant plus volontiers qu'en cet instant une nouvelle contredanse mettait tout le monde en mouvement. Le baron eut l'air de céder la place aux quadrilles, il alla s'appuyer sur le marbre d'une console, se croisa les bras sur la poitrine, et resta tout occupé de l'entretien des deux dames. De temps en temps il suivait les regards que toutes deux jetaient à plusieurs reprises sur l'inconnue. Comparant alors la comtesse à cette beauté nouvelle que le mystère rendait si attrayante, le baron fut en proie aux odieux calculs habituels aux hommes à bonnes fortunes : il flôtait entre une fortune à prendre et son caprice à contenter. Le reflet des lumières faisait si bien ressortir sa figure soucieuse et sombre sur les draperies de moire blanche froissées par ses cheveux noirs, qu'on aurait pu le comparer à quelque mauvais génie. De loin, plus d'un observateur dut sans doute se dire : — Voilà encore un pauvre diable qui paraît s'amuser beaucoup!

L'épaule droite légèrement appuyée sur le chambranle de la porte qui se trouvait entre le salon de danse et la salle de jeu, le colonel pouvait rire incognito sous ses amples moustaches, il jouissait du plaisir de contempler le tumulte du bal; il voyait cent jolies têtes tournoyant au gré des caprices de la danse; il lisait sur quelques figures, comme sur celles de la comtesse et de son ami Martial, les secrets de leur agitation; puis, en détournant la tête, il se demandait quel rapport existait entre l'air sombre du comte de Soulanges toujours assis sur la causeuse, et la physionomie plaintive de la dame inconnue sur le visage de laquelle apparaissaient tour à tour les joies de l'espérance et les angoisses d'une terreur involontaire. Moncornet était là comme le roi de la fête, il trouvait dans ce tableau mouvant une vue complète du monde, et il en riait en recueillant les sourires intéressés de cent femmes brillantes et parées : un colonel de

la garde impériale, poste qui comportait le grade de général de brigade, était certes un des plus beaux partis de l'armée. Il était minuit environ. Les conversations, le jeu, la danse, la coquetterie, les intérêts, les malices et les projets, tout arrivait à ce degré de chaleur qui arrache à un jeune homme cette exclamation : — Le beau bal !

— Mon bon petit ange, disait madame de Grandlieu à la comtesse, vous êtes à un âge où j'ai fait bien des fautes. En vous voyant souffrir tout à l'heure mille morts, j'ai eu la pensée de vous donner quelques avis charitables. Commettre des fautes à vingt-deux ans, n'est-ce pas gâter son avenir, n'est-ce pas déchirer la robe qu'on doit mettre ? Ma chère, nous n'apprenons que bien tard à nous en servir sans la chiffonner. Continuez, mon cœur, à vous procurer des ennemis adroits et des amis sans esprit de conduite, vous verrez quelle jolie petite vie vous mènerez un jour.

— Ah ! madame, une femme a bien de la peine à être heureuse, n'est-ce pas ? s'écria naïvement la comtesse.

— Ma petite, il faut savoir choisir, à votre âge, entre les plaisirs et le bonheur. Vous voulez épouser Martial, qui n'est ni assez sot pour faire un bon mari, ni assez passionné pour être un amant. Il a des dettes, ma chère, il est l'homme à dévorer votre fortune ; mais ce ne serait rien s'il vous donnait le bonheur. Ne voyez-vous pas combien il est vieux ? Cet homme doit avoir été souvent malade, il jouit de son reste. Dans trois ans, ce sera un homme fini. L'ambitieux commencera, peut-être réussira-t-il. Je ne le crois pas. Qu'est-il ? un intrigant qui peut posséder à merveille l'esprit des affaires et babiller agréablement ; mais il est trop avantageux pour avoir un vrai mérite, il n'ira pas loin. D'ailleurs, regardez-le ! Ne lit-on pas sur son front que, dans ce moment-ci, ce n'est pas une jeune et jolie femme qu'il voit en vous, mais les deux millions que vous possédez ? Il ne vous aime pas, ma chère, il vous calcule comme s'il s'agissait d'une affaire. Si vous voulez vous marier, prenez un homme plus âgé, qui ait de la considération, et qui soit à la moitié de son chemin. Une veuve ne doit pas faire de son mariage une affaire d'amourette. Une souris s'attrape-t-elle deux fois

au même piège ? Maintenant, un nouveau contrat doit être une spéculation pour vous, et il faut, en vous remarquant, avoir au moins l'espoir de vous entendre nommer un jour madame la maréchale.

En ce moment, les yeux des deux femmes se fixèrent naturellement sur la belle figure du colonel Montcornet.

— Si vous voulez jouer le rôle difficile d'une coquette et ne pas vous marier, reprit la duchesse avec bonhomie, ah ! ma pauvre petite, vous saurez mieux que toute autre amonceler les nuages d'une tempête et la dissiper. Mais, je vous en conjure, ne vous faites jamais un plaisir de troubler la paix des ménages, de détruire l'union des familles et le bonheur des femmes qui sont heureuses. Je l'ai joué, ma chère, ce rôle dangereux. Eh ! mon Dieu, pour un triomphe d'amour-propre, on assassine souvent de pauvres créatures vertueuses ; car il existe vraiment, ma chère, des femmes vertueuses, et l'on se crée des haines mortelles. Un peu trop tard j'ai appris que, suivant

l'expression du duc d'Albe, un saumon vaut mieux que mille grenouilles ! Certes, un véritable amour donne mille fois plus de jouissances que les passions éphémères qu'on excite ! Eh bien ! je suis venue ici pour vous prêcher. Oui, vous êtes la cause de mon apparition dans ce salon qui pue le peuple. Ne viens-je pas d'y voir des acteurs ? Autrefois, ma chère, on les recevait dans son boudoir ; mais au salon, fi donc ! Pourquoi me regardez-vous d'un air si étonné ? Ecoutez-moi ! Si vous voulez vous jouer des hommes, reprit la vieille dame, ne bouleversez le cœur que de ceux dont la vie n'est pas arrêtée. de ceux qui n'ont pas de devoirs à remplir ; les autres ne nous pardonnent pas les désordres qui les ont rendus heureux. Profitez de cette maxime due à ma vieille expérience. Ce pauvre Soulanges, par exemple, auquel vous avez fait tourner la tête, et que, depuis quinze mois, vous avez enivré, Dieu sait comme ! eh bien ! savez-vous sur quoi portaient vos coups ?... sur sa vie tout entière. Il est marié

depuis six mois, il est adoré d'une charmante créature qu'il aime et qu'il trompe ; elle vit dans les larmes et dans le silence le plus amer. Soulanges a eu des moments de remords plus cruels que ses plaisirs n'étaient doux. Et vous, petite rusée, vous l'avez trahi. Eh bien ! venez contempler votre ouvrage.

La vieille duchesse prit la main de madame de Vaudremont, et elles se levèrent.

— Tenez, lui dit madame de Grandlieu en lui montrant des yeux l'inconnue pâle et tremblante sous les feux du lustre, voilà ma petite nièce, la comtesse de Soulanges, elle a enfin cédé aujourd'hui à mes instances, elle a consenti à quitter la chambre de douleur où la vue de son enfant ne lui apportait que de bien faibles consolations ; la voyez-vous ? elle vous paraît charmante : eh bien ! chère belle, jugez de ce qu'elle devait être quand le bonheur et l'amour répandaient leur éclat sur cette figure maintenant stérile.

La comtesse détourna silencieusement la tête et parut en proie à de graves réflexions. La duchesse l'amena jusqu'à la porte de la salle de jeu ; puis, après y avoir jeté les yeux, comme si elle eût voulu y chercher quelqu'un : — Et voilà Soulanges, dit-elle à la jeune coquette d'un son de voix profond.

La comtesse frissonna quand elle aperçut, dans le coin le moins éclairé du salon, la figure pâle et contractée de Soulanges appuyé sur la causeuse : l'affaissement de ses membres et l'immobilité de son front accusaient toute sa douleur, les joueurs allaient et venaient devant lui, sans y faire plus d'attention que s'il eût été mort. Le tableau que présentaient la femme en larmes et le mari morne et sombre, séparés l'un de l'autre au milieu de cette fête, comme les deux moitiés d'un arbre frappé par la foudre, eut peut-être quelque chose de prophétique pour la comtesse. Elle craignit d'y voir une image des vengeances que lui gardait l'avenir. Son cœur n'était pas encore assez flétri pour que la sensibilité et l'indulgence en fussent entièrement bannies, elle pressa la main de la duchesse en le remerciant par un de ces sourires qui ont une certaine grâce enfantine.

— Mon cher enfant, lui dit la vieille femme à l'oreille, songez désormais que nous savons aussi bien repousser les hommages des



Le colonel sourit en regardant le maître des requêtes... — PAGE 55.

hommes que nous les attirer. — Elle est à vous, si vous n'êtes pas un niais.

Ces dernières paroles furent soufflées par madame de Grandlieu à l'oreille du colonel Montcornet pendant que la belle comtesse se livrait à la compassion que lui inspirait l'aspect de Soulanges, car elle l'aimait encore assez sincèrement pour vouloir le rendre au bonheur, et se promettait intérieurement d'employer l'irrésistible pouvoir qu'exerçaient encore ses séductions sur lui pour le renvoyer à sa femme.

— Oh ! comme je vais le prêcher, dit-elle à madame de Grandlieu.

— N'en faites rien, ma chère ! s'écria la duchesse en regagnant sa bergère, choisissez-vous un bon mari et fermez votre porte à mon neveu. Ne lui offrez même pas votre amitié. Croyez-moi, mon enfant, une femme ne reçoit pas d'une autre femme le cœur de son mari, elle est cent fois plus heureuse de croire qu'elle l'a reconquis elle-même. En amenant ici ma nièce, je crois lui avoir donné un excellent moyen de regagner l'affection de son mari. Je ne vous demande, pour toute coopération, que d'agacer le général.

Et, quand elle lui montra l'ami du maître des requêtes, la comtesse sourit.

— Eh bien, madame, savez-vous enfin le nom de cette inconnue ? demanda le baron d'un air piqué à la comtesse quand elle se trouva seule.

— Oui, dit madame de Vaudremont en regardant le maître des requêtes.

Sa figure exprimait autant de finesse que de gaieté. Le sourire qui répandait la vie sur ses lèvres et sur ses joues, la lumière humide de ses yeux, étaient semblables à ces feux follets qui abusent le voyageur. Martial, qui se crut toujours aimé, prit alors cette attitude coquette dans laquelle un homme se balance si complaisamment auprès de celle qu'il aime, et dit avec fatuité : — Et ne m'en voudrez-vous pas si je parais attacher beaucoup de prix à savoir ce nom ?

— Et ne m'en voudrez-vous pas, répliqua madame de Vaudremont, si, par un reste d'amour, je ne vous le dis pas, et si je vous défends de faire la moindre avance à cette jeune dame ? Vous risqueriez votre vie, peut-être.

— Madame, perdre vos bonnes grâces, n'est-ce pas perdre plus que la vie ?

— Martial, dit sévèrement la comtesse, c'est madame de Soulanges. Son mari vous brûlerait la cervelle, si vous en avez toutefois.

— Ah ! ah ! répliqua le fat en riant, le colonel laissera vivre en paix celui qui lui a enlevé votre cœur et se battrait pour sa femme ? Quel renversement de principes ! Je vous en prie, permettez-moi de danser avec cette petite dame. Vous pourrez ainsi avoir la preuve du peu d'amour que renfermait pour vous ce cœur de neige, car si le colonel trouve mauvais que je fasse danser sa femme, après avoir souffert que je vous...

— Mais elle aime son mari.

— Obstacle de plus que j'aurai le plaisir de vaincre.

— Mais elle est mariée.

— Plaisante objection !

— Ah ! dit la comtesse avec un sourire amer, vous nous puisiez également de nos fautes et de nos repentirs.

— Ne vous fâchez pas, dit vivement Martial. Oh ! je vous en supplie, pardonnez-moi. Tenez, je ne pense plus à madame de Soulanges.

— Vous mériteriez bien que je vous envoyasse auprès d'elle.

— J'y vais, dit le baron en riant, et je reviendrai plus épris de vous que jamais. Vous verrez que la plus jolie femme du monde ne peut s'emparer d'un cœur qui vous appartient.

— C'est-à-dire que vous voulez gagner le cheval du colonel.

— Ah ! le traître, répondit-il en riant et menaçant du doigt son ami, qui souriait.

Le colonel arriva, le baron lui céda sa place auprès de la comtesse, à laquelle il dit d'un air sardonique : — Madame, voici un homme qui s'est vanté de pouvoir gagner vos bonnes grâces dans une soirée.

Il s'applaudit en s'éloignant d'avoir révolté l'amour-propre de la comtesse et desservi Montcornet ; mais, malgré sa finesse habituelle, il n'avait pas deviné l'ironie dont étaient empreints les propos de madame de Vaudremont, et ne s'aperçut point qu'elle avait fait autant de pas vers son ami que son ami vers elle, quoiqu'à l'insu l'un de l'autre. Au moment où le maître des requêtes s'approchait en pa-

pillonnant du caudélabre sous lequel la comtesse de Soulanges, pâle et craintive, semblait ne vivre que des yeux, son mari arriva près de la porte du salon en montrant des yeux étincelants de passion. La vieille duchesse, attentive à tout, s'élança vers son neveu, lui demanda son bras et sa voiture pour sortir, en prétextant un emmi mortel et se flattant de prévenir ainsi un éclat fâcheux. Elle fit, avant de partir, un singulier signe d'intelligence à sa nièce, en lui désignant l'entrepreneur cavalier qui se préparait à lui parler, et ce signe semblait lui dire : — Le voici, venge-toi !

Madame de Vaudremont surprit le regard de la tante et de la nièce, une lueur soudaine illumina son âme, elle craignit d'être la dupe de cette vieille dame si savante et si rusée en intrigue. — Cette perfide duchesse, se dit-elle, aura peut-être trouvé plaisant de me faire de la morale en me jouant quelque méchant tour de sa façon.

A cette pensée, l'amour-propre de madame de Vaudremont fut peut-être encore plus fortement intéressé que sa curiosité à démêler le fil de cette intrigue. La préoccupation intérieure à laquelle elle fut en proie ne la laissa pas maîtresse d'elle-même. Le colonel, interprétant à son avantage la gêne répandue dans les discours et les manières de la comtesse, n'en devint que plus ardent et plus pressant. Les vieux diplomates blasés, qui s'amusaient à observer le jeu des physionomies, n'avaient jamais rencontré tant d'intrigues à suivre ou à deviner. Les passions qui agitaient le double couple se diversifiaient à chaque pas dans ces salons animés en se représentant avec d'autres nuances sur d'autres figures. Le spectacle de tant de passions vives, toutes ces querelles d'amour, ces vengeances douces, ces faveurs cruelles, ces regards enflammés, toute cette vie brûlante répandue autour d'eux ne leur faisait sentir que plus vivement leur impuissance. Enfin, le baron avait pu s'asseoir auprès de la comtesse de Soulanges. Ses yeux erraient à la dérobée sur un cou frais comme la rosée, parfumé comme une fleur des champs. Il admirait de près des beautés qui de loin l'avaient étonné. Il pouvait voir un petit pied bien chaussé, mesurer de l'œil une taille souple et gracieuse. A cette époque, les femmes nouaient la ceinture de leurs robes précisément au-dessous du sein, à l'imitation des statues grecques, mode impitoyable pour les femmes dont le corsage avait quelque défaut. En jetant des regards furtifs sur ce sein, Martial resta ravi de la perfection des formes de la comtesse.

— Vous n'avez pas dansé une seule fois ce soir, madame, dit-il d'une voix douce et flatteuse : ce n'est pas faute de cavalier, j'imagine ?

— Je ne vais point dans le monde, j'y suis inconnue, répondit avec froideur madame de Soulanges, qui n'avait rien compris au regard par lequel sa tante venait de l'inviter à plaire au baron.

Martial fit alors jouer, par maintien, le beau diamant qui ornait sa main gauche, les feux jetés par la pierre semblèrent jeter une lueur subite dans l'âme de la jeune comtesse, qui rougit et regarda le baron avec une expression indéfinissable.

— Aimez-vous la danse ? demanda le Provençal, pour essayer de renouer la conversation.

— Oh ! beaucoup, monsieur.

A cette étrange réponse, leurs regards se rencontrèrent. Le jeune homme, surpris de l'accent pénétrant qui réveilla dans son cœur une vague espérance, avait subitement interrogé les yeux de la jeune femme.

— Eh bien ! madame, n'est-ce pas une témérité de ma part que de me proposer pour être votre partenaire à la première contredanse ?

Une confusion naïve rougit les joues blanches de la comtesse.

— Mais, monsieur, j'ai déjà refusé un danseur, un militaire...

— Serait-ce ce grand colonel de cavalerie que vous voyez là-bas ?

— Précisément.

— Eh ! c'est mon ami, ne craignez rien. M'accordez-vous la faveur que j'ose espérer ?

— Oui, monsieur.

Cette voix accusait une émotion si neuve et si profonde, que l'âme blasée du maître des requêtes en fut ébranlée. Il se sentit envahi par une timidité de lycéen, perdit son assurance, sa tête méridionale s'enflamma, il voulut parler, ses expressions lui parurent sans grâce, comparées aux réparties spirituelles et fines de madame de Soulanges. Il fut heureux pour lui que la contredanse commençât. Debout près de sa belle danseuse, il se trouva plus à l'aise. Pour beaucoup d'hommes, la danse est une manière d'être ; ils pensent, en déployant les grâces de leur corps, agir plus puissamment que par l'esprit sur le cœur des femmes. Le Provençal voulait sans doute employer en ce moment tous ses moyens de séduction, à en juger par la prétention de tous ses mouvements et de ses gestes. Il avait amené sa conquête

au quadrille où les femmes les plus brillantes du salon mettaient une chimérique importance à danser préférablement à tout autre. Pendant que l'orchestre exécutait le prélude de la première figure, le baron éprouvait une incroyable satisfaction d'orgueil, quand, passant en revue les danseuses placées sur les lignes de ce carré redoutable, il s'aperçut que la toilette de madame de Soulanges défilait même celle de madame de Vaudremont, qui, par un hasard cherché peut-être, faisait avec le colonel le vis-à-vis du baron et de la dame bleue. Les regards se fixèrent un moment sur madame de Soulanges : un murmure flatteur annonça qu'elle était le sujet de la conversation de chaque partenaire avec sa danseuse. Les œillades d'envie et d'admiration se croisaient si vivement sur elle, que la jeune femme, honteuse d'un triomphe auquel elle semblait se refuser, baissa modestement les yeux, rougit, et n'en devint que plus charmante. Si elle releva ses blanches paupières, ce fut pour regarder son danseur enivré, comme si elle eût voulu lui reporter la gloire de ces hommages et lui dire qu'elle préférerait le sien à tous les autres : elle mit de l'innocence dans sa coquetterie, ou plutôt elle parut se livrer à la naïve admiration par laquelle commence l'amour avec cette bonne foi qui ne se rencontre que dans de jeunes cœurs. Quand elle dansa, les spectateurs purent facilement croire qu'elle ne déployait ces grâces que pour Martial ; et, quoique modeste et neuve au manège des salons, elle sut, aussi bien que la plus savante coquette, lever à propos les yeux sur lui, les baisser avec une feinte modestie. Quand les lois nouvelles d'une contredanse inventée par le danseur Trénis, et à laquelle il donna son nom, amenèrent Martial devant le colonel : — J'ai gagné ton cheval, lui dit-il en riant.

— Oui, mais tu as perdu quatre-vingt mille livres de rente, lui répliqua le colonel en lui montrant madame de Vaudremont.

— Et qu'est-ce que cela me fait ? répondit Martial, madame de Soulanges vaut des millions.

À la fin de cette contredanse, plus d'un chuchotement résonnait à plus d'une oreille. Les femmes les moins jolies faisaient de la morale avec leurs danseurs, à propos de la naissante liaison de Martial et de la comtesse de Soulanges. Les plus belles s'étonnaient d'une telle facilité. Les hommes ne concevaient pas le bonheur du petit-maitre des requêtes, auquel ils ne trouvaient rien de bien séduisant. Quelques femmes indulgentes disaient qu'il ne fallait pas se presser de juger la comtesse : les jeunes personnes seraient bien malheureuses si un regard expressif ou quelques pas gracieusement exécutés suffisaient pour compromettre une femme. Martial seul connaissait l'étendue de son bonheur. À la dernière figure, quand les dames du quadrille eurent à former le moulinet, ses doigts pressèrent alors ceux de la comtesse, et il crut sentir, à travers la peau fine et parfumée des gants, que les doigts de la jeune femme répondaient à son amoureux appel.

— Madame, lui dit-il au moment où la contredanse se termina, ne retournez pas dans cet odieux coin où vous avez enseveli jusqu'ici votre figure et votre toilette. L'admiration est-elle le seul revenu que vous puissiez tirer des diamants qui parent votre cou si blanc, et vos nattes si bien tressées ? Venez faire une promenade dans les salons pour y jouir de la fête et de vous-même.

Madame de Soulanges suivit son séducteur, qui pensait qu'elle lui appartiendrait plus sûrement s'il parvenait à l'afficher. Tous deux, ils firent alors quelques tours à travers les groupes qui encombraient les salons de l'hôtel. La comtesse de Soulanges, inquiète, s'arrêtait un instant avant d'entrer dans chaque salon, et n'y pénétrait qu'après avoir tendu le cou pour jeter un regard sur tous les hommes. Cette peur, qui combait de joie le petit maître des requêtes, ne semblait calmée que quand il avait dit à sa tremblante compagne : — Rassurez-vous, il n'y est pas. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une immense galerie de tableaux, située dans une aile de l'hôtel, et où l'on jouissait par avance du magnifique aspect d'un ambigu préparé pour trois cents personnes. Comme le repas allait commencer, Martial entraîna la comtesse vers un boudoir ovale donnant sur les jardins, et où les fleurs les plus rares et quelques arbustes formaient un bocage parfumé sous de brillantes draperies bleues. Le murmure de la fête venait y mourir. La comtesse tressaillit en y entrant, et refusa obstinément d'y suivre le jeune homme ; mais, après avoir jeté les yeux sur une glace, elle y vit sans doute des témoins, car elle alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur une ottomane.

— Cette pièce est délicieuse, dit-elle en admirant une tenture bleu de ciel relevée par des perles.

— Tout y est amour et volupté, dit le jeune homme fortement ému.

À la faveur de la mystérieuse clarté qui régnait, il regarda la comtesse, et surprit sur sa figure doucement agitée une expression de trouble, de pudeur, de désir, qui l'enchantait. La jeune femme sourit, et ce sourire sembla mettre fin à la lutte des sentiments qui se heurtaient dans son cœur, elle prit de la manière la plus séduisante la

main gauche de son adorateur, et lui ôta du doigt la bague sur laquelle ses yeux s'étaient arrêtés.

— Le beau diamant ! s'écria-t-elle avec la naïve expression d'une jeune fille qui laisse voir les chatouillements d'une première tentation.

Martial, ému de la caresse involontaire, mais enivrante, que la comtesse lui avait faite en dégageant le brillant, arrêta sur elle des yeux aussi étincelants que la bague.

— Portez-la, lui dit-il, en souvenir de cette heure céleste et pour l'amour de...

Elle le contemplait avec tant d'extase qu'il n'acheva pas, il lui baisa la main.

— Vous me la donnez ? dit-elle avec un air d'étonnement.

— Je voudrais vous offrir le monde entier.

— Vous ne plaisantez pas ? reprit-elle d'une voix altérée par une satisfaction trop vive.

— N'acceptez-vous que mon diamant ?

— Vous ne me le reprendrez jamais ? demanda-t-elle.

— Jamais.

Elle mit la bague à son doigt. Martial, comptant sur un prochain bonheur, fit un geste pour passer sa main sur la taille de la comtesse, qui se leva tout à coup, et dit d'une voix claire, sans aucune émotion : — Monsieur, j'accepte ce diamant avec d'autant moins de scrupule qu'il m'appartient.

Le maître des requêtes resta tout interdit.

— M. de Soulanges le prit dernièrement sur ma toilette et me dit l'avoir perdu.

— Vous êtes dans l'erreur, madame, dit Martial d'un air piqué, je le tiens de madame de Vaudremont.

— Précisément, répliqua-t-elle en souriant. Mon mari m'a emprunté cette bague. La lui a donnée, elle vous en a fait présent, ma bague a voyagé, voilà tout. Cette bague me dira peut-être tout ce que j'ignore, et m'apprendra le secret de toujours plaire. Monsieur, reprit-elle, si elle n'eût pas été à moi, soyez sûr que je ne me serais pas hasardée à la payer si cher, car une jeune femme est, dit-on, en péril près de vous. Mais, tenez, ajouta-t-elle en faisant jouer un ressort caché sous la pierre, les cheveux de M. de Soulanges y sont encore.

Elle s'élança dans les salons avec une telle prestesse, qu'il paraissait inutile d'essayer de la rejoindre ; et, d'ailleurs, Martial confondu ne se trouva pas d'humeur à tenter l'aventure. Le rire de madame de Soulanges avait trouvé un écho dans le boudoir, où le jeune fat aperçut, entre deux arbustes, le colonel et madame de Vaudremont, qui riaient de tout cœur.

— Veux-tu mon cheval pour courir après ta conquête ? lui dit le colonel.

La bonne grâce avec laquelle le baron supporta les plaisanteries dont l'accablèrent madame de Vaudremont et Montcornet lui valut leur discrétion sur cette soirée, où son ami troqua son cheval de bataille contre une jeune, riche et jolie femme.

Pendant que la comtesse de Soulanges franchissait l'intervalle qui sépare la Chaussée-d'Antin du faubourg Saint-Germain, où elle demeurait, son âme fut en proie aux plus vives inquiétudes. Avant de quitter l'hôtel de Gondreville, elle en avait parcouru les salons sans y rencontrer ni sa tante ni son mari partis sans elle. D'affreux pressentiments vinrent alors tourmenter son âme ingénue. Témoin discret des souffrances éprouvées par son mari depuis le jour où madame de Vaudremont l'avait attaché à son char, elle espérait avec confiance qu'un prochain repentir lui ramènerait son époux. Aussi était-ce avec une incroyable répugnance qu'elle avait consenti au plan formé par sa tante, madame de Graudlieu, et en ce moment elle craignait d'avoir commis une faute. Cette soirée avait attristé son âme candide. Effrayée d'abord de l'air souffrant et sombre du comte de Soulanges, elle le fut encore plus par la beauté de sa rivale, et la corruption du monde lui avait serré le cœur. En passant sur le pont Royal, elle jeta les cheveux profanés qui se trouvaient sous le diamant, jadis offert comme le gage d'un amour pur. Elle pleura en se rappelant les vives souffrances auxquelles elle était depuis si longtemps en proie, et frémit plus d'une fois en pensant que le devoir des femmes qui veulent obtenir la paix en ménage les obligeait à ensevelir au fond du cœur, et sans se plaindre, des angoisses aussi cruelles que les siennes.

— Hélas ! se dit-elle, comment peuvent faire les femmes qui n'aiment pas ? Où est la source de leur indulgence ? Je ne saurais croire, comme le dit ma tante, que la raison suffise pour les soutenir dans de tels dévouements.

Elle soupirait encore quand son chasseur abaissa l'élegant marche-

pied d'où elle s'élança sous le vestibule de son hôtel. Elle monta l'escalier avec précipitation, et quand elle arriva dans sa chambre, elle tressaillit de terreur en y voyant son mari assis auprès de la cheminée.

— Depuis quand, ma chère, allez-vous au bal sans moi, sans me prévenir? demanda-t-il d'une voix altérée. Sachez qu'une femme est toujours déplacée sans son mari. Vous étiez singulièrement compromise dans le coin obscur où vous vous étiez nichée.

— Oh! mon bon Léon, dit-elle d'une voix caressante, je n'ai pu résister au bonheur de te voir sans que tu me visses. Ma tante m'a menée à ce bal, et j'y ai été bien heureuse!

Ces accents désarmèrent les regards du comte de leur sévérité factice, car il venait de se faire de vifs reproches à lui-même, en appréhendant le retour de sa femme, sans doute instruite au bal d'une infidélité qu'il espérait lui avoir cachée, et, selon la coutume des amants qui se sentent coupables, il essayait, en querellant la comtesse le premier, d'éviter sa trop juste colère. Il regarda silencieusement sa femme, qui, dans sa brillante parure, lui sembla plus belle que jamais. Heureuse de voir son mari souriant, et de le trouver à cette

heure dans une chambre où, depuis quelque temps, il était venu moins fréquemment, la comtesse le regarda si tendrement, qu'elle rougit et baissa les yeux. Cette clémence enivra d'autant plus Soulanges, que cette scène succédait aux tourments qu'il avait ressentis pendant le bal; il saisit la main de sa femme et la baisa par reconnaissance: ne se rencontre-t-il pas souvent de la reconnaissance dans l'amour?

— Hortense, qu'as-tu donc au doigt qui m'a fait tant de mal aux lèvres? demanda-t-il en riant.

— C'est mon diamant, que tu disais perdu, et que j'ai retrouvé.

Le général Montcornet n'épousa point madame de Vaudremont, malgré la bonne intelligence dans laquelle tous deux vécurent pendant quelques instants, car elle fut une des victimes de l'épouvantable incendie qui rendit à jamais célèbre le bal donné par l'ambassadeur d'Autriche, à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon avec la fille de l'empereur François II.

Janvier 1839.

FIN DE LA PAIX DU MÉNAGE.

UNE

## PASSION DANS LE DESERT

— Ce spectacle est effrayant! s'écria-t-elle en sortant de la ménagerie de M. Martin.

Elle venait de contempler ce hardi spéculateur travaillant avec sa hyène, pour parler en style d'affiche.

— Par quels moyens, dit-elle en continuant, peut-il avoir apprivoisé ses animaux au point d'être assez certain de leur affection pour...

— Ce fait, qui vous semble un problème, répondis-je en l'interrompant, est cependant une chose naturelle...

— Oh! s'écria-t-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'incredulité.

— Vous croyez donc les bêtes entièrement dépourvues de passions? lui demandai-je; apprenez que nous pouvons leur donner tous les vices dus à notre état de civilisation.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Mais, repris-je, en voyant M. Martin pour la première fois, j'avoue qu'il m'est échappé, comme à vous, une exclamation de surprise. Je me trouvais alors près d'un ancien militaire amputé de la jambe droite, entré avec moi. Cette figure m'avait frappé. C'était une de ces têtes intrépides, marquées du sceau de la guerre, et sur lesquelles sont écrites les batailles de Napoléon. Ce vieux soldat avait surtout un air de franchise et de gaieté qui me prévient toujours fa-

vorablement. C'était sans doute un de ces troupiers que rien ne surprend, qui trouvent matière à rire dans la dernière grimace d'un camarade, l'ensevelissent ou le dépouillent gaiement, interpellent les boulets avec autorité, dont enfin les délibérations sont courtes, et qui fraterniseraient avec le diable. Après avoir regardé fort attentivement le propriétaire de la ménagerie au moment où il sortait de la loge, mon compagnon plissa ses lèvres de manière à formuler un dédain moqueur par cette espèce de moue significative que se permettent les hommes supérieurs pour se faire distinguer des dupes. Aussi, quand je me récriai sur le courage de M. Martin, sourit-il, et me dit-il d'un air capable en hochant la tête:

— Connu!...

— Comment, connu? lui répondis-je. Si vous voulez m'expliquer ce mystère, je vous serai très-obligé.

Après quelques instants, pendant lesquels nous fîmes connaissance, nous allâmes dîner chez le premier restaurateur dont la boutique s'offrit à nos regards.

Au dessert, une bouteille de vin de Champagne rendit aux souvenirs de ce curieux soldat toute leur clarté.

Il me raconta son histoire, et je vis qu'il avait eu raison de s'écrier: — Connu!

Rentrée chez elle, elle me fit tant d'agaceries, tant de promesses,

que je consentis à lui rédiger la confidence du soldat. Le lendemain elle reçut donc cet épisode d'une épopée qu'on pourrait intituler : Les Français en Egypte.

Lors de l'expédition entreprise dans la Haute-Egypte par le général Desaix, un soldat provençal, étant tombé au pouvoir des Maugrabins, fut emmené par ces Arabes dans les déserts situés au delà des cataractes du Nil.

Afin de mettre entre eux et l'armée française un espace suffisant pour leur tranquillité, les Maugrabins firent une marche forcée et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit. Ils campèrent autour d'un puits masqué par des palmiers, auprès desquels ils avaient précédemment enterré quelques provisions.

Ne supposant pas que l'idée de fuir pût venir à leur prisonnier, ils se contentèrent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous après avoir mangé quelques dattes et donné de l'orge à leurs chevaux.

Quand le hardi Provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimenterre, puis, s'aidant de ses genoux pour en fixer la lame, il trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains, et se trouva libre. Aussitôt il se saisit d'une carabine et d'une poignard, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit sac d'orge, de poudre et de balles; ccignit un cimenterre, monta sur un cheval, et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française. Impatient de revoir un bivac, il pressa tellement le coursier déjà fatigué, que le pauvre animal expira, les flancs déchirés, laissant le Français au milieu du désert.

Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec tout le courage d'un forçat qui s'évade, le soldat fut forcé de s'arrêter le jour finissait. Malgré la beauté du ciel pendant les nuits en Orient, il ne se sentit pas la force de continuer son chemin. Il avait heureusement pu gagner une éminence sur le haut de laquelle s'élevaient quelques palmiers, dont les feuillages aperçus depuis longtemps avaient réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande, qu'il se coucha sur une pierre de granit, capricieusement taillée en lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil. Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sa dernière pensée fut même un regret. Il se repentait déjà d'avoir quitté les Maugrabins, dont la vie errante commençait à lui sourire, depuis qu'il était loin d'eux et sans secours. Il fut réveillé par le soleil, dont les impitoyables rayons, tombant d'aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable. Or, le Provençal avait eu la maladresse de se placer en sens inverse de l'ombre projetée par les têtes verdoyantes et majestueuses des palmiers... Il regarda ces arbres solitaires, et tressaillit; ils lui rappelaient les fûts élégants et couronnés de longues feuilles qui distinguent les colonnes sarrasines de la cathédrale d'Arles.

Mais quand, après avoir compté les palmiers, il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux désespoir fondit sur son âme. Il voyait un océan sans bornes.

Les sables noirâtres du désert s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions, et ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glaces ou des lacs unis comme un miroir.

Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au-dessus de cette terre mouvante. Le ciel avait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car il ne laisse alors rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence effrayait par sa majesté sauvage et terrible.

L'infini, l'immensité, pressaient l'âme de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air, pas un accident au sein du sable agité par petites vagues menues; enfin l'horizon finissait, comme en mer quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi déliée que le tranchant d'un sabre.

Le Provençal serra le tronc d'un des palmiers, comme si c'eût été le corps d'un ami; puis, à l'abri de l'ombre grêle et droite que l'arbre dessinait sur le granit, il pleura, s'assit et resta là, contemplant

avec une tristesse profonde la scène implacable qui s'offrait à ses regards. Il cria comme pour tenter la solitude.

Sa voix, perdue dans les cavités de l'éminence, rendit au loin un son maigre qui ne réveilla point d'écho; l'écho était dans son cœur : le Provençal avait vingt-deux ans, il arma sa carabine.

— Il sera toujours bien temps! se dit-il en posant à terre l'arme libératrice.

Regardant tour à tour l'espace noirâtre et l'espace bleu, le soldat rêvait à la France. Il sentait avec délices les ruisseaux de Paris, il se rappelait les villes par lesquelles il avait passé, les figures de ses camarades, et les plus légères circonstances de sa vie. Enfin, son imagination méridionale lui fit bientôt entrevoir les cailloux de sa chère Provence dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe étendue dans le désert.

Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers opposé à celui par lequel il était monté la veille sur la colline.

Sa joie fut grande en découvrant une espèce de grotte, naturellement taillée dans les immenses fragments de granit qui formaient la base de ce monticule.

Les débris d'une natte annonçaient que cet asile avait été jadis habité. Puis à quelques pas il aperçut des palmiers chargés de dattes.

Alors l'instinct qui nous attache à la vie se réveilla dans son cœur. Il espéra vivre assez pour attendre le passage de quelques Maugrabins, ou peut-être entendrait-il bientôt le bruit des canons; car en ce moment Bonaparte parcourait l'Egypte.

Ranimé par cette pensée, le Français abattit quelques régimes de fruits mûrs sous le poids desquels les dattiers semblaient fléchir, et il s'assura, en goûtant cette manne inespérée, que l'habitant de la grotte avait cultivé les palmiers. La chair savoureuse et fraîche de la dattée accusait en effet les soins de son prédécesseur.

Le Provençal passa subitement d'un sombre désespoir à une joie presque folle. Il remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant le reste du jour à couper un des palmiers inféconds qui, la veille, lui avaient servi de toit.

Un vague souvenir lui fit penser aux animaux du désert; et, prévoyant qu'ils pourraient venir boire à la source perdue dans les sables qui apparaissait au bas des quartiers de roche, il résolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrière à la porte de son ermitage.

Malgré son ardeur, malgré les forces que lui donna la peur d'être dévoré pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux dans cette journée; mais il réussit à l'abattre.

Quand, vers le soir, ce roi du désert tomba, le bruit de sa chute retentit au loin, et ce fut comme un gémissement poussé par la solitude; le soldat en frémit comme s'il eût entendu quelque voix lui prédire un malheur. Mais, comme un héritier qui ne s'apitoie pas longtemps sur la mort d'un parent, il dépouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en sont le poétique ornement, et s'en servit pour réparer la natte sur laquelle il allait se coucher.

Fatigué par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide.

Au milieu de la nuit, son sommeil fut troublé par un bruit extraordinaire. Il se dressa sur son séant, et le silence profond qui régnait lui permit de reconnaître l'accent alternatif d'une respiration dont la sauvage énergie ne pouvait appartenir à une créature humaine.

Une profonde peur, encore augmentée par l'obscurité, par le silence et par les fantaisies du réveil, lui glaça le cœur. Il sentit même à peine la douloureuse contraction de sa chevelure quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes.

D'abord il attribua ces lumières à quelque reflet de ses prunelles; mais bientôt, le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui se trouvaient dans la grotte, il aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui. Était-ce un lion, un tigre ou un crocodile? Le Provençal n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi; mais son effroi fut d'autant plus violent, que son ignorance lui fit supposer tous les malheurs ensemble. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices de cette respiration, sans en rien perdre, et sans oser se permettre le moindre mouvement.

Une odeur aussi forte que celle exhalée par les renards, mais plus

pénétrante, plus grave, pour ainsi dire, remplissait la grotte ; et quand le Provençal l'eut dégustée du nez, sa terreur fut au comble, car il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence du terrible compagnon dont l'ancre royal lui servait de bivac. Bientôt les reflets de la lune qui se précipitait vers l'horizon, éclairant la tanière, firent insensiblement respirer la peau tachetée d'une panthère.

Ce lion d'Égypte dormait, roulé comme un gros chien, paisible possesseur d'une niche somptueuse à la porte d'un hôtel ; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français.

Mille pensées confuses passèrent dans l'âme du prisonnier de la panthère ; d'abord il voulut la tuer d'un coup de fusil ; mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal. Et s'il l'éveillait ? Cette hypothèse le rendit immobile.

En écoutant battre son cœur au milieu du silence, il mandissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait, redoutant de troubler ce sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire.

Il mit la main deux fois sur son cimeterre dans le dessein de trancher la tête à son ennemi ; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à son hardi projet.

— La manquer ? ce serait mourir sûrement, pensa-t-il.

Il préféra les chances du combat, et résolut d'attendre le jour. Et le jour ne se fit pas longtemps désirer.

Le Français put alors examiner la panthère ; elle avait le museau teint de sang.

— Elle a bien mangé ! pensa-t-il sans s'inquiéter si le festin avait été composé de chair humaine ; elle n'aura pas faim à son réveil.

C'était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. Plusieurs petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour des pattes. La queue musculuse était également blanche, mais terminée par des anneaux noirs. Le dessus de la robe, jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres espèces de *felis*. Cette tranquille et redoutable hôtesse ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes, nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête qui reposait dessus, et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent. Si elle avait été ainsi dans une cage, le Provençal aurait certes admiré la grâce de cette bête et les vigoureux contrastes des couleurs vives qui donnaient à sa simarre un éclat impérial ; mais en ce moment il sentait sa vue troublée par cet aspect sinistre. La présence de la panthère, même endormie, lui faisait éprouver l'effet que les yeux magnétiques du serpent produisent, dit-on, sur le rossignol. Le courage du soldat finit par s'évanouir un moment devant ce danger, tandis qu'il se serait sans doute exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant, une pensée intrépide se fit jour en son âme, et tarit, dans sa source, la sueur froide qui lui décollait du front. Agissant comme les hommes qui, poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort, et s'offrent à ses coups, il vit sans s'en rendre compte une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur jusqu'à la dernière scène.

— Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué ?... se dit-il. Se considérant comme mort, il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de son ennemi. Quand le soleil parut, la panthère ouvrit subitement les yeux ; puis elle étendit violemment ses pattes, comme pour les dégourdir et dissiper des crampes. Enfin elle bâilla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, aussi dure qu'une râpe. — C'est comme une petite matresse !... pensa le Français en la voyant se rouler et faire les mouvements les plus doux et les plus coquets. Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par des gestes réitérés pleins de gentillesse. — Bien !... Fais un petit bout de toilette !... dit en lui-même le Français, qui retrouva sa gaieté en reprenant du courage, vous allons nous souhaiter le bonjour. Et il saisit le petit poignard court dont il avait débarrassé les Maugrabis.

En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français, et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ces yeux métalliques et leur insupportable clarté firent tressaillir le Provençal, surtout quand la bête marcha vers lui ; mais il la contempla d'un air caressant, et, la guignant comme pour la magnétiser, il la laissa venir près de lui ;

puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres qui partageaient le dos jaune de la panthère. La bête redressa voluptueusement sa queue, ses yeux s'adoucirent ; et quand, pour la troisième fois, le Français accomplit cette flatterie intéressée, elle fit entendre un de ces *rourou* par lesquels nos chats expriment leur plaisir ; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements des orgues dans une église. Le Provençal, comprenant l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courisane impérieuse. Quand il se crut sûr d'avoir éteint la féroce de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille, il se leva et voulut sortir de la grotte ; la panthère le laissa bien partir, mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat, en faisant le gros dos à la manière des chattes. Puis, regardant son hôte d'un œil dont l'éclat était devenu moins inflexible, elle jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie.

— Elle est exigeante ! s'écria le Français en souriant. Il essaya de jouer avec les oreilles, de lui caresser le ventre et de lui gratter fortement la tête avec ses ongles. Et, s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiait l'heure de la tuer ; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talents de son esclave en levant la tête, en tendant le cou, en accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge, et il levait la lame, quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en jetant de temps en temps des regards où, malgré une rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal mangea ses dattes, en s'appuyant sur un des palmiers ; mais il lançait tour à tour un œil investigateur sur le désert pour y chercher des libérateurs, et sur sa terrible compagne pour en épier la clémence incertaine. La panthère regarda l'endroit où les noyaux de dattes tombaient, chaque fois qu'il en avalait un, et ses yeux exprimaient alors une incroyable méfiance. Elle examinait le Français avec une prudence commerciale ; mais cet examen lui fut favorable, car lorsqu'il eut achevé son maigre repas, elle lui lécha ses souliers, et, d'une langue rude et forte, elle en enleva miraculeusement la poussière incrustée dans les plis.

— Mais quand elle aura faim ?... pensa le Provençal. Malgré le frisson que lui causa son idée, le soldat se mit à mesurer curieusement les proportions de la panthère, certainement un des plus beaux individus de l'espèce, car elle avait trois pieds de hauteur et quatre pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, était haute de près de trois pieds. La tête, aussi grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse ; la froide cruauté des tigres y dominait bien, mais il y avait aussi une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse. Enfin la figure de cette reine solitaire révélait en ce moment une sorte de gaieté semblable à celle de Néron ivre : elle s'était désaltérée dans le sang et voulait jouer. Le soldat essaya d'aller et de venir, la panthère le laissa libre, se contentant de le suivre des yeux, ressemblant ainsi moins à un chien fidèle qu'à un gros angora inquiet de tout, même des mouvements de son maître. Quand il se retourna, il aperçut du côté de la fontaine les restes de son cheval, la panthère en avait traîné jusque-là le cadavre. Les deux tiers environ étaient dévorés. Ce spectacle rassura le Français. Il lui fut facile alors d'expliquer l'absence de la panthère, et le respect qu'elle avait eu pour lui pendant son sommeil. Ce premier bonheur l'enhardissant à tenter l'avenir, il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec la panthère pendant toute la journée, en ne négligeant aucun moyen de l'appivoiser et de se concilier ses bonnes grâces. Il revint près d'elle, et eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue par un mouvement presque insensible. Il s'assit alors sans crainte auprès d'elle, et ils se mirent à jouer tous les deux, il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux. Elle se laissa faire, et quand le soldat essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbés comme des damas. Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore à le plonger dans le ventre de la trop confiante panthère ; mais il craignit d'être

immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait. Et d'ailleurs, il entendit dans son cœur une sorte de remords qui lui criait de respecter une créature inoffensive. Il lui semblait avoir trouvé une amie dans ce désert sans bornes. Il songea involontairement à sa première maîtresse, qu'il avait surnommée *Mignonne* par antiphrase, parce qu'elle était d'une si atroce jalousie, que pendant tout le temps que dura leur passion il eut à craindre le couteau dont elle l'avait toujours menacé. Ce souvenir de son jeune âge lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère, de laquelle il admirait, maintenant avec moins d'effroi, l'agilité, la grâce et la mollesse.

Vers la fin de la journée, il s'était familiarisé avec sa situation périlleuse, et il en aimait presque les angoisses. Enfin sa compagne avait fini par prendre l'habitude de le regarder, quand il criait en voix de fausset : *Mignonne!* Au coucher du soleil, Mignonne fit entendre à plusieurs reprises un cri profond et mélancolique.

— Elle est bien élevée!... pensa le gai soldat : elle dit ses prières!... Mais cette plaisanterie mentale ne lui vint en l'esprit que quand il eut remarqué l'attitude pacifique dans laquelle restait sa camarade. — Va, ma petite blonde, je te laisserai coucher la première, lui dit-il en comptant bien sur l'activité de ses jambes pour s'évader au plus vite, quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gîte pendant la nuit. Le soldat attendit avec impatience l'heure de sa fuite, et quand elle fut arrivée, il marcha vigoureusement dans la direction du Nil; mais, à peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, qu'il entendit la panthère bondissant derrière lui, et jetant par intervalles ce cri de seie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ces bonds.

— Allons! se dit-il, elle m'a pris en amitié!... Cette jeune panthère n'a peut-être encore rencontré personne, il est flatteur d'avoir son premier amour! En ce moment le Français tomba dans un de ces sables mouvants si redoutables pour les voyageurs, et d'où il est impossible de se sauver. En se sentant pris, il poussa un cri d'alarme, la panthère le saisit avec ses dents par le collet; et, sautant avec vigueur en arrière, elle le tira du gouffre, comme par magie. — Ah! Mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiasme, c'est entre nous maintenant à la vie à la mort. Mais pas de farces! Et il ~~venait sur ses pas.~~

Le désert fut dès lors comme peuplé. Il renfermait un être auquel le Français pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable amitié. Quelque puissant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. A son réveil, il ne vit plus Mignonne; il monta sur la colline, et, dans le lointain, il l'aperçut accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Mignonne arriva les babines sanglantes, elle reçut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, en témoignant même par plusieurs roucoulements graves combien elle en était heureuse. Ses yeux pleins de mollesse se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal, qui lui parlait comme à un animal domestique.

— Ah! ah! mademoiselle, car vous êtes une honnête fille, n'est-ce pas? Voyez-vous ça?... Nous aimons à être câlinés. N'avez-vous pas honte? Vous avez mangé quelque Maugrahib? — Bien! C'est pourtant des animaux comme vous!... Mais n'allez pas gruger les Français au moins... Je ne vous aimerais plus!...

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour; et parfois elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui, par un geste sollicitateur.

Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. Du moment où il y trouvait des heures de crainte et de tranquillité, des aliments, et une créature à laquelle il pensait, il eut l'âme agitée par des contrastes... C'était une vie pleine d'oppositions. La solitude lui révéla tous ses secrets, l'enveloppa de ses charmes. Il découvrit dans le lever et le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il sut tressaillir en entendant au-dessus de sa tête le doux sifflement des ailes d'un oiseau, — rare passager! — en voyant les nuages se confondre, — voyageurs changeants et colorés! Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan des sables, où le simoun produisait des vagues, des ondulations et de rapides changements. Il vécut avec le jour de l'Orient, il en admira les pompes merveilleuses; et souvent, après avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine, où les sables soulevés produisaient des brouillards rouges et secs, des nuées

mortelles, il voyait venir la nuit avec délices, car alors tombait la bienfaisante fraîcheur des étoiles. Il écouta des musiques imaginaires dans les cieux. Puis la solitude lui apprit à déployer les trésors de la rêverie. Il passait des heures entières à se rappeler des riens, à comparer sa vie passée à sa vie présente. Enfin il se passionna pour sa panthère; car il lui fallait bien une affection. Soit que sa volonté, puissamment projetée, eût modifié le caractère de sa compagne, soit qu'elle trouvât une nourriture abondante, grâce aux combats qui se livraient alors dans ces déserts, elle respecta la vie du Français, qui finit par ne plus s'en défier en la voyant si bien apprivoisée. Il employait la plus grande partie du temps à dormir; mais il était obligé de veiller, comme une araignée au sein de sa toile, pour ne pas laisser échapper le moment de sa délivrance, si quelque un passait dans la sphère décrite par l'horizon. Il avait sacrifié sa chemise pour en faire un drapeau, arboré sur le haut d'un palmier dépouillé de feuillage. Conseillé par la nécessité, il sut trouver le moyen de le garder déployé en le tendant avec des baguettes, car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment où le voyageur attendu regarderait dans le désert....

C'était pendant les longues heures où l'abandonnait l'espérance, qu'il s'amusa avec la panthère. Il avait fini par connaître les différentes inflexions de sa voix, l'expression de ses regards, il avait étudié les caprices de toutes les taches qui nuançaient l'or de sa robe. Mignonne ne grondait même plus quand il lui prenait la touffe par laquelle sa redoutable queue était terminée, pour en compter les anneaux noirs et blancs, ornement gracieux, qui brillait de loin au soleil comme des pierreries. Il avait plaisir à contempler les lignes molles et fines des contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle folâtrait qu'il la contemplait complaisamment, et l'agilité, la jeunesse de ses mouvements, le surprenaient toujours; il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se fourrer, à s'accrocher, se rouler, se blottir, s'élançer partout. Quelque rapide que fût son élan, quelque glissant que fût un bloc de granit, elle s'y arrêtait tout court, au mot de « Mignonne!... »

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthère pour examiner ce nouvel hôte; mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement. — Je crois, Dieu m'emporte, qu'elle est jalouse! s'écria-t-il en voyant ses yeux redevenus rigides. L'âme de Virginie aura passé dans ce corps-là, c'est sûr!... L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthère. Mais il y avait tant de grâce et de jeunesse dans ses contours! C'était joli comme une femme. La blonde fourrure de la robe se mariait par des teintes fines aux tons du blanc mat qui distinguait les cuisses. La lumière, profusément jetée par le soleil, faisait briller cet or vivant, ces taches brunes, de manière à leur donner d'indéfinissables traits. Le Provençal et la panthère se regardèrent l'un et l'autre d'un air intelligent, la coquette tressaillit quand elle sentit les ongles de son ami lui gratter le crâne, ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement.

— Elle a une âme... dit-il en étudiant la tranquillité de cette reine des sables, dorée comme eux, blanche comme eux, solitaire et brûlante comme eux....

— Eh bien! me dit-elle, j'ai lu votre plaidoyer en faveur des bêtes; mais comment deux personnes si bien faites pour se comprendre ont-elles fini?...

— Ah! voilà!... Elles ont fini comme finissent toutes les grandes passions, par un malentendu? On croit de part et d'autre à quelque trahison, l'on ne s'explique point par fierté, l'on se brouille par entêtement.

— Et quelquefois dans les plus beaux moments, dit-elle; un regard, une exclamation suffisent. Eh bien! alors, achevez l'histoire!

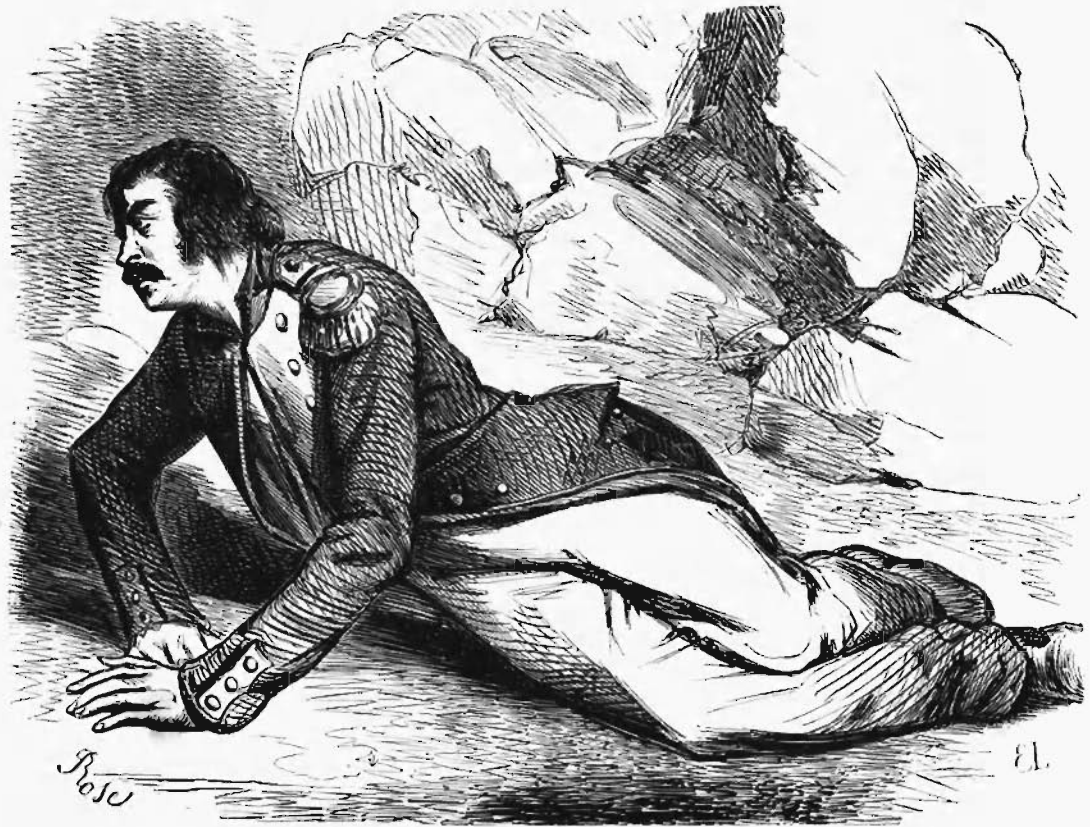
— C'est horriblement difficile, mais vous comprendrez ce que m'avait déjà confié le vieux grognard, quand, en finissant sa bouteille de vin de Champagne, il s'est écrié : — Je ne sais pas quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle eût été enragée; et, de ses dents aiguës elle m'entama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard

dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur, je la vis se débattant en me regardant sans colère. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre à la vie. C'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable. Et les soldats qui avaient vu mon drapeau, et qui accoururent à mon secours, me trouvèrent tout en larmes... — Eh bien ! monsieur, reprit-il après un moment de silence, j'ai fait depuis la guerre en Allemagne, en Espagne, en Russie, en France; j'ai bien promené mon cadavre, je n'ai rien vu de semblable au désert... Ah ! c'est que

cela est bien beau. — Qu'y sentiez-vous?... lui ai-je demandé. — Oh ! cela ne se dit pas, jeune homme. D'ailleurs, je ne regrette pas toujours mon bouquet de palmiers et ma panthère... il faut que je sois triste pour cela. Dans le désert, voyez-vous, il y a tout, et il n'y a rien... — Mais encore, expliquez-moi... — Eh bien ! reprit-il en laissant échapper un geste d'impatience, c'est Dieu sans les hommes.

Paris, 1832.

FIN D'UNE PASSION DANS LE DÉSERT.



..... il aperçut dans l'ombre deux lucurs faibles et jaunes. — PAGE 61.